

Rescapée de la scientologie (French Edition)

**Hill, Jenna Miscavig
Lisa Pulitzer**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Jenna Miscavige Hill
avec Lisa Pulitzer

RESCAPÉE DE LA SCIENTOLOGIE

La nièce du
dirigeant mondial
de la Scientologie
témoigne pour
la première fois.
Bouleversant.



KERO

Jenna Miscavige Hill avec Lisa Pulitzer

Rescapée de la Scientologie

Traduit de l'américain par Sophie Henri

KERO

© Jenna Miscavige Hill, 2013 et Kero pour la présente traduction
ISBN : 978-2-36658-037-2

Je voudrais dédicacer ce livre à mes nombreux amis qui sont toujours dans l'Église. Je vous aime, vous me manquez tous, et j'espère sincèrement qu'un jour vous aurez le courage de vous battre et de partir pour enfin vivre votre vie. Vous méritez tous tellement mieux.

Note de l'auteur

Parler de la Scientologie est chose délicate, non seulement à cause des images qu'elle évoque ou du fait que l'on a affaire avec elle à une religion complexe, aux multiples facettes, mais également parce que, dans le passé, les pratiques de la Scientologie ont rendu délicats toute critique, voire tout débat sur la vie à l'intérieur de l'Église.

Le récit développé dans les pages qui vont suivre reflète au plus près les souvenirs qui sont les miens. La même remarque vaut pour les dialogues que j'ai reconstitués. J'ai modifié les noms de certaines personnes afin de préserver leur anonymat, l'objectif dans tous les cas étant de garder certains noms confidentiels sans porter atteinte à l'intégrité de l'histoire. À cette fin, sachez que les noms suivants sont des pseudonymes :

Joe Conte
Karen Fassler
Maria Parker
Cathy Mauro
Melissa Bell
Eva
Naomi
Caitlin
Teddy Blackman
Sondra Phillips
Sophia Townsend
Olivia

Julia
Mayra
Laura Rodriguez
Kara Hansen
Melinda Bleeker
Steven
Linda
Charlie
Molly

Sylvia Pearl
Tessa
Mr. Wilson

Prologue

Sous les rayons d'un soleil matinal perçant tout juste la couche de nuages, j'attendais comme tous les enfants dans la queue devant moi de rencontrer deux grandes personnes, des personnes importantes, appartenant à l'Église de Scientologie. Je ne savais pas exactement depuis combien de temps j'attendais, mais cela me semblait interminable. J'avais sept ans, et les minutes me paraissaient des heures quand j'attendais quelque chose. Dix enfants au moins étaient devant moi dans la file d'attente et, avec mes deux amies, nous chantions des chansons et nous tapions dans nos mains pour passer le temps. Tout en riant de bon cœur avec elles, j'étais avant tout inquiète et nerveuse. Les deux visiteurs étaient des recruteurs du quartier général international de l'Église sis à Hemet, en Californie ; ils étaient installés devant des tables pliantes disposées sur le chemin menant aux bâtiments de l'École.

J'étais trop loin derrière pour avoir entendu l'explication précise de la venue de ces deux personnages au « Ranch », le pensionnat de l'Église de Scientologie où je résidais avec quatre-vingts autres enfants dont les parents étaient des cadres de l'Église. Mais quelles que fussent leurs raisons, je me doutais bien qu'elles étaient importantes, sans quoi ils n'auraient pas fait le trajet de plus de trente kilomètres qui nous séparaient de la base afin de s'entretenir personnellement avec nous. Vêtus d'uniformes de marins, y compris cordons et barrettes, ils étaient très impressionnants et dégageaient un sentiment de toute-puissance. Je savais qu'ils étaient membres de la Sea Organization, le corps d'élite le plus prestigieux de la Scientologie, constitué de ses membres les plus dévoués. Mes parents avaient été intégrés dans ce groupe plusieurs années auparavant, juste avant mon deuxième anniversaire.

Quelques chansons plus tard, ce fut à mon tour de m'approcher des tables. Les deux recruteurs arboraient un air sévère, intimidant. Désireuse d'attirer l'attention de ces grandes personnes, je tentai de les séduire à grand renfort de sourires et de minauderies. Comme cela ne semblait pas les impressionner, je changeai de tactique, essayant plutôt d'avoir l'air astucieux et pleine de curiosité.

L'un des deux me tendit une feuille de papier frappée du blason de la Sea Org, avec, imprimé en haut, le mot « REVENIMUS » et, en bas, un

emplacement pour dater et signer.

— Que veut dire *revenimus* ? demandai-je, fort intéressée.

— C'est un mot latin qui signifie « nous reviendrons », répondit l'un des recruteurs, une femme.

Visiblement ravie d'avoir l'occasion d'éclairer une éventuelle candidate, elle poursuivit en expliquant qu'il s'agissait de la devise de la Sea Organization.

— Revenir, mais où ? interrogeai-je.

— Nous revenons vie après vie, exposa-t-elle. C'est pour un milliard d'années que l'on signe le contrat.

— Ah bon, dis-je alors, me rendant compte à quel point ma question avait pu leur sembler sottise et sans fondement.

En tant que scientologues, nous croyions que, lorsque notre corps mourait, l'âme qu'il contenait entamait une nouvelle existence dans un corps neuf. Notre fondateur, L. Ron Hubbard, affirmait que, en tant qu'esprits, nous avions déjà vécu des millions d'années, et que nous continuerions à le faire avec ou sans corps. Cette croyance était ancrée en moi du plus loin que je me souviens.

Ce jour précis, je n'étais que trop disposée à m'engager pour la cause qui était si chère à mes parents. Leur intégration dans la Sea Org revêtait pour eux une importance si grande que, lorsque j'avais eu six ans, ils m'avaient placée au Ranch afin de pouvoir consacrer tout leur temps à leur mission pour l'Église. Ils ne me voyaient que quelques heures, pendant les week-ends. Aucun parent n'était présent au Ranch lorsque venait pour nous le moment de jurer fidélité à la Sea Org. Signer le document que l'on me présentait signifierait toutefois pour moi un pas supplémentaire me rapprochant d'eux à l'intérieur de la Sea Org, avec l'espoir de les voir un peu plus fréquemment.

— Où dois-je écrire mon nom ? demandai-je avec empressement.

La recruteuse me désigna l'emplacement, mais m'invita auparavant à lire le document. Inévitablement, la dernière ligne était la suivante :

« *EN CONSÉQUENCE, JE M'ENGAGE PAR CONTRAT DANS LA SEA ORGANIZATION POUR LE MILLIARD D'ANNÉES À VENIR.*

(Conformément au Flag Order 323). »

Avant que je signe, des images de *La Petite Sirène* me traversèrent l'esprit, en particulier lorsque Ariel signe le contrat magique avec la sorcière de la mer. N'ignorant pas que tout contrat impliquait que je respecte fidèlement ses clauses, je passai donc mentalement en revue tout ce à quoi je m'engageais : à observer les règles et les modes de comportement, à faire avancer la cause et à servir durant *un milliard* d'années.

Je peux le faire, me dis-je in petto, sur quoi je me mis en devoir

d'écrire mon nom en soignant au mieux ma calligraphie, en reliant correctement les lettres, exactement comme je l'avais appris à l'école. Je voulais que ma signature sur cet important document soit aussi parfaite que possible, mais les deux recruteurs me pressaient, car il restait encore derrière moi de nombreux enfants. En conséquence, ma signature fut loin d'être aussi élégante que je l'aurais souhaité.

N'empêche : en m'éloignant, j'avais la chair de poule... Rien dans ce contrat pour un milliard d'années ne m'intriguait. Je savais que mes parents, où qu'ils soient, étaient avec moi par l'esprit. Mon contrat était identique à celui qu'ils avaient signé pour la première fois alors qu'ils étaient adolescents. Et puis, il faut bien dire qu'à mon âge ces nombres considérables ne signifiaient pas grand-chose. À mes yeux, un milliard d'années n'étaient guère différentes d'un siècle : tout cela représentait un laps de temps d'une durée invraisemblable. Si je voulais rester avec mes parents et mes amis durant le milliard d'années à venir, il est évident que je devais signer ce document.

C'est ce que firent mes amis, un par un, chacun s'engageant à servir et être fidèle à une cause qu'aucun de nous n'était en mesure d'appréhender dans toute son ampleur. En arpentant la route bordée de lauriers roses et blancs menant au terrain de jeux, je n'avais bien sûr aucune idée de l'acte que je venais d'accomplir ni de l'importance des attentes que l'on mettrait sur ma petite personne. D'un seul geste, j'étais passée du stade où l'on chante des comptines enfantines à celui où l'on engage son âme pour un milliard d'années de service envers l'Église de Scientologie. Quoi que me réserve l'avenir, une chose au moins était certaine : ma vie ne m'appartenait plus.

Chapitre un

Au nom de l'Église

L'un des souvenirs les plus anciens qui me restent concernant la Scientologie, c'est une conversation à laquelle j'ai assisté alors que j'avais quatre ans. Ma famille vivait à l'époque à Los Angeles, dans un appartement que nous avait procuré l'Église. Ce dimanche matin-là, j'étais dans le lit de mes parents, me demandant l'effet que cela pouvait bien faire de quitter son corps.

— Comment je peux sortir de mon corps ? demandai-je.

Mes parents échangèrent un sourire, à peu près identique à celui que nous pouvons avoir avec mon mari lorsque notre fils pose une de ces questions difficiles auxquelles on ne peut pas vraiment répondre compte tenu de son jeune âge.

— On peut sortir de notre corps tous ensemble et voler dans le ciel ? poursuivis-je.

— Peut-être, répondit mon père, qui n'hésitait jamais à me faire plaisir.

— Alors on le fait maintenant, exigeai-je. Dis-moi juste ce qu'il faut faire.

— Bon, alors ferme les yeux, m'incita-t-il. Ça y est ? Et maintenant, pense à un chat.

— On pense tous à lui en même temps ? demandai-je, pour être sûre que je m'y prenais comme il convient.

— Oui, répondit mon père. Allons-y, un, deux, trois...

Les yeux clos, j'attendis, mais rien ne se passa. J'entendais mes parents rire, mais je ne comprenais pas ce qu'il y avait de drôle, ni pourquoi ils ne me venaient pas en aide. Leur était-il interdit de m'aider à quitter mon corps ? À moins que cette aide soit limitée à certains moments ? Ou encore ne pourrais-je le faire que lorsque je serais plus vieille ? Qu'est-ce qui n'allait donc pas chez moi ?

Je savais que j'étais un thétan. Je le savais depuis toujours, et n'avais jamais cru autre chose. *Thétan* est le terme que les scientologues utilisent pour désigner l'esprit immortel animant le corps humain, ce dernier étant

essentiellement un morceau de viande, un vaisseau abritant le thétan. Toujours selon leurs préceptes, un thétan vit une existence après l'autre ; lorsque le corps qu'il habite meurt, il s'installe dans un autre après quoi tout reprend son cours.

L'idée d'avoir des vies antérieures me fascinait. Par la suite, je demandais souvent aux grandes personnes de me raconter des histoires de leurs vies passées. J'étais incapable de me rappeler quoi que ce soit des miennes mais avais la certitude que celles-ci finiraient par me revenir. La secrétaire de mon père, Rosemary, me racontait des choses qui lui étaient arrivées au cours d'une de ses vies antérieures, lorsqu'elle appartenait à une tribu indienne. Tout cela me paraissait incroyablement romantique. J'attendais impatiemment de pouvoir me rappeler l'une des miennes. En souhaitant ne jamais avoir été un sale type ou un vieil homme solitaire. Mais j'avais sûrement été une princesse au moins une fois.

À l'époque, à mon âge si tendre, voilà ce qu'était avant tout pour moi la Scientologie : des vies antérieures, la possibilité de laisser son corps derrière soi, être un thétan. À part cela, je n'y comprenais pas grand-chose, mais pour une enfant incapable d'appréhender vraiment les différents stades d'une croyance complète, tout cela était bien excitant. J'appartenais à quelque chose de plus grand que ma propre personne, quelque chose qui se raccrochait au passé et au futur ; quelque chose qui semblait impossible et qui était pourtant absolument crédible.

Et c'est ainsi que, assise les yeux fermés dans le lit de mes parents, j'attendais de m'envoler dans le ciel à leurs côtés, attendant d'abandonner mon corps derrière moi.

J'ignorais à l'époque que seuls les scientologues croyaient aux thétons. Tous les gens que je connaissais appartenaient à l'Église et, en tant que scientologue de la troisième génération, la Scientologie était toute ma vie. Ma grand-mère maternelle avait commencé à lire des ouvrages de L. Ron Hubbard, auteur de romans de science-fiction et fondateur de la Scientologie, au milieu des années 1950. Du côté de mon père, mon grand-père avait intégré l'Église dans les années 1970, après qu'une de ses connaissances lui en eut parlé. Tous deux avaient été séduits d'emblée.

En Scientologie, il n'y avait ni dieu, ni prière, ni paradis, ni enfer, rien de ces notions qu'on associe en général à la religion. C'était une philosophie, un programme d'aide personnelle permettant d'aboutir à une meilleure connaissance de soi et offrant la possibilité d'optimiser au mieux son propre potentiel. C'est précisément cet aspect d'aide personnelle si peu conventionnelle qui avait attiré mes grands-parents vers la Scientologie. Chacun, à sa manière, avait apprécié cette insistance mise sur le contrôle de son propre destin, sur l'amélioration de son

existence grâce à une série d'étapes clairement définies ; chacun y fit entrer des enfants, neuf du côté de ma mère, quatre côté paternel.

Et une fois que mes parents eurent rejoint l'Église étant enfants, ils y demeurèrent. Lorsque je vis le jour à Concord, dans le New Hampshire, le 1^{er} février 1984, ils étaient tous deux scientologues depuis plus de quinze ans.

J'appartins à la Scientologie depuis mon premier souffle, mais ce n'est que peu après mon deuxième anniversaire que l'Église commença réellement à façonner le cours de mon existence. Très précisément lorsque mes parents décidèrent de couper court à l'existence qu'ils avaient commencé à mener dans le New Hampshire, de déménager toute la famille en Californie et de consacrer notre existence au service de l'Église. Jusqu'alors, nous vivions à Concord, où mes parents avaient fait bâtir la maison de leurs rêves, une demeure de bois et de verre, avec quatre chambres et deux salles de bains. Maman et papa avaient tous deux des jobs bien payés dans une firme locale de logiciels, et mon frère aîné, Justin, neuf ans, fréquentait l'école primaire du coin. Vu de l'extérieur du moins, nous paraissions mener l'existence d'une famille normale de banlieusards.

Tout cela changea à l'automne 1985 quand mon père, Ron Miscavige Jr., se rendit à la Flag Land Base, la base à terre de la Scientologie, située à Clearwater, en Floride. D'une superficie représentant un quartier entier, la Flag Land Base était un complexe massif servant de quartier général spirituel à l'Église, un lieu où les scientologues du monde entier se rassemblaient, y restant entre quelques semaines et plusieurs mois.

Mon père y descendit pour deux semaines. À cette époque, le clergé de l'Église, autrement dit la Sea Organization, ou Sea Org, avait lancé une campagne de recrutement massive. Elle ne recrutait et n'avait recours aux services que des scientologues les plus fervents, disposés à consacrer leur vie à diffuser la Scientologie à l'humanité tout entière. L. Ron Hubbard avait créé cette structure en 1967 à bord d'un bateau baptisé *Apollo*, qu'il qualifiait de *navire amiral*. Le fondateur de la Scientologie était un homme de la Navy, la marine américaine, et il avait une passion pour les traditions navales. La rumeur voulait qu'il soit parti en mer pour y rechercher les fondements spirituels de la Scientologie sans risque d'interruption ou d'interférence extérieure. Même si d'aucuns le soupçonnaient de s'être réfugié dans les eaux internationales afin d'éviter d'avoir à rendre des comptes à la Food and Drugs Administration américaine après que certaines de ses assertions d'ordre médical, comme le fait de prétendre que ses enseignements étaient en mesure de guérir les maladies psychosomatiques ainsi que d'autres maux d'ordre physique et psychologique, eurent été critiquées par les membres de la communauté médicale, qui dénonçaient ses soins miracles comme purement et

simplement mensongers.

Quelles que fussent les raisons qui l'avaient poussé vers la haute mer, il avait donné l'ordre que les membres de ce groupe soigneusement sélectionnés portent des uniformes rappelant ceux de la Navy, structurant la Sea Org selon une hiérarchie et un système d'évaluation propres, ce qui distinguait ses membres des autres scientologues. Il alla même jusqu'à exiger des membres de l'équipage qu'ils s'adressent à lui en l'appelant « Commodore », et aux autres officiers en les appelant « Sir », et ce, indépendamment de leur sexe. En outre, il sélectionna lui-même un certain nombre d'assistants personnels parmi les membres de la Sea Org, qu'il chargea de mettre au point des programmes, de transmettre ses ordres et de suivre leur réalisation afin de veiller à ce qu'ils soient menés à bien. Il baptisa ce groupe important CMO, Commodore's Messenger Organization, Organisation des messagers du Commodore.

En 1975, la Sea Org déménagea à terre, en l'occurrence à la Flag Land Base, sise à Clearwater, en Floride. Ses membres y vivaient en communauté dans des bâtiments fournis par l'Église. Même si l'organisation n'était plus installée sur des navires, les termes de marine demeurèrent en vigueur : les quartiers d'habitation étaient toujours qualifiés de « postes de couchage », les membres du personnel portaient toujours des uniformes de marins, et l'on s'adressait toujours à L. Ron Hubbard en l'appelant Commodore.

Dix ans après, c'est donc là que débarqua mon père, en pleine campagne intensive de recrutement. Papa me raconta par la suite que des recruteurs étaient disséminés un peu partout dans la base, à la recherche de scientologues jeunes, brillants, compétents, à la moralité irréprochable. Toute personne admise au sein de la Sea Org devait signer un contrat d'un milliard d'années, vouant son esprit immortel de thétan à d'innombrables vies au service de l'organisation. Ses membres devaient par ailleurs se plier à des horaires de travail harassants, les sept jours de la semaine – en consacrant un minimum de temps à leurs enfants –, pour une rémunération variant entre quinze et quarante-cinq dollars par semaine.

Parmi les exigences présentées pour devenir membre, il fallait ne jamais avoir pris de LSD ou de drogue dure, ne jamais avoir fait de tentative de suicide, ne pas avoir de parents proches hostiles à la Scientologie.

Mon père avait jadis été membre de l'organisation et il avait le sentiment de continuer à en être digne. Scientologue convaincu, il était prêt à s'engager à fond ; il était par ailleurs le frère aîné de David Miscavige, l'un des plus hauts cadres de L. Ron Hubbard et étoile montante de l'Église. À l'âge tendre de vingt-cinq ans, mon oncle Dave était PDG d'Author Services Inc., société chargée de superviser tout ce qui concernait les copyrights, les textes, la propriété intellectuelle des

œuvres de L. Ron Hubbard sur le plan financier. Tout comme mon père, oncle Dave était scientologue depuis que mon grand-père avait fait connaître l'Église à la famille. D'entrée, Dave avait fait montre d'une telle passion que, avec la permission de mon grand-père, il avait quitté le lycée à l'âge de seize ans pour rejoindre la Sea Org.

À son retour chez nous, dans le New Hampshire, mon père fit savoir à ma mère qu'il avait décidé d'accepter de réintégrer la Sea Org. Alors même que mes parents étaient en train de trouver leurs marques à Concord, sa vocation était revenue et il souhaitait que sa famille déménage à la base de l'Église à Los Angeles, où nous entamerions une autre existence. Maman devrait réintégrer elle aussi la Sea Org, les membres de cette structure ne pouvant être mariés à des non-membres. Ma mère accepta sans l'ombre d'une hésitation.

Pour précipitée que paraisse cette décision, mes parents savaient pertinemment à quoi ils s'engageaient. Non seulement tous deux avaient déjà fait partie de l'organisation, mais ils s'étaient rencontrés pour la première fois à la Flag Land Base alors qu'ils n'avaient l'un et l'autre que dix-neuf ans. À l'époque, chacun était marié de son côté à un autre membre de la Sea Org. Mon père avait un beau-fils, Nathan, et ma mère des jumeaux âgés de deux ans, Justin et Sterling. Mes parents tombèrent amoureux l'un de l'autre, connurent en conséquence de très gros problèmes car il s'agissait d'une violation de la politique de l'Église et durent travailler durement pour faire amende honorable et réparer leur inconduite. Au bout du compte, ils finirent par obtenir la permission de se marier, et l'ex-mari de maman se remaria lui aussi. Sterling continua de vivre avec son père et la nouvelle épouse de ce dernier, et Justin s'installa chez mes parents. Mais les jumeaux avaient le droit de passer du temps dans les deux foyers, un arrangement qui satisfaisait tout le monde.

Mes parents formaient un beau couple. Mon père était de taille moyenne, 1,75 mètre environ, il était mince mais musclé. Cheveux blonds, moustache, yeux bleus, c'était un type chouette et sympa. Ma mère, Elizabeth Blythe, que la plupart des gens appelaient « Bitty », était belle, mince et de taille moyenne elle aussi. Elle avait des yeux verts et des cheveux bruns qui lui descendaient jusqu'à la taille. Sa peau couleur ivoire portait à peine quelques taches de rousseur. À la différence de mon père, elle était fumeuse, et ce, depuis son adolescence. En présence d'étrangers, elle se montrait plus timide, plus réservée que mon père, mais avec ses amis elle était confiante, directe et drôle, très pince-sans-rire. Elle avait des opinions bien arrêtées, au point de se montrer parfois trop catégorique, mais c'était également une femme douée de très grands talents.

En dépit des exigences considérables en terme d'horaires de la Sea Org, mes parents avaient coulé à Clearwater des jours heureux jusqu'à ce

que, à la fin des années 1970, ils se trouvent en désaccord avec la direction de la Flag Land Base. En 1979, ils quittèrent l'organisation, à laquelle ils venaient de consacrer cinq ans de leur vie. S'il s'agissait bel et bien d'une rupture de leur contrat d'un milliard d'années, ce départ n'en eut pour autant, à l'époque, rien de catastrophique : on les laissa demeurer des scientologues pur jus, loyaux envers l'Église, mais sans l'obligation de servir la Sea Org à plein-temps.

Quatre ans après leur départ, mes parents menaient une existence normale : après avoir vécu un temps chez les parents de mon père, ils allèrent s'installer dans le New Hampshire où ils connurent l'existence d'une famille typique de la classe moyenne : travaillant tous les deux, avec des métiers sûrs, deux enfants au foyer (ils avaient obtenu la charge à plein-temps de Justin après leur départ de la Sea Org), une nounou dans la journée, et une maison conforme à leurs souhaits ; une bonne partie de notre famille au sens large, y compris mes tantes paternelles, Lori et Denise, ainsi que ma grand-mère paternelle, résidaient également dans le New Hampshire, et nous étions donc bien partis pour nous installer durablement au sein de ce vaste cocon familial. On aurait pu penser que l'idée de rejoindre les rangs des adeptes les plus endurcis de la Scientologie n'aurait pas effleuré une seconde le cerveau de mes parents.

C'est pourtant ce qu'ils firent, sur un coup de tête, retournant à la Sea Org et orientant nos existences sur une voie radicalement différente. Ils étaient bien conscients à l'époque – je ne le découvrirais pour ma part que plus tard – que leur réintégration au sein de la Sea Org impliquait qu'ils passeraient l'essentiel de leur temps loin de moi. Mais cela ne modifia en rien leur décision. Leur priorité, c'était l'Église, il n'y avait pas à revenir là-dessus.

Par la suite, mes parents m'avoueraient que cette décision avait été prise d'un seul coup, sans y réfléchir vraiment, et que, rétrospectivement, c'était la pire qu'ils aient prise de leur vie. J'ignore s'ils envisagèrent les conséquences que ce choix pouvait avoir pour moi, mais je crois bien avoir fait partie des nombreux sacrifices qu'ils étaient disposés à consentir au bénéfice de l'Église. Ils avaient quitté une fois l'organisation et s'imaginaient donc peut-être qu'ils pourraient réitérer l'opération si cela ne fonctionnait pas. Mais il se peut également qu'ils se soient dit que ce serait fantastique d'élever un enfant au sein de la Scientologie, ce qui me permettrait d'en avoir une expérience intime depuis mes débuts dans la vie.

Et puis ils devaient ressentir une certaine forme d'inaboutissement, l'impression que quelque chose manquait dans leur vie. Ils préféraient sans doute courir de par le monde pour remplir une mission importante, pour servir une cause élevée, plutôt que de vivre paisiblement dans le New Hampshire, avec des boulots routiniers, en élevant des enfants. La mission de l'Église leur donnait une motivation puissante et ils avaient

envie d'être impliqués dans quelque chose de plus grand qu'eux. Une chose m'apparaît évidente : ils prirent cette décision lorsque la normalité cessa d'avoir sa place dans notre vie. L'occasion s'était présentée pour que nos existences, et celle de notre famille, prennent un tour tout différent ; mes parents avaient envisagé cet avenir, et ils décidèrent de s'en détourner.

Chapitre deux

LRH abandonne son corps

Vivre en Californie devait se transformer en quelque sorte en réunion de famille puisque mon grand-père paternel, grand-père Ron, et son autre fils, oncle Dave, y étaient déjà installés. Un an plus tôt, mon grand-père s'était lui aussi laissé convaincre par les recruteurs : il avait décidé de quitter Philadelphie pour rejoindre la Sea Org. Entre-temps, oncle Dave, étoile montante de l'Église depuis des années, était en passe de devenir l'une des personnalités les plus puissantes de toute la Scientologie. Nous ignorions tous, bien sûr, qu'il en deviendrait sous peu le leader.

Le 11 décembre 1985, après une longue traversée du pays en voiture, nous débarquâmes devant notre nouvelle demeure, la base du Pacific Area Command (PAC), Commandement de la Zone Pacifique, à Los Angeles. La première Église de Scientologie avait été fondée dans cette ville en 1954 et LA était toujours l'un des endroits au monde où l'on comptait le plus de scientologues. La base PAC était constituée de nombreux bâtiments très proches les uns des autres, la plupart situés le long de trois artères : Fountain Avenue, Franklin Avenue et Hollywood Boulevard. Le « Blue Building », le Bâtiment bleu, 4833 Fountain Avenue, était le cœur de la base. Jadis siège d'un établissement hospitalier, le Cedars of Lebanon Hospital, c'était le bâtiment appartenant à l'Église le plus reconnaissable de toute la ville. Plantée tout en haut du toit, on voyait une croix à huit pointes, le symbole religieux de l'Église, ainsi que le mot « Scientology » en lettres immenses. Illuminés la nuit, tous deux étaient visibles très loin à la ronde. Haut de sept étages, ce bâtiment abritait désormais l'administration de l'Église, quelques appartements pour le personnel, la cantine et les cuisines. Oncle Dave et sa femme, tante Shelley, y avaient un appartement, même si leur résidence principale se trouvait à deux heures et demie de route de là, plus précisément à Hemet, quartier général international de l'Église.

Notre premier appartement se trouvait dans le Fountain Building, donnant sur Fountain Avenue, à un pâté de maisons de Sunset Boulevard.

Ce quartier d'Hollywood était plutôt malfamé, avec une criminalité élevée et des gangs très actifs. Notre logement consistait en deux pièces miteuses, très sombres, d'une vingtaine de mètres carrés chacune, et d'une salle de bains. Tout cela sentait fortement le moisi et le renfermé. Histoire de rendre le lieu plus agréable, mes parents firent recouvrir de moquette le sol au lino déchiré. Ils achetèrent également dans une boutique bon marché située non loin quelques meubles, dont des lits superposés pour Justin et moi. Ils installèrent leur lit dans une pièce, les nôtres dans l'autre. Mais je préférais encore dormir avec mes parents, dans leur lit.

Ces quelques heures durant lesquelles je dormais avec mes parents étaient à peu près les seuls moments que je passais avec eux. Le membre typique de la Sea Org était tenu d'être sur le pont un minimum de quatorze heures par jour, de quelque chose comme neuf heures du matin jusqu'à onze heures et demie du soir, sept jours sur sept, avec un break d'une heure « pour la famille » le soir, quand les parents avaient l'autorisation de voir leurs enfants avant de retourner au travail. Ils pouvaient parfois obtenir un jour libre, les « libs », mais ceux-ci n'étaient en aucun cas garantis – il s'agissait au mieux d'un jour de congé deux fois par mois. Pour récompenser de bons résultats.

Pour harassantes que fussent leurs journées, mes parents ne se plaignaient pas. Le bureau de mon père se trouvait juste en face de notre appartement : très pratique. On lui avait assigné un poste de manager dans un secteur chargé de numériser la Scientologie, baptisé INCOMM. Dans la Scientologie, pratiquement toutes les divisions, bâtiments, bureaux, départements, bases sont identifiés par un acronyme. Même chose pour les postes de travail, et jusqu'aux cours que nous suivions. L. Ron Hubbard lui-même était nommé par l'acronyme de ses initiales, LRH.

Ma mère se vit confier le Ship Project, le Projet Bateau, une entreprise considérable impliquant l'achat d'un nouveau navire appelé à servir de base flottante. Baptisé *Freewinds*, il fonctionnerait comme l'avait fait le bateau amiral originel, l'*Apollo*, aux premiers jours de la Sea Org.

Dans la mesure où nos parents consacraient au travail l'essentiel de leurs journées et de leurs nuits, d'autres personnes s'occupaient de moi et de mon frère Justin. À notre arrivée à LA, je passais d'abord mes journées à la crèche du Fountain Building, où je restais jusqu'à ce que mes parents passent me chercher pour le dîner, servi dans le « carré », encore un terme de marine. Maman, papa, Justin et moi revenions ensuite à l'appartement pour y passer du temps en famille, après quoi on me ramenait à la crèche, maman et papa repartant au travail. Il y avait abondance de lits de camp et de berceaux où les enfants pouvaient dormir jusqu'à ce que l'on vienne les récupérer, en général à vingt-trois heures, au mieux.

Dans la journée, pendant que j'étais à la crèche, Justin allait à l'Apollo Training Academy (ATA), dans un autre bâtiment donnant sur Fountain Avenue. L'ATA accueillait les enfants plus âgés des membres de la Sea Org. Ceux-ci étaient considérés comme des « cadets », futurs membres de la Sea Org. J'ignorais à quoi ils passaient leurs journées, mais Justin détestait ce qu'il y faisait au point de supplier mes parents de le laisser retourner dans le New Hampshire, où il avait tous ses amis.

Nos occupations quotidiennes, à mon frère et à moi, devinrent très vite une routine normale. J'étais trop jeune pour comprendre que le fait de ne voir ses parents qu'une heure par jour était totalement inhabituel. J'ignorais la façon dont les parents étaient censés se comporter, je savais seulement que je ne voyais pas souvent les miens.

Nous n'étions à Los Angeles que depuis six semaines lorsque, le 24 janvier 1986, L. Ron Hubbard décéda à l'âge de soixante-douze ans. Durant les six années précédant sa mort, il avait vécu reclus dans un coin perdu du désert californien, aux bons soins d'un couple, Pat et Anne Broeker, ses deux confidents les plus proches. Il ne s'était pas montré à la base ni n'avait fait d'apparition en public depuis bien des années, mais tout le monde disait qu'il s'était attelé à des recherches appelées à faire grand bruit dans des domaines révolutionnaires.

LRH avait toujours bénéficié du respect des scientologues pour ses travaux de chercheur et de philosophe ; l'histoire de ses découvertes pour l'Église était égayée de récits hauts en couleur de ses voyages et des expériences qu'il avait traversées dans sa vie. À sa mort, il était devenu un être quasiment divin, un personnage charismatique qui avait découvert un chemin menant vers le salut, au bénéfice de tous les scientologues. Chacun le considérait comme un ami personnel, qu'on l'ait bien connu ou pas du tout. À nos yeux, il voyait le bien dans toute l'humanité. L. Ron Hubbard était depuis quinze ans un auteur prolifique de récits « grand public » pour magazines bon marché lorsque, en 1950, il publia son premier ouvrage sérieux, intitulé *Dianétique : la science moderne de la santé mentale*. Il s'agissait d'un programme d'aide personnelle, et sa philosophie tenait en une phrase : tout individu devait oublier les périodes douloureuses qu'il avait traversées, qui constituaient des obstacles à son développement individuel. C'étaient ces moments difficiles qui nous empêchaient d'avancer, mettaient notre santé en péril et sapaient notre qualité de vie. En nous y confrontant et en les surmontant, nous étions en mesure de dominer à peu près tout ce qui avait suscité en nous de la souffrance.

Dès sa parution, *Dianétique* se vendit à des millions d'exemplaires, nombre de lecteurs devenant en l'espace d'une nuit des supporters fanatiques du programme, proclamant que ce nouveau guide de santé mentale était bourré de conseils permettant d'améliorer et d'adoucir son

existence. L'ouvrage fut bien sûr également accueilli par de nombreux sceptiques et critiques radicaux qui mirent en doute les prétendus arguments scientifiques avancés par LRH. De son côté, ce dernier accueillit par une fin de non-recevoir les critiques de ses détracteurs, les accusant de se sentir menacés par les nouvelles perspectives qu'il présentait au public.

En dépit de ces opposants, *Dianétique* rencontra un tel succès que LRH ouvrit des centres de Dianétique dans de nombreuses villes des États-Unis : les gens intéressés pouvaient y entreprendre une étude en tête à tête avec un coach qualifié, que LRH appela *auditeur*. Au cours de ses séances avec l'auditeur, l'élève, ou « pré-Clair », était amené à revivre les moments les plus douloureux de son existence ; il pouvait s'agir de maux d'ordre physique ou psychologique, de difficultés à la naissance, d'un accident de voiture ou de tout autre incident pénible, mais également des visions, des odeurs, des émotions et des mots entendus à ces périodes difficiles, auxquels ils pouvaient être associés. L. Ron Hubbard était persuadé que lesdites périodes difficiles pouvaient former une chaîne et que, avec l'aide d'un auditeur, elles pouvaient être oblitérées l'une après l'autre. L'objectif de la Dianétique consistait à affronter chacune d'elles jusqu'à ce que le cerveau soit, en fin de compte, « déblayé de la chaîne tout entière ». La Dianétique était donc un processus permanent consistant à repérer ces chaînes – il pouvait y en avoir des milliers – et à les remonter les unes après les autres, jusqu'à leur source, à savoir l'incident déclencheur. Alors seulement, elles pouvaient disparaître, rapprochant le pré-Clair de l'état de « Clair ». Une fois qu'on était Clair, l'objectif de la Dianétique, on était définitivement débarrassé des maladies psychosomatiques, névroses et autres psychoses. On bénéficiait également d'une amélioration considérable de son QI, et d'une réminiscence parfaite de son passé. On se trouvait enfin libéré de ce que LRH appelait l'Esprit réactif.

En 1952, L. Ron Hubbard avait largement dépassé sa conception initiale de la Dianétique en tant que régime d'aide personnelle. Au cours de ses recherches, il avait découvert que les pré-Clairs dévoilaient des chaînes de moments difficiles ayant précédé leur existence actuelle. En fait, ils pouvaient effectuer des retours en arrière sur de nombreuses vies, signalant donc l'éventualité d'existences antérieures, ce qui, tout naturellement, ouvrait la porte au royaume de l'âme, de l'esprit. Tout ceci conduisit LRH à une autre découverte : l'homme était constitué de trois parties, le corps, l'âme et l'esprit. Il donna à l'esprit le nom de *thétan*. Le thétan était immortel, c'était aussi la plus importante des trois parties. Sans elle, il n'y avait ni corps ni âme. Le thétan n'était pas une chose, il créait les choses, et animait le corps. L'âme était l'ordinateur, le corps était l'enveloppe du thétan, celui-ci étant la force vitale. C'est ainsi que naquit la Scientologie.

Le thétan en devint très vite une part essentielle. En offrant à ses adeptes une composante d'ordre spirituel, LRH franchit la première étape vers la constitution de la Scientologie en tant que religion, dénomination qui présentait toute une série d'avantages. Les affirmations présentant la Dianétique comme une science plus que douteuse devenaient tout d'un coup hors de propos : en effet, si la Dianétique faisait partie des pratiques religieuses, elle n'avait nul besoin d'être scientifiquement prouvée. Certaines incitations d'ordre financier et autres exemptions d'impôts rendaient par ailleurs intéressant le fait de devenir une religion. Mais à cet égard le facteur sans doute le plus important était que, à la différence de la Dianétique, où les gens pouvaient très simplement devenir Clairs, être guéris, et ne plus jamais avoir à effectuer une autre séance d'audition, la Scientologie, avec sa composante spirituelle illimitée et ses voyages dans des vies antérieures, était conçue pour que ses adeptes reviennent indéfiniment.

LRH inventa un programme précisant l'ordre dans lequel la Scientologie devait être enseignée. Constitué de plusieurs étapes, celui-ci fut baptisé Pont vers la Liberté totale, et divisé en deux parties : *l'audition*, une sorte d'entretien en tête à tête avec un conseiller ; et *la formation*, un programme permettant d'apprendre comment devenir auditeur. Cette feuille de route pour les scientologues dans leur cheminement vers la liberté spirituelle stipulait que chacun devait démarrer en bas de l'échelle et progresser vers le haut, un échelon après l'autre. On pouvait progresser en partant d'un côté du Pont, ou des deux. De nombreux autres parcours ne figurant pas sur le Pont étaient par ailleurs proposés aux scientologues. Il n'en reste pas moins que, pour progresser, il était nécessaire d'atteindre un certain niveau de conscience avant de pouvoir passer à l'échelon supérieur et, au bout du compte, franchir le Pont vers la Liberté totale.

Les niveaux du Pont menant à l'état de Clair étaient fondés sur les recherches de LRH sur la Dianétique. Toutefois, avec la découverte du thétan, il devenait à ses yeux impératif de décoder les niveaux spirituels allant au-delà de l'état de Clair. Ceux-ci devinrent les plus hauts niveaux sur le Pont, et prirent le nom d'Operating Thetan, thétan opérant, ou niveaux OT. Il en existait huit, le dernier, OT VIII, étant baptisé du nom alléchant de « Vérité révélée ».

LRH mettait en garde : personne ne pouvait sauter un niveau, quel qu'il soit, pour arriver plus vite à ce mystère ultime et, à cette fin, une préparation spécifique était impérative. Ne pas respecter l'ordre des différents niveaux était susceptible d'entraîner de sérieux dégâts, voire une issue mortelle. Pour cette raison, les personnes qui avaient accédé à cette connaissance avaient interdiction absolue de la partager avec ceux qui se trouvaient à des niveaux inférieurs sur le Pont. En outre, les cours d'OT ne pouvaient être dispensés que par des membres de la Sea Org

spécialement formés. Un certain nombre de bases de la Sea Org dans le monde avaient la possibilité d'enseigner jusqu'au niveau V. La Flag Base de Clearwater se chargeait des niveaux VI et VII. Le *Freewinds*, ce navire que ma mère s'apprêtait à mettre en service, serait le seul endroit au monde qui s'occuperait d'OT VIII, le plus haut niveau décodé jusqu'alors.

Même si LRH passa les dernières années de sa vie dans un exil volontaire, il fit savoir par le biais des Broeker qu'il travaillait d'arrachepied sur des niveaux avancés, jamais encore révélés, allant au-delà d'OT VIII.

Le lendemain de la mort de LRH, mon oncle Dave et Pat Broeker prirent tous deux la parole devant une foule de scientologues dans un Hollywood Palladium (immense salle de concerts Art déco située sur Sunset Boulevard) plein à craquer. Oncle Dave expliqua à l'assistance que LRH « était passé à un nouveau niveau de recherche ». À part quelques hoquets de surprise, et quelques applaudissements aussi rares que discrets, c'est un silence absolu qui régna pour l'essentiel dans l'auditorium. Dave poursuivit en expliquant que c'était L. Ron Hubbard lui-même qui avait pris la décision de « se débarrasser » de son corps parce qu'« il avait cessé d'être utile et était devenu une gêne dans la tâche qu'il devait désormais mener à bien au-delà de ses limites ».

« L'être que nous avons connu comme L. Ron Hubbard existe toujours », annonça-t-il à ses disciples, histoire d'apaiser le choc encaissé.

Le fait que LRH ait orchestré son propre voyage, ajouté à celui qu'on ne l'avait pas vu depuis des années, rendit ainsi son départ supportable.

Dans la mesure où la scène avait été occupée ce jour-là et par mon oncle et par Pat Broeker, l'identité du successeur de LRH ne fut pas évidente sur le coup. Selon certains bruits, un bras de fer opposait les deux hommes, candidats l'un et l'autre au leadership de l'Église. Les rumeurs sur ce qui se passa exactement sont contradictoires, mais mon oncle fut accusé d'avoir eu recours à certaines pratiques discutables afin d'écarter son concurrent. Quoi qu'il en soit, oncle Dave finit par l'emporter et prit la tête de l'Église, avec le titre officiel de Chairman of the Board, président du conseil d'administration du Centre de Technologie religieuse. Dès lors, tout le monde au sein de l'Église l'appella par son titre de COB même si, pour moi, il demeurerait toujours oncle Dave.

Mon père, Ronnie Miscavige Jr., avait en fait trois ans de plus qu'oncle Dave. C'était lui l'aîné, il était suivi de Dave et de sa sœur jumelle, Denise, après quoi venait Lori, le bébé de la famille. Quand ils étaient gosses, mon père et Dave partageaient la même chambre et ils s'entendaient bien, faisant même équipe pour jouer des tours à leurs sœurs. Papa était très athlétique et, s'il jouait au football au lycée, sa

vraie passion était la gymnastique. Il alla même jusqu'à être intégré dans l'équipe olympique junior de sa région. Dave aimait le sport lui aussi mais comme il avait de l'asthme, on l'empêchait souvent de participer à des compétitions, voire à de simples activités sportives. Denise était gentille, d'esprit ouvert, et elle adorait danser, mais elle avait parfois des problèmes avec mes grands-parents, qui n'appréciaient pas toujours le choix des garçons avec qui elle sortait. Quant à la petite Lori, ce qu'elle aimait par-dessus tout, c'était danser avec sa grande sœur.

Leur père, mon grand-père paternel, donc, était Ron Miscavige Sr. Il était né et avait passé son enfance à Mount Carmel, petite ville minière du sud-ouest de la Pennsylvanie, où il fréquentait l'église catholique. Il exerçait le métier de représentant de commerce, vendant un peu de tout, des casseroles aux assurances. Il n'était pas d'une taille impressionnante mais il parlait fort, d'une voix bourrue, tout en étant sociable même si, sur le fond, il était un peu intimidant. Il s'enrôla dans les Marines alors qu'il avait à peine dix-sept ans, et en 1957, un an après sa démobilisation, il épousa ma grand-mère, Loretta Gidaro, une belle jeune femme à l'épaisse chevelure brune, à la peau bistre et aux yeux les plus bleus du monde. D'origine germano-italienne, fille de mineur, grand-mère Loretta était gentille, pleine d'humour, sa seule préoccupation permanente étant le bien-être de sa famille. Le couple s'installa à Cherry Hill, dans le New Jersey, non loin de Philadelphie, où elle trouva un emploi d'infirmière avant de cesser de travailler à la naissance de ses enfants : papa en 1957, David et Denise en 1960, enfin Lori en 1962.

Travaillant dans le commerce, grand-père aimait les gens, qui le lui rendaient bien. Il invitait très souvent à la maison des personnes intéressantes qui, devant un bon dîner, racontaient volontiers des histoires divertissantes. C'est par l'intermédiaire d'un collègue à lui qu'il entendit parler pour la première fois de l'Église de Scientologie. Ce n'est pas parce qu'il trouva dans la Scientologie un remède à des problèmes personnels qu'il fut attiré par elle, mais plutôt parce qu'il était à l'affût de réponses touchant à la spiritualité, à la vie de l'esprit. Il avait trente-quatre ans à l'époque, mais il avait depuis toujours un penchant pour la philosophie, sous une forme ou une autre. Encore gamin, il avait lu *Le Prophète*, de Khalil Gibran, et avait été fasciné par les questions de fond sur l'existence humaine et la spiritualité que soulevait cet ouvrage. Très tôt, il s'était intéressé à l'anthropologie sociale, à la façon dont l'être humain était apparu et pourquoi nous faisons ce que nous faisons.

Cet intérêt quant aux origines de l'homme l'amena à rendre visite à la mission locale de la Scientologie, à Cherry Hill, et à y faire l'acquisition d'un des ouvrages de L. Ron Hubbard. Comme il l'avouerait lui-même par la suite, il n'eut pas besoin d'être convaincu : il fut franchement enthousiasmé. Après avoir acheté et lu plusieurs autres livres, il retourna à la mission et entreprit une audition. À l'en croire, au cours des mois qui

suivirent, l'apport de la Scientologie lui permit de devenir le meilleur vendeur de la firme pour laquelle il travaillait ; il prétendit même avoir eu le privilège de voir son nom cité dans le magazine *Newsweek* pour ses hauts faits. Son patron fut si impressionné qu'il envoya tout son personnel – une vingtaine de salariés tout de même – à la mission de Cherry Hill : si cela avait réussi à Ron, cela ne pouvait pas leur faire de mal de tenter le coup.

De son côté, grand-mère Loretta ne voyait aucune objection à ce que son mari se plonge dans la Scientologie ; en fait, elle s'y intéressa elle aussi, au point de commencer à fréquenter assidûment la mission. Peu de temps après, grand-père y emmena ses quatre enfants afin qu'ils entreprennent eux aussi une audition. Mon père avait alors douze ans. Grand-père ayant en outre entendu dire que la Scientologie avait obtenu des résultats prometteurs dans le traitement de certains maux comme l'asthme, il se dit que Dave pouvait peut-être en tirer quelque bénéfice. Selon lui, l'état de son fils s'améliora de façon impressionnante, ce qui renforça encore sa conviction que la Scientologie offrait toutes les réponses qu'il recherchait. Elle l'avait aidé à réussir dans son métier, à se sentir plus à l'aise pour prendre des décisions importantes, et maintenant il semblait qu'elle avait contribué à améliorer la santé de son fils cadet.

Enfin, grand-père appréciait que la Scientologie fût plus une philosophie fondée sur l'effort personnel qu'une religion. Il voyait d'un œil favorable le fait que, au lieu d'évoquer le paradis, l'enfer, le péché, elle promît des percées dans le domaine des relations humaines, du mariage, de la carrière, des communications, de la santé tant physique que psychologique. Le fait que la Scientologie présentât également des aspects utopiques ne lui était pas non plus indifférent. Elle défendait la conception que l'homme est essentiellement bon et en charge de son propre salut spirituel, mais que ce salut est étroitement dépendant d'une collaboration avec l'univers. L. Ron Hubbard avait le sentiment qu'il était possible d'éradiquer la misère humaine dans le monde, de mettre un terme aux guerres, et de promouvoir l'harmonie : un mélange tout à la fois d'idéalisme et de rationalité qui séduisait grand-père. Le fait qu'elle ne ressemblât à aucune religion ou croyance dont il ait eu connaissance ne le dérangeait en rien.

Deux ans après avoir découvert l'Église, il franchit un grand pas en décidant de vendre ses trois voitures et de se servir de l'argent pour déménager la famille tout entière dans le manoir de Saint Hill, dans le Sussex, en Angleterre, où le quartier général de l'Église était installé depuis plus d'une décennie.

En 1959, L. Ron Hubbard et sa famille s'étaient en effet installés dans le Sussex, où ils avaient acheté un domaine d'une vingtaine d'hectares pourvu d'un mini-château, jusqu'alors propriété du maharajah de Jaipur, et y avaient établi le quartier général de l'Église de Scientologie.

L'endroit devint rapidement un lieu de rassemblement pour les scientologues du monde entier. LRH était souvent présent, poursuivant ses recherches et en discutant volontiers, ce qui donnait aux gens le sentiment qu'ils étaient en train de vivre les prémices de quelque chose de nouveau et d'important.

Malgré le désir de son père de se retrouver près du centre du monde des scientologues, à Saint Hill, mon futur père, alors âgé de quatorze ans, ne cachait pas son scepticisme. Ce qui peut se comprendre. Comment aurait-il apprécié de quitter la Pennsylvanie pour l'Angleterre, en abandonnant ses amis au beau milieu de son cursus secondaire ? Plus important encore, il allait être contraint d'abandonner la gymnastique, et d'oublier son rêve de participer aux Jeux olympiques. Mon grand-père tint bon cependant : il fit ce qui, d'après lui, convenait le mieux à la famille, et mon futur père suivit, bon gré mal gré.

Les deux années suivantes, passées en Angleterre donc, furent décisives pour l'engagement plein et entier de mon père dans la Scientologie. Après avoir été entouré presque exclusivement d'adeptes, il devint de plus en plus accro à la cause au point que, à l'âge de dix-sept ans, il s'enrôla dans la Sea Org et rejoignit la Flag Land Base, à Clearwater.

Oncle Dave l'y rejoignit en 1976, après avoir quitté le lycée le jour de son seizième anniversaire afin de se consacrer entièrement à la religion. En Floride, oncle Dave commença à travailler étroitement avec L. Ron Hubbard et fut récompensé de ses efforts en étant promu à des postes importants. Il fut muté en fin de compte au quartier général international de Hemet, en Californie, où il monta rapidement dans la hiérarchie au point de devenir un personnage d'un poids considérable dans la Scientologie durant l'exil volontaire de son fondateur. Désormais, avec la disparition de L. Ron Hubbard, il était beaucoup plus que le visage de l'Église : il en était la tête tout entière.

Chapitre trois

Le plus grand bien

Environ dix-huit mois après que mon oncle eut pris la tête de l'Église, le Fountain Building où nous résidions fut sévèrement endommagé par un tremblement de terre et condamné peu après à la démolition. Ma famille déménagea alors non loin, dans le Edgemont Building, qui donnait sur l'artère éponyme. Les appartements y étaient beaucoup plus agréables. Chacun était pourvu de deux chambres, d'une petite salle à manger, d'une cuisine et d'une petite salle de séjour. Revers de la médaille, s'ils étaient plus vastes, ils étaient occupés par deux familles ou deux couples, de sorte que l'on y vivait plutôt les uns sur les autres.

Pour notre part, nous partagions notre appartement avec Mike et Cathy Rinder, amis de longue date de mes parents et eux aussi membres dévoués de la Sea Org. Maman et papa occupaient une chambre, Cathy et Mike l'autre. Justin et moi partagions la salle de séjour avec la fille de Mike et Cathy, Taryn, et leur fils, Benjamin James, ou BJ pour faire plus court. Taryn avait environ dix ans, elle était donc un peu plus jeune que Justin. BJ était mon aîné de quelques mois, mais nous avions alors deux ans tous les deux.

Maman avait fait la connaissance de Cathy alors que toutes deux étaient encore adolescentes. Elles étaient basées sur l'*Apollo* et c'est là qu'elles s'étaient liées d'amitié. Même si cela nous faisait tout bizarre d'avoir soudain une autre famille dans les pattes, j'appréciais le sens de l'humour de Cathy, qui faisait de drôles de dessins où tout le monde ressemblait à un cochon. Mike, lui, n'était pas comme ça. De nationalité australienne, il était très calme et, comme mes parents, on ne le voyait pas beaucoup dans l'appartement.

Nous n'avions aucune raison de nous plaindre que les lieux fussent surpeuplés. C'était très amusant d'avoir tout ce monde autour de soi, plein d'enfants en particulier. Le tremblement de terre ayant eu raison du Fountain Building, BJ et moi devions aller dans une crèche-jardin d'enfants réservée aux enfants des membres de la Sea Org, située sur

Bronson Avenue, non loin du bâtiment maintenant connu sous le nom de Celebrity Center. L'endroit étant assez éloigné, nous devions nous y rendre dans un bus fourni par l'Église. Il était fréquenté par des effectifs variant entre quatre-vingts et cent gamins, du bébé à l'enfant de six ans. Nous étions affectés à différentes classes, moins selon des critères d'âge qu'en fonction du statut de nos parents au sein de l'Église.

La plupart des après-midi, je rentrais à la maison en bus, avec Justin et Taryn, qui fréquentait elle aussi l'Apollo Training Academy. Ils nous rejoignaient à bord lorsque nous nous arrêtions à l'académie pour y « ramasser » les élèves. Mais parfois mon frère me faisait descendre lorsque nous nous arrêtions à l'ATA et nous revenions ensemble à pied à l'appartement, faisant souvent étape à l'épicerie du coin pour y acheter des sucettes. Justin était certes un peu trop jeune pour vraiment me surveiller, mais l'Edgemont Building appartenait à la Scientologie, et mes parents ne s'inquiétaient sans doute pas, sachant que de nombreux scientologues se trouvaient dans le secteur et que, de toute façon, leurs bureaux n'étaient pas bien loin. Par ailleurs, une nounou « volante » était en service dans notre immeuble, chargée d'aller s'assurer dans les différents appartements que les enfants étaient bien rentrés, et disponible à tout moment en cas d'urgence.

Au fil des mois, BJ et moi devînmes bons amis, en dépit du fait que lui s'intéressait essentiellement aux petites voitures et aux robots, et moi aux poupées Barbie et aux bébés animaux. Il n'était pas bavard, mais me fascinait littéralement, car il avait toujours en réserve pour moi des anecdotes concernant sa collection de modèles réduits, ou un nouveau tour de magie. Nous faisions pratiquement tout ensemble et il ne fallut pas longtemps pour que BJ et Taryn soient considérés comme faisant partie de la famille.

Peu après notre déménagement, les apparitions de maman se firent de plus en plus rares. Accaparée par le futur lancement de *Freewinds*, elle passait une bonne partie de son temps à Curaçao, dans les Antilles néerlandaises, où le navire aurait son port d'attache. Et lorsqu'elle n'était pas à Curaçao, elle se trouvait à la Base internationale d'Hemet. Elle venait nous voir dès qu'elle le pouvait, et m'apportait des cadeaux ramenés de ses voyages. Même si je les appréciais, en particulier ce petit coffret à bijoux boîte à musique avec une petite danseuse en tutu qui tournoyait sur le couvercle, ils ne rendaient pas son absence moins pénible. L'heure réservée aux réunions familiales était celle où elle me manquait le plus. D'ordinaire, seuls papa et Cathy étaient présents.

Papa me faisait prendre mon bain, me lisait des histoires et nous jouions ensemble.

Tel fut donc mon emploi du temps quotidien dans le courant de l'année qui suivit. Justin, Taryn, BJ et moi formions tous les quatre une sorte de famille informelle, à notre façon. Alors même qu'ils n'étaient pas encore

entrés dans l'adolescence, Justin et Taryn nous servaient de baby-sitters à BJ et à moi. Nous étions ensemble la plupart du temps, mangeant, jouant tous les quatre. Nos deux aînés s'occupaient en général de nous jusqu'au retour de nos parents pour le dîner, ou pour une « lib », une journée de temps libre. Mais tout cela changea un beau jour, début 1988, quand Cathy arriva à l'appartement pour l'« heure familiale ».

Ce soir-là, je la vis parler en privé avec BJ, qui avait l'air bouleversé. De l'endroit où je me trouvais – sur le canapé –, j'entendis Cathy lui expliquer que c'était la dernière fois qu'ils passeraient ensemble cette « heure familiale ». Dorénavant, elle et Mike ne pourraient le voir qu'une fois par semaine, le dimanche matin, car le reste de la semaine ils travailleraient dans un endroit très secret, pour y faire des choses importantes pour l'Église.

Même si nous n'avions tous les deux que quatre ans, BJ et moi avions l'habitude d'entendre la justification habituelle de la Scientologie que nous débitaient nos parents, expliquant pourquoi il leur fallait travailler si dur : ils devaient venir en aide à des tas de gens, et donc sacrifier leur temps libre pour la cause de la Scientologie. Nous hochions la tête pour montrer que nous comprenions, faisant semblant de croire qu'avec ces explications ils nous manqueraient moins.

Cette fois, pourtant, en regardant le visage de BJ, je compris qu'il n'était pas question pour lui de cacher qu'il était bouleversé. J'ai déjà dit qu'il n'était guère bavard : en l'occurrence, tandis que sa mère lui exposait avec ménagement ce qui allait se passer, il se contenta d'écouter, les yeux fixés sur le plancher. Par la suite, j'essayai de le reconforter en passant mon bras sur ses épaules et en lui disant à quel point j'étais triste pour lui. Mais je me disais au fond de moi-même qu'il était bien malchanceux de perdre cette unique heure avec ses parents à laquelle il tenait tant. C'est alors que Cathy me fit savoir que mes parents, eux non plus, ne pourraient plus venir me voir pour l'« heure familiale ».

— Je ne te crois pas, rétorquai-je d'un ton de défi.

Mais sitôt après, en y réfléchissant, je calculai que j'avais vu de moins en moins mes parents durant la semaine, au cours des derniers mois. Bon, il est vrai que ma mère voyageait beaucoup, mais mon père, insensiblement, avait fait des apparitions de plus en plus rares les soirs de semaine. À en croire Cathy, donc, cette absence était désormais officielle.

En réalité, mes parents avaient déjà été mutés, et je ne m'en étais même pas rendu compte. Une série de règles nouvelles avait été promulguées par l'Église. Celles-ci limitaient strictement le temps que les familles dépendant de la Sea Org pourraient passer ensemble. Par ailleurs, les couples membres de l'organisation n'étaient plus autorisés à devenir parents de nouveau. Si une femme appartenant à la Sea Org tombait enceinte, le couple était tenu de quitter l'organisation et se voyait muté dans une mission n'en dépendant pas, ce qui constituait une

rétrogradation. Là, ils continueraient à faire partie des effectifs et à travailler pour l'Église, mais ils ne pourraient être réintégrés au sein de la Sea Org que lorsque leur enfant aurait atteint l'âge de six ans. Et même alors, ils seraient tenus de reposer leur candidature. Pour les membres de l'organisation qui avaient déjà des enfants, des changements intervinrent également. Côté positif, ces enfants bénéficieraient de meilleures installations concernant leur scolarité et leur bien-être en général, mais côté négatif, l'« heure familiale » disparaîtrait, ou tout comme, et les enfants de plus de six ans seraient élevés en communauté dans des lieux proches des bases de la Sea Org.

Si oncle Dave n'avait pas rédigé en personne ces nouvelles règles de vie, il était impossible qu'il n'en ait pas été informé ; ce n'était pas des modifications qui auraient pu être adoptées sans son approbation. Difficile d'expliquer leur raison. Oncle Dave n'avait jamais eu d'enfant, ce qui dut sans doute jouer un rôle ; j'ai toujours pensé qu'il s'agissait là de sa part d'une décision soigneusement mûrie, car il avait épousé tante Shelley avant l'adoption de cette nouvelle règle. En voyant « fonctionner » les autres membres de la Sea Org, peut-être s'était-il rendu compte du travail que représentait l'éducation d'un enfant, des moyens en personnel et en hébergement que cela exigeait. Mais l'explication la plus plausible est certainement la suivante : les enfants constituaient une distraction amenant les parents à perdre en productivité et à trop s'investir psychologiquement dans autre chose que l'Église.

Je n'ai jamais douté de l'amour que me portaient mes parents. J'ai accepté le fait que le temps qu'ils me consacraient était extrêmement limité. Aujourd'hui encore, lorsque je songe rétrospectivement à leur dévouement à l'Église, je ne doute pas que ses enseignements aient joué un rôle prépondérant dans le fait qu'ils aient fait passer leurs responsabilités envers la Sea Org avant leur famille. Par bien des aspects, ils décidèrent de sacrifier leur famille en choisissant ce que l'Église considérait comme « le plus grand bien ». Dans la Scientologie, disions-nous, « le plus grand bien pour le plus grand nombre de dynamiques » doit prévaloir, ce qui signifie qu'avant de prendre une décision, tout scientologue devait mettre en œuvre un principe de base de la Scientologie, baptisé *Les Dynamiques de l'Existence*, afin de déterminer précisément qui et quoi pourrait bénéficier de ladite décision. Ces dynamiques étaient au nombre de huit, d'une importance en principe équivalente :

- 1) Le soi.
- 2) La famille, les enfants, la sexualité.
- 3) Le groupe.
- 4) L'humanité.
- 5) Les plantes et les animaux.

6) L'univers physique, ou MEST : Matière, Énergie, Espace (*Space* en anglais), Temps.

7) L'esprit.

8) Dieu, ou l'Être suprême.

Lorsque mes parents avaient repris du service au sein de la Sea Org, ils savaient que celui-ci les conduirait à se concentrer sur les dynamiques nos 3, 4, 6, 7 et 8. Ils étaient persuadés que leur travail apporterait quelque chose à chacune de ces catégories. S'ils avaient donné la préférence à leur famille, ils n'auraient contribué qu'aux deux premières dynamiques : à leurs yeux, dans la mesure où la Sea Org enrichissait cinq dynamiques alors que leur famille n'en enrichissait que deux, réintégrer la Sea Org était la bonne décision. Elle offrait le plus grand bien pour le plus grand nombre de dynamiques.

En vérité, ce système de dynamiques impliquait que, en règle générale, les familles et les enfants n'étaient pas en mesure de rivaliser avec la mission plus vaste de l'Église. Dans la plupart des religions, la famille et les enfants représentent un élément central ; pour la Scientologie, ils passaient au second plan. Dans le même ordre d'idée, si les employés de la Sea Org travaillaient de si longues heures pour un salaire aussi misérable, c'était pour le plus grand bien de la Scientologie ; à partir du moment où l'on apportait son écot au plus grand nombre de dynamiques, on était dans le vrai, même si les enfants et la famille devenaient des victimes collatérales.

Quant à moi, j'avais quatre ans et je ne savais pas très bien comment réagir à l'idée que maman et papa ne vivraient plus avec nous. Ils s'étaient déjà installés au Quartier général international, également appelé « l'Int », « l'Int Base » ou encore « la Gold Base ». Tout ce que j'en savais, c'est qu'oncle Dave et tante Shelley y vivaient et y travaillaient eux aussi. Située à Hemet, en Californie, à environ deux heures et demie de route de Los Angeles, ce lieu était entouré de mystère, au point que son emplacement était tenu secret, y compris pour les membres de la famille de ceux qui y travaillaient. Seules les personnes bénéficiant d'une autorisation spéciale avaient le droit d'y pénétrer.

D'après l'Église, toutes ces mesures de sécurité, et le secret qui les entourait, visaient à protéger la Base contre les ennemis de l'extérieur qui auraient pu être tentés de porter atteinte à la Scientologie. À l'en croire, ces « personnes suppressives » avaient horreur que nous venions en aide aux autres, raison pour laquelle il était nécessaire d'en dire le moins possible. En réalité, je suis convaincue que cela ajoutait encore au sentiment de supériorité de ceux qui étaient assez importants pour savoir où se trouvait précisément cette « Int Base ». Et puis cette notion de complot donnait encore un peu plus d'importance à ce sujet brûlant qu'était la Scientologie.

Maman et papa m'expliquèrent qu'on leur avait attribué un appartement dans un immeuble d'habitation près de la Base, où ils vivaient durant la semaine. Le samedi soir, ils rentraient en voiture à LA pour venir nous voir. Mais ils ne restaient que jusqu'au dimanche matin, car ils devaient repartir pour Hemet vers onze heures. Toutes les semaines, c'était pour moi un crève-cœur de les voir s'en aller, même si je m'efforçais de ne pas le montrer. Justin ne pleurait jamais, et je faisais de mon mieux pour l'imiter.

Ma mère usa de son poids de cadre très supérieur pour me procurer une sorte de tutrice régulière. Prénommée Pat, elle était membre de la Sea Org. Bon nombre de gamins dont les parents résidaient à l'Int Base passaient la nuit à la crèche-garderie mais, grâce à la présence de Pat, j'avais l'autorisation de dormir à l'appartement. Durant la journée, celle-ci travaillait au Manor Hotel, sur Franklin Avenue, qui faisait partie du Celebrity Center de la Scientologie.

Maman, papa, Cathy et Mike Rinder ne réintégrant plus tous les soirs leur foyer, notre emploi du temps connut quelques modifications. Chaque jour, BJ et moi allions à la crèche et en revenions toujours en bus, mais dans l'après-midi nous ne rentrions plus directement chez nous. À la place, nos enseignants nous emmenaient dans un autre appartement, à quelques pas du nôtre, qui servait de garderie. En fin de journée, mon frère ou Taryn venaient nous récupérer lorsqu'ils rentraient de l'ATA, et nous ramenaient à l'appartement. La nounou « volante » était toujours sur place, il y avait donc en permanence un adulte disponible en cas de besoin. Pat arrivait ensuite, peu après dix-neuf heures, et passait la nuit avec nous quatre. Elle devint de fait la nounou de BJ en même temps que la mienne.

Même si maman et papa me manquaient beaucoup, les moments que nous passions en leur absence n'étaient pas systématiquement sinistres. Certains jours, Taryn invitait chez nous son amie Heather, dont les parents résidaient eux aussi à l'Int Base. J'adorais jouer à la princesse, et les deux fillettes s'amusaient à me déguiser avec de beaux vêtements, des robes ultra-chic, à me coiffer, à me confectionner une baguette magique et une couronne, bref à faire de moi une reine de beauté.

Justin aimait bien lui aussi inviter des amis. Mike, le fils de Rosemary, la secrétaire de notre père, et Teddy, dont la mère travaillait avec maman sur le Projet Bateau, faisaient partie de ses préférés. BJ et moi leur servions de faire-valoir pour leurs répétitions de karaté, et nous répliquions à grands coups d'oreillers. Teddy et Justin pratiquaient le skateboard et ils nous emmenaient souvent les admirer.

Mon père réussissait à revenir à Los Angeles presque tous les samedis soirs. En règle générale, il essayait de pimenter quelque peu ses visites du week-end en m'apportant de petits cadeaux ou en ayant avec moi une

activité amusante le dimanche matin. Nous nous contentions parfois de rester chez nous, à nous détendre, mais à d'autres moments nous allions prendre un petit déjeuner quelque part, nous promener dans Griffith Park, près des montagnes de Santa Monica, ou encore au centre commercial. Étant donné sa charge de travail, ma mère n'était pas en mesure de venir aussi souvent.

Un samedi soir, pourtant, elle me téléphona peu avant son arrivée pour m'annoncer qu'elle et mon père avaient une surprise pour moi. J'essayai bien de les attendre mais j'étais endormie lorsqu'ils entrèrent dans l'appartement. Le lendemain matin, je me précipitai dans leur chambre. « Où est ma surprise ? » demandai-je, toute excitée. Maman passa sa main sous le lit et en extirpa une petite chatte, une adorable silver tabby, visiblement morte de frayeur. Je la baptisai aussitôt Sarah Kitty. Au début, BJ et moi avions peur d'elle parce qu'elle était tout sauf tendre, mais nous finîmes par faire la paix avec elle.

Un après-midi où nous étions à l'appartement BJ et moi, Sarah Kitty sortit à toute allure de la maison de poupée pour aller examiner un nouveau venu, un garçon de l'âge de Justin que j'avais déjà vu à la Base. À peine venait-il de pénétrer dans la salle de séjour que la chatte se rua sur le garçon et entreprit de grimper sur lui comme si c'était un arbre. Il se mit à pousser des hurlements, en partie de frayeur, mais en partie aussi parce que les griffures de la bestiole n'étaient pas indolores. BJ et moi nous empressâmes de la récupérer. Cela fait, et une fois notre fou rire calmé, nous nous plantâmes devant l'inconnu, nous demandant qui il pouvait bien être.

Justin venait juste de rentrer, et il fit les présentations. « Lui, c'est Sterling, me dit-il. C'est ton frère. » Je savais que Justin avait un ami prénommé Sterling, mais j'ignorais que c'était en fait son jumeau. Sa famille et lui vivaient depuis plusieurs années à LA et ils étaient membres eux aussi de la Sea Org.

Il me fallut un certain temps pour me faire à l'idée que j'avais un autre frère. Sterling et Justin ne se ressemblaient en rien, mais tous deux aimaient le sport et s'entendaient plutôt bien. Sterling commença même à me récupérer à la crèche certains soirs, restant à l'appartement jusqu'à l'arrivée de Pat.

Papa, maman, ou les deux quittaient LA tous les dimanches matins à onze heures. Quand ils partaient, Justin et moi aimions bien leur dire au revoir depuis le trottoir. Je n'oublierai jamais ce dimanche où mes parents sortaient en marche arrière du garage. BJ et moi étions à cheval sur la grille coulissante. Ma jambe se retrouva coincée entre deux barreaux alors que la grille glissait vers la droite pour laisser passer la voiture. Justin essaya bien de me dégager mais je me mépris sur ses intentions, croyant qu'il voulait me faire une farce, comme à son habitude. Le portail n'avait pas de dispositif de sécurité et ma jambe fut

prise entre la grille et le mur. J'étais piégée. Sous le coup d'une souffrance intolérable, je me mis à hurler de toutes mes forces.

Quittant précipitamment le volant, mon père accourut et tordit littéralement les barreaux métalliques de ses mains nues pour libérer ma jambe. Je n'arrêtai pas de pleurer comme une madeleine tandis qu'il me portait jusqu'à l'ascenseur, puis à l'appartement. Mes parents appelèrent un médecin, une femme membre de l'Église, qui leur conseilla de me demander d'essayer de marcher. Comme j'étais dans l'incapacité de le faire, sous l'effet de la douleur, elle leur expliqua que malheureusement ma jambe était sans doute fracturée, et qu'il faudrait me faire faire une radio le lendemain matin.

Maman et papa demeurèrent à mon chevet le plus longtemps possible, mais ils reçurent d'Int tant de coups de fil urgents qu'ils ne furent pas en mesure de rester après le dîner. Un haut responsable exigeait qu'ils retournent immédiatement à la Base, alors même qu'il savait que j'avais été sérieusement blessée. Les ordres sont les ordres, et mes parents me quittèrent, quoi qu'ils en eussent. Les conséquences d'une insubordination pouvaient être graves, et dépendaient du degré de mécontentement et du pouvoir de la personne à qui l'on avait désobéi. Mes parents ne voulaient pas subir l'ire de leur supérieur, et ses conséquences. Après tout, n'était-ce pas pour le plus grand bien ?

Mes parents partis, Pat resta avec moi et m'emmena chez le médecin pour m'y faire faire une radiographie. J'avais en effet une fracture du genou. La seule chose que put faire pour moi le docteur fut de m'appliquer un bandage.

Je réintégrai la crèche quarante-huit heures plus tard. Ma jambe me faisait si mal que ma boiterie m'obligea à rester à la traîne durant nos promenades quotidiennes dans Franklin Avenue. Plutôt que de demander au groupe de diminuer l'allure, la maîtresse se mit en colère après moi et me demanda de presser le pas, pensant sans doute que je jouais la comédie. BJ prit ma défense, et lui expliqua que mon genou était fracturé.

— Bon, eh bien si tu es à la traîne, tu n'as qu'à y rester, me morigénait-elle, ajoutant que j'avais besoin de « rectifier tout ça » !

C'était là un précepte classique de la Scientologie, en référence à la croyance de l'Église selon laquelle l'esprit devait dominer la matière. Tout ce que j'avais à faire, c'était de ne pas laisser la douleur dominer mes pensées, après quoi je me sentirais mieux. Il me fallut tout de même quelques mois avant que mon genou cesse de me faire souffrir.

Peu avant mon cinquième anniversaire, Justin m'annonça qu'il quittait Los Angeles pour aller vivre dans un endroit appelé le Ranch. J'ignorais ce qu'était le Ranch, et où il se trouvait, ce que je savais, c'est que je n'avais pas du tout envie qu'il me quitte. Déjà que je voyais si peu maman et papa. Il m'expliqua que ce Ranch se trouvait non loin de

l'endroit où nous habitions, et promit de venir me rendre visite une fois de temps en temps, comme eux. Pis encore, Taryn allait partir elle aussi. Tout cela ne me disait rien qui vaille.

Désormais, sans personne pour nous récupérer dans l'après-midi, BJ et moi devions rester à la garderie, où Pat venait nous chercher, en général vers huit heures du soir, sauf les jeudis, où elle travaillait tard, souvent jusqu'à minuit passé. Tous les enfants restant à la garderie dînaient assis sur le plancher de la cuisine avant de prendre une douche, de jouer encore un peu puis d'aller se coucher dans un des lits de camp alignés contre les murs de la salle de séjour. C'est là que j'appris pour la première fois ce qu'étaient les « touch assists ». On nous apprend à les pratiquer chaque soir sur nos camarades avant d'aller au lit. On nous apparaissait avec un autre enfant, puis on nous demandait de le ou la toucher du doigt, sur le bras. Les « touch assists » étaient des procédures imaginées par LRH pour permettre aux thétans de mieux communiquer avec leur corps, afin d'améliorer le processus de guérison.

« Tu sens mon doigt ? » devais-je demander à mon ou ma partenaire, qui était censé(e) me répondre « Oui ».

Je devais alors dire « Bon » et répéter l'exercice sur l'autre bras. Puis le réitérer sur les doigts des mains, des pieds de l'autre, ses bras, ses jambes, son visage. Je ne comprenais pas tout à fait cette pratique, mais je constatais que ces « touch assists » m'aidaient à trouver le sommeil.

Alors que de nombreux enfants passaient leurs nuits à la garderie, BJ et moi étions récupérés par Pat, qui nous ramenait chez nous et nous déposait dans nos propres lits, ou dans celui de mes parents, où elle dormait avec moi. Elle était incroyablement gentille, et je l'aimais beaucoup. Le dimanche, elle venait nous chercher à l'appartement et nous ramenait à la crèche après le départ de nos parents pour l'Int.

Une fois tous les deux ou trois mois, Pat ou Rosemary m'emmenait à un rassemblement international de la Scientologie, qui se tenait en général au Shrine Auditorium, une énorme salle de spectacle doublée d'un centre d'expositions situé sur la 32^e Rue Ouest. Des centaines de scientologues et de membres de la Sea Org, venus de Los Angeles ou de l'Int Base, y assistaient. Pour l'occasion, Pat me mettait sur mon trente-et-un et me frisait les cheveux. Assises côte à côte dans l'assistance, nous écoutions les discours. Je ne comprenais pas de quoi parlaient les présentateurs, mais mon père faisait souvent partie des orateurs. Quand je l'apercevais sur la tribune, je me levais tout excitée et lui criais « Ohé, papa ! Je suis là ! » avant de lui faire de grands signes.

Si c'était oncle Dave qui prenait la parole, je m'agitais tout autant et lui lançais : « Oncle Dave ! C'est moi ! C'est Jenna ! »

Quand je les retrouvais ensuite au foyer des artistes, ils me racontaient qu'ils m'avaient adressé des clins d'œil ou des petits signes de la main, quand personne ne regardait. Je n'avais aucune idée de l'importance de

ces rencontres, mais celles-ci se prolongeaient sur plusieurs heures, parsemées d'ovations debout, de longs et bruyants applaudissements, tout cela se terminant par un superbe buffet.

BJ et moi vivions donc à peu près seuls à Los Angeles depuis un peu plus d'un an lorsque Pat nous annonça que nous allions nous installer au Ranch, là où vivaient Justin et Taryn. Nous en fûmes tout transportés, même si nous ne savions pas pourquoi nous devons quitter LA. Il se trouve que quelqu'un avait été abattu juste devant l'Edgemont Building ; mes parents avaient alors insisté pour qu'on me transfère aussitôt au Ranch, ainsi que BJ, tout naturellement.

Le lendemain matin, nous fîmes donc nos valises en attendant que Rosemary, la secrétaire de papa, vienne nous chercher. Lorsqu'elle arriva, BJ et moi nous installâmes sur la banquette arrière, attendant que Pat vienne nous y rejoindre. Ce ne fut pas le cas.

— Pourquoi tu restes là ? demandai-je.

Lorsqu'elle annonça qu'elle ne venait pas avec nous, ce fut pour moi un vrai choc. Nous fondîmes en larmes toutes les deux. Cela faisait deux ans que nous vivions ensemble, et j'étais effondrée. Même si je savais que, au Ranch, je pourrais sans doute voir un peu plus mes parents, j'étais incapable de me résigner : après tout, j'avais passé avec elle plus de temps qu'avec eux. Je lui dis donc à quel point je l'aimais et promis de lui rendre souvent visite. Après une dernière et longue embrassade, je remontai dans la voiture et Rosemary s'éloigna du trottoir.

Chapitre quatre

Le Ranch

La route fut longue pour arriver au Ranch. Au début, BJ et moi étions tout excités et n'arrêtions pas de bavarder, mais au bout d'un moment l'ennui l'emporta. Je m'assoupis un moment et me réveillai en sursaut quand ma tête alla heurter la fenêtre après que la voiture eut franchi un peu brutalement un dos-d'âne sur le chemin non asphalté et sinueux que nous venions apparemment tout juste d'emprunter. Nous étions en mars 1999, c'était le début du printemps et tout était vert et brillant partout où se portait mon regard. À un moment, nous franchîmes un pont au-dessus d'un gros et large torrent, avant d'arriver dans une sorte d'oasis aux immenses chênes. À chaque virage un nouveau paysage semblait se présenter à nos yeux.

Même si l'idée que Pat ne serait plus à mes côtés me semblait difficile à avaler, l'excitation de ne me retrouver qu'à quelques dizaines de kilomètres de mes parents me la fit oublier sur le coup. Je m'étais parfois demandé à quoi pouvait bien ressembler ce fameux Ranch, mais je n'en avais aucune idée. Chaque fois que j'avais tenté de soutirer des bribes d'information à mon frère durant ses incursions à Los Angeles, il n'avait cessé de me taquiner et je n'avais rien réussi à en tirer. Je n'étais en aucun cas assurée que le fait de me rapprocher de mes parents me permettrait de les voir plus souvent, mais j'espérais bien que tel serait le cas. En tout cas, quelles que fussent ces incertitudes, ce rapprochement me donnait à penser que la vie au Ranch mériterait d'être vécue.

Le fait que Rosemary reste avec nous un jour ou deux pour nous aider à nous installer était également réconfortant, même si ce n'était pas Pat. Lorsque nous arrivâmes devant un vieux portail en bois, Rosemary annonça triomphalement que nous étions arrivés, ce qui lui valut une ovation de notre part. Elle pressa un bouton sur l'interphone fixé sur le portail.

— Bonjour, je suis avec Jenna Miscavige et Benjamin Rider, annonça-t-elle lorsqu'on lui demanda ce qui l'amenait.

Sur ce, le portail s'ouvrit et nous progressâmes le long d'un chemin de terre qui contournait une colline en passant devant une série de dépendances. Peu après, Rosemary se gara devant un bâtiment assez bas, vaguement décati, où des gamins déjà d'un certain âge, vêtus d'uniformes – chemisette bleu ciel, short bleu marine –, vaquaient çà et là. Quand je sortis de la voiture, la première personne que j'aperçus fut Justin, qui souriait jusqu'aux oreilles. Il me prit dans ses bras et me donna une accolade un peu gênée, du genre de celui qu'un jeune frère accorde à sa petite sœur, heureux de me voir mais veillant à rester « cool » devant ses copains.

Taryn nous attendait elle aussi. BJ avait à peine quitté la voiture qu'elle le faisait sauter dans ses bras, le serrant contre elle à l'en étouffer. BJ, qui n'était pas du genre à s'en offusquer, accepta l'épreuve sans barguigner.

— Approche un peu, sœurette ! me lança-t-elle avant de me faire subir le même sort.

Des gamins un peu plus vieux, dont mon frère, sortirent nos affaires du coffre et nous précédèrent vers des bâtiments qu'ils appelaient les Motels. Nous les suivîmes dans une cour dont le centre était occupé par de hauts bouleaux. La cour était bordée de treize portes, chacune disposant de sa petite allée.

BJ et moi nous vîmes assigner la chambre 12, apparemment parce qu'elle venait d'être presque complètement remise à neuf. Elle était plutôt vaste, quelque chose comme une vingtaine de mètres carrés, avec deux petites fenêtres sur le mur de derrière. Le sol était couvert de moquette mais, sinon, dépourvu de tout mobilier. Alors que j'étais en train de me demander comment cette pièce pouvait bien être une chambre, quelqu'un derrière moi cria : « On arrive ! » Sur quoi deux garçons plus âgés que nous portant un lit franchirent la porte, suivis par deux filles du même âge portant elles un matelas. L'opération se répéta jusqu'à ce que trois lits jumeaux soient installés sous nos yeux.

La chambre 12 était reliée à la 11 par une salle de bains et des toilettes communes. La chambre 11 n'était pas moquettée, elle présentait juste un sol en béton sur lequel était installé un matelas. La personne qui dormait dessus se releva soudain et je vis alors que ce n'était autre que Teddy, l'ami de mon frère, pour qui j'avais toujours eu un petit faible, celui qui peut avoir une petite fille pour un garçon plus âgé. Teddy expliqua qu'il était malade, qu'il avait de la fièvre, et que la chambre 11 servait de salle de quarantaine. C'est là que l'on installait les enfants malades, loin de leurs congénères sains afin qu'ils ne les contaminent pas, et ce jusqu'à guérison complète. Il nous demanda en conséquence de nous tenir à l'écart. La pièce ne me parut pas bien confortable, en particulier pour quelqu'un de malade, mais je me dis que les responsables savaient sans doute ce qu'ils faisaient ; après tout, nous étions au Ranch de l'Int.

BJ et moi retournâmes dans notre chambre et fîmes nos lits. Nous fîmes sortir Sarah Kitty de sa caisse, mais elle n'avait pas l'air ravi : elle se mit à gronder et à souffler, le poil hérissé, griffant tous ceux qui l'approchaient, avant de se réfugier sous un lit.

Quand nous eûmes fini de faire nos lits, Justin et Mike nous firent faire le tour de la propriété. Celle-ci était considérable : quelque deux cents hectares de terre à l'arrière de la réserve indienne de Soboba, au milieu des monts San Jacinto, dans le comté de Riverside. À ce que nous racontèrent les deux garçons, on leur avait dit que la propriété avait jadis abrité un couvent, mais ils n'en étaient pas sûrs. Le principal ensemble de bâtiments comprenait les Motels ainsi que six ou sept autres édifices, certains peu importants, et un très grand, s'étendant sur cinq acres. Il y avait une petite piscine, totalement désaffectée, dans laquelle flottaient quelques cadavres de rongeurs. Ils nous expliquèrent qu'on ne pouvait pas s'en servir avant qu'elle ne soit réparée, un discours qu'ils répétèrent pour plusieurs autres bâtiments. Le reste du domaine était un mélange d'arbres verts, de désert poussiéreux et de montagnes.

Les deux garçons nous montrèrent la Grande Maison, une très vieille bâtisse de deux étages dont il ne resterait bientôt plus que les murs, située au sommet d'une colline. Au second, les parois et le plancher étaient pleins de trous, ce qui n'avait pas empêché qu'on y installe un dortoir pour les jeunes filles. Une fois la rénovation des Motels achevée, tous les occupants de la Grande Maison y seraient transférés.

Le mess, ou le carré comme on l'appelait pour reprendre des termes militaires, se trouvait au rez-de-chaussée. La nourriture pour chaque repas provenait des cuisines de l'Int Base, à plus de trente kilomètres de là. Il s'agissait toujours d'une sorte de buffet, même si les enfants se voyaient assigner une table précise. Chaque semaine, un enfant différent jouait les chefs de rang pour sa table, avec la responsabilité de dresser le couvert, puis de servir les plats et les boissons. Il apparut que la nourriture était plus que convenable. Les plats, très variés, étaient servis à suffisance et nous avions du pain frais tous les jours. Nous avions même souvent droit à un dessert au dîner.

Après la Grande Maison, Justin et Mike nous montrèrent l'École, qui elle aussi devait bientôt subir des travaux de rénovation ; pour l'heure, elle servait d'entrepôt, ce qui fait qu'on n'y enseignait pas. Ils nous emmenèrent ensuite voir le Cottage, un chantier sur lequel ils étaient en train de travailler : il s'agissait d'un petit bâtiment, dont il ne restait, là encore, plus que les murs, destiné à servir de dortoir pour les étudiants de la future faculté du Ranch lorsque la rénovation serait achevée.

Le Ranch n'avait donc rien de luxueux, il y avait même de gros trous dans les murs, mais rien de tout cela ne me rebuta. Il y avait du travail pour remettre les lieux en état, mais c'était une belle aventure à laquelle

je brûlais de participer. Le paysage ne m'était guère familier, mais les gamins présents paraissaient très fiers de cet endroit. Rétrospectivement, on peut penser qu'ils roulaient un peu des mécaniques pour nous impressionner, nous, leurs cadets, mais leur enthousiasme était communicatif et me donnait l'impression de me trouver dans un endroit très spécial.

Et puis c'était un soulagement de ne plus être confinée dans un minuscule appartement. À Los Angeles, nous n'avions jamais l'autorisation de sortir dans la rue sans être accompagnés : les espaces immenses qu'offrait le Ranch me donnaient l'impression de pouvoir respirer plus facilement, sans avoir à tenir la main de quelqu'un lorsque j'allais dehors. Aussi loin que remontaient mes souvenirs, j'avais le sentiment que, pour la première fois de ma vie, j'avais toute la place du monde pour courir et faire jouer mon imagination. Et, comme si cela ne suffisait pas, mes retrouvailles avec Justin et Taryn allaient en outre me permettre de le faire en famille.

Tandis que nous visitions le domaine, BJ et moi apprîmes que le Ranch accueillait cinq chiens, qui nous tiendraient compagnie la plupart du temps. Ce n'était pas des chiens de garde à proprement parler, mais ils étaient chargés de suivre les enfants où qu'ils aillent, de les surveiller, de les protéger, une tâche qu'ils remplissaient parfaitement, en toute amitié. Chacun avait sa personnalité propre. Brewster, un berger allemand, était le mâle dominant. Tasha, femelle de la même race, était extrêmement loyale. Ruby, lui, était un vieux labrador, paresseux et grognon, dont l'abolement rappelait le coassement d'un crapaud. Il y avait aussi Jeta, femelle labrador entre deux âges. Quant à Bo, le cinquième et dernier de la bande, il ressemblait à un loup avec ses touffes de poils hirsutes.

BJ et moi passâmes nos premiers jours au Ranch à explorer les lieux, accompagnés par les chiens, sillonnant le désert à la recherche des différentes espèces de cactus, sans souci de la chaleur écrasante. Le matin, les vaches vaguaient dans les champs autour du Ranch ; on nous avait demandé – j'ignore pour quelle raison – de les chasser, ce que nous faisions avec l'aide des chiens. Plus nous nous éloignions, plus nous prenions conscience de l'immensité du domaine, au point de nous demander si nous aurions un jour fini de l'explorer. Je portais depuis toujours des robes pleines de frous-frous incroyables, que m'envoyaient systématiquement pour Noël ou pour mon anniversaire tante Denise, mes parrain et marraine ainsi qu'oncle Dave. Et voilà que tout d'un coup, au Ranch, ces vêtements paraissaient totalement saugrenus : on aurait dit qu'ils commençaient à se couvrir de boue ou de poussière dès que je mettais le pied dehors.

Je mis un petit peu de temps à absorber tout cela, après quoi je m'interrogeai sur ce qu'il fallait en penser. Je me trouvais bien au Ranch. Était-ce à cause des chiens ou de la vie qu'on y menait, toujours est-il

que mon existence était radicalement différente de celle qui était la mienne à Los Angeles. Durant les premiers mois que je passai au Ranch, il n'y avait que quelques adultes pour surveiller la quinzaine de gosses qui y étaient pensionnaires. Pour l'essentiel, c'étaient les plus âgés qui prenaient soin de BJ et de moi, et qui nous disaient quoi faire. À l'époque, cela me paraissait beaucoup mieux : ils étaient jeunes, ils avaient l'air cool et ils étaient gentils avec nous, même s'ils se moquaient souvent de mes robes à fanfreluches.

Peu après notre arrivée, nous fîmes la connaissance de Joe Conte, ou Mr. C pour faire plus court. On nous le présenta comme le chef du Ranch. Il y avait également un vigile à mi-temps ainsi qu'une femme, une certaine Karen Fassler, ou Mr. F, comme nous l'appelions. Dans la Scientologie, on s'adresse aux adultes, hommes ou femmes, en les appelant Mister ou Sir. Mr. F était jolie et plutôt gentille ; elle s'occupait de la logistique, des uniformes et des courses pour la nourriture, entre autres. Grand et mince, moustachu et chauve, Mr. C était sympathique, d'un abord agréable. Les traits assez rudes, il donnait l'impression d'avoir longtemps vécu au grand air. Tous les pensionnaires le trouvaient chouette, très cool. Mon livre préféré à l'époque était la version pour enfants des *Chroniques de Narnia* et, dans ma tête, Mr. C était le portrait craché du professeur Digory Kirke.

C'étaient les enfants qui pour l'essentiel étaient chargés de mener à bonne fin les différents chantiers de rénovation en cours dans le domaine. Les travaux d'électricité et de plomberie étaient, eux, réalisés en général par un spécialiste, soit un adulte envoyé de l'Int Base, soit un artisan embauché pour l'occasion, à qui les enfants prêtaient leur aide. Tous ces travaux de rénovation devaient être en mesure d'affronter l'inspection des services de la municipalité et du comté, il fallait donc qu'ils respectent toutes les normes. Comme nous étions beaucoup plus petits que tous les autres pensionnaires, BJ et moi fûmes tout d'abord chargés de travaux consistant à ramasser tout ce qui traînait, à tendre des vis à mon frère lorsqu'il montait des cloisons, ou à vernir nos nouveaux placards.

Après une dure journée de travail, l'une des activités qui me plaisaient le plus était « la chevauchée sauvage » : Mr. C faisait monter jusqu'à dix gosses à l'arrière de sa camionnette Nissan bleue avant de foncer pied au plancher dans le domaine, en mode tout-terrain, avec parfois des bonds incroyables quand il passait sur des bosses. À mon arrivée au Ranch, on m'avait expliqué que j'étais trop jeune pour en être, mais je finis par persuader Mr. C de m'emmener, et les plus grands m'empêchaient de m'envoler quand la fourgonnette sillonnait le désert à des vitesses folles.

Tous les samedis matins, une équipe d'adultes de l'Int Base venait passer la journée avec nous afin de nous aider et de voir à quoi nous passions notre temps. Parfois, mon père faisait partie de l'équipe, et je travaillais alors avec lui. Nous avions baptisé ces samedis « Saturday

Renos », raccourci pour « Saturday renovations », « samedis rénovations ». Tous les pensionnaires du Ranch étaient sur le pont et devaient participer d'une façon ou d'une autre ; pour ma part, j'étais si jeune que l'on n'était pas vraiment exigeant avec moi : ma tâche consistait d'ordinaire à aller chercher des rafraîchissements, à me rappeler certaines mesures ou à tendre des vis aux grandes personnes, qui se montraient toujours charmantes avec moi. Si l'on excepte les rares adultes qui venaient pour les « Saturday Renos » et les encore plus rares artisans extérieurs, c'étaient les enfants les plus âgés qui constituaient la main-d'œuvre chargée de rénover le Ranch, ce qu'ils faisaient d'ailleurs tout le reste de la semaine. Cette tâche ne me semblait pourtant nullement inadaptée tout simplement parce que, si mon frère et ses amis étaient encore avant tout des gosses, ils apparaissaient à mes yeux comme de grandes personnes.

Grâce au travail des pensionnaires pendant la semaine et aux « Saturday Renos », les Motels et l'École furent rénovés, dans cet ordre. Pour ce qui concerne les Motels, chaque chambre fut repeinte, moquettée, les fenêtres furent pourvues de rideaux cousus main, et on y installa l'air conditionné. Chacune reçut trois ou quatre lits superposés, qui pouvaient donc accueillir en tout entre sept et huit enfants. Il y avait une salle de bains commune pour deux chambres, avec toilettes, douche et deux lavabos. Chaque pensionnaire disposait en propre d'un placard, ceux-là mêmes que nous avions vernis ou peints lors de nos tout premiers chantiers. Chaque lit était muni de couvertures et de draps assortis.

Le mess, ou carré, fut transféré de la Grande Maison aux Motels, où on l'installa dans une vaste salle. On ajouta également une buanderie, équipée de machines à laver et de sèche-linge. On alla même jusqu'à nettoyer, réparer et remettre en état la piscine, qui fut donc de nouveau utilisable.

Cela fait, on s'attaqua à l'École : on peignit sur ses murs des fresques représentant l'*Apollon* et le *Freewinds*. J'apportai ma touche personnelle à l'entreprise, même si je faillis gâcher le tout avec quelques coups de pinceau un peu hasardeux au bas de la fresque. Une fois celle-ci achevée, la représentation du *Freewinds* me gonfla d'orgueil : ma mère travaillait à ce projet depuis si longtemps ! Outre les deux navires, les murs de l'École étaient ornés de portraits de L. Ron Hubbard, ainsi que de plusieurs citations de ses œuvres. Le sol était recouvert de linoléum, quant aux classes, on y installa de longues tables pliantes et des chaises en plastique plutôt que des pupitres individuels.

Peu après que les rénovations de l'École eurent été menées à bien, une femme du nom de Maria arriva au Ranch. On nous demanda de l'appeler « Mr. Parker ». Mr. Parker était l'adulte responsable de l'éducation et des activités. Après son arrivée, de nouveaux enfants firent leur apparition au

Ranch. L'École n'offrait que deux grandes salles, l'une réservée d'ordinaire aux adolescents, l'autre aux enfants plus jeunes, entre quatre et douze ans.

Sans délai, nous commençâmes à partager notre temps entre les rénovations auxquelles nous continuions de contribuer, et les cours. BJ et moi étions très en avance par rapport aux autres enfants, très certainement parce que ceux-ci étaient beaucoup plus jeunes que nous. Toutes les matières étaient enseignées dans la salle attribuée à notre groupe d'âge. L'accent était mis sur la lecture et l'écriture. Il n'y avait ni notes ni bulletin scolaire, et l'enseignant ne cherchait pas à s'imposer comme maître à penser de sa classe.

Nous devions rejoindre nos « postes de couchage » un peu avant neuf heures du soir. L'extinction des feux suivait peu après. Certains soirs, une adulte du nom de Mr. Jane Thompson, nouvelle venue au Ranch, débarquait dans notre chambrée avec sa guitare et nous chantait une chanson de John Denver pour nous aider à nous endormir. Sa voix avait quelque chose d'apaisant qui me rappelait irrésistiblement l'époque où, quand j'étais petite, ma mère, les soirs où elle était là, me chantait une chanson et me caressait les cheveux pour m'aider à trouver le sommeil.

Ce que je préférais au Ranch, c'était les samedis soirs. Comme cela était déjà le cas à LA, c'était à ce moment-là que nous retrouvions nos parents. Mais, plutôt que ce soit eux qui viennent nous voir, Rosemary venait nous prendre au Ranch, Taryn, BJ, Justin et moi, et elle nous emmenait chez nos parents, dans leur appartement de l'Int Base. Celui-ci se trouvait dans un complexe immobilier situé non loin de la base ; c'était un deux pièces avec balcon, situé au deuxième étage. Comme à Los Angeles, maman et papa occupaient une chambre, les Rinder une autre. Quand nous passions là-bas la nuit du samedi, Justin prenait le canapé de la salle de séjour, et je dormais sur un matelas, posé par terre dans la chambre des parents. Il ne nous fallut guère de temps pour adopter un rythme familial durant ces soirées du samedi : nous nous arrêtions d'abord à la boutique de vidéo, où nous louions une cassette ou deux pour passer le temps pendant que nous attendions nos parents. Ceux-ci avaient une télé qui recevait les chaînes câblées, ce qui était interdit à l'Int ; à un moment, maman et papa avaient eu vent d'une campagne visant à confisquer les postes de télévision, et ils avaient été contraints de cacher le leur. Une fois par semaine, nous avions néanmoins le droit de regarder des films de location, et un groupe d'enfants venait nous rejoindre pour l'occasion. Dans le groupe d'âge de Justin, on trouvait ainsi la plupart du temps Sterling, Taryn et souvent Mike, le fils de Rosemary. Se joignait aussi à nous Kiri, une fillette avec qui nous jouions parfois lorsque nous étions à LA, et qui était arrivée au Ranch quelques mois après moi. C'était ma meilleure amie.

Nous restions ensemble le plus tard possible. Maman et papa rentraient d'ordinaire vers minuit, ou plus tard encore. D'habitude ils préparaient le petit déjeuner pour Justin et moi le dimanche matin mais, parfois, lorsqu'ils étaient en fonds, ils nous emmenaient le prendre dans un café proche, ou bien nous allions au Walmart, le supermarché du coin, acheter du shampoing, des chaussettes, voire des chaussures. Nous apprécions beaucoup ces sorties avec eux, mais le problème c'est qu'elles étaient toujours trop brèves. Le dimanche, ils devaient reprendre le travail à une heure de l'après-midi, ce qui signifiait qu'ils devaient nous ramener au Ranch une bonne heure avant leur reprise.

Même si l'on nous conduisait auprès de nos parents, nous continuions de ne guère les voir ; souvent, nous devions nous contenter de papa, car la plupart du temps maman était en voyage pour suivre tel chantier ou tel autre. Une fois le *Freewinds* lancé, elle allait souvent à Los Angeles superviser celui de la remise en état du Celebrity Center International, qui devait subir des réaménagements. Situé dans l'ex-Manor Hotel, sur Franklin Avenue, à Hollywood, ce bâtiment de sept étages avait été construit sur le modèle d'un château normand ; dans les années 1920, l'hôtel avait été l'un des plus prestigieux de la région. L. Ron Hubbard en avait fait l'acquisition en 1969 et l'avait ouvert au public scientologue en 1972 ; ses travaux de réfection s'étaient étalés sur plusieurs années. Malgré son nom, le Celebrity Center accueillait tous les scientologues, même si, en effet, toute sorte de célébrités fréquentaient volontiers l'endroit, L. Ron Hubbard estimant que les vedettes des arts et des lettres représentaient des atouts considérables pour l'Église. Devenu lui-même un écrivain de réputation internationale, il appréciait les arts et avait compris que les stars étaient bien pratiques pour répandre auprès du commun des mortels les bienfaits de la Scientologie.

Quand elle en eut terminé avec le Celebrity Center, maman s'installa à Clearwater, en Floride, où elle dirigea le chantier de rénovation de la Flag Land Base. Là, on lui alloua un appartement dans le complexe abritant les postes de couchage. Tout comme oncle Dave avait des appartements à la Flag, à PAC et à Int, certains cadres dirigeants disposaient de plusieurs lieux de couchage. Il n'était en rien inhabituel que des couples mariés se trouvent envoyés dans des bases différentes, ce qui ne pouvait que servir « le plus grand bien ». Maman passant l'essentiel de son temps à la Flag, je lui parlais le plus souvent au téléphone depuis l'appartement commun.

Si ma mère était rarement là, papa faisait tout son possible pour être présent dans ma vie. Il finit même par venir nous voir, mon frère et moi, pendant sa pause déjeuner le vendredi. D'ordinaire il ne pouvait pas rester bien longtemps, vingt minutes au plus, mais j'appréciais toujours beaucoup sa venue. Le plus souvent, nous nous contentions de bavarder

près de sa voiture, ou dans ma chambre. Il me faisait parfois un petit cadeau. J'aimais tout particulièrement la bière sans alcool qu'il m'apportait de temps en temps. D'autres fois, il me passait le dernier livre qu'il venait de recevoir, à mon nom ; il m'avait en effet inscrite à un club, le Book of the Month Club, duquel je recevais plusieurs livres par mois, ce que j'*adorais*. J'adorais lire depuis toujours...

Peu de parents venaient voir leurs enfants à cette époque, mais je n'étais pas encline à me demander où pouvaient bien se trouver les parents des autres. Voir mon papa était une chose rare, chaque minute que nous passions ensemble valait son pesant d'or.

Chapitre cinq

Une vie de cadet

Six mois environ après mon arrivée au Ranch, la discipline prit un tour encore un peu plus militaire, tandis que de nouvelles recrues commençaient à arriver à un rythme de plus en plus soutenu. Il s'agissait pour la plupart d'enfants d'un âge proche du mien, même si certains étaient plus jeunes. Au bout d'un moment, nous nous retrouvâmes à plus de quatre-vingts. L'essentiel des travaux de réfection ayant été menés à bien au Ranch, les adultes d'Int cessèrent de venir pour les « Saturday Renos ». On nous alloua de nouveaux uniformes – pantalons ou shorts kaki, tee-shirts rouges avec sur le devant l'inscription « The Ranch » en lettres blanches. Nous eûmes également droit à des sweaters et à des anoraks pour l'hiver, ainsi qu'à des survêtements pour les cours d'éducation physique. Les garçons et les filles ne pouvant plus loger ensemble dans les mêmes chambres, j'abandonnai BJ dans la chambre 12 et allai m'installer dans la 4, avec six autres filles. Jusqu'alors, on venait nous chercher le samedi vers quatre ou cinq heures de l'après-midi, mais désormais nos parents – ou, dans notre cas, Rosemary – ne passaient que tard le soir, vers neuf ou dix heures.

Cette tendance à la militarisation ne fut pas positive ; en l'espace d'une nuit, ou presque, l'ambiance du Ranch changea du tout au tout. Auparavant, lorsque nous n'étions qu'une poignée de jeunes enfants et un nombre nettement plus important de gamins plus âgés, nous disposions d'une certaine liberté, mais voilà que, soudain, on nous imposait un emploi du temps strictement minuté. En l'espace de quelques semaines, je me mis à avoir en horreur l'existence que l'on menait au Ranch alors que je l'avais jusqu'alors réellement appréciée.

D'autres adultes nous rejoignirent à leur tour, dont deux nouvelles maîtresses : Melissa Bell, Mr. Bell pour nous, une fumeuse invétérée très intimidante, et Mr. Cathy Mauro, qui était plutôt gentille, avec ses cheveux châains coupés courts et ses lunettes.

L'éducation traditionnelle n'était pas considérée comme essentielle pour réussir dans la Scientologie. Ni mon père ni ma mère n'avaient achevé leurs études secondaires, ce qui ne les empêchait pas d'être de hauts cadres, fort respectés, de l'Église. Même oncle Dave, qui dirigeait l'ensemble de la Scientologie, avait quitté le lycée à l'âge de seize ans. Étant donné le passé de ma famille côté scolarité, j'avais l'impression qu'abandonner ses études en cours de route était quelque chose de plutôt cool ; ma mère avait toujours eu l'air assez fière d'elle lorsque, me parlant de ses études, elle me racontait comment elle avait décroché que la Sea Org avait plus d'importance que le fait d'achever son cursus secondaire.

Les enfants étaient divisés en trois groupes : enfants, pré-cadets et cadets. Le groupe des enfants regroupait les plus jeunes, six ans ou moins. Les pré-cadets avaient pour la plupart entre sept et neuf ans, les cadets entre neuf et seize. Ces regroupements n'étaient pas déterminés exclusivement par l'âge, mais aussi par le nombre d'années passées à étudier, tant les matières classiques que la Scientologie : il y avait ainsi des cadets de huit ans et des pré-cadets de douze. Lorsque j'étais arrivée au Ranch, j'étais un pré-cadet, mais alors que je n'avais pas encore fêté mon septième anniversaire, je fus promue chez les cadets.

L'une des premières choses que je fis en tant que cadet fut de signer le contrat d'un milliard d'années par lequel je faisais vœu de fidélité envers la Sea Org. C'était ce même contrat qui était signé par les membres adultes de l'organisation : les cadets étaient en effet considérés comme des membres en cours de formation, et étaient donc censés s'engager avec une loyauté tout aussi contraignante.

Au début, je ne savais pas grand-chose de ce contrat. J'en avais entendu des passages lorsque j'étais plus petite, mais ce ne fut que le jour où je dus le signer que j'appris de quoi il retournait vraiment. Sa signature faisait partie de notre programme pour peu que l'on veuille devenir membre de la Sea Org, un passage obligé dans le cadre de notre formation. Même si je m'engageais pour un milliard d'années, je n'eus pas une seconde d'hésitation : on me demandait de signer, et me plier à ce que l'on me demandait faisait partie de mon job. Et puis, à mon âge, comme je l'ai déjà mentionné, il n'y avait guère de différence entre mille et un milliard, l'ampleur irréaliste, irrationnelle, de ce laps de temps étant impossible à appréhender par une enfant de sept ans. Je comprenais bien sûr que je m'engageais pour longtemps, mais après tout je ne faisais que suivre l'exemple de ce qu'avaient fait mes parents avant moi.

Le jour de la signature, tous les gamins attendaient leur tour en file indienne devant les tables où étaient disposés les contrats. Nous apposâmes donc notre signature l'un après l'autre. En vérité, il n'y avait rien d'autre que j'eusse envie de faire dans la vie que de devenir membre

de la Sea Org, il aurait donc été stupide de ma part de faire une pause pour réfléchir aux différentes options qui s'offraient à moi : je n'avais d'ailleurs aucune idée de ce qu'elles auraient bien pu être. Tout ce que je souhaitais, c'était être avec mes parents et travailler tous les jours avec eux. Je savais que si je sortais diplômée de l'école des cadets, si je devenais membre à part entière de la Sea Org, si je me montrais obéissante et demeurais dans le droit chemin, on me donnerait un poste à l'Int Base, et je verrais mes parents plus d'une fois par semaine. Ce seul espoir suffisait à me pousser à signer des deux mains le document, dans l'espace laissé en blanc.

Avec la mise en œuvre du nouveau règlement, et la militarisation du Ranch, la Cadet Org se mit à ressembler de plus en plus à un camp d'entraînement pour nouvelles recrues, avec à l'appui manœuvres épuisantes, appels interminables, inspections minutieuses, enfin travaux physiques particulièrement rudes qui n'auraient jamais dû être imposés à des enfants. Entre le moment du réveil et celui du coucher, les pauses étaient réduites à un strict minimum. Les samedis soirs et les dimanches matins en compagnie de nos parents étaient nos seules pauses dignes de ce nom. Entre les exercices, les corvées, les tâches diverses qu'on nous assignait et les études, notre emploi du temps était strictement minuté. Le fait que mon oncle fût à la tête de la Scientologie ne me protégeait aucunement ni ne me valait le moindre traitement de faveur.

À dire vrai, c'est à peu près à cette époque que commença vraiment mon endoctrinement dans la Scientologie. Jusqu'alors, seuls mes parents étaient membres de la Sea Org, et mon existence était dictée par leur emploi du temps et par leurs devoirs envers l'Église. Désormais, je commençais à avoir mes propres responsabilités, mon propre programme. Ces changements n'étaient pas uniquement d'ordre organisationnel ; ils consistaient à prendre en compte et à assimiler le point de vue de la Sea Org. Une bonne part de cet endoctrinement était facilitée par l'absolue séparation qui existait entre nous et le monde extérieur. Sauf à de rares occasions, nous étions complètement isolés des non-scientologues et n'avions aucune relation avec les adeptes d'autres religions. Les excursions que nous faisions depuis le Ranch avaient en général pour but l'Int Base, tout aussi isolée, et qui bien sûr abritait les plus ardents défenseurs de la Scientologie, en particulier tous nos parents.

Mais même si nous avions reçu l'autorisation de voyager dans le monde extérieur, cela n'aurait pas changé grand-chose. Rares parmi nous étaient ceux qui s'intéressaient à la vie au-delà de nos frontières, car on nous avait persuadés que le monde extérieur était plein de gens ignorants, que nous appelions ironiquement Wogs, acronyme de « Well and Orderly Gentlemen », « Gentlemen bien propres sur eux ». D'après ce qu'on nous avait appris, les Wogs étaient dépourvus de la plus élémentaire éducation ; une fois que nous aurions été formés à l'audition et à la

Scientologie, notre travail consisterait à les « éclairer ». Mieux valait éviter les Wogs parce qu'ils n'avaient pas conscience de ce qui se passait autour d'eux, cette inconscience se manifestant par les priorités parfaitement futiles qu'ils s'assignaient. Les Wogs aimaient poser des tas de questions. On nous avait amenés à croire qu'ils risquaient de trouver notre mode de vie inquiétant, et nous devions en conséquence veiller à leur parler, lorsque c'était nécessaire, dans des termes qu'ils étaient susceptibles de comprendre.

Les questionnements, les attitudes et comportements non conformes étaient réprimés par des menaces, des punitions, des humiliations devant le groupe. Chaque fois que l'on était en retard, que l'on ne satisfaisait pas à une inspection ou, plus généralement, lorsqu'on se comportait d'une manière considérée comme non morale, on recevait une mauvaise note ; on pouvait en recevoir plusieurs dans la journée, en fonction des personnes à qui on avait eu affaire. Il s'agissait d'un blâme écrit, en deux exemplaires : le premier était remis au fautif, l'autre était glissé dans son dossier de moralité personnel. Chaque enfant avait son dossier de moralité, qui était gardé sous clé au Cottage pour empêcher toute falsification. Un capitaine d'armes – encore un terme de marine – était responsable du bon ordre de ces dossiers ; il était en outre chargé de nous inspecter et de veiller à ce que la discipline soit respectée. Pour sortir du Ranch diplôme en poche, nous devions absolument avoir des dossiers de moralité et de production en béton afin d'obtenir le visa de l'Int Base.

En pratique, les mauvaises notes n'avaient rien à voir avec les adultes, qui auraient pu les infliger pour mauvaise conduite ; il y avait presque toujours à l'origine un autre membre du groupe. Le règlement stipulait que nous étions tenus de signaler tout manquement à l'éthique dont nous aurions pu être témoin, visuel ou auditif, à défaut de quoi nous serions considérés comme complices du délit, et recevions alors la même punition. Cette auto-surveillance à l'intérieur du groupe ne facilitait guère les relations de confiance mutuelle. LRH avait la conviction que le succès d'un groupe exigeait que tous ses membres respectent un code moral et veillent à ce que celui-ci ne soit pas violé par les autres.

Mauvaises notes et humiliations contribuaient donc pour une part essentielle à ce que les cadets de tous âges respectent strictement la discipline et se montrent coopératifs. Il était stupéfiant de voir la vitesse à laquelle même de jeunes enfants se retrouvaient prisonniers de ce système capable de transformer le plus turbulent des gosses de huit ans en garçonnet ne songeant plus qu'à plaire. Si les adolescents résistaient mieux que les plus jeunes, eux aussi rentraient dans le rang pour peu qu'on leur inflige devant le groupe les punitions et les vexations appropriées.

Chaque fois que l'on me donnait une mauvaise note, je sentais l'angoisse m'êtreindre. Il s'agissait presque toujours d'une injustice, ou

d'une exagération ayant pour origine quelqu'un qui avait une dent contre moi ; mais quelque erronée que fût la raison de cette mauvaise note, le fait qu'elle me soit infligée suffisait à me faire réfléchir deux fois plutôt qu'une avant de faire ou de dire quoi que ce soit qui n'aurait pas été strictement dans la ligne.

Le sens de la discipline qu'instauraient ces punitions était incroyablement important pour la vie à l'intérieur du Ranch car, que l'on soit sept ou dix-sept, presque tous nos actes, nos comportements, engageaient nécessairement le groupe tout entier.

Tous les matins, nous étions réveillés à six heures et demie par la sonnerie d'un réveil. Dès que l'un des membres de la chambrée était debout, il devait se précipiter dans la cour et crier : « Debout tout le monde ! » Nous avions alors une demi-heure pour nous préparer et faire ce que nous avions à faire dans notre local : laver nos affaires, passer le balai, ramasser papiers et autres saletés. J'étais pour ma part chargée de nettoyer la salle de bains. Nous devions également préparer nos uniformes en vue de l'inspection quotidienne, ce qui signifiait cirer nos chaussures, rentrer notre chemise dans notre short ou notre pantalon et essayer d'en cacher les trous lorsqu'il y en avait en enfilant un sweater.

Sept heures, c'était l'heure de l'appel : toutes les unités du Ranch devaient être en rangs. Le groupe des cadets avait une structure légèrement différente de celle des deux autres. L'un de nous était appelé le Commanding Officer, ou CO, cadet commandant des cadets. Les autres étaient subdivisés en sept différentes divisions, chacune commandée par un chef de division. Constituée de trois sections, chaque division était chargée de tâches différentes qu'elle devait mener à bien. J'étais assignée pour ma part à la Division 5.

À l'appel du matin, chaque chef de division, ou Div Head, était responsable de la présence de tous les membres de celle qu'il commandait. Le commandant des cadets nous donnait l'ordre de nous mettre au garde-à-vous, après quoi un rapport d'une rigueur toute militaire était prononcé par le capitaine d'armes, un gamin là encore. Chaque chef de division devait confirmer par un salut que son groupe était opérationnel.

« Première Div, tous présents et opérationnels ! » Ainsi se poursuivait l'appel, une unité après l'autre. Durant la journée, mais singulièrement à l'appel du matin, tout retard était inacceptable et chaque manquement était signalé. Outre le fait qu'elles étaient embarrassantes, les punitions pour retard étaient dures ; elles allaient de la simple mauvaise note au seau d'eau glacée qu'on nous versait sur la tête devant tout le monde.

Ces rapports sur chaque division prenaient environ deux minutes, après quoi on nous lançait un ordre : « À gauche, gauche ! » Nous nous tournions alors comme demandé, et notre chef de division passait devant

nos rangs pour inspecter nos uniformes. L'hygiène étant essentielle, il reniflait notre haleine et nos aisselles, et vérifiait régulièrement nos cheveux pour s'assurer que nous n'avions pas de poux.

Cela fait, on nous criait « À droite, droite ! » et nous nous tournions de nouveau d'un quart de tour. On nous demandait de lever la main si, pour une raison quelconque, nous n'avions pas satisfait à l'inspection. Tout comme un retard, ce manquement nous valait alors une mauvaise note qui figurerait dans notre dossier de moralité.

Après ces inspections individuelles, on nous annonçait les résultats de l'inspection des différentes chambrées. Si un pensionnaire de telle ou telle avait été pris en faute, il se voyait infliger là encore une mauvaise note. Les punitions, de plus en plus sévères en fonction du nombre d'infractions constatées, allaient de l'obligation de procéder avant le coucher à un nettoyage « gants blancs » de la chambrée (autrement dit de la récurer si bien que toute personne chargée de l'inspecter devrait pouvoir passer ses mains gantées de blanc sur toutes ses surfaces sans salir ses gants), jusqu'à être envoyé au Poste de couchage des Cochons, autrement dit à passer la nuit sur un vieux matelas dans une pièce de la Grande Maison (celle dont les murs étaient pleins de trous) qui servait d'abri à des colonies de chauve-souris. Je ne fus jamais frappée de cette punition, mais une amie qui l'avait subie me raconta en détail que – horreur ! – ces bestioles n'avaient pas cessé de voler autour de sa tête et que leurs petits cris l'avaient empêchée de fermer l'œil de toute la nuit. Tous les membres de ma chambrée, désormais la chambre 9, se levaient en fait avec un quart d'heure d'avance tous les jours pour tout nettoyer à fond afin de s'assurer qu'aucune d'entre nous n'aurait à aller passer la nuit dans le Poste de couchage des Cochons.

Une fois toutes les inspections terminées, nous allions à l'« école chinoise », où il s'agissait de répéter comme un perroquet tout ce que l'on entendait. C'est L. Ron Hubbard qui avait trouvé cette expression car il avait jadis observé une salle de classe chinoise et avait été impressionné par les rapports entre les élèves et leur enseignant.

Durant les cours de cette école chinoise version LRH, des citations du fondateur de la Scientologie reproduites en gros caractères sur du papier d'emballage étaient présentées à l'assemblée de façon à ce que chacun puisse les lire. Quelqu'un lisait d'une voix forte une partie de la citation avant de lancer : « Qu'est-ce que c'est ? » Sur quoi nous devions répéter à l'unisson, très fort et très distinctement, ce que nous venions d'entendre, et pour finir de mémoire, sans regarder le papier d'emballage. L'une des leçons portait sur ce que la Scientologie avait baptisé « backflashing », autrement dit les insolences. « Les insolences sont par définition une réponse inappropriée à un ordre... » Nous psalmodions à l'unisson cet exercice mnémotechnique/règle de conduite jusqu'à ce que tout un chacun puisse le réciter sans la moindre hésitation.

Cette répétitivité était accablante, mais l'effet recherché était atteint. Il était souvent déjà difficile de penser au sens de ces slogans si l'on voulait les débiter correctement, et encore plus de s'interroger sur ce que l'on récitait. Les citations de LRH étaient par ailleurs fréquemment changées, ce qui nous obligeait à en mémoriser un grand nombre. Tout cela avait pour objectif de nous obliger à apprendre par cœur ces consignes. Avec le recul, il est clair toutefois qu'il s'agissait avant toute chose de nous apprendre à ne pas nous poser de questions, à ne pas penser par nous-mêmes, à tout accepter sans examen critique. Nous étions encore assez jeunes pour absorber comme des éponges tout ce que nous apprenions, assez naïfs pour ne pas comprendre à quel point il pouvait être néfaste de croire tout ce qu'on nous enseignait.

Il arrivait que certains gamins, parmi les plus âgés, prennent le risque de défier l'autorité en n'en faisant qu'à leur tête. Comme nombre de cadets, j'avais du mal à comprendre pourquoi ils ne se contentaient pas de suivre les règles. C'était là chercher les ennuis, et ils étaient systématiquement et sévèrement sanctionnés.

Après l'école chinoise, on en avait terminé avec l'appel du matin et la seconde partie de la matinée – qui consistait à « prendre son poste » – commençait alors, jusqu'au petit déjeuner. Quel que soit l'âge des pensionnaires, chacun d'eux avait un poste qui lui était assigné ; celui-ci changeait parfois, son importance variant en fonction du niveau de responsabilité du titulaire. Quand je fus intégrée dans les rangs des cadets, à l'âge de six ans, on m'attribua le poste de garde de parc, responsable de l'entretien et de la surveillance d'une zone précise de la propriété. Ce travail impliquait un travail physique, ce qui n'était pas le cas de tous les postes, certains consistant à apporter son aide au groupe de différentes façons. Au bout de quelques mois, on m'assigna celui d'officier de liaison médicale, ou MLO, alors même que je n'avais que sept ans. Ce poste impliquait que je rende visite à chacun des pensionnaires du Ranch pour y dresser ce qu'on appelait « la liste des malades ». Cela consistait à aller voir chacun et à lui demander : « Est-ce que tu as une maladie ? » La maladie en question pouvait être à peu près n'importe quoi, du rhume banal à une brûlure quelconque, d'une sécheresse de la peau à une mycose du pied.

Je couchais par écrit toutes ces informations, après quoi je me mettais en devoir de soigner les différentes affections. Un adulte du Ranch m'avait expliqué en gros ce qu'il convenait de faire : une crème anti-mycose pour les mycoses, une crème à la lanoline pour les peaux sèches.

Outre ces soins quotidiens, une bonne partie de mes responsabilités consistait à distribuer des vitamines ; mon travail était donc de préparer pour tous les pensionnaires du Ranch des sachets individuels. Comment je savais déjà très bien lire à l'époque, j'appris les caractéristiques des

différentes vitamines, et leur objet. Cela pouvait paraître compliqué mais ça l'était en fait beaucoup moins que des tas d'autres choses que l'on était obligé de lire pour la Scientologie. Je savais en quoi consistaient toutes ces vitamines et que certaines, comme la vitamine A, devaient être prescrites avec modération. Je n'ignorais pas non plus qu'il fallait respecter avec elles un certain équilibre, mais comme je n'étais pas sûre de la façon dont on pouvait y parvenir, je me contentais du moyen terme en donnant à mes patients une pilule de chaque. Les sachets que je préparais contenaient en général une combinaison de vitamines A, B, C, D, E, et de l'ail. Quant aux oligoéléments, je me contentais de suivre les instructions figurant sur le flacon. Les enrhumés avaient droit au zinc, à la luzerne, à l'ail là encore, et à l'échinacée. Avant le petit déjeuner, je versais dans le jus d'orange de la vitamine C en poudre ainsi qu'une giclée d'oligoéléments liquides dans toutes les tasses.

On me demanda également de préparer une décoction spéciale appelée Cal-Mag, que tout le monde devait boire avant le coucher. Mise au point par LRH, il s'agissait d'un mélange de calcium, de magnésium, de vinaigre de cidre et d'eau bouillante, que l'on mettait ensuite à refroidir. Il devait s'agir a priori d'un liquide clair. Mais j'ignorais la différence entre une cuillère à soupe et une cuillère à café et j'incorporais dans le mélange une cuillère à soupe de magnésium alors qu'il aurait fallu y ajouter une cuillère à café. Cette boisson au goût déjà horrible devenait alors totalement trouble en produisant très exactement une odeur de pieds. De pieds sales... Pendant les repas, ma responsabilité consistait également à apporter leur plateau aux pensionnaires qui se trouvaient dans la salle de quarantaine.

Lorsque quelqu'un se coupait, je nettoyais la blessure avec un antiseptique avant d'y appliquer un pansement adhésif. Lorsqu'il faisait vraiment chaud, je veillais à ce que les pensionnaires puissent disposer de réserves de sel et de potassium. Si quelqu'un se plaignait de maux de tête, je me faisais un devoir de lui porter assistance. Il s'agissait d'une pratique particulière, mise au point par LRH, dont j'avais eu connaissance à Los Angeles, lorsque j'allais à la crèche, et qui était censée aider à mieux communiquer avec son corps. À côté de la « touch assist » que nous pratiquions à la crèche, existait aussi la « nerve assist », une sorte de massage très léger. Il y avait en outre beaucoup d'autres formes d'assistance écrites par LRH et conçues pour aider les gens à remédier à toute sorte de maux, rhumes, accès de fièvre ou rages de dents, jusqu'à des problèmes relevant plus de la psychologie, comme les cauchemars. En tant que chargée de liaison médicale, j'y recourais le plus souvent possible.

Ces formes d'aide, ou d'assistance, étaient fondées sur le principe propre à la Scientologie selon lequel le thétan contrôlait le corps et l'esprit. Certaines procédures – comme celle consistant à demander à un

gamin de raconter encore et encore son cauchemar – étaient censées l'aider à surmonter l'emprise que celui-ci avait sur lui. Il y avait aussi cette croyance selon laquelle on attrapait un rhume parce que l'on avait perdu quelque chose. Je demandais donc « Tu as perdu quelque chose dernièrement ? », ce qui faisait partie de l'« aide rhume », la « cold assist ». Il existait un énorme manuel répertoriant toutes ces aides, depuis l'« aide dent », la « tooth assist » jusqu'à l'« aide température ».

Lorsque quelqu'un me semblait plus sérieusement malade, j'en parlais à un adulte ; celui-ci se rendait alors dans la salle de quarantaine pour voir de quoi il retournait. Je ne vis jamais un docteur durant tout le temps que je passai au Ranch. La seule fois où je fus témoin d'une visite de médecin, j'accompagnais un ami qui avait besoin de points de suture, et je finis par m'évanouir à la vue du sang. Une fois également, une infirmière vint au Ranch pour vacciner tout le monde contre la rougeole, les oreillons et la rubéole.

Une règle était toutefois absolument stricte : aussi grave que fût l'affection dont souffrait un gamin, il n'était pas question d'utiliser des médicaments contre la douleur ou la fièvre. Ce genre de médicament était considéré comme néfaste et n'était même pas disponible. Les antibiotiques étaient en revanche admis, mais il fallait aller consulter un vrai docteur pour s'en procurer, ce qui ne se produisait qu'à de rares occasions. Lorsqu'il m'arriva d'être très malade avec une forte fièvre, proche de 40 °C, au point de me trouver au bord de l'évanouissement, quelquefois même avec vomissements à l'appui, on me conseilla simplement d'absorber du liquide et de me reposer. J'étais une enfant, et n'étais donc pas suffisamment responsable pour prendre soin de moi et suivre ces ordres ; une fois, j'essayai même de faire des mouvements de gymnastique pour améliorer mon état parce que mon frère m'avait dit que c'était le meilleur des remèdes. J'ignore si mes parents étaient informés quand j'étais malade, mais ce que je sais c'est que jamais je n'eus de leurs nouvelles lorsque ce fut le cas, sauf quand j'eus l'occasion de le leur signaler lors d'un dimanche passé avec eux. L'essentiel du temps, je me débrouillais pour rester en bonne santé. Au fur et à mesure que je gagnais en expérience dans mon poste de MLO, mon activité devint plutôt routinière. Quand je repense à cette époque, j'ai du mal à comprendre comment on pouvait confier ce genre de responsabilité à une enfant de sept ans. Je préfère ne pas songer à ce qui aurait pu se passer si un gamin était tombé très malade et si je ne m'étais pas alors rendu compte du sérieux de son état, au point d'en parler à un adulte. Mais sur le coup, je ne me sentais nullement incompétente ou non qualifiée, parce que c'était là la seule façon de faire les choses que je connaissais. On m'avait prétendument appris comment prendre soin des pensionnaires du Ranch, et je veillais à suivre ces instructions du mieux possible.

Ces moments, lorsque j'occupais mon poste de MLO, étaient pour moi

les plus agréables de la journée, car j'aimais énormément prendre soin de mes semblables et les aider à aller mieux. Les adultes m'apprirent qu'il existait une solution pratique, évidente, à tous les problèmes médicaux. Par bien des côtés, ils traitaient la maladie comme s'il s'agissait de la même chose que la faim, par exemple, ou encore le manque de papier hygiénique – un simple obstacle sur le parcours qui nous conduisait à devenir membres de la Sea Org. La solution consistait à faire confiance à qui produisait la nourriture, fournissait le papier toilette ou, comme dans mon cas, aidait ses camarades du Ranch à être en meilleure santé.

Nous prenions notre petit déjeuner à huit heures trente. Nous mangions à la table qui nous était assignée ; chacune avait un président et un économe, chargé de récolter un dollar par-ci par-là histoire de nous permettre d'améliorer l'ordinaire, d'acheter du miel ou de la confiture par exemple. Ces produits étaient en vente à la cantine, et nous pouvions nous les procurer individuellement ou en groupe, après avoir mis notre argent en commun. Comme la règle au Ranch voulait qu'on ne consomme pas de sucre, c'étaient là des douceurs rares, qui disparaissaient rapidement. Tout était bouclé à neuf heures, et le nettoyage de la salle à manger ou la vaisselle pouvaient commencer. Chacun de nous avait une fonction bien précise : certains s'occupaient de laver la vaisselle, d'autres de l'essuyer ou de balayer, d'autres encore nettoyaient les tables. Mais personne n'échappait à cette corvée.

Le second appel, qui débutait à neuf heures quinze, signalait que tout le monde devait être « sur le pont », pour les chantiers exigeant une main-d'œuvre importante. Ceux-ci nous retenaient quatre heures, jusqu'à douze heures quarante-cinq, du lundi au vendredi, et toute la journée le samedi. Soit un total hebdomadaire de vingt-cinq heures de « pont ». Mais si l'on ajoutait le temps passé à nos postes du matin ainsi que, tous les samedis, le nettoyage « gants blancs » du Ranch tout entier, nos horaires de travail s'élevaient au total à quelque trente-cinq heures par semaine : un job à plein-temps, alors que nous n'étions encore que des gosses, au mieux de jeunes adolescents.

À la différence de nos « postes », tâches spécifiques qui changeaient rarement, les travaux de « pont » nous obligeaient à fonctionner par petits groupes ; les chantiers eux-mêmes connaissaient en permanence des chamboulements. En fonction du nombre de ceux qui devaient être menés à bien tel jour, on nous subdivisait en unités de travail. Et tout un chacun devait trimer à ces chantiers quel que soit son âge.

Chaque unité se voyait assigner un gamin qui en avait la charge et à qui était remise une feuille de papier consignait exactement en quoi consistait le chantier, combien de temps il faudrait pour le mener à bien, et donnant la liste des outils nécessaires pour ce faire. Les chantiers eux-mêmes variaient beaucoup, allant des plus plaisants, comme ceux qui consistaient à faire la lessive ou à nettoyer la piscine (et qui ne

concernaient alors souvent qu'une seule personne), jusqu'à d'autres plus physiques, comme les travaux de protection anti-incendie, le charriage de pierres, la plantation d'arbres et autres végétaux, ou le creusement de canaux d'irrigation.

Nous travaillions souvent à transformer le paysage, passant de longues heures à des chantiers de plantation, creusant à la pelle des trous de près de deux mètres de profondeur pour chacun des multiples arbustes provenant de la pépinière, parfois sous une pluie battante ou une averse de grêle. Nous opérions en équipes, transbahutant des centaines de plants sur toute la superficie de la propriété, avant de les mettre en terre et de veiller à ce qu'ils reçoivent leur quota d'engrais. Nous consacraâmes des centaines de jours à planter dans les collines un végétal résistant au gel appelé « red apple ». Après avoir ôté toutes les mauvaises herbes et irrigué la colline, nous la recouvrons de toile à sac, après quoi un gamin y pratiquait des trous à la pioche, tandis qu'un autre y plaçait les plantes.

Le charriage de pierres destinées à la construction de murs faisait également partie des chantiers « de pont » les plus rudes. Il s'agissait de ramasser de grosses pierres dans un ruisseau qui coulait non loin et de les empiler à un endroit où un autre groupe de pensionnaires les chargeait dans une brouette et les transportait jusqu'à l'emplacement prévu pour la construction d'un nouveau mur. Une fois les pierres mises en place, une autre équipe d'enfants apportait des sacs de ciment, lequel était utilisé par les pensionnaires les plus âgés et les mieux formés pour sceller les pierres dans le mur.

Dans la mesure où les bâtiments du Ranch étaient des constructions anciennes, les travaux de rénovation de la Grande Maison consistaient en partie à empiler à la main des pièces de la toiture, puis à les entasser à la pelle dans des brouettes avant de les transporter du site de construction/démolition jusqu'à un énorme trou à près de cinq cents mètres de là, où on les brûlerait. Le matériau d'isolation, de couleur rougeâtre, rosâtre ou brunâtre, était épais d'une trentaine de millimètres et se fendillait comme du ciment quand on le laissait tomber sur un rocher. À une occasion au moins, on nous informa que des inspecteurs allaient venir au Ranch, et l'on nous demanda d'aller vite cacher l'énorme tas d'éléments de toiture. Cela nous parut bien un peu bizarre, mais nous ne nous en exécutâmes pas moins.

Quand nous n'étions pas en train de planter, de bâtir des murs en pierre ou de charrier des débris, nous arrachions souvent des broussailles pour assurer la sécurité du Ranch en cas d'incendie. Le désert brûlé par le soleil qui bordait le Ranch était couvert d'une garrigue qui pouvait facilement s'enflammer durant les mois d'été torrides. Et donc, afin de protéger le domaine des incendies, nous étions tenus d'arracher les broussailles jusqu'aux racines le long de la route, soit sur plusieurs kilomètres. Quelle que soit la température – qui dépassait très souvent les

quarante degrés centigrades –, les filles les plus âgées avaient l'interdiction de porter des débardeurs ou des brassières de sport, considérés comme trop suggestifs, ce qui était d'autant plus rageant que les garçons, eux, avaient le droit d'ôter leur chemise. On nous disait toujours de mettre des gants mais on ne nous en fournissait pas ; je n'en ai pour ma part jamais vu la couleur ce qui fait que, comme nombre d'autres pensionnaires, j'avais une sorte de corne marron entre le pouce et l'index de la main qui tenait le râteau.

Pour affronter la chaleur, on nous fournissait de l'eau fraîche, ainsi que des pastilles de sel et de potassium, censés nous tenir hydratés. Nous en absorbions quatre ou cinq de chaque, car aucun de nous (moi en tout cas) n'était au courant de leur posologie. Et donc nous les avalions parce que nous avions entendu dire qu'ils aidaient à prévenir les insolations. Nous avions droit par ailleurs à des pauses de cinq minutes, mais celles-ci étaient rares et très espacées.

On nous expliquait que ces travaux nous étaient demandés en échange de notre hébergement au Ranch : on nous donnait ainsi l'occasion de gagner notre pain plutôt que de l'obtenir gratuitement. Ce qui était important car, comme nous l'enseignait la Scientologie, nos chefs contribuaient de la sorte à nous empêcher de devenir des criminels, car seuls les criminels pouvaient se procurer des choses gratuitement. En outre, ces travaux forcés nous apprenaient à être fiers de produire quelque chose, à affronter bille en tête des situations délicates, et à être confronté au MEST, acronyme inventé par la Scientologie pour désigner la Matière, l'Énergie, l'Espace et le Temps. MEST était le terme qui se référait aux choses matérielles, en opposition à ce qui relevait du domaine de l'esprit, donc de tout ce qui n'était pas physique : thétans, pensées et intentions. Dans la mesure où nous effectuions des travaux physiques, nous avions affaire au MEST, ce qui ferait de nous un jour de meilleurs scientologues.

Pendant nos travaux « de pont », les adultes passaient parfois d'un chantier à l'autre pour suivre leur avancement. Ils nous donnaient quelquefois un coup de main mais en fait lesdits chantiers étaient pour l'essentiel supervisés et menés à bien par les enfants, les adultes se contentant de nous pousser à travailler plus dur, plus vite, et mieux. Nous contrôlions le MEST et nous en chargions à notre façon. Nous y confronter par le biais du travail physique était considéré comme thérapeutique : cela devait nous aider à nous éclaircir les idées, même si les chantiers et les missions que nous étions chargés de mener à bien impliquaient souvent une charge de travail considérable.

Durant tout le temps que j'ai passé au Ranch, je n'ai vu que très exceptionnellement quelqu'un prendre l'initiative de dire qu'à son avis il y avait trop de travail ou que celui-ci était trop dur, sans doute parce que les adultes ne le voyaient pas ainsi. Après tout, c'était eux qui établissaient les programmes de chantiers et décidaient si oui ou non nous

avons mené à bien nos travaux « de pont ». Si ça n'était pas le cas, on nous demandait parfois de les achever pendant notre heure de déjeuner. Aucun chantier n'était considéré comme terminé avant qu'un adulte ou qu'un gamin spécialement désigné ne l'ait inspecté et n'ait donné son aval.

Au bout du compte, nous devions nous plier à nos obligations, à défaut de quoi on nous envoyait chez un adulte. Si nous manquions à plusieurs reprises à notre mission, on pouvait nous envoyer au HMU, le Heavy MEST Work Unit, Unité de travail de force MEST, où on nous imposait de durs travaux manuels. Cette unité n'accueillait que les pensionnaires qui enfreignaient régulièrement les règles ou faisaient preuve d'insolence. Les travaux les plus pénibles, comme le creusement de tranchées, étaient réservés à ce groupe. Ils étaient également obligés de prendre leurs repas et d'étudier séparément, et nous n'étions pas censés leur adresser la parole.

Même si nos responsables scientologues ne semblaient pas trouver étonnant que des gosses effectuent des travaux de cet ordre, il nous arrivait d'entrer en contact avec des artisans ou entrepreneurs extérieurs qui étaient d'un avis contraire. D'ordinaire, on avait recours à leurs services pour effectuer des travaux exigeant des compétences techniques particulières, cimenter un trottoir par exemple. On ne voyait pas souvent ces gens de l'extérieur, mais lorsque cela arrivait, j'espérais toujours, fût-ce confusément, qu'ils plaident notre cause pour que notre programme de travail soit réduit de quelques heures, voire de plusieurs jours. La plupart du temps, nos responsables essayaient de nous tenir le plus possible éloignés de ces Wogs mais une fois, certains entrepreneurs venus au Ranch se plaignirent d'avoir vu deux gamins porter une traverse de chemin de fer, estimant que ceux-ci étaient trop jeunes pour un travail de ce genre. Ce qu'ils ignoraient c'était que, les traverses de chemin de fer étant utilisées dans toute la propriété pour border les chemins ou créer des jardinières, nous en charriions tout le temps, en général à deux par traverse. Après les récriminations de ces « gens de l'extérieur », nous ne fûmes plus autorisés à travailler en présence d'artisans ou d'entrepreneurs appelés à intervenir au Ranch. Plus nous avançons en âge et progressions en force, moins ce travail physique devenait difficile, ce qui n'avait rien de surprenant. Certains enfants, dont mon frère, ne semblaient avoir aucun mal à mener à bien les travaux « de pont ». Justin se moquait toujours de moi ou me traitait de tire-au-flanc lorsque je me contentais de marcher au lieu de courir, ou quand je me plaignais d'être fatiguée. Mais nous étions différents : j'étais une fillette de sept ans, lui un adolescent de quinze...

Je n'aimais pas du tout le travail physique : j'avais toujours mal aux jambes, mes mains étaient toutes crevassées et j'avais systématiquement soit trop chaud, soit trop froid, car on nous faisait travailler quelle que fût

la température. Nous étions souvent obligés d'être en short en plein hiver parce que nous n'avions pas reçu l'argent nécessaire pour des uniformes neufs et que, comme tous les enfants, nous grandissions très vite. Le règlement voulait que tout le monde coure lors des travaux « de pont » de sorte que lorsque j'étais surprise en train de marcher, j'entendais crier « Cours, Jenna ! » ou « Allez, Jenna, au boulot ! ». Que cela vienne d'adultes ou d'autres pensionnaires, il n'y avait rien de gentil là-dedans. Si nous faisions preuve d'insolence, d'indolence, ou si nous refusions de participer à un chantier, ce qui ne se produisait quasiment jamais, on nous demandait d'arrêter de « jacasser » (le terme qu'utilisait LRH pour « se plaindre » ou « dire du mal de quelque chose ») et on se voyait infliger une mauvaise note.

On n'en avait jamais fini avec ces travaux physiques. On menait un chantier à bonne fin un jour, on héritait d'un nouveau le lendemain. Tout cela était incessant et répétitif, comme si l'on nous demandait tous les jours de pousser un énorme rocher en haut d'une colline en sachant pertinemment qu'un autre prendrait sa place le jour suivant. Nous faisions du Ranch un endroit magnifique, mais au bénéfice de qui ? J'avais à coup sûr cessé totalement d'apprécier cette beauté et regrettait ces jours où la propriété était plus délabrée mais où j'avais du temps libre pour en profiter.

J'ignore encore à ce jour si la raison de tous ces chantiers était le travail pratiquement gratuit que nous fournissions, une façon de nous empêcher de sombrer dans la délinquance, ou de faire de nous de meilleurs scientologues. Le plus probable est qu'il s'agissait d'une combinaison des trois. Au bout du compte, nous étions un groupe d'enfants qui consacraient de longues heures chaque jour à effectuer le genre de travail physique qu'aucun enfant ne devrait jamais avoir à faire. Nous avions des cals et des ampoules aux mains. Des coupures et des bleus. Nous ne sentions plus nos mains lorsque nous les plongeons dans l'eau glaciale du ruisseau pour y chercher des pierres. Lorsque nous arrachions des broussailles de la terre desséchée par la touffeur estivale, elles brûlaient sous l'effet de la friction et des piqûres d'orties. Les conditions de travail auxquelles nous étions soumis auraient été rudes pour un adulte et pourtant toute plainte, insolence ou interrogation se soldait systématiquement par une mesure disciplinaire.

Il n'empêche : aussi insensibles que fussent les adultes qui exigeaient de nous des travaux de ce genre, c'étaient au bout du compte les préceptes de la Scientologie qui les autorisaient. Aux yeux de la Scientologie, nous n'étions pas des gosses : nous étions des thétans, exactement comme les adultes, capables d'endosser les mêmes responsabilités. La seule différence était que nos corps étaient plus jeunes. Uniquement nos corps, pas nécessairement nous... Autrement dit

le fait que nous soyons des enfants était non pertinent. Je savais que c'était là la pensée dominante, donc lorsque j'avais l'impression que tout cela était trop dur, je me disais que quelque chose n'allait pas chez moi et que j'aurais besoin de m'endurcir, aussi erronée cette conclusion fût-elle.

Mon insécurité n'était qu'intensifiée par les adultes et les gamins plus vieux qui constituaient mon entourage, eux qui me traitaient de flemmarde et m'incitaient à m'endurcir.

Quand je regarde en arrière et que je m'interroge sur les raisons de cette absence de rébellion, je me dis qu'en réalité une éventuelle insubordination n'aurait réussi qu'à rendre mon existence plus dure encore. Si je ne m'étais pas pliée aux règles, j'aurais fini par être séparée du groupe, on m'aurait empêchée de parler à mes camarades, obligée à demander pardon pour mon inconduite, interdit d'avoir des « libs », d'assister aux cérémonies et aux fêtes spéciales. La seule possibilité qui demeurerait lorsqu'on ne respectait pas les règles était de les respecter de nouveau. Le seul résultat de ma révolte aurait été de rendre plus difficile l'obtention de mon diplôme et mon départ du Ranch.

Chapitre six

Une vie de cadet, seconde partie

Si nos matinées de cadets étaient entièrement consacrées au labeur, pénible ou non, nos après-midi l'étaient à l'enseignement.

Une fois achevées les corvées « de pont », nous déjeunions, faisons la vaisselle, etc., puis nous allions en cours. Ceux-ci commençaient vers 13 h 45. Notre éducation classique englobait les matières habituelles : maths, géographie, lecture, orthographe et histoire, mais nous étions censés apprendre ces sujets par nos propres moyens, en nous servant des manuels et autres ouvrages qui nous étaient fournis et non par le biais d'un cours « formel » donné par un enseignant. De fait nous n'utilisions même pas le terme d'« enseignant », qui avait été remplacé par celui de « responsable du cours ». De la même façon le terme « salle de classe » avait été remplacé par celui de « salle de cours », sur la foi d'une directive de L. Ron Hubbard judicieusement intitulée « Qu'est-ce qu'un cours ? ».

Pendant la période de cours, nous devions subir un contrôle de mesure, pratiqué par notre responsable. Ce dernier utilisait un appareil inventé par LRH, appelé électropsychomètre, mais que tout le monde désignait sous le nom d'électromètre, ou E-Mètre. La personne contrôlée tenait dans ses mains deux boîtes de soupe. Puis, tandis qu'on lui posait des questions, on faisait passer un faible courant électrique dans son corps par l'intermédiaire des boîtes de conserve. L'électromètre était muni d'une aiguille, qui oscillait après chaque question ; ces mouvements étaient alors interprétés par la personne maniant l'appareil ; en étudiant avec soin les mouvements de l'aiguille, l'opérateur était censé comprendre si la personne contrôlée disait ou non la vérité. L'idée était que l'électromètre était en mesure de repérer certaines phases dans votre moi profond dont vous n'aviez pas nécessairement conscience, mais dont il était nécessaire de discuter. Ces phases devaient alors être abordées à l'occasion d'une audition scientologique. Autrement dit, l'électromètre était considéré comme un outil venant appuyer le processus d'audition.

Ces contrôles quotidiens devaient servir à vérifier si, pendant les cours, nous étions tombés sur des termes que nous n'aurions pas complètement saisis. On pensait dans la Scientologie que si l'on tombait dans un texte sur un mot que l'on ne comprenait pas, et que l'on n'en continuait pas moins à étudier, on ne pouvait qu'échouer dans ses études, et dans la vie. LRH affirmait ainsi qu'étudier en laissant passer un mot compris de travers était l'origine première de la stupidité, la racine de tous les méfaits, de tous les comportements déviants menant à une vie de crime. Comme il l'écrivait : « Continuer de lire en laissant passer un mot que l'on ne comprend pas laisse une impression de blanc, de vide, de fiasco, qui peut être suivie d'une espèce d'hystérie nerveuse. » Cela, poursuivait-il, peut vous donner « un coup » susceptible de vous faire abandonner vos études ou quitter la salle de classe.

Clarifier un mot consistait à trouver sa définition correcte dans le dictionnaire, puis à s'en servir dans des phrases jusqu'à être complètement à l'aise avec. Ce processus devait être répété avec chacune des définitions du mot, s'il en existait plusieurs, ainsi qu'avec ses synonymes et tournures particulières. Malheur à vous si, alors que vous étiez en train de prendre connaissance de ces différentes définitions, et/ou de l'origine de ce mot, vous tombiez sur un autre mot que vous ne compreniez pas. Cela entraînait alors une chaîne de vérifications : vous deviez clarifier de nombreux autres mots, ce qui signifie que vous étiez obligé de vous plonger des heures durant dans les dictionnaires, et ce, à seule fin de ne pas échouer à votre contrôle. De même vous deviez connaître les étymologies.

Un échec au contrôle impliquait que l'on en revienne au tout début du cours, et que l'on couche par écrit le sens de tous les mots dont on ne connaissait pas la signification. Ensuite, on était tenu de reprendre le cours à partir du premier mot dont on avait mal compris le sens.

Je n'aimais vraiment pas ces contrôles électrométriques, qui me rendaient extrêmement nerveuse. On les pratiquait devant la classe tout entière et, si l'on échouait, tout le monde était au courant. La responsable de cours vous demandait : « Dans tes études récentes, es-tu tombée sur un mot ou un symbole que tu n'aurais pas tout à fait compris ? »

Après quoi, elle consultait attentivement l'électromètre pour vérifier si vous aviez réussi votre contrôle ou si vous aviez échoué. Dans ce dernier cas, elle laissait toute la classe en être témoin.

À part ces contrôles, la responsable n'offrait aucune aide, ou peu s'en faut. Chaque fois que vous ne compreniez pas un mot dans un texte, elle vous demandait de quel mot il s'agissait au lieu de vous aider à en saisir le sens. L'idée était que si quelqu'un n'était pas capable de comprendre ce qu'il lisait et demandait des explications, cela signifiait qu'il était tombé sur un mot dont il n'avait pas, ou mal, saisi le sens. En l'expliquant, la responsable ne pouvait alors que lui rendre un bien

mauvais service car laisser passer un ou des mots mal compris ne pourrait mener l'élève en question qu'à l'échec. Je me mis en conséquence à détester l'école, ce qui n'avait rien de surprenant. Avant d'être intégrée dans les cadets, j'avais toujours été une gamine plutôt astucieuse, qui adorait lire, mais il ne fallut pas longtemps pour que ces méthodes d'enseignement fastidieuses et répétitives finissent par me décourager. Quelle qu'ait été la valeur éducative qu'il pouvait y avoir à apprendre la définition de différents mots, celle-ci était plus qu'amointrie par le processus d'apprentissage lui-même, à la fois archaïque et inefficace. Alors même que j'avais appris à lire et à écrire à un très jeune âge, cette insistance mise sur la signification de chaque mot pris individuellement m'amena à perdre tout intérêt pour l'une et l'autre pratique.

Les contrôles à l'électromètre me portaient particulièrement sur les nerfs et je faisais tout mon possible pour y échapper. Comme on ne pouvait pas vous l'imposer si vous étiez en train d'élucider un terme, j'avais mis au point un système qui me permettait d'y couper en ayant toujours devant moi un dictionnaire ouvert : je faisais mine d'y chercher un mot et de l'utiliser dans différentes phrases. Si mon système m'évitait l'embarras d'échouer à mes contrôles électrométriques, il ne m'aidait guère à progresser dans mes études. Il distrayait au contraire toute mon attention : j'étais tellement occupée à saisir le sens des mots que je devenais en fait incapable de comprendre celui du texte que j'étais censée lire. Il m'arrivait de demander à mes camarades de m'expliquer certains concepts, mais nous n'étions pas supposés discuter avec nos condisciples. Lorsque cela arrivait, on nous apostrophait violemment à travers toute la salle de classe, on nous envoyait même à l'Ethics Officer, officier d'éthique, responsable de nos dossiers de moralité.

Nos études « classiques » avaient lieu l'après-midi de treize heures quarante-cinq à dix-huit heures, avec une récréation d'un quart d'heure. On nous autorisait à prendre un goûter léger, soit quelque chose qu'on achetait à la cantine, soit une orange ou une pomme, qu'on nous donnait. Nous pouvions également jouer sur le terrain que nous avions préparé. Après la récréation, un autre appel précédait la reprise des cours. Certains jours, nous avions un cours d'éducation physique de quarante-cinq minutes, qui était sans doute l'activité la moins structurée de toutes celles qui figuraient à notre programme. Une fois par semaine, un spécialiste de culture physique venait au Ranch nous faire passer un test. Comme nous étions tous en bonne forme physique, grâce à nos corvées « de pont », nous n'avions aucun problème à le réussir. Les jours où le professeur n'était pas là, nous faisions ce qui nous passait par la tête. Certains jouaient au football ou au volley, mais il n'y avait ni équipes constituées ni entraîneurs, et c'étaient généralement les garçons de seize ans qui menaient la danse : impossible pour une fille de jouer dans la même équipe qu'eux sans se faire piétiner, je peux en témoigner d'expérience.

Et donc, comme bien d'autres filles de mon âge, je finis par laisser tomber pour rejoindre les autres dans une salle où nous faisions comme nous le pouvions de l'aérobic ou autres exercices de gymnastique.

Le dîner puis la vaisselle et autres corvées avaient lieu entre dix-huit heures et dix-huit heures quarante-cinq, puis commençaient nos cours de Scientologie. Si nos études « classiques » étaient centrées sur des matières destinées à compléter celles de Scientologie, ces cours du soir visaient à nous inculquer les préceptes de base de celle-ci. Il va de soi que, à ce stade de la journée, nous étions au bord de l'épuisement. Quand les cours commençaient, cela faisait plus de douze heures que nous étions en activité.

Tout comme pour nos études « classiques », ces cours accueillaient une masse d'élèves, une quarantaine par classe. Ces derniers étaient de niveaux différents, ce qui fait que certains étaient occupés à faire des exercices pendant que d'autres écoutaient des bandes audio des conférences de LRH ; d'autres encore modelaient des figurines en argile, ou lisaient des ouvrages ou des directives de LRH. Chacun travaillait à son rythme et notait sur une fiche le travail accompli.

Ces cours couvraient les différents aspects de la Scientologie, depuis ce qu'il fallait savoir du thétan, de l'esprit et de leurs relations avec le corps, jusqu'à l'importance des mots mal compris. Nous suivions également un cours intitulé « Cours de communication pour les enfants », adapté d'un cours pour adultes destiné à apprendre aux scientologues aguerris comment procéder à une audition, même si beaucoup étaient perdus dans cette adaptation. Ces cours de communication présentaient différentes techniques de formation – Training Routines ou TR en anglais – censées améliorer la communication. On les suivait par étapes successives, de TR 0 à TR 4. Leur but était de définir et d'appliquer diverses techniques de communication, certaines consistant à pratiquer de longs exercices destinés à nous aider à affronter l'adversité et le manque d'attention.

Durant toutes ces TR, nous étions associés à une personne qui nous était assignée pour être notre partenaire d'exercice, appelé notre jumeau. Pour la TR 0, on nous demandait de nous installer sur des chaises, face à face, presque à nous toucher. L'un de nous était le coach, l'autre l'élève. Nous devions nous regarder jusqu'à être à l'aise, sans bouger, sans cligner des yeux inconsidérément, sans sourire ni détourner le regard, en nous contentant de nous dévisager. L'objectif affirmé était d'apprendre à faire face à une autre personne sans ressentir d'anxiété, mais en réalité cela ressemblait plus à une pure, simple et stupide confrontation visuelle. Au bout d'un moment, ce regard fixe se transmuait en une sorte de transe hypnotique, la personne qui me faisait face se troublant en un brouillard

vaporeux, enchevêtrement de lignes et de couleurs.

Il y avait ensuite la TR 0 « Bullbait » (Leurre pour taureau), de loin la plus difficile à réussir. Là encore, nous devions nous asseoir face à face mais cette fois, au lieu de nous affronter du regard en silence, nous devions supporter les plaisanteries ou les insultes de notre partenaire/coach. Quoique celui-ci profère, nous étions censés demeurer impassibles. Les autres élèves présents dans la salle de classe étaient témoins de cette « excitation du taureau », ils éclataient donc souvent de rire, en plus, ce qui rendait quasiment impossible toute forme de concentration. L'objectif de cette TR spécifique était de nous apprendre à ne pas réagir, mais je n'ai jamais compris pourquoi il était si important de ne pas rire à des remarques drôles. Car il était parfois très difficile de garder son calme, et encore plus de ne pas piquer une crise de fou rire.

Très bizarrement, *Les Aventures d'Alice au pays des merveilles* faisaient partie intégrante des TR 1 et TR 2. Dans la TR 1, intitulée « Chère Alice », nous devions lire des passages du chef-d'œuvre de Lewis Carroll, à haute voix de façon à nous faire entendre sans projection excessive ou au contraire insuffisante. Notre jumeau avait pour tâche de nous faire trébucher, en prononçant le mot « raté ! » à chaque erreur. La TR 2 était une extension du « Chère Alice ». Dans cet exercice, l'un des deux lisait des extraits d'*Alice* pris au hasard, et l'autre devait montrer qu'il avait bien entendu en disant « merci » ou « bien » à chaque extrait. Cette remarque était importante parce que c'est de cette manière que les auditeurs étant censés faire savoir aux pré-Clairs qu'ils les avaient bien entendus lors d'une séance d'audition.

Sur le moment, ces exercices ne me semblaient pas étranges. En réalité, ils étaient tout ce qu'il y a de plus bizarre. La TR 3 était un exercice mettant l'accent sur la technique pour répondre à une interrogation. L'élève posait des questions du genre « Est-ce que les oiseaux volent ? » ou « Est-ce que les poissons nagent ? », et le coach avait pour rôle d'essayer de distraire son vis-à-vis en lâchant délibérément des phrases qui n'avaient aucun rapport, comme « Mais oui, les chiens volent » ou « J'ai froid », obligeant ainsi l'élève à répéter sa question. L'exercice tout entier était un cycle qui ne cessait de se répéter jusqu'à ce que le coach décide de donner la bonne réponse.

La TR 4, Traitement des sources, consistait à essayer d'obliger notre jumeau à ne pas dévier de son sujet. Lorsqu'on lui demandait par exemple « Est-ce que les oiseaux volent ? », il n'était pas censé répondre à la question mais dire quelque chose qui n'avait aucun rapport, du genre « J'ai besoin d'un mouchoir en papier ». On devait alors lui dire « Tiens, en voilà un » en lui tendant ce qu'il demandait, après quoi on en revenait à la question de départ « Je répète la question : Est-ce que les oiseaux volent ? » et ainsi de suite.

Toutes les TR étaient fondées sur la répétition et supposées nous

apprendre à contrôler notre communication. Je crois vraiment que leur but était en effet d'améliorer nos techniques dans ce domaine, mais leur nature monotone, répétitive, avait par bien des aspects l'effet contraire. Je commençai à ressentir le besoin de regarder une personne droit dans les yeux lorsque je m'adressais à elle, ou à m'appliquer à lui faire comprendre que j'avais bien saisi tout ce qu'elle disait. En réalité, les TR me faisaient croire que le fait de réagir ou d'exprimer mes émotions était mal. Dans notre vie de tous les jours, si nous commencions à avoir l'air troublé par les paroles ou les actes de quelqu'un, on nous disait « Sers-toi de tes TR ». J'étais censée contrôler mes émotions en permanence, et ces cours m'y aidaient grandement, même si cela impliquait que je les dissimule au plus profond de moi. Même si les TR donnaient l'impression d'encourager l'uniformité dans nos rapports avec les autres, il était clair que les adultes du Ranch estimaient que suivre ces cours à un âge aussi tendre ferait de nous de meilleurs membres de la Sea Org dans l'avenir. Nous avançons vers l'âge adulte avec la technologie de la Scientologie, et nos parents, de même que les autres adultes, étaient tout excités, et un petit peu envieux, de nous y voir exposés si jeunes. C'était presque un privilège dont ils n'avaient jamais bénéficié.

À neuf ans, notre période d'initiation à la Scientologie prenait fin. Nous devons désormais remplir notre Carnet de points, essentiellement des rapports de progression quotidiens à base de points. Par exemple, lire une page de directives de LRH valait dix points, chaque définition que nous tirions au clair d'après le dictionnaire trois points. Nous faisions ensuite le total de nos points et inscrivions quotidiennement ce chiffre sur un graphique pour voir si nous progressions ou régressions par rapport à la veille. Si nous régressions, nous devons être les premiers en ligne le lendemain pour le contrôle électrométrique.

Une fois notre graphique annoté, le responsable de cours demandait si quelqu'un souhaitait partager un gain. Un gain était quelque chose qu'on avait appris et que l'on pouvait donc désormais appliquer. Si quelqu'un partageait un gain, tout le monde applaudissait. En règle générale, entre trois et quatre gains étaient offerts chaque soir. Je suppose que l'objet de ce partage des gains consistait à montrer à nos condisciples qu'il y avait beaucoup à gagner à appliquer les techniques de la Scientologie et qu'eux aussi pouvaient obtenir un gain s'ils écoutaient les enseignements de l'Église. Inversement, ne pas avoir de gains signifiait que vous étiez peut-être en train de faire quelque chose de mal ou que quelque chose n'allait pas chez vous.

Chaque cours se terminait de la même façon, par un triple ban en l'honneur de L. Ron Hubbard. Avant de le lancer, nous nous tournions pour faire face à sa photo qui ornait un mur. Même si LRH avait abandonné son corps, tout le monde le considérait comme notre héros, un homme qui s'était préoccupé de la race humaine au point de lui venir en

aide grâce à sa sagesse et à sa technologie ; peu importait la salle où nous nous trouvions : chacune était décorée d'un portrait de LRH, chambrées comprises. Cela me faisait tout drôle, j'avais l'impression qu'il m'observait où que j'aille.

Le responsable se mettait alors à crier « Hip ! Hip ! » et nous reprenions en chœur « Hourra ! » avant d'applaudir durant deux bonnes minutes.

Après cet hommage, nous réintégrions nos chambrées et nous préparions pour la nuit. Je partageais la mienne avec sept filles. Nous nous douchions toutes le soir parce que nous n'avions pas assez de temps le matin. En attendant leur tour pour la douche, les seize qui se la partageaient traînaient, bavardaient, se brossaient les dents. C'était là une des rares occasions de la journée où nous pouvions simplement discuter avec nos camarades, même si ce n'était que pour une petite demi-heure.

On éteignait les feux à vingt et une heures trente tapantes, et le commandant d'armes faisait le tour des chambrées pour s'assurer que tout le monde était bien couché. Le lendemain matin, nous sautions du lit et tout recommençait.

Nos horaires de travail étaient identiques tous les jours de la semaine, à l'exception des jeudis après-midi. En Scientologie, la semaine commence et se termine le jeudi à deux heures de l'après-midi et lorsque nous en entamions une nouvelle, nous devons effectuer une tâche ingrate consistant à rassembler toutes nos données chiffrées de la semaine de façon à ce que nos superviseurs, qui étaient souvent eux-mêmes des pensionnaires, soient en mesure d'évaluer nos progrès. Ainsi donc, à quatorze heures précises, nous nous rassemblions tous les jeudis à l'École pour ce que nous appelions les « Thursdays Basics », les « Fondamentaux du jeudi ». Pendant deux heures, nous inventoriions nos statistiques quotidiennes d'après notre carnet de points, nous établissions des tableaux pour y tracer des courbes, afin de vérifier par nous-mêmes si nous étions en progression ou en recul.

C'est à cette même occasion que nous compilions nos statistiques hebdomadaires concernant nos postes. Nous étions inspectés quotidiennement, l'idée étant de veiller à ce que nous notions bien nos activités du jour sur notre « graphique poste » afin que celui-ci soit le reflet précis de nos réalisations. Dans mon cas, en tant qu'officier de liaison médicale, j'étais évaluée sur le nombre de cadets en bonne santé que je voyais.

Tous les jeudis, je présentais donc sous forme de tableau les résultats de ces courbes quotidiennes. Lorsque je m'extirpais de ce qui pour moi représentait toutes les semaines une montagne de données et de chiffres,

la courbe qui en résultait indiquait si j'avais pris une bonne direction (vers le haut) ou une mauvaise (vers le bas). En fonction de la direction et de l'inclinaison de la courbe en question, une formule spécifique était censée m'aider à déterminer comment améliorer mes statistiques « poste » ; selon les directives données par cette formule, je devrais prendre différentes mesures la semaine suivante de façon à améliorer ou à maintenir mes statistiques.

Ces formules spécifiques ne se contentaient pas d'orienter notre évolution à nos postes respectifs : elles jouaient un rôle essentiel dans nos évaluations pour savoir si nous nous améliorions en tant qu'individus. Selon LRH, douze conditions ou états de bien-être étaient répertoriés. Or les scientologues étaient toujours censés essayer d'améliorer leur condition, dans la mesure où réussir à le faire se soldait par un bonheur accru, la prospérité, et la survie. Chacun commençait dans la condition de non-existence et, à travers les différents stades établis d'après une formule correspondant à sa condition, la même personne était en mesure d'améliorer ladite condition, donc son état de bien-être. De la meilleure à la pire, ces conditions étaient les suivantes :

Pouvoir

Changement de pouvoir

Richesse

Opération normale

Urgence

Danger

Non-existence

Endettement

Doute

Ennemi

Trahison

Confusion

Toute condition au-dessous de la non-existence était considérée comme basse et était traitée par une punition de degré variable. « Les conditions basses » indiquaient que vous étiez en train de sortir du groupe, que vous aviez contrevenu à ses règles de conduite, et que vous aviez besoin d'être amendé. Être d'une condition basse impliquait souvent une humiliation : on ne vous donnait plus à manger par exemple que des haricots secs et du riz, on vous excluait des cérémonies de l'Org, ou encore on supprimait ou limitait vos privilèges. Une condition basse pouvait également être une forme de punition de sorte que, pour expier vos méfaits, votre condition était revue à la baisse, et vous n'aviez plus dès lors qu'à faire votre possible pour repartir dans la bonne direction. Toute sorte de choses, de l'insolence manifeste à l'insubordination – voire même la perte de vos clés – pouvait vous valoir une rétrogradation

de cet ordre.

En tant qu'officier de liaison médicale, je devais noter sur un graphique la courbe de mes résultats hebdomadaires. Si celle-ci montrait une amélioration dans mon poste, ma condition s'élevait du même coup. Si un paquet de gamins se faisaient porter malades, mon graphique risquait de montrer une tendance négative ; dès lors, afin d'inverser son cours, j'étais tenue d'appliquer la formule pour la condition de Danger. Vous pouviez également être dans différentes conditions selon les aspects de votre vie, par exemple être dans le « Doute » pour vos finances et dans la « Richesse » pour votre santé.

Pour la petite fille de sept ans que j'étais, collationner ces chiffres et tracer leur courbe me paraissait ridicule et dérisoire. Je n'avais rien d'une perfectionniste, et cette attention au moindre détail me semblait oppressante. Rétrospectivement, j'ai du mal à me dire que nous étions obligés de faire ce genre d'exercice, car non seulement l'analyse de ces nombres était fort ennuyeuse, mais elle prenait un temps fou. Cela nous obligeait à nous concentrer sur des chiffres et des formules au détriment de ce qu'ils pouvaient signifier. Nous devons observer les résultats, en tirer des conclusions et suivre strictement les étapes prescrites pour la suite. Tout ce travail sur les chiffres, les statistiques et les tendances était pour l'essentiel une sorte de tour de chauffe en prévision de notre vie d'adulte en tant que scientologues. Plus nous prenions l'habitude de voir notre vie quantifiable sur une base hebdomadaire, moins nous étions censés avoir des problèmes avec toutes ces données dans l'avenir.

Tous les jeudis, nous avions également le contrôle électrométrique hebdomadaire, différent de ceux qu'on nous imposait pendant nos études « classiques ». Pendant ce contrôle, nous devions attendre en file indienne puis, quand venait notre tour, nous nous asseyions, une boîte de conserve dans chaque main. Contrairement à nos contrôles quotidiens, on ne nous posait pas de questions. L'adulte qui procédait au contrôle observait simplement le mouvement de l'aiguille : en fonction de celui-ci, le résultat était « propre » ou « sale », décidant si nous avions passé avec succès le contrôle ou si nous y avions échoué. Une « aiguille propre » ou « flottante », quand celle-ci oscillait, indiquait un succès. Même si j'espérais de tout mon cœur avoir passé le test avec succès, ce n'était que le lendemain qu'on en annonçait les résultats, devant le groupe tout entier.

Si nous échouions, on exigeait de nous un compte-rendu critique, appelé O/W, raccourci pour « Overts and Withholds », c'est-à-dire « péchés et secrets ». Les « Overts » étaient donc les péchés ou transgressions, les « Withholds » les secrets, tout ce que nous essayions de dissimuler. Pour l'essentiel, il s'agissait de rédiger des confessions. La forme était précise : nous devions tout d'abord préciser par écrit la nature de la transgression, puis le moment, l'endroit, la configuration et la nature

de l'événement. Nous devions rédiger cette confession jusqu'au moment où nous nous sentions soulagés après avoir tout dit, à la suite de quoi on nous faisait subir un nouveau contrôle électrométrique. Cette fois on nous posait la question suivante : « Dans ce compte-rendu O/W, est-ce que quelque chose a été oublié ? » Si ce contrôle se soldait par un nouvel échec, nous devions nous réatteler à notre rédaction, jusqu'à ce que l'aiguille se mette à osciller.

Durant les Fondamentaux du jeudi, nous devions écrire des rapports hebdomadaires pour nos parents. Il s'agissait cette fois de formulaires tout prêts avec des espaces blancs pour le nom, la date, un emplacement pour les matières que nous avions étudiées, nos statistiques – étaient-elles en progression ou en régression ? –, si nous avions remporté des gains, et tout ce que nous avions envie de raconter d'autre. Écrire quelque chose de négatif n'était pas vraiment possible. Les adultes du Ranch prenaient connaissance de nos comptes-rendus hebdomadaires avant que ceux-ci ne soient envoyés à Int, ce qui signifie que, s'il y avait des plaintes, celles-ci étaient relevées et traitées comme des balivernes. Cela était vrai tant pour nos rapports hebdomadaires que pour nos lettres, que celles-ci fussent destinées à nos amis, nos parents ou les autres membres de nos familles. De même, chacune des lettres que je recevais, de mes parents ou de n'importe qui d'autre, avait déjà été ouverte et refermée avec une agrafe. Et ceci était bien sûr vrai pour tous les pensionnaires du Ranch. J'ignore quel était l'objet de cette surveillance de notre correspondance. Elle permettait peut-être aux adultes de s'assurer que nous ne perturbions pas indûment nos parents, déjà très occupés par leur travail. Autrement dit, outre le fait que nous n'avions pas le droit de nous plaindre tout haut au Ranch, nous n'avions pas celui de le faire dans nos lettres non plus.

L'emploi du temps du vendredi était différent. Après le dîner, nous avions une cérémonie de remise des diplômes, où l'on délivrait aux pensionnaires des certificats pour les cours qu'ils avaient menés à bien. La cérémonie consistait en ceci : tout d'abord, nous nous rassemblions tous dans la salle du mess, ou le carré, pour une présentation médiatique de la Scientologie. Il s'agissait parfois d'une vidéo musicale, mais le plus souvent d'un diaporama représentant une séance de recrutement de la Sea Org. Inévitablement, celui-ci montrait des images de gens en uniforme, dont parfois nos parents, avec en fond sonore une musique tonitruante et des slogans accrocheurs du genre : « Beaucoup sont appelés ; peu sont élus. »

Presque toutes les semaines, nous avions droit à une représentation de « Mission dans le Temps », de LRH. On y voyait L. Ron Hubbard évoquant ses vies passées, jusqu'à plusieurs siècles en arrière, et racontant le voyage qu'il avait entrepris pour se connecter avec ces existences antérieures. Grâce au seul souvenir de celles-ci, il citait des lieux dans le monde où il avait enterré un certain nombre d'objets. Le

diaporama racontait ensuite l'histoire des premiers membres de la Sea Org, qui avaient entrepris de voyager jusqu'à ces endroits lointains, à la recherche des objets en question. Ils avaient sillonné toutes les mers du globe et, bien entendu, ils les avaient tous trouvés. Regarder ce diaporama me donnait chaque fois la chair de poule.

Après cela, les pensionnaires qui avaient terminé leurs cours recevaient des certificats et étaient applaudis. Puis l'on distribuait des récompenses comme « Élève de la semaine », « Cadet de la semaine » et « Division de la semaine ».

La cérémonie se terminait par une autre séance d'applaudissements devant la photo de LRH et le ban traditionnel.

Le meilleur venait tout de suite après, lorsqu'on nous distribuait notre argent de poche hebdomadaire, soit cinq dollars. Nous devons signer chaque fois un reçu, car il y avait des retenues pour la Sécurité sociale et les soins médicaux, ce qui faisait que nous touchions plutôt 4,50 dollars. Il y avait également des déductions en prévision des futurs cadeaux d'anniversaire des adultes et des cadres. Si les statistiques de la Cadet Org étaient en progression, on nous remettait également des récompenses, qui consistaient à nous montrer un film, ou à nous donner du pop-corn avant d'aller nous coucher, ou encore à organiser une balade quelque part. Quand toutes ces festivités étaient terminées, nous retournions dans nos chambrées pour nous préparer à aller au lit.

Nous n'avions pas école le samedi, mais des corvées de pont, consistant en un nettoyage « gants blancs » de nos postes de couchage et de tous les bâtiments. J'étais assignée pour ma part à celui de l'École. Malgré ce nettoyage intensif, j'aimais bien les samedis parce que, tard le soir, nous irions retrouver nos parents, et que le dîner du samedi soir était désormais le seul où nous avions droit à un dessert, en général des cookies au chocolat. Lorsque nous avions terminé notre nettoyage « gants blancs » et une fois l'inspection achevée, il était en général dix heures du soir. Tout cela avait été bien épuisant, mais quitter le Ranch pour le luxe relatif de l'appartement de mes parents méritait bien toute cette peine.

Chapitre sept

La fugue

Grâce à tout ce travail qui lui était consacré, le Ranch embellissait de jour en jour. Les routes étaient maintenant pavées et les maisons fraîchement peintes à la manière de granges, rouge bordé de blanc. Des jardins étaient plantés, ainsi que des vergers qui donnaient des pommes et des grenades. De beaux murs de pierre entouraient la propriété, dont les collines étaient couvertes d'une végétation luxuriante. Des terrains de sport à la pelouse tondue ras étaient apparus. On était bien loin de la terre aride et poussiéreuse qui m'avait accueillie à mon arrivée. Si on n'y regardait pas de trop près, on aurait même pu juger l'endroit idéal pour des enfants ; un camp de vacances ou quelque chose de ce genre. J'avais quant à moi un peu de mal à apprécier ces améliorations, étant donné les efforts qu'elles m'avaient coûtés.

Je n'aimais plus tellement la vie au Ranch, ni même faire partie des cadets. Les corvées de pont étaient devenues insupportables, les cours accablants. Le travail physique m'épuisait, bien sûr, mais ce qui me dérangeait le plus était de devoir toujours raisonner en adulte. Entre les innombrables procédures, la quantité d'informations à retenir et nos responsabilités quotidiennes, la place laissée à l'imagination et à la fantaisie était minimale, presque inexistante. Il est difficile de comprendre comment des enfants comme nous parvenaient à garder à l'esprit des statistiques hebdomadaires et quotidiennes, à identifier des tendances dans ces données et à élaborer en conséquence des stratégies d'amélioration à base de formules complexes et de véritables plans de bataille journaliers pour atteindre leurs objectifs. Depuis la procédure nécessaire pour emprunter des outils jusqu'à la hiérarchie de la cantine, où chaque table devait disposer d'un président de mess, d'un trésorier et d'un intendant, partout régnaient la rigidité et la bureaucratie. Le ménage devait être fait d'une certaine manière, celle spécifiée par LRH dans la « Formation au nettoyage » qui contient toutes ses recommandations pour le lavage des fenêtres et des cuivres ainsi que la séquence à suivre

scrupuleusement pour nettoyer correctement une chambre. Chaque jour, quelqu'un inspectait nos lits pour s'assurer qu'ils étaient bien faits, au carré, technique apprise lors de la formation spécifique consacrée à cette épineuse question. Même faire du vélo requérait que nous suivions la formation correspondante.

En plus de devoir respecter cette assommante minutie, nous étions chacun chargés du ménage quotidien de trois lieux différents. Des rôles nous avaient été assignés à tous en cas d'incendie, d'intrusion ou de tremblement de terre, depuis la limitation des dégâts jusqu'à l'évacuation du personnel, et chaque semaine nous étions chronométrés au cours d'une fausse alerte pour contrôler nos performances.

Se voir accorder du temps libre nécessitait de même un grand nombre de formalités. Si je souhaitais en disposer – si, par exemple, ma mère était de passage à l'Int Base – je devais en faire la demande en remplissant un formulaire où je devais indiquer des remplaçants pour chacun de mes travaux habituels. Une telle demande n'était acceptée que toutes les deux semaines, pas plus, si et seulement si on n'était pas dans une condition basse et on disposait de statistiques en hausse. Même dans ce cas, elle devait encore recueillir l'aval de pas moins de quatre personnes.

La liste des tâches et des procédures était longue comme un jour sans pain et, triste effet de toutes ces régulations, le Ranch ne comptait plus aucun enfant. Seulement de petits adultes. Pour les événements exceptionnels, les fêtes, nous étions vêtus de jolis costumes et paradions devant nos parents et tout le staff de la Base afin de donner l'illusion que notre enfance était normale et joyeuse, alors qu'en réalité la Scientologie nous l'avait dérobée. Nous n'étions normaux que dans la mesure où nous jouions chacun le rôle d'un parent, parce que nous prenions soin les uns des autres, parce que nous nous rassurons la nuit, que nous punissions celui qui manifestait une émotion, que nous nourrissions celui qui avait faim et nous nous entraidions pour nos devoirs. Oui, nous étions responsables de notre travail, manuel, scolaire et scientologique, du ménage et des corvées, mais au-delà de tout cela, nous étions surtout responsables les uns des autres.

La majeure partie de mes journées se passait à essayer de maintenir tout juste ma tête hors de l'eau, mais les nuits étaient bien pires. J'en avais une peur bleue. Nous entendions souvent les coyotes hurler, une fois les lumières éteintes, et, malgré l'abri des murs, je sentais toute proche la nature sauvage. Mon imagination débordante me jouait des tours dans l'obscurité. Je me réveillais parfois en pleine nuit si terrifiée que je me glissais sous les couvertures d'un de mes camarades pour y chercher du réconfort. Parfois je rêvais de journées libres avec mes parents mais, dans ce cas, il fallait ensuite supporter la déception du réveil et la perspective d'une nouvelle journée au Ranch.

La proximité de mes parents me rassurait, mais ils me manquaient toujours terriblement. Vivre avec Justin facilitait les choses autant que cela les compliquait, car il se montrait parfois très dur dans son rôle de grand frère. Sa présence s'était avérée cruciale lors de mes premiers mois au Ranch ; elle m'avait permis de m'y adapter. Mais le temps avait passé, j'avais maintenant rejoint les cadets et lui se trouvait très pris au milieu de ses amis et de ses propres difficultés et, quand bien même cela l'aurait intéressé, ce qui n'était pas toujours le cas, il ne pouvait pas toujours m'accorder du temps. Il n'était pas mon père, après tout. Il lui arrivait de m'aider quand j'étais contrariée, mais d'autres fois, il ne faisait que m'agacer encore un peu plus.

Je ne blâmais ni l'Église ni mes parents pour la vie au Ranch. Je reportais plutôt la faute sur les adultes qui ne me traitaient pas correctement. J'étais persuadée que, si je m'en ouvrais à quelqu'un, les choses changeraient. Il était toutefois difficile de savoir ce que mes parents savaient exactement. Certains de leurs commentaires m'avaient laissé entendre qu'ils avaient vu des photos de moi au travail, ils avaient donc dû se rendre compte que je travaillais de mes mains. Mon père avait quelquefois participé aux Saturday Renos, samedis rénovations, en compagnie d'autres adultes, où il avait pu constater de ses propres yeux ce à quoi l'on occupait les enfants. Malgré tout, je supposais que mes parents ignoraient l'étendue précise de mes difficultés. Aussi m'imaginai-je que, dès qu'ils en auraient vent, ils corrigeraient la situation. Après tout, s'ils avaient la connaissance exacte des conditions de vie qu'on m'imposait au Ranch, comment pourraient-ils m'y laisser ?

Pourtant, quelque chose m'empêchait de tout leur raconter. Je voulais certes leur apprendre la vérité, mais j'hésitais à franchir le pas. Non par peur des repréailles, mais parce que je craignais que le problème ne vienne pas du Ranch, mais de moi. D'ailleurs, d'autres enfants accomplissaient leurs corvées et clarifiaient leurs mots sans se plaindre, si bien que, si j'éprouvais des difficultés, de même que quelques autres de mes camarades, cela devait venir de moi. Personne n'était là pour me rassurer, ni pour me dire que des enfants ne sont pas censés travailler ainsi. J'avais peur que de tout dire à mes parents ne serve qu'à les décevoir, ce que je refusais, si bien que je fis la seule chose qui me parut sensée à ce moment : je me tus et décidai de fuir.

Au bout d'un an de Ranch, j'en avais plus qu'assez. Heureusement, je n'étais pas seule dans mon malheur. Mon amie Rebecca n'en pouvait plus, elle non plus. Elle était arrivée peu après moi. Sa mère tenait un emploi administratif au Religious Technology Center et vivait à l'Int Base. Rebecca avait un an de plus que moi, les cheveux sombres et les yeux clairs, et une vraie passion pour les animaux. Elle était ainsi toute désignée pour s'occuper de ceux du Ranch. Elle prenait donc soin des chèvres, des canards, des poules et des chevaux rassemblés dans un

corral sur la propriété. Cependant, malgré sa parfaite adéquation à son poste, tout le reste de sa journée – les formations et les corvées – lui était aussi insupportable qu'à moi.

Début mai, Rebecca et moi commençâmes à préparer notre évasion. Nous passâmes une semaine à déterminer ce dont nous aurions besoin, et les endroits où nous pourrions nous réfugier. Se rendre à l'Int était hors de question car, même si je parvenais à franchir les trente-huit kilomètres qui nous en séparaient, mes parents auraient eu à me dénoncer. Il me fallait m'installer ailleurs. Mon plan consistait donc à vivre dans une caverne, ou un manoir souterrain que j'aurais creusé moi-même, où je me nourrirais de croissants dérobés dans une des boulangeries imaginaires qui, je n'en doutais pas, pullulaient dans le monde des Wogs.

Un jeudi soir du mois de mai de l'année 1991, nous décidâmes de passer à l'action. J'ai rassemblé mes vêtements et le vieux sweat à capuche de ma mère dans un sac. Plus tôt dans la journée, j'avais volé quelques légumes dans un des potagers, ainsi que des œufs du poulailler. Ces œufs étaient spécialement destinés à mon oncle Dave. Des poules étaient amenées au Ranch et élevées dans ce poulailler construit pour l'occasion, qui comportait une partie grillagée, à l'air libre. Les enfants nourrissaient les volailles et nettoyaient les cages. Une fois pondus, les œufs étaient apportés à l'Int Base, pour la consommation personnelle de mon oncle.

Ce n'était pas la première fois que je volais les œufs de Dave. J'en avais subtilisé plusieurs quelques mois plus tôt, que je voulais faire éclore dans mon tiroir. Cela m'avait valu bien des problèmes, car je m'étais fait prendre. Mr. Parker et Mr. Bell étaient furieuses, et elles m'avaient fait comprendre que la colère de mon oncle serait plus terrible encore. J'avais dû lui écrire une lettre de confession où j'avouais ma faute, lettre à laquelle, à ma grande surprise ainsi qu'à celle de Mr. Parker et Mr. Bell, il avait répondu très gentiment. Il m'avait expliqué dans sa réponse qu'il ne devait pas faire assez chaud dans mon tiroir pour que les œufs éclosent, que cela aurait nécessité un incubateur. Et voilà que je volais à nouveau des œufs ! Je savais le risque grand, mais je ne voyais pas d'autre possibilité. Il nous fallait de la nourriture à tout prix.

Rebecca détestait tout particulièrement Mr. Parker. C'était en effet une femme intimidante, mais elle était moins dure avec moi qu'avec d'autres enfants. Rebecca voulut que nous lui écrivions une lettre sans ménagement avant de partir. Nous lui y disions que nous en avions assez et que nous partions à tout jamais dans le monde des Wogs, sans espoir de retour. Rebecca ajouta qu'on la détestait, et qu'elle était horriblement méchante. Nous lui demandions enfin de dire au revoir à nos parents, que nous ne reverrions plus.

Mon cœur battait à tout rompre quand nous avons placé la lettre sur le bureau de Mr. Parker. Je pouvais également voir la crainte sur le visage

de Rebecca. Malgré la confiance affichée, nous avions si peur d'être attrapées que nous avions à peine pensé à ce que nous ferions une fois à l'extérieur du Ranch. Je n'étais soudain plus sûre de rien, mais il était trop tard pour reculer. Nous avons couru vers nos vélos, que nous avons enfourchés. Le mien était un Huffy rose, avec un panier sur le guidon, que mon père m'avait offert. Nous avons un sac à dos pour la nourriture, que j'ai placé dans le panier, et nous avons roulé les cinq cents mètres qui nous séparaient de l'entrée principale. Nous savions qu'il nous faudrait nous glisser sous le portail dans le plus grand silence, car l'interphone aurait pu nous trahir.

Or, j'avais mal estimé la difficulté de traîner un vélo sous ce portail avec un plein panier de provisions. Tout tomba par terre, bien évidemment. Rebecca se précipita pour m'aider à ramasser et bientôt nous étions à nouveau sur nos vélos, dévalant la colline, un peu trop vite à mon goût. À la traversée du petit pont qui enjambait le ruisseau, nos vélos tremblèrent tellement que nous nous jetâmes mutuellement un regard terrifié. Rebecca m'encouragea et m'assura que nous pouvions y arriver. Une fois de l'autre côté, nous fîmes bien soulagées !

Le soleil, qui se couchait lorsque nous étions passées sous le portail, disparut tout à fait au moment où nous franchissions la grille faisant office de pont, censée empêcher le bétail de poursuivre plus loin sa route. J'avais toujours entendu dire qu'il était facile de se casser la jambe en passant dessus, nous fîmes donc particulièrement attention. Elle marquait la limite entre le Ranch et la réserve indienne.

Après encore deux kilomètres à pédaler sur la route, nous vîmes un véhicule s'approcher, tous phares allumés. Très vite, nous abandonnâmes nos vélos sur le bas-côté et escaladâmes une petite butte afin de nous cacher derrière. Nous pensions que la voiture ne ferait que passer, mais, à notre grande horreur, elle s'arrêta, et nous entendîmes le bruit de chaussures foulant la poussière, suivi du claquement des portières.

Les broussailles craquèrent. La peur nous paralysait. J'étais persuadée qu'il s'agissait d'un Indien prêt à nous tuer. Le Ranch bruissait de ces rumeurs d'Indiens tirant à vue sur les étrangers. Nous avions également entendu parler de meurtres à proximité du casino, qui se trouvait à l'entrée de la réserve. Nous n'en étions pas tout à fait là dans notre parcours, mais il pouvait s'agir d'un joueur rentrant chez lui.

Le véhicule, cependant, ne contenait pas d'Indiens. Je vis Joe Conte accompagné de Taryn et de ses amies Heather et Jessica à l'arrière d'une camionnette. Notre fugue était officiellement un fiasco.

— Tu es tellement bête, décocha Taryn.

Elle attrapa mes affaires et nous poussa vers la route. Heather et Jessica se saisirent de nos vélos.

— On va rater le début à cause de vous, bande d'andouilles, me gronda-t-elle.

J'avais complètement oublié que le soir que nous avions choisi pour nous enfuir était aussi l'anniversaire de la Dianétique, le 9 mai. Afin de le célébrer dignement, l'Église organisait un événement international, diffusé par satellite sur grand écran dans toutes les bases de la Scientologie, dont le Ranch. Taryn, Jessica et Heather se dépêchaient de rentrer afin de lancer l'enregistrement lorsqu'elles durent partir à notre recherche, ce qui leur fit rater le début, soit la meilleure partie, habituellement animée par des numéros de danses et de chants. Ainsi, non seulement notre fugue nous exposait à de graves ennuis, mais nous serions de plus tenues pour responsables aux yeux de tous de ce début manqué.

Le visage de Rebecca était baigné de larmes, et j'avais moi-même le cœur au bord des lèvres à l'idée de retourner au Ranch. Nous étions transies de froid et intimidées par ces filles plus âgées que nous, tandis que les brusques virages sur cette route tortueuse nous balançaient d'un côté et de l'autre de la camionnette. L'une d'elles ouvrit mon sac et en extirpa les carottes et les œufs volés dans le poulailler. Elles explosèrent de rire, toutes en chœur, et nous posèrent à l'unisson des questions humiliantes, sans s'attendre le moins du monde à ce que nous y répondions.

— Vous vouliez vous nourrir de carottes et d'œufs crus ? demanda l'une.

— Où comptiez-vous aller ? interrogea l'autre.

— Dans le monde des Wogs, loin des saletés comme vous ! criai-je pour me défendre.

Je ne comprenais pas que personne ne nous prît au sérieux. J'avais plus que jamais la ferme intention d'aller dans le monde des Wogs. Elles se jetèrent simplement un regard complice, et éclatèrent encore de leurs rires hystériques.

Quand nous nous sommes arrêtés enfin, en face de l'école, Justin et Sterling étaient là, qui riaient de nous et de notre ridicule tentative de fuite. Toutes ces moqueries m'auraient rendue furieuse si je n'avais pas été terrorisée par ce que nous réservait Mr. Parker.

Elle se trouvait à l'intérieur de l'école, où j'appris bien vite que l'ensemble de l'équipe avait eu connaissance de notre fugue avant même que nous ayons atteint l'entrée principale. Mr. Parker était en colère, et très déçue. Elle nous cria dessus pendant un bon moment et nous assigna des conditions basses. Il nous faudrait commencer à nous amender dès le lendemain. Le châtement était en réalité plus clément que je ne m'y attendais, mais je détestais tout de même les conditions basses. On nous attribua « Risque », ce qui signifiait qu'il fallait nous racheter auprès de tout le monde : chacun devait signer un papier précisant qu'il acceptait notre retour au sein du groupe. Si la majorité ne vous acceptait pas, il faudrait vous amender encore, jusqu'à obtenir un consensus.

— Si vous tentez de vous enfuir une nouvelle fois, votre punition sera doublée, menaça-t-elle.

Le châtiment de Rebecca fut plus dur que le mien. En plus de la condition « Risque », elle fut déchuë du rang de cadet pendant plusieurs semaines. Je savais qu'il n'était pas juste qu'elle soit punie plus gravement que moi, mais je ne m'en plaignis pas. Taryn, elle, ne put le supporter, et ne cessa de me traiter d'enfant gâtée pour m'en être tirée à meilleur compte que Rebecca.

Nous allâmes nous coucher toutes deux, trop honteuses pour parler à quiconque, ou même entre nous. Quand je me suis réveillée le lendemain matin, j'étais si nerveuse que je ne pus m'empêcher de vomir. Le petit déjeuner ne fit qu'empirer les choses.

Mon amie Eva se fit du souci, mais Taryn n'en eut que faire.

— Regarde ce que tu as retenu, dit-elle tout simplement.

« Retenir » est un concept scientologique impliquant que, lors d'une mauvaise action, vous retenez quelque chose qui vous retombera dessus. Un peu comme le karma, à la différence que chaque mauvaise action garantie une retenue. L'idée est que le thétan est la cause de cette autopunition, qu'il punit le corps du mal qu'il a fait.

Mr. Parker se fit l'écho de ce sentiment, ajoutant que je ne manquerais aucune de mes corvées sous prétexte de maladie. Tout ce que je voulais, moi, c'était pouvoir garder un peu de nourriture dans mon estomac. Je n'avais jamais été malade à ce point.

Rebecca et moi dûmes ensuite travailler en compagnie de Mr. Cathy Mauro, à l'écart du groupe. Cela aurait pu être pire, décidément : notre tâche consista à désherber le jardin de rocaille du cottage. Nous préférions être avec Mr. Mauro plutôt qu'avec Mr. Parker.

Nous ne fûmes pas autorisées à assister à la projection du spectacle anniversaire de la Dianétique. Tout le monde fut informé du fait que le début n'avait pas été enregistré par notre faute, et nos noms furent copieusement sifflés lors de cette annonce.

Mr. Parker garda ses distances la majeure partie de la semaine, mais le vendredi suivant, alors que mon père devait venir, elle me dit qu'il me faudrait lui avouer toute l'histoire. Je répondis que je le ferais, mais je n'en avais aucune envie, bien sûr. J'avais trop peur qu'il ait honte de moi. Lorsqu'il arriva, nous marchâmes tous deux vers l'aire de jeux, qui n'était utilisée que pour les pauses, à la rencontre de Mr. Parker, qui le salua d'un « Bonjour, Sir ».

Mon père était un cadre dirigeant de l'Église, et c'était ainsi qu'on devait s'adresser à lui. Cela me faisait toujours bizarre d'entendre mes parents appelés « Sir », car cela donnait l'impression qu'ils étaient les patrons de tout un chacun.

— Jenna vous a-t-elle informé de ce qui s'était passé la semaine dernière ? lui demanda-t-elle.

Mon père était très surpris.

— De quoi parle-t-elle, ma chérie ?

Je ne pus m'empêcher d'éclater en sanglots.

— Tout le monde ici est très méchant ! explosai-je.

Ce n'était pas du tout ce qu'il était convenu que je dise, mais je ne pouvais me résoudre à lui avouer une faute.

Le visage de Mr. Parker se crispa. La tournure des événements l'énervait visiblement. Elle apprit rapidement à mon père ce qui s'était vraiment passé, tandis que je sanglotais. Mon père la remercia et lui dit qu'il allait s'en occuper, puis il la pria de partir. Bien qu'effondrée, je ne pus m'empêcher de constater combien cela était étrange, tant j'étais habituée à ce que ce soit elle qui commande aux autres. Ce transfert du pouvoir était fascinant à observer.

Après cela, mon père me serra dans ses bras et me demanda pourquoi je m'étais enfuie comme ça. Je le regardai, me remémorant tout ce que j'avais subi depuis mon arrivée au Ranch. J'ai songé lui dire combien c'était dur pour moi, mais j'ai renoncé. Je ne pouvais pas. J'avais trop peur de le décevoir. Une autre cause m'en empêchait : la possibilité qu'il sût déjà tout, et crût cela nécessaire pour sauver la planète, le but de la Scientologie.

Une telle révélation aurait été insoutenable, aussi lui dis-je plutôt que j'étais triste, et que j'avais voulu voir comment était le monde des Wogs. Il sourit, considérant probablement mon plan comme une idée mignonne et rigolote, ce qui était frustrant. Ma tentative de fuite avait été désespérément sérieuse, en réalité. Mais il ne s'enquit pas plus de mes raisons profondes, que je me gardai de lui révéler. Une fois cette journée finie, cette affaire ne ressurgit plus.

Après le départ de mon père, Mr. Parker me jeta un regard noir, mais ce fut tout. Je n'étais plus vraiment inquiétée. J'ignorais si je m'étais suffisamment amendée ou si mon père avait parlé à quelqu'un de responsable. Quoi qu'il en soit, je fis ce que tout bon scientologue est supposé faire : ne pas poser de questions.

Chapitre huit

« Ma chère Jenna... »

Le temps s'écoulait lentement au Ranch ; celui-ci s'était pourtant graduellement transformé sous l'effet de nos corvées de pont. Il était maintenant méconnaissable, très loin de ce qu'il était à mon arrivée. La Grande Maison accueillait désormais le mess, les bureaux des adultes, de petits bureaux pour chaque chef de division des cadets, et le Centre de communication où arrivaient les lettres et les copies des rapports nous concernant.

Parallèlement à l'avancement des travaux du Ranch, je progressais au sein de mes études, validant formations après formations. Après ma fugue ratée, j'étais devenue plus docile, ce qui ne rendait pas le travail plus aisé. Mais comme j'admettais à présent ne pas avoir le choix, je m'évertuais plutôt à compléter les formations et à garder mon dossier éthique le plus propre possible, afin de pouvoir un jour sortir diplômée du Ranch et ne jamais plus y remettre les pieds.

Je voyais de moins en moins ma mère. La plupart de nos conversations se tenaient par téléphone, une fois par semaine, ou plus souvent par lettre. Ses lettres étaient à la fois informatives et sentimentales, et je les conservais chacune précieusement dans une boîte, rangée dans mon dernier tiroir. Dès que je me sentais seule, je les sortais de là et les lisais encore et encore. Lire ses lettres, aussi brèves soient-elles, me donnait toujours l'impression qu'existait hors du Ranch un endroit pour moi, où quelqu'un m'aimait.

Très chère Jenna-mour,

Nous sommes samedi matin et je suis assise sous le porche. J'ai pensé à toi au moins cent fois alors j'ai décidé de t'écrire. C'est difficile de te joindre au téléphone. Tu me manques tellement. Je me rends bien compte que je ne suis pas une mère normale, qui ne serait jamais très loin de ses enfants – en fait, je n'ai presque pas été là depuis deux ans.

Mais ne va pas t'imaginer une seconde que je t'aime moins pour autant. Tu es tout pour moi ! Tu es la lumière la plus vive de ma vie. Tu grandis pour devenir meilleure et plus intelligente encore que je ne l'avais espéré. Tu es si fine et si perspicace que j'en reste bouche bée. Ton père et moi sommes très fiers de toi.

Les choses vont bien, ici. Plutôt humides, mais bon, c'est la Floride !

J'ai envoyé des photos de moi à papa. Elles sont atroces, mais tu pourras les regarder quand même, histoire de savoir au moins à quoi je ressemble.

Je t'appellerai demain.

Je t'aime !

Maman

Des mots tels que ceux-ci me réchauffaient toujours le cœur. Ce n'était certes pas une mère normale, mais sa mère à elle n'avait pas été très normale non plus. Maman avait douze ans quand sa mère, Janna Blythe, l'entraîna dans l'Église. Fumeuse invétérée, Janna était plus intellectuelle que maternelle, et dotée d'un humour très pince-sans-rire. Elle enseignait l'anglais et, quand elle n'avait pas cours, elle arrondissait ses fins de mois chez un assureur. Ainsi, Janna travaillait tout le temps, si bien que ma mère et ses nombreux frères et sœurs étaient toujours gardés par des baby-sitters, jusqu'à ce qu'ils deviennent assez grands pour se garder mutuellement.

Janna était diplômée d'anglais à l'université de l'Illinois, et c'était une lectrice avide. Par esprit de contradiction, elle lisait de la science-fiction, genre qui, à son époque, était considéré comme de la littérature de gare. Les livres de L. Ron Hubbard lui firent une impression si forte qu'elle voulut tout lire de lui, ce qui la poussa vers *La Dianétique* en 1957, année de naissance de ma mère. Après cette lecture, grand-mère Janna se mit à employer les techniques de soin *new age* présentées dans l'ouvrage, sur chacun de ses neuf enfants : Griffée, Jennifer, John, Mickey, ma mère, Teresa, Mary, James et Sarah. La famille était très pauvre, et la Dianétique paraissait lui économiser bien des visites chez le médecin. Janna adorait l'approche rationnelle qu'elle proposait, ainsi que sa faculté de rendre aux gens le contrôle sur leur propre vie et de les aider à affronter leur passé, quel que soit leur âge.

Durant des années, son utilisation de la Dianétique fut cantonnée à cela. Et puis, un jour de 1969, elle vit un exemplaire du livre dans la vitrine d'une mission scientologue et poussa la porte. Dès lors, elle ne put plus s'en passer. Elle commença à suivre des formations et, deux ans plus tard, avec le soutien de grand-père Bill, elle décida de déménager toute la famille à Los Angeles. Là, la famille entière entra dans la Sea Org, et établit résidence sur un de ses bateaux, *l'Excalibur*.

Mes grands-parents se rendirent compte bien vite que la Sea Org

réclamait un investissement personnel plus que substantiel. Après quelques mois, ils réalisèrent que ce n'était pas pour eux. Mon grand-père, en particulier, n'était pas satisfait des conditions de vie des enfants, qu'il leur faille par exemple dormir sur des matelas à même le sol. Tandis que Bill et Janna s'apprêtaient à partir, ils furent surpris d'entendre ma mère leur avouer qu'elle désirait rester. Elle adorait pour sa part que la Scientologie traite les enfants comme de mini-adultes, avec les responsabilités mais aussi avec le respect que cela entraînait. Et, au-delà de cela, elle se sentait faire partie d'un mouvement mondial et qui gagnait en vigueur ; la Dianétique et la Scientologie étaient nouvelles dans le paysage spirituel, pas beaucoup plus âgées qu'elle.

Mon grand-père Bill essaya à toute force de persuader ma mère de les suivre. Il refusa de signer le formulaire de tutelle. Bien des années plus tard, ma mère m'apprit comment, lorsque les autorités qui soupçonnaient de mauvais traitements envers les enfants vinrent inspecter les bureaux, elle fut cachée à leur vue. Les pouvoirs publics cherchaient également les enfants manquant à l'obligation de scolarisation, si bien que ma mère dut être envoyée au Portugal rejoindre son frère à bord de l'*Apollo*, amarré au port de Lisbonne, d'où on ne pourrait exiger d'elle qu'elle aille à l'école.

Être séparée de ses parents ne fut pas une rude épreuve pour ma mère. Peut-être sa séparation avec moi fut-elle rendue plus facile de ce fait. Adolescente à l'époque, elle se régala de cette distance ; peut-être imaginait-elle, consciemment ou inconsciemment, qu'il en serait de même pour moi, malgré mon plus jeune âge.

Aussi belles qu'étaient les lettres de ma mère, elles ne pouvaient toutefois compenser son absence. Elles me redonnaient courage, mais dans le même temps me rappelaient qu'elle ne reviendrait pas avant plusieurs mois :

Chère Jenna,

Merci beaucoup pour ta lettre. Je l'ai reçue aujourd'hui et j'en suis ravie.

Le papier sur lequel tu l'as écrite ressemble à ce papier que les gens utilisent pour mieux écrire en majuscules. Et je vois à ton écriture que tu améliores beaucoup tes majuscules, ce qui est très bien. Je t'appellerai décidément dans la semaine...

Je suis heureuse que Sarah Kitty aille bien. Je m'inquiète parfois pour elle en pensant qu'elle n'a personne avec qui jouer puisque je ne suis pas là, mais je suis sûre que toi et Justin jouez avec elle le week-end, ce qui est parfait. Aime-t-elle toujours l'herbe que vous faites pousser exprès pour elle ? En a-t-elle besoin de plus encore, maintenant ?

J'ai été très surprise d'apprendre dans ta lettre que Sterling ne mesure plus que trois centimètres de moins que Justin. Cela veut dire

que Sterling a beaucoup grandi, très bien !

Quelles coupes de cheveux vous font-ils ? Est-ce que Justin a le même genre de coupe que celle de la dernière fois, avec les pattes très très courtes et le dessus plus long ?

Je regardais un magazine l'autre jour et j'ai vu cette coupe de cheveux... Un style qui te conviendrait parfaitement. Il faut que tu les laisses pousser jusqu'aux épaules, y compris ta frange, et alors ils seront assez longs pour que nous t'emmenions dans un institut de beauté pour te faire cette coupe et ce sera magnifique...

Tu me demandes si je vis dans un appartement, eh bien oui. La résidence s'appelle Hacienda Gardens, et j'habite un des appartements de l'Hacienda... Il est très joli et tout juste refait.

Mon bureau est très joli aussi... Ainsi, l'avantage de vivre en Floride est que j'ai un bel endroit pour travailler et un bel endroit pour dormir. Mais je donnerais volontiers tout ça pour t'avoir avec moi. Peut-être pourrais-tu passer me voir deux jours avant d'aller dans le New Hampshire ? Ce serait chouette. Je ne crois pas que tu sois déjà allée en Floride, mais Justin, lui, y est né. Il pourrait venir aussi et visiter tous les coins où on l'emmenait petit.

Je suis désolée de devoir te dire ça, mais je dois rester ici encore un peu, peut-être même pour quelques mois. Mais je ferai installer une ligne de téléphone pour que je puisse te parler plusieurs fois par semaine au Ranch. Je peux aussi m'arranger pour venir (prendre l'avion) de temps en temps durant ces quelques mois. De cette façon nous pourrions nous voir un peu, ce ne sera pas si mal.

Tu me manques beaucoup, et je t'aime encore plus.

Je regarde tes photos et je lis tes lettres qui représentent tant pour moi. Je sais que tu comprends que j'ai un travail très important ici, et que c'est pour ça que je reste pour le faire...

Je t'aime beaucoup,

Maman

Cette communication longue distance rendait extraordinaire tous les moments que nous passions ensemble. Pour la voir lorsqu'elle rentrait à l'Int Base, il me fallait remplir des formulaires afin d'obtenir la permission de quitter le Ranch. C'était éprouvant de devoir en passer par là, mais je me débrouillais toujours pour décrocher cette autorisation.

Ma mère revenait d'ordinaire pour les fêtes de la Scientologie ou de la Sea Org, qui ont lieu au mois d'août. Je la voyais alors toute la journée durant.

Le Sea Org Day était un sacré spectacle. Les gens passaient des semaines à se préparer pour l'événement. Parfois, nos corvées de pont étaient transportées à la Base, où nous préparions le banquet. Nous

travaillions alors aux côtés du personnel de cuisine, à trancher des rondelles de charcuterie ou à cuire du pain. Nous aidions également à préparer et nettoyer la salle. J'aidais Tammy, la chef steward, à dresser les tables. Elle m'apprit de drôles de manières de plier les serviettes. Elle me laissait aussi décorer de mes dessins les bulletins de vote, distribués à la fin de chaque repas. Les invités devaient donner une note au service et une note au repas, qui serviraient de statistique pour Tammy et le personnel de cuisine. Oncle Dave et tante Shelly savaient que j'étais l'artiste responsable de la décoration des bulletins, et ils aimaient bien noter mes œuvres d'art. Le plus haut vote possible était un sept, mais il m'accordait toujours des scores bien plus gros, dans les environs du million.

Tante Shelly m'aimait beaucoup, et je le lui rendais bien. Lorsque nous parlions à table ou autour de la piscine durant les festivités, elle me demandait toujours comment j'allais. Elle m'en apprit beaucoup sur la nutrition, un sujet qui la passionnait, ce qui m'aida considérablement dans mon rôle de MLO. Elle était très pragmatique mais aussi douce et aimante, et plutôt drôle.

En travaillant en cuisine avec Tammy, j'avais pu assister aux répétitions de la Garde d'Honneur de la Sea Org. Ses membres étaient vêtus d'uniformes tout blancs, comme les marins de l'U.S. Navy, comportant des gants, un chapeau, un cordon, des médailles et un grade. Ils défilaient au rythme de la musique diffusée par les enceintes, faisant tourner leurs bâtons et exécutant des pas à la chorégraphie minutée. Certains portaient en plus des drapeaux aux armes de la Sea Org ou de la Scientologie. D'autres, alignés en deux rangées face à face, croisaient leurs épées au-dessus de leurs têtes et formaient ainsi une haie d'honneur pour les hauts cadres. C'était très chouette à regarder. Professionnelle autant qu'inspirante, cette performance ne manquait jamais de me donner très envie de rejoindre la Sea Org.

Le jour suivant le Sea Org Day était férié, dédié à tout un tas d'activités réjouissantes. Ainsi, enfoncé dans le sol d'Int Base se trouvait le *Star of California*, une reconstitution de bateau, un clipper à taille réelle, sur lequel nous montions pour profiter de sa piscine, de ses parasols en chaume, de ses vestiaires et de son bar à smoothies. Cette piscine était en théorie réservée à oncle Dave, mais lors du Sea Org Day, il ouvrait son usage à tous et y organisait des compétitions de natation ou autres.

Tout le monde s'amusait. Outre les courses à la nage, il y avait des matchs de football et de basket. On pouvait tout aussi bien faire trempette dans le lac ou se faire un pique-nique à base de hot-dogs et de hamburgers. La Base ne manquait pas de terrains pour tous les sports imaginables, mais ils ne servaient que lors du Sea Org Day.

Le soir, tout le monde retournait à sa couchette pour revêtir sa tenue de

soirée, et revenir à l'Int pour un long dîner délicieux. Je m'asseyais toujours à la table de mon père, et de ma mère si elle était là. À la demande de mes parents, j'allais parler avec oncle Dave et tante Shelly à leur table, durant une vingtaine de minutes environ pendant lesquelles ils me demandaient des nouvelles de mes formations et me racontaient des blagues. J'étais heureuse que tante Shelly s'intéresse à moi. Ma mère au loin, il était bon de bénéficier de l'attention sincère d'une femme de ma famille plus âgée que moi.

J'attendais également Noël avec impatience car avec lui viendrait deux ou trois jours fériés d'affilée, une période suffisante pour que ma mère quitte Clearwater et se joigne à nous. Ma famille ne fêtait pas Noël en tant que fête religieuse. Tout commençait quand les enfants se rendaient à l'Int Base pour la traditionnelle Beer & Cheese Party de la Sea Org, même si, bien évidemment, les enfants n'étaient pas autorisés à boire de la bière. D'ailleurs, les adultes de la Sea Org eux-mêmes ne buvaient jamais, excepté lors de cette fête. La bière contient de l'alcool, qui affecte l'esprit et devra donc être traité plus tard au moyen de méthodes scientologiques. De plus, il est interdit d'étudier la Scientologie durant vingt-quatre heures après toute consommation d'alcool, décidément loin d'être encouragée par l'Église.

Ainsi, même lors de la Beer & Cheese Party, la plupart des adultes buvaient de la bière sans alcool. Oncle Dave aimait pointer du doigt ceux qui osaient boire du « vrai » alcool et s'enivrer. Une fois, il demanda à un invité un peu rougeaud de venir à sa table où se tenaient aussi mon père, ma mère et quelques autres hauts cadres.

— Russ ! dit-il de son habituelle voix tonnante.

— Oui, Sir ?

Russ pâlit à vue d'œil.

— Que buvez-vous ?

— Du Baileys, Sir, répondit Russ, l'air penaud.

— Ah, ah ! s'exclama mon oncle, avant de lui commander de s'éloigner, comme s'il ignorait pourquoi Russ se tenait devant sa table. Eh bien, reprit-il, voilà un secret à côté duquel j'étais passé.

Les autres adultes exprimèrent leur accord à l'unisson. Une belle démonstration de force.

— Combien sont bourrés comme des culs à votre avis ? demanda Dave, avant de se souvenir que j'étais à la table. Pardon Jenny ! s'écria-t-il alors en se tournant vers moi, un grand sourire aux lèvres.

Il m'appelait souvent « Jenny » plutôt que « Jenna », tout comme mon frère le faisait, ce qui était plus familier.

— Je ne devrais pas dire de gros mots, dit-il en s'excusant. Est-ce que je te dois une pièce, pour ça ?

Je lui répondis que non. Nous jurions comme des charretiers au Ranch,

tout comme la plupart des membres de la Sea Org. Mais je me demandais ce que ce juron signifiait.

— Qu'est-ce que ça veut dire, bourrés comme des culs ? demandai-je, ce qui déclencha le rire de tout le monde, à l'exception de tante Shelly qui me prit à part et m'expliqua que l'alcool était mauvais et qu'il rendait parfois soûl.

Le jour suivant la Beer & Cheese Party, tout le personnel de la Base était au repos. Presque tous profitaient de cette journée pour se rendre à la station de ski Big Bear, en Californie, à une heure et demie de route de Int, dans un car loué pour l'occasion. Nous faisions de notre côté cavalier seul car mon père avait une voiture, ce qui était plutôt rare dans la Sea Org. C'était une BMW. Dave, de son côté, avait une Mazda RX7. Je ne comprenais pas pourquoi cela impressionnait tant de monde, mais c'était bien le cas. Mon père adorait sa BM rouge, au point que je me demandais parfois s'il ne l'aimait pas plus que moi. Je lui ai même posé la question, une fois, ce qui parut l'offenser grandement. Il m'assura que non.

Une fois dans la station, notre famille passait la nuit dans un endroit bien plus confortable que le reste du personnel. L'année de mes neuf ans, nous avions séjourné dans une énorme maison à Arrowhead, composée d'une myriade de chambres, d'un loft et d'un jacuzzi d'intérieur. Les enfants avaient dormi dans le loft. Beaucoup de scientologues membres de ma famille du côté de mon père étaient présents : oncle Dave et tante Shelly, le père de mon père, grand-père Ron, et sa femme Becky, mes parents, et un homme que j'appelai oncle Bill. Ce n'était pas vraiment mon oncle, juste un bon ami de mon père de très longue date. Cette maison appartenait à un scientologue du nom de Paul Haggis, scénariste et réalisateur à Hollywood, que Bill connaissait bien, ce pourquoi il lui avait laissé la maison à disposition.

Ce Noël fut bien différent de tout autre jour à l'Église. Nous nous assîmes tous autour du feu pour ouvrir nos cadeaux. Mon père et ma mère m'avaient offert des pantoufles, un pyjama et un album. Ma grand-mère du New Hampshire m'avait envoyé un jeu de perles à tisser. C'était génial, car je n'avais aucun jouet au Ranch, hormis les peluches sur mon lit. Le cadeau d'oncle Dave et tante Shelly était une boîte en porcelaine de chez Tiffany's, bleue, avec un ruban de porcelaine blanc. Je ne savais pas bien à quoi elle pouvait servir, mais elle était très jolie.

Après deux jours passés à Big Bear, nous retournions à l'Int Base pour un grand dîner-spectacle de Noël. Nous entonnions des chants, présentions une pièce de théâtre ou autres distractions dûment préparées pendant des semaines au Ranch. Les autres enfants semblaient terriblement embarrassés de se donner ainsi en spectacle, mais quant à moi, j'éprouvais un grand bonheur à me retrouver sur scène, et je n'en aimais Noël que plus encore. Après cela, tous les gens de la Base participaient à une soirée dansante. Parfois, oncle Dave et tante Shelly

restaient à les observer, assis dans un coin.

Tante Shelly me parlait souvent, que ce soit pour me vanter les mérites du jus de carotte ou m'apprendre que le pop-corn et les cacahuètes étaient ce qu'il y avait de pire. Elle prenait des nouvelles de mon parcours scolaire et me rappelait l'importance de bien clarifier mes mots, afin de pouvoir compléter mes formations au plus vite. Elle s'intéressait plus à mes études que tout le monde, ou presque.

Il nous arrivait de nous rendre dans la salle de billard d'oncle Dave durant les danses. On y trouvait un billard, bien sûr, mais aussi beaucoup d'autres jeux, un canapé en cuir, des chaises confortables et un téléphone qui ressemblait à un canard colvert avec lequel j'avais toujours envie de jouer. Dans cette pièce, le bar bruissait toujours de l'activité de serveurs à l'écoute du moindre des besoins des dirigeants présents. Ceux-ci parlaient constamment, je n'avais pas la moindre idée de quoi. J'étais juste ravie d'être avec mes parents et tous les autres.

Tout le monde me traitait bien à l'Int. Lorsque je parcourais la salle de danse, des connaissances m'attrapaient par le bras pour me saluer et m'embrasser. Où que je regarde, les visages étaient avenants, ce qui me changeait beaucoup du Ranch. J'étais alors submergée par le désir d'en finir au plus vite avec ma préparation là-bas pour venir enfin travailler à l'Int Base, où tout le monde m'appréciait. Mon ami Jamie avait bien tenté de m'avertir que les gens n'étaient gentils avec moi que dans la mesure où j'étais la nièce de David Miscavige, mais j'étais persuadée qu'il se trompait. Je les connaissais tous, et je croyais à leur amitié.

À la fin de la danse, notre famille se retirait dans ses appartements. Maman et papa me demandaient d'écrire des mots de remerciements à tous ceux qui m'avaient offert des présents, mais je savais qu'il s'agissait tout particulièrement de Dave. À en juger par la façon dont chacun les traitait, je comprenais qu'oncle Dave et tante Shelly devaient être très importants. Ils étaient constamment entourés par des serveurs qui leur apportaient à manger et exauçaient le moindre de leur désir. C'était également le cas de mes parents, qui eux aussi étaient dans leurs petits souliers quand ils s'adressaient à Dave.

Le jour suivant, les enfants rentraient au Ranch et retrouvaient leur train-train habituel. C'était dur, pour plusieurs raisons, mais tout spécialement parce que je savais que je ne reverrais pas mes parents ensemble avant très longtemps.

La perspective de mon anniversaire, le 1^{er} février, rendait cette période après Noël plus facile à supporter. Mes parents ne seraient pas présents, à moins qu'il ne tombe un dimanche, mais je le fêterais tout de même avec mes amis, ce qui consisterait simplement en un gâteau servi au dîner et un « Bon anniversaire » entonné en chœur. Mon père et ma mère, quand

elle était là, m'apporteraient un autre gâteau le dimanche matin. Et des cadeaux, aussi.

C'était pendant les jours comme mon anniversaire que ma mère me manquait le plus. Juste avant celui de mes dix ans, elle me fit une immense surprise. Elle m'appela au Ranch pour m'annoncer que je le passerais avec elle à Clearwater, en Floride. Recevoir un appel téléphonique au Ranch était tout une histoire car il n'y avait qu'un combiné disponible pour tous, et informer quelqu'un qu'il avait un coup de fil pouvait prendre un temps fou. Et quand enfin vous décrochiez, il était pénible de parler car une autre personne, un adulte en général, se tenait là, attendant d'utiliser le téléphone à son tour. Aussi, que je reçoive l'appel ou que je le passe, il me fallait être brève lorsque j'avais ma mère au bout du fil, ce qui n'arrivait au mieux qu'une fois par semaine – à moins que je ne l'appelle le dimanche matin depuis l'appartement de mon père.

Heureusement cette fois-ci, l'annonce de ma mère avait été à la fois courte et merveilleuse. J'étais très impatiente. Mon frère était né à Clearwater, et j'allais enfin pouvoir rencontrer les amis de maman et voir toutes ces choses dont elle me parlait dans ses lettres.

Cela semblait presque trop beau pour être vrai. Je n'avais jamais espéré meilleur présent. J'allais la voir, non pas un jour ou deux, mais des jours et des jours durant ! Cette simple pensée me comblait d'excitation.

Chapitre neuf

Clearwater

Ce vol pour la Floride fut ma première excursion en solo dans le monde des Wogs. La nuit précédente, je faisais mes valises quand Ana, la secrétaire de ma mère, vint me chercher. J'embrassai Justin, BJ et Kiri et montai dans la voiture d'Ana qui m'emmena à l'aéroport. Là, Ana me confia à une hôtesse qui m'épingla un badge sur la chemise et m'installa dans l'avion.

C'était étrange et un peu écrasant de me retrouver ainsi seule, livrée à moi-même au milieu des Wogs. Une dame me demanda où j'allais. Je lui répondis que j'allais à la Flag.

— Tu veux dire à Fort Lauderdale ? dit-elle.

— Non, à Clearwater, répondis-je.

— Oh, il faut que tu ailles à Tampa, alors !

Je lui demandai en retour si c'était au même endroit que Clearwater, et elle me dit que c'était tout près. J'ai passé les cinq heures de vol restantes à demander autour de moi si on arrivait bientôt et, contre toute attente, tout le monde fut très amical.

Une fois descendue de l'avion, je fus frappée par le nombre d'étrangers présents dans l'aéroport de Tampa, certains tenant des écriteaux avec des noms, d'autres attendant des amis ou de la famille. Je n'ai vu personne qui m'attendait, moi, et la perspective de devoir chercher ma mère parmi cette foule de visages inconnus m'effraya. Heureusement, je la repérai avant que la panique ne me gagne tout à fait. Elle était encore plus belle que dans mes souvenirs. Je marchai à sa rencontre, sans qu'elle ne semble me remarquer. Son regard passait loin au-dessus de ma tête.

— Maman, c'est moi ! criai-je en me jetant dans ses bras.

— Mon Dieu ! dit-elle, très surprise. Je ne t'avais pas reconnue !

Elle sourit et rit en m'embrassant. Quand parvint à mes narines l'odeur de son shampoing parfumé aux fleurs, une vague de soulagement me

parcourut : à plus de trois mille cinq cents kilomètres du Ranch, j'étais à la maison, parce que maman était là.

Ma mère était venue à l'aéroport avec un type nommé Tom. Elle n'avait jamais aimé conduire et comme le trajet pour aller à l'aéroport ne lui était pas familier, Tom jouait le rôle de chauffeur pour la journée. Ayant grandi au sein de la Sea Org, elle avait pour habitude d'emprunter les bus et les transports variés mis à disposition. L'achat d'une voiture excédait le budget de la plupart de ses membres, surtout en tenant compte du coût de l'assurance et de l'essence. Les seuls à posséder une telle rareté l'avaient achetée avant de s'engager dans la Sea Org, ou disposaient d'une autre source de revenus. De très rares individus se voyaient assigner une voiture par l'organisation, eu égard à leur fonction et leur rôle. C'était le cas de ma mère, à qui on avait confié une berline Honda dorée.

Maman m'avait parlé de Tom et de sa femme Jenny lors de nos conversations téléphoniques hebdomadaires. Elle les connaissait depuis longtemps, et tous deux travaillaient sous ses ordres. Elle m'avait décrit Tom comme quelqu'un d'extrêmement gentil qui avait conservé son cœur d'enfant. Je compris vite ce qu'elle entendait par là. Dans la navette qui nous amenait au terminal principal, il insista pour que nous lâchions les barres et essayions de tenir debout lors des accélérations. Cela me suffit à l'accepter tout à fait !

Une fois hors du terminal, l'humidité de la Floride me saisit. J'étais suffoquée que quiconque puisse avoir suffisamment d'oxygène dans une telle atmosphère. Dans la voiture, Tom enclencha la climatisation et nous sauva la vie.

Ma mère habitait le Hacienda Gardens, un complexe résidentiel rose, de style espagnol, sur North Saturn Avenue, où elle disposait de son propre appartement et d'un chat nommé Poncho. Planté de palmiers, le complexe comptait huit bâtiments, une piscine et une cantine. Nous pénétrâmes dans l'immeuble L, où je remarquai qu'une personne de la sécurité montait la garde devant sa porte, comme un garde du corps. Lorsqu'il vit ma mère, il la salua.

— Bonjour, Sir ! dit-il plein d'enthousiasme.

— Bonjour, Bruce, répondit ma mère avant d'entrer dans son appartement.

Là, une jeune adolescente nous souhaite la bienvenue. Elle portait un uniforme bleu, du genre de celui que portaient ma mère et mon père à la Base : un pantalon marine, une chemise bleu ciel à manches longues et au col amidonné, une cravate et un badge.

— Bonjour, Sir ! dit-elle à ma mère et à Tom, avant de se pencher vers moi. Tu dois être Jenna ! J'ai tellement entendu parler de toi !

Je lui souris timidement, puis elle se tourna vers ma mère.

— Je viens de ranger le linge, le casse-croûte est sur la table, et je serai

juste à côté dans l'appartement L2 si vous avez besoin de moi.

Ma mère acceptait toute cette sollicitude sans sourciller, mais quant à moi, j'en fus estomaquée. Je n'en revenais pas du niveau de service dont elle disposait. Elle était cadre dirigeant de la Commodore Messenger's Organization International, la CMO.

La CMO était une partie essentielle de la direction. Elle était composée à l'origine des messagers de confiance de L. Ron Hubbard. C'est encore aujourd'hui une division très prestigieuse de la Sea Org ; on décourage d'ailleurs ses membres de fraterniser avec leurs collègues des autres divisions. Ma mère était un des cadres les plus haut placés de la CMO. Elle faisait également partie du Watchdog Committee, la plus haute instance managériale de l'Église. C'était très clairement une personne importante, qui occupait un poste important, ce qui m'emplissait de fierté.

— Super. Merci, Sharni, dit ma mère.

Sharni était un des messagers de la CMO à Clearwater, et elle était entre autres responsable du bien-être de ma mère et de plusieurs autres de ses cadres.

Ma valise posée, ma mère me fit visiter l'appartement. Plus grand et plus luxueux que celui qu'elle occupait avec mon père et les Rinders à l'Int, il était de plus à son usage exclusif. À l'Int, leur appartement partagé avait deux chambres, celui-ci en avait trois, toutes pour ma mère et les invités de passage. La salle de bains était équipée d'un jacuzzi.

En plus d'être spacieux, il était splendide, partout décoré de carreaux en faïence d'inspiration latine. Tous les meubles étaient élégants, jusqu'au grand miroir très orné de l'entrée sous lequel se trouvait un plein bol de bonbons. À chaque fenêtre, des rideaux brodés dissimulaient des voilages. On trouvait même une télévision dans le salon, cachée dans l'armoire. Nous marchâmes jusque dans la salle à manger, où un plateau très élaboré contenant des fromages français et des fruits nous attendait sur la table, accompagné de grands verres de jus de pastèque fraîchement pressée, avec des pailles. J'ouvris le réfrigérateur pour y trouver absolument tout, depuis le pâté qui me parut répugnant, jusqu'au jus de pêche et aux muffins anglais. J'étais stupéfaite que tant de nourriture appétissante puisse être à portée de main.

Je ne pouvais plus contenir mon excitation. Ma chambre était équipée d'un grand lit double sur lequel s'étaient un édredon molletonneux et sa housse à fleurs. Je sautai dessus et me grisai de son odeur délicieuse et de sa douceur, de sa façon de m'engloutir, si éloignée de mes draps du Ranch. Ma chambre comportait également deux placards et une grande commode, alors que je n'avais pratiquement pas de vêtements. Aurais-je amené ma garde-robe entière, je n'aurais rempli qu'un ou deux tiroirs, puisque je portais surtout l'uniforme. Il y avait même un téléphone dans ma chambre, si bien que je pouvais appeler mon père quand je le voulais.

J'ai sorti avec beaucoup de précautions ma collection de CD et les ai disposés sur le dessus de la commode. J'apportais de la musique partout où j'allais. Maman me dit qu'elle avait à faire au bureau, mais elle voulait que je l'accompagne afin qu'elle me présente tout le monde, ce qui me fit plaisir. Vingt minutes plus tard, nous nous garions près d'un grand immeuble en béton sur North Fort Harrison Avenue. On l'appelait le WB, le West Coast Building, car en ces lieux se trouvait l'équipe dirigeante techniquement rattachée à l'Int Base, située, elle, sur la côte ouest.

Tandis que nous y déambulions, tout le monde saluait ma mère d'un « Bonjour, Sir ». Nous prîmes un vieil ascenseur mécanique pour nous rendre dans un hall comprenant son bureau, au troisième étage, où s'affairaient des messagers.

Maman partageait son bureau avec Alison, sa secrétaire, Tom et sa femme Jenny. Tom était le commandant du CMO à Clearwater, et Jenny l'une de ses dirigeantes. Les locaux étaient agréables, dotés de meubles en bois, d'un tapis brun clair et de stores en bambou. Le bureau d'oncle Dave était au fond de ce vaste hall, à côté de celui de tante Shelly, de dimensions plus modestes. Il y en avait également d'autres, pour toute son équipe. Il n'était pas présent ce jour-là, pas plus que tante Shelly, mais ces bureaux restaient à leur disposition en permanence. Une kitchenette complétait les lieux, un plateau-repas tout préparé sur la table, des placards et un réfrigérateur remplis de provisions diverses et variées. Au Ranch, la notion même de casse-croûte était prohibée ; il nous était interdit de prendre de la nourriture en cuisine entre les repas. Un de mes amis s'était même vu administrer des conditions basses pour en avoir dérobé.

Maman m'informa que nous déjeunerions dans la salle de conférences en compagnie de tout le monde. J'y attendis l'heure de midi, parfois distraite par la vue d'un messager, une adolescente en pleine préparation du repas. Elle se présenta à moi, son nom était Valeska.

— Je t'ai commandé un hamburger, parce que je ne savais pas trop ce que tu voudrais, me dit-elle en souriant.

Quelques minutes plus tard, un homme plus âgé, vêtu d'un smoking, entra dans la salle de conférences et se mit à parler avec un accent français à couper au couteau. La seule chose que je parvins à comprendre était qu'il s'appelait Steve, parce que Valeska me l'avait dit avant. Des serveurs français en smoking, voilà qui n'était pas dans mes habitudes. Je le contemplais, stupéfaite, tandis qu'il disposait avec soin mon assiette et son hamburger devant moi, ainsi que tout le reste du repas sur la table. Valeska m'apprit que tout cela avait été cuisiné à l'Hibiscus, le plus cher et le plus épicurien des trois restaurants du Fort Harrison Hotel, un établissement détenu par la Scientologie où résidaient les scientologues

publics invités quand ils étaient en ville. Il proposait des services de grande qualité, trois restaurants et plus de deux cents chambres, ainsi que quantité de formations disponibles sur place et une grande concentration de scientologues. Steve, membre de la Sea Org, travaillait à l'Hibiscus, et notre commande avait été préparée selon toutes nos spécifications. J'adorai l'idée que nous puissions commander ce que nous désirions et préciser encore la façon de le préparer.

Dès que Valeska eut fini de dresser la table, les adultes affluèrent. Ils parlaient entre eux, mais je me régalais tant avec mon hamburger que je n'y prêtais guère d'attention. C'était la meilleure chose que j'avais jamais mangée. Tom semblait apprécier son repas lui aussi. Ma mère avait commandé du poisson, servi en pâte feuilletée avec un brin de persil sur le côté pour décorer l'assiette.

Le soir venu, ma mère demanda à Tom de me raccompagner à la maison. J'étais déçue qu'elle ne vienne pas avec nous, mais j'étais malgré tout très à l'aise avec Tom. Il était drôle et plutôt charmant. De retour dans l'appartement, je fus ravie de constater que quelqu'un avait débarrassé et rangé mes affaires. Mieux encore, maman avait déposé un peu de son shampoing aux fleurs dans ma salle de bains.

Alors que je m'installais, Sharni entra et m'expliqua comment allait se passer ma semaine.

— Jenna, ta maman a beaucoup de travail, commença-t-elle. Elle reste au bureau jusque très tard le soir, c'est donc moi qui vais m'occuper de toi en attendant.

Je me sentis d'abord frustrée de ne pouvoir voir ma mère autant que je l'aurais souhaité. C'était toutefois beaucoup plus que d'habitude, et la nouveauté de toutes choses autour de moi m'a facilement distraite de cette déception.

Sharni m'amena à la piscine, et nous nageâmes un peu toutes les deux. Disposer d'une telle plage de repos était pour moi inhabituel, et j'y prenais grand plaisir. Une fois séchées, elle m'emmena même à la cantine chercher des sucettes. Tandis que nous nous en délections, Sharni me montra du doigt Spencer, un garçon qu'elle aimait bien. Il paraissait un peu niais, et le simple fait d'apprécier un garçon me sembla très curieux. Au Ranch, il était formellement interdit d'avoir un petit ami. On ne pouvait sortir avec quelqu'un qu'une fois atteint l'âge de se marier, et nous étions bien trop jeunes pour cela, avoir un petit ami n'avait donc pas de sens : voilà l'argument qu'on nous servait. Un simple flirt pouvait suffire à nous attirer des ennuis et à se voir assigner des conditions basses.

Puis nous sommes remontées à l'appartement et j'ai appelé ma mère au bureau pour la prévenir que j'allais me coucher, en espérant qu'elle soit sur le chemin du retour. J'avais bien sûr envie qu'elle soit là mais, à la vérité, j'avais surtout peur de dormir seule dans cette chambre. Il n'y

avait peut-être pas de coyotes en Floride, mais j'étais effrayée tout de même. J'étais d'ordinaire très entourée la nuit, dans le dortoir que je partageais avec sept autres filles. Ma mère ne rentrerait pas tout de suite, aussi Sharni accepta-t-elle de rester avec moi jusqu'à son retour. Quelle que fût l'heure de celui-ci, je ne la revis pas avant le lendemain.

Ce matin-là, Sharni me réveilla d'une manière très agréable. Elle posa une main sur mon épaule et me secoua doucement en murmurant « Lève-toi et brille », ce qui me changeait du « Debout tout le monde ! » hurlé dans le Ranch. De plus, on m'avait accordé une grasse matinée : il était déjà huit heures.

Je me suis rendue dans la cuisine où je trouvais ma mère en robe de chambre, devant la télévision. Je fus surprise de la voir ainsi confortablement installée devant un programme public, en dépit des règles de la Sea Org, tout du moins de celles régnant dans la Base. Elle m'avoua adorer cette émission qu'elle regardait tous les matins pendant son petit déjeuner. Pour moi, regarder ainsi la télévision était la friandise suprême. Nous pouvions voir des films le week-end, mais je n'avais pas regardé la télé depuis notre départ de Los Angeles.

Sharni avait préparé un bol de céréales chaudes et une assiette contenant deux œufs pochés accompagnés d'un toast sur la table de la salle à manger. Au Ranch, seuls les adultes avaient droit aux toasts, car il n'y avait qu'un seul grille-pain. Encore une friandise aussi bienvenue que surprenante ! Mon petit déjeuner fini, j'allai trouver maman dans sa chambre qui se préparait pour aller au travail. Je la regardai se sécher les cheveux et les friser devant la glace de sa coiffeuse. Elle était si belle et élégante, j'admirais tout en elle, comme si elle avait été une star du cinéma menant en Floride une vie glamour à mon insu. Cette vie tournait autour de son bureau et de ses amis, on la servait selon ses désirs, elle prenait soin d'elle et travaillait dur pour le bien de tous.

Sa coiffure achevée, elle enfila son uniforme. Elle portait la chemise en coton égyptien réservé aux dirigeants, quand le reste de l'équipe devait se contenter pour les leurs d'un mélange coton polyester. Son nom était brodé sur sa veste du CMO aux larges épaulettes rendant évidente sa condition d'officier. La voir ainsi vêtue était enthousiasmant. Elle tenait le rang de lieutenant de vaisseau, troisième rang le plus élevé de la Sea Org.

Je dus me préparer aussi car je devais me rendre au WB en même temps que ma mère. Dans le parking, le personnel en chemise parfaitement repassée et pantalon sombre s'entassait dans les bus de la Sea Org à destination du centre de Clearwater. La résidence était cinq kilomètres plus à l'est ; le personnel de la Sea Org devait donc prendre le bus, faute de voiture. Dix bus bleu et blanc, ornés du mot « Flag » en noir sur les flancs, convoyaient tout ce petit monde entre les différents lieux appartenant à l'Église. Tous portaient un uniforme, chemise blanche ou

bleu clair et pantalon marine, ou bien chemise beige sur pantalon marron.

La présence de la Scientologie à Clearwater est colossale. L'Église possédait déjà à l'époque de nombreux immeubles et elle augmentait encore son parc immobilier. Le Fort Harrison Hotel est l'un des plus reconnaissables, avec son architecture inspirée de la Renaissance espagnole et ses murs blanchis à la chaux. Son hall est en marbre. Il compte onze étages et dispose de trois restaurants – l'Hibiscus, le Garden et le Lemon Tree –, d'une piscine, d'une salle de bal et de quantité de bureaux et de salles d'audition pour les scientologues publics.

En bas de la rue, on trouve le Coachman Building, où se tiennent toutes les formations. Un atrium en verre haut de cinq étages et couronné d'une voûte en berceau le sépare en deux moitiés. La plupart des bâtiments appartenant à l'Église sont regroupés de façon à ce qu'on y accède à pied. Le tout forme une vaste étendue à l'opposé de ce que j'avais connu au Ranch, à la fois bien plus opulente et bien mieux entretenue.

Le trajet ne dura qu'une dizaine de minutes mais je pris beaucoup de plaisir à observer le monde extérieur, avec ses autoroutes et toutes ses autres voitures, choses que j'avais rarement vues. La Floride, avec ses palmiers, ses centres commerciaux à ciel ouvert et tous ces gens s'occupant de leurs affaires, était bien plus palpitante que Hemet.

Ce trajet serait chaque matin l'un des rares moments de la journée passé en compagnie de ma mère durant mon séjour. Je la voyais à midi, quelquefois au dîner, et tard le soir si elle rentrait avant mon coucher. Qu'elle ait tant de travail ne me surprenait pas, cela avait été comme ça toute ma vie. Mon père et elle occupaient des postes différents et n'avaient pas les mêmes responsabilités, mais leur dévouement à la cause était très comparable. J'avais certes traversé les États-Unis pour la voir, mais cela ne changeait ni la nature de son travail, ni son engagement personnel.

Rétrospectivement, j'ai bien du mal à réconcilier les deux visions, celle de ma mère à la Flag, et ma vie au Ranch. Les deux expériences étaient si différentes qu'il est difficile de s'imaginer qu'elles étaient deux effets de la même cause, ainsi que de comprendre comment, en tant que parent, ma mère pouvait supporter de vivre dans des conditions bien meilleures que celles de sa fille. Au-delà même de l'aspect physique des choses, la liberté dont elle jouissait à la Flag était tout bonnement absente du Ranch. Elle n'avait pas de travaux physiques pénibles à remplir, pas d'audition quotidienne à l'électromètre, personne pour lui crier dessus. Elle n'avait pas à demander la permission pour aller aux toilettes, une habitude dont je n'ai pas su me défaire à ce jour.

Je suis sûr qu'elle ne verrait pas les choses sous cet angle. Il ne s'agissait pas pour elle de négligence ou de meilleures conditions de vie.

Elle s'était simplement engagée au service d'une cause qui la dépassait, elle et sa famille, et le reste n'était que conséquence. Elle supposait honnêtement que j'étais bien traitée au Ranch, bien qu'elle n'ait jamais fait le bout de chemin vers moi nécessaire pour connaître le genre de vie que j'y menais. Ou bien, si elle le connaissait, cela lui convenait.

Expérimentant la vie à la Flag avec elle, je ne fus pas jalouse, pas plus que je ne lui en voulus. J'étais avant tout bien décidée à comprendre comment quitter le Ranch pour vivre comme elle. Pour moi, ce voyage avait confirmé qu'une tout autre vie était possible au sein de la Sea Org. De retour au Ranch, je me souviendrais surtout de tout ce luxe. À l'Int Base, mon père était autorisé à avoir un édredon et des biscuits quand il en avait envie – le genre de petits plus bannis du Ranch. Ma mère, dans son appartement, avait tout cela et bien plus encore.

Intégrer la Sea Org, comme je le suspectais depuis longtemps, ne signifiait pas seulement des corvées de pont et des mots à clarifier. Un avenir meilleur m'attendait. Il me fallait juste compléter mes formations et sortir diplômée du Ranch. La vie de ma mère à Clearwater m'avait fourni un aperçu de ce que pourrait être la mienne, sans aucune obligation de planter des arbres et de transporter des cailloux. Il me semblait possible d'y parvenir à force de travail acharné et de dévouement.

Mon séjour d'une semaine en Floride s'était finalement révélé extraordinaire. J'avais passé le plus clair de mon temps avec Sharni, que j'avais beaucoup de plaisir à voir, et j'avais même pu rendre visite à ma grand-mère Loretta qui m'offrit une machine à karaoké. Je détestais tant la routine du Ranch que n'importe quelle rupture aurait été la bienvenue, mais la quantité de petits et de grands agréments dont j'avais pu bénéficier – depuis la nourriture excellente jusqu'aux pauses au bord de la piscine, en passant par ma si belle chambre de l'Hacienda – avait rendu celle-ci grandiose. La meilleure partie était probablement l'absence de corvées. Je m'étais vautrée dans le loisir sans aucun scrupule, et j'aurais voulu que cette semaine ne s'achève jamais.

Le retour au Ranch fut très difficile. Pas d'atterrissage en douceur. La première nuit, je me retrouvai avec seize filles pour une salle de bains. Le jour suivant fut pire encore, avec sa litanie d'uniformes, d'inspection de chambrée et de corvées, la routine habituelle. Heureusement me parvint quelques semaines plus tard la nouvelle d'un nouveau voyage : la famille entière devait se rendre en Pennsylvanie pour le soixantième anniversaire de mariage de mes arrière-grands-parents. Mon père et moi prîmes l'avion depuis LA, tandis que Justin, qui se trouvait en Floride avec maman, arriva avec elle. Tout le monde était là : grand-père Ron et sa femme Becky, oncle Dave et tante Shelly, ainsi que les deux sœurs de mon père, Lorie et Denise, accompagnées de toute leur famille.

Après la fête, mon père, ma mère, Justin et moi partîmes pour nos

premières vacances familiales. Leur début se déroula en Pennsylvanie : premier arrêt dans un parc d'attractions, le Knoebels Amusement Resort, où j'ai dégusté mes premiers pierogi. Se voir entourée de Wogs m'avait toujours mise un peu mal à l'aise, lors des rares occasions où nous sortions du Ranch pour nous retrouver dans ce genre d'endroits. Que ce soit à Disneyland ou au Ballet, ces excursions plus que sporadiques étaient toujours très encadrées, afin de réduire au minimum nos interactions avec le monde des Wogs. Comme j'étais au Koebels avec ma famille, l'effet ne fut pas tout à fait le même et je pus profiter du parc avec une plus grande liberté.

En poursuivant notre route vers l'est, nous savourâmes quelques boulettes de viande dans un restaurant nommé d'après une célébrité de l'équipe de baseball de Philadelphie, Lenny Dykstra. De là, nous traversâmes l'État de New York puis le Vermont pour nous retrouver dans le New Hampshire, où nous séjournâmes, de même que tante Lori et sa famille et la mère de mon père, grand-mère Loretta, dans la maison que mes parents avaient quittée pour rejoindre la Sea Org.

En parcourant cette demeure, je m'imaginai ce que ma vie aurait pu être pour peu que mes parents soient restés là. Là, tous les membres de la famille étaient des scientologues publics, et j'aurais grandi à leurs côtés, de la même façon qu'eux. Cela aurait été ma maison. La chambre de ma cousine Chrissie aurait été la mienne, son lit le mien, de même que sa penderie remplie de robes de princesse de toutes les couleurs. J'aurais pu vivre sa vie.

Les différences étaient sensibles, mais ce sont les petites choses qui me frappèrent le plus. Dans le New Hampshire, nous passâmes un peu de temps chez tante Denise, dans une fantastique résidence. Taylor et Whitney, ses filles aînées, dormaient dans une chambre magnifique, dotée de grandes fenêtres, de quelques lucarnes, et peuplée de poupées toutes plus belles les unes que les autres. Elles avaient même la télévision. C'était certes un petit paradis, mais je n'en étais pas envieuse malgré tout. Je me rappelais ma place dans l'Église. J'allais devenir un membre de la Sea Org, et ma mission signifiait bien plus qu'un amas de jouets. Bien sûr, cela m'aurait enchantée d'en posséder quelques-uns, mais mon devoir me commandait de servir l'Humanité tout comme mes parents le faisaient, et la seule pensée d'en avoir autant me paraissait égoïste. C'est du moins ce que je me disais.

Lors de notre visite, j'allai cueillir des baies dans le fond du jardin accompagnée de Chrissie, juste pour le plaisir, ce qui me parut très étrange puisque, au Ranch, tout travail équivalait à une corvée. Il y eut également cette dispute, un jour, entre mes cousines, pour savoir laquelle aurait le droit de s'asseoir à côté de moi en voiture. J'étais flattée, bien sûr, mais également surprise. Une attitude aussi puérile était inconcevable au Ranch et le comportement de mes cousines me parut

ridicule ; il n'aurait en tout cas jamais été toléré là-bas, si bien que je n'en avais jamais eu d'exemple. J'ignorais que ce genre de chamailleries étaient communes chez la plupart des enfants normaux. Plus simplement, j'ignorais ce que « normal » voulait dire.

Chapitre dix

La Clé de la vie

Retrouver la vie du Ranch après tous ces voyages fut incroyablement difficile, mais le calvaire ne devait pas durer longtemps. Ma mère, à qui j'avais probablement beaucoup manqué, s'était arrangée pour que je revienne à la Flag, cette fois pour y suivre la formation de LRH intitulée « la Clé de la vie ».

Cette formation se consacrait à la compréhension en profondeur des mots les plus humbles de la langue anglaise, ainsi qu'à la grammaire. Seuls quatre ou cinq des enfants parmi les plus âgés du Ranch l'avaient suivie, et j'allais devenir la première à le faire à Clearwater. Je ne savais rien d'elle, car les rares à l'avoir validée devaient tenir un secret absolu sur son contenu. Mr. Parker doutait que j'y parvienne. Elle m'estimait trop jeune, et la pente trop rude. Son manque de confiance ne m'inquiétait pas, cependant, et je voulais plus que tout retourner à Clearwater.

À mon arrivée, je repris ma chambre dans l'appartement de maman. Tout était là comme je l'y avais laissé : l'édredon et ses fleurs étendus sur le lit sans un pli, la salle de bains remplie de shampoing et le panier de friandises plein à ras bord, grâce à la sollicitude de Sharni.

Maman m'avait trouvé un jumeau pour la Clé de la vie, dont elle m'avait parlé durant des semaines au téléphone. Elle s'appelait Diane et ma mère m'assurait que les quelques fois où elle l'avait rencontrée, elle s'était montrée adorable. Elle voulait à tout prix l'appeler Diana. Je ressentis une pointe de jalousie à l'entendre ainsi parler de manière élogieuse d'une fille de mon âge.

Mon malaise naissait également d'une certaine dose d'intimidation. Diane occupait le poste prestigieux de Commandant des cadets à la Flag. J'en déduisais que son éthique devait probablement être bien supérieure à la mienne, mais j'essayai toutefois de ne pas oublier d'où je venais. Le Ranch avait sa petite renommée. Ses cadets étaient considérés comme les

meilleurs de la planète. Mon frère était ainsi parti en mission chez les cadets de la base du Pacific Area Command (PAC) pour améliorer leur éthique. On les soupçonnait de regarder la télévision et d'esquiver leurs corvées de pont, si bien qu'on leur envoya Justin et une poignée d'enfants du Ranch pour redresser tout cela en quelques semaines.

La formation avait lieu dans le Coachman Building, à deux pâtés de maisons du bureau de ma mère, et celle-ci avait demandé à Alison, sa secrétaire, de m'y emmener le premier jour. La salle de classe était au troisième étage du bâtiment et son intérieur bien plus raffiné que ceux du Ranch ne m'y avaient habituée : chaises tapissées, tables marquetées et tapis aux motifs complexes. En revanche, la décoration des murs y était identique : des photos de LRH, quelques-unes de ses citations les plus fameuses et des œuvres d'art portant sur des thèmes scientologiques.

La majorité de la vingtaine de participants à cette formation était constituée de civils, des scientologues publics ayant payé pour la suivre, ou de personnels de l'Église n'appartenant pas à la Sea Org, venus des quatre coins du monde : Italie, Australie, Zimbabwe... Son coût s'élevait à 4 000 dollars, une somme que les membres de la Sea Org n'avaient pas à déboursier. Cependant, si jamais ils quittaient l'organisation et souhaitaient poursuivre leur parcours scientologique, l'Église leur facturerait tous les services rendus.

Le superviseur de la formation était une femme blonde d'une vingtaine d'années nommée Nikki.

— Tu dois être Jenna ! me dit-elle en s'approchant de moi. Bienvenue !

Après cela, Alison partit, promettant de revenir à l'heure du déjeuner.

Je cherchais un siège où m'asseoir lorsqu'une fille qui devait avoir un an ou deux de plus que moi, aux longs cheveux bruns et aux yeux d'un bleu très clair, vint à ma rencontre et se présenta. C'était Diane. À sa façon d'articuler, très nette, comme à son regard, je jugeais que mon jumeau était conforme aux canons de l'Église. Elle me parut également intelligente et un peu petite fille modèle. Lorsque nous complétâmes nos formulaires respectifs, je notai que son écriture aussi était parfaite.

Nikki nous distribua un livre où le texte était remplacé par des images afin d'illustrer des concepts. Il mettait en scène deux personnages, Joe et Bill. À chaque fois, l'un d'eux s'énervait, et l'autre l'aidait à se calmer. L'objectif était d'illustrer le rôle d'un jumeau en images.

— Pourquoi n'y a-t-il aucun mot ? chuchotai-je à Diane.

— Parce que sans mots, pas de mots mal compris, m'apprit-elle.

LRH avait conçu ce livre de façon à aider les gens à conceptualiser le sens des choses sans être bloqués par des définitions.

Lorsque nous en eûmes fini avec ce livre, Nikki nous en remit un deuxième consacré à la représentation de concepts scientologiques à l'aide de terre glaise. Lui contenait quelques mots, tous proprement

définis dans le livre lui-même. Pour cet exercice, Diane et moi nous assîmes l'une en face de l'autre, un seau de glaise et des outils de modelage entre nous deux. Une pile de feuilles et un stylo avaient été déposés du côté de Diane. Elle serait l'auditeur pour cette session. Nikki lui demanda de me poser des questions et de noter mes réponses. Elle resta pour nous observer, et Diane commença par inscrire nos deux noms en haut d'une page.

— As-tu faim ? me demanda Diane.

— Non, répondis-je.

— Bien, conclut Diane, notant ma réponse. Es-tu fatiguée ?

— Non.

— Bien, reprit Diane, enregistrant de même cette nouvelle réponse.

Il s'agissait de questions typiques : chaque audition commençait ainsi.

— Avons-nous une raison de ne pas commencer cette session ? demanda Diane ensuite.

— Nous faisons une session ? lui rétorquai-je, un peu surprise.

— Oui. Celle que le livre décrit.

— Ah. OK.

Diane répéta sa question :

— Avons-nous une raison de ne pas commencer cette session ?

— Je ne crois pas, dis-je cette fois-ci.

— Ceci est la session !

Diane avait parlé d'une voix inhabituellement forte, en me fixant intensément. C'était exactement ce qu'elle était supposée faire, la manière dont toutes les sessions d'audition devaient commencer. Elle s'appliqua à inscrire l'heure sur sa feuille.

Nikki précisa à ce moment que nous allions nous servir de la glaise.

— Sculptez une représentation de Force/Contre-force, dit-elle.

En suivant les instructions du livre, je fis de mon mieux pour illustrer cette idée au moyen de deux bonshommes sur lesquels je plaçai des étiquettes. Mon modelage achevé, Diane leva la main afin que Nikki vienne s'assurer que c'était correct. Une fois celle-ci validée, nous passâmes à la suivante : Intention/Contre-intention.

Après chaque exercice, Diane me demandait si j'avais obtenu des gains. Habituellement, mes gains étaient du type « Je me sens mieux », « Mes problèmes ne me paraissent plus insurmontables » ou encore « Je n'ai pas autant de problèmes que je ne le pensais ». J'appris rapidement le bon côté de ce système de gains : c'était le meilleur moyen d'abrégier une session. Dès que vous partagiez un grand gain, la session était terminée. Une session de modelage devait toujours s'achever par un gain.

Alison était là à l'heure du déjeuner, comme elle l'avait promis, et nous allâmes ensemble au bureau de maman. Là, lorsqu'ils apprirent que je venais de commencer mes sessions de modelage, ses collègues

manifestèrent un enthousiasme formidable et très encourageant. Je n'avais pas l'habitude que les gens se montrent aussi motivés par mes activités, quelles qu'elles soient. Après le déjeuner, je suis retournée en salle de formation, où je suis restée jusqu'à l'heure du dîner, puis on me ramena au WB pour prendre mon repas en compagnie de Tom et de ma mère. Tom me reconduisit ensuite à la maison. Comme d'habitude, maman ne rentra qu'à une ou deux heures du matin.

Sharni m'attendait dans l'appartement quand Tom m'y déposa. Au fur et à mesure que progressait la formation, je passai tant de temps avec elle que, de baby-sitter, elle se transforma peu à peu en quelque chose de plus proche de la grande sœur. Nous allions nager toutes deux dans la piscine, de nuit, ou bien nous regardions les programmes musicaux de VH1 ou de MTV. Comme le staff n'avait pas le droit de posséder de télévisions, c'était là notre unique chance de la regarder sans nous attirer d'ennuis. Si quelqu'un nous avait surprises, Sharni s'en serait sortie en arguant que c'était moi qui lui avais demandé.

Garder un œil sur moi n'était toutefois pas la seule responsabilité de Sharni au sein de la Sea Org. Avec plusieurs autres filles, elles étaient chargées de la lessive de ma mère, d'Alison et de quelques autres cadres bien placés. Elles devaient aussi s'occuper du ménage des appartements et des bureaux de leurs chefs, s'assurer que leurs repas soient correctement préparés et livrés, et leur fournir au besoin des en-cas. Sharni arrivait souvent à terminer son travail avant que je rentre, dans le cas contraire, je l'aidais à finir.

Observer ainsi Sharni à sa tâche me donna une idée de ce qu'était la vie dans la Sea Org. Je me surprénais à m'imaginer plus tard, quand ces responsabilités seraient les miennes. L'aidant, je jouais à être un membre de l'équipe. Prendre soin des cadres dirigeants était très certainement aux yeux de Sharni un emploi prestigieux, qu'elle prenait très à cœur. Je n'avais pas classe le samedi et j'en profitais pour rester avec elle. Nous allions souvent chez ma grand-mère Loretta, qui venait de déménager du New Hampshire à Clearwater. Je n'avais jamais passé beaucoup de temps avec elle, mais le goût m'en vint très rapidement. Un week-end, les parents de Loretta, mes arrière-grands-parents Dorothy et Ralph, lui rendirent visite. J'appréciais Dorothy mais je trouvais Ralph grincheux, grognon et bruyant. Il me faisait un peu peur. Il n'était pas vraiment méchant, plutôt criard, sec, et très intimidant aux yeux d'un petit enfant. En y réfléchissant, il essayait sans doute d'être gentil, de faire la conversation, et ne se rendait pas compte qu'il parlait en réalité très fort.

Je savais une chose à propos de mes arrière-grands-parents : ils étaient catholiques. Lorsque nous nous asseyions à table, ils commençaient le repas par une prière, ce qui m'effrayait quelque peu. Je ne savais plus quoi faire, ignorant la procédure, je me contentais donc d'attendre, mal à l'aise, que cela se termine. Mon père m'avait seulement appris à ne pas

jurer « Doux Jésus ! » ou « Mon Dieu ! ». Il n'avait rien mentionné à propos du bénévolat.

J'étais toujours sur mes gardes quand ils étaient dans les parages. C'étaient des Wogs, si bien que j'ignorais ce que j'étais autorisée à leur dire, et ce qu'il me fallait taire. Au Ranch, nous étions préparés à ce genre de situations grâce à notre « *histoire de permission à terre* », qui contenait ce que nous étions supposés répondre à des Wogs un peu curieux. Le principe de l'histoire de permission était né à l'époque où la Sea Org était effectivement en mer, quand ses membres ne voulaient pas qu'on en sache trop sur eux : ils inventaient alors une histoire. Plutôt que de révéler que nous étions des cadets en formation pour appartenir à la Sea Org, nous devions donc prétendre faire partie d'une école privée, la Castile Canyon Ranch School. Mes arrière-grands-parents ne me sondèrent pas trop sur ce sujet, quoi qu'il en soit. Ils avaient l'habitude que leur famille soit mouillée avec l'Église, et particulièrement avec la Sea Org. Après tout, David Miscavige était leur petit-fils.

Durant leur visite, ils décidèrent de m'emmener à Disney World, mais je n'avais aucune envie de me retrouver seule avec eux. Je ne les connaissais pas assez bien pour ça. J'ai avoué mon appréhension à mon père au téléphone et il s'énerma contre moi, me disant que je devais y aller, sinon la mauvaise presse pour la famille serait terrible : nous serions « hors PR » (Public Relations). C'était bien la première fois qu'on m'ordonnait de passer du temps avec des Wogs, même des Wogs aussi généreux que l'étaient mes arrière-grands-parents. Ils n'étaient certainement pas disposés à diffamer l'Église. Malgré tout, quand ma mère me surprit à pleurer, elle proposa que Sharni m'accompagne, et mon dilemme s'envola.

Mes sessions de modelage continuèrent des semaines durant et plus nous avançons dans le processus, plus nous étions censés vivre une prise de conscience appelée « phénomène final », autrement dit une victoire, une aiguille flottante, une très bonne intention, mais rien à faire, je n'y parvenais pas. À chaque niveau d'auditeur de la Scientologie correspondait un phénomène final spécifique, une aptitude nouvelle, que vous deviez décrocher avant de passer au niveau suivant. Pourtant, après des semaines de modelage, je ne l'avais toujours pas atteint, et cela me rendait malade. J'allai jusqu'à essayer de l'imaginer, avant de noter le tout et de présenter cela comme une victoire, mais j'avais beau tenter de deviner, je n'obtenais jamais la bonne réponse.

Enfin, on m'annonça que je devais être passée au-delà. Je ne savais pas exactement comment cela était possible, et je fus plus désorientée encore lorsqu'on me confirma qu'en effet, je l'avais vécu, et que c'était eux qui ne s'en étaient pas rendu compte. On ne sut pas plus me dire quand et comment mon phénomène final s'était présenté, mais, quoi qu'il en soit,

j'en avais fini avec mes sessions de modelage.

Je n'étais pas certaine d'avoir vécu de phénomène final, mais je n'allais pas les empêcher de me faire avancer dans mon parcours ; je voulais atteindre toutes ces bonnes choses qui venaient ensuite. Depuis mon arrivée à la Flag, j'avais rencontré de plus en plus de personnes très avancées dans leur cursus, et certaines étaient rapidement devenues pour moi de stimulants modèles à suivre. Je voulais ce qu'ils avaient : plus de connaissances, être plus proche de la liberté totale. Aussi, si les gens chargés de la formation Clé de la vie disaient que j'avais atteint le phénomène final, eh bien, cela devait être vrai. Tout ce qu'il me restait à faire était d'attester du progrès accompli, ce qui signifiait passer devant le superviseur, afin de conclure ma session de modelage. Dieu merci, mon aiguille flotta, et ce fut tout.

Par la suite, je dus moi-même auditer une fille lors d'une session de modelage. Elle avait quatre ans de plus que moi et était si lente à construire ses représentations qu'il me fallait convoquer toute mon énergie pour ne pas m'endormir. Je restais assise devant sa table de modelage cinq heures d'affilée, attendant désespérément qu'elle termine. Je n'étais pas autorisée à passer à la suite tant qu'elle n'avait pas elle aussi attesté de son progrès.

L'étape suivante s'attachait à la compréhension de mots simples et usuels. Nous utilisions pour cela un dictionnaire de douze ou treize centimètres d'épaisseur écrit par LRH et qui contenait tous les mots les plus communs, tels que « ce », « la », « oui », « non », « bas », « de », « dans », « hors ». Je devais commencer au premier mot du dictionnaire, lire sa première définition à haute voix, puis l'expliquer à Diane selon mes propres termes. Je devais ensuite utiliser ce mot dans des phrases, conformément à cette définition, jusqu'à l'avoir tout à fait comprise. Diane lisait ensuite la deuxième définition du mot, et le processus continuait ainsi, ce qui nous amena parfois à lire et expliquer plus de vingt définitions différentes du même mot banal et minuscule. Une fois épuisées les définitions d'un mot, nous passions à son étymologie et aux expressions idiomatiques le contenant. Or, les mots minuscules apparaissent tous dans des douzaines d'expressions différentes, qu'il nous fallait clarifier selon la même procédure. C'était ennuyeux à mourir et j'essayai de passer à autre chose le plus rapidement possible, mais il fallait pour cela encore se soumettre à l'électromètre.

Nos progrès étaient lents, et Diane et moi ne nous entendions pas toujours. Elle était plus âgée, plus intelligente et plus rapide que moi. De mon côté, je m'ennuyais facilement et devais lutter pour rester concentrée. Combien d'heures sur le mot « de » avant de devenir folle ? Lorsque nous nous fâchions, il nous était recommandé d'aller faire un tour, si bien que nous passions notre temps à marcher. Mais nous parvînmes finalement au dernier mot et au terme de la session.

Le manuel correspondant à la prochaine étape de la formation Clé de la vie était aussi épais que le précédent, et cette *Nouvelle Grammaire* s'avéra de même un véritable cauchemar. Comme LRH était persuadé que l'incompréhension des mots était à la racine de toute stupidité et de toute mauvaise action, il voulait s'assurer que soit clarifié le sens du moindre des mots. Il insistait également sur la grammaire qui, selon lui, permettait d'accéder à un autre niveau du langage, cet outil quotidien, clé d'une culture véritable.

Ce livre était très dur à comprendre, d'autant qu'il nous fallait le lire à voix haute et à la perfection. Les étudiants plus âgés y parvenaient peut-être, mais il était tout simplement trop compliqué pour moi. À l'exception de Diane, ils avaient tous à peu près cinq ans de plus, ce qui rendait les choses encore plus difficiles. Je relisais souvent certains passages en silence. Nous étions soumis à des tests réguliers pour s'assurer que nous avions bien tout compris. La *Nouvelle Grammaire* nous occupa ainsi plusieurs mois. Je ne sus pas comment, mais je réussis les tests.

Le dernier niveau de la formation s'appuyait sur un ouvrage appelé *Les Facteurs*. Selon ceux qui l'avaient lu, il contenait des révélations extraordinaires sur nos origines. J'en entendais parler depuis un petit bout de temps et étais très curieuse d'en savoir plus. Lorsque nous ouvrîmes *Les Facteurs* pour la première fois, nous découvrîmes de jolies images de nuages et de levers de soleil, de feuilles et de montagnes, d'éclairs et autres phénomènes naturels. Sur la dernière page était inscrite cette citation : « Humblement offert en cadeau à l'Homme par L. Ron Hubbard. »

Aussi cryptique et mystérieux fût-il, ce livre me fit une impression très décevante. Je m'attendais à la description détaillée de notre venue au monde, et tombais sur des phrases telles que : « Avant le début, il y avait une Cause, et tout l'objet de la Cause était la création d'effets. » Je ne connaissais que trop bien ce langage tortueux. Comme d'habitude, j'avais l'impression d'avoir raté quelque chose et, comme d'habitude, je ne posai pas de questions, car alors on m'aurait simplement dit qu'il me fallait identifier un mot incompris.

Malgré tout, en dépit de la monotonie de la formation, la Sea Org me ravissait de plus en plus – non pas ses cours, mais la vie qu'on y menait.

J'avais pris l'habitude des avantages que donnait le fait d'avoir une mère à un poste de direction. Je déjeunais avec elle au WB, pendant que Diane se rendait au Elks Building où se trouvait la cantine du tout-venant, apparemment dégoûtante. Chaque samedi matin, ma mère prenait sa demi-journée, et même une fois ou deux la journée entière, et nous nous accordions une activité sortant de l'ordinaire : un tour en jet-ski

avec Tom, Jenny et Alison, ou une baignade dans un parc naturel en compagnie des lamantins.

Ma mère avait son coiffeur attiré pour ses coupes et balayages, et je l'y accompagnais parfois, juste pour regarder. Elle m'offrit une fois une manucure dans un spa tandis qu'elle se faisait épiler à la cire. Je ne savais même pas que balayage, épilation et manucure étaient des standards de l'attirail esthétique féminin. Je n'avais jamais parlé de ce genre de choses avec ma mère avant. La simple idée de prendre soin de soi m'était complètement étrangère. Au Ranch, elle aurait été considérée comme incroyablement égoïste, mais ici, à la Flag, je ne la remettais pas en question. Ma mère me semblait le mériter, et elle était pour moi le modèle à suivre dans la Sea Org, un remarquable exemple du long chemin qu'il était possible d'y parcourir.

Plus je restais à la Flag, plus cela me plaisait et plus grandissait mon enthousiasme pour la Sea Org et la Scientologie. Le pic était atteint lors des cérémonies de remise des diplômes, qui se tenaient les vendredis soirs dans l'auditorium du Fort Harrison Hotel. Toute la Flag s'y rendait chaque semaine, aussi la salle était-elle toujours comble. Les gens profitaient de cette occasion pour partager leurs victoires, toutes liées aux formations ou aux auditions suivies à la Flag. Chaque victoire n'était en réalité qu'un gain personnel, qui pouvait varier du plus humble, la simple sensation d'aller mieux par exemple, au plus grand, un miracle ou quelque chose de ce genre. Après la cérémonie, des serveurs parcouraient la foule avec des plateaux d'en-cas et, chaque semaine, un personnage haut placé différent arrivait par avion depuis la Base pour faire un discours. Il s'agissait parfois de mon père, ce qui nous permettait de passer du temps ensemble le lendemain matin, parfois d'un autre dirigeant scientologue, et occasionnellement de mon oncle Dave.

Écouter ces discours amplifiait de bien des façons les sentiments positifs ressentis depuis mon premier voyage à Clearwater. La vie de ma mère dans la Sea Org me paraissait idéale et je voulais devenir exactement comme elle. Je voyais alors des gens comme mon père s'exprimer devant ce gigantesque public, tout ce grand spectacle de la religion, et je croyais plus fort encore à mon futur dans l'Église.

Lors des événements annuels de la Scientologie, tels que l'Auditors Day, l'International Association of Scientologists Event, et l'anniversaire du voyage inaugural du *Freewinds*, j'étais particulièrement émue. Le public atteignait alors plusieurs milliers de personnes et les cadres défilaient sur la scène pour diffuser des vidéos illustrant le travail de la Scientologie partout dans le monde, jusqu'en Asie et en Russie. On y voyait des personnes originaires de ces pays lointains expliquer tout ce que la Scientologie avait fait pour elles, partager des victoires aussi extraordinaires que d'avoir vaincu le cancer ou remarché après des années de paralysie, et nous étions tous assis là, à des milliers de

kilomètres, captivés, pendus à leurs lèvres, puis nous nous levions d'un bond et déclenchions tous ensemble un tonnerre d'applaudissements et de cris joyeux, et l'enthousiasme me gagnait. Je ne comprenais pas tous les mots qu'utilisaient ces gens, mais l'impact que cela avait sur moi était indéniable. J'en avais la chair de poule, des frissons parcouraient tout mon corps et mes oreilles luttait pour saisir la pulsation des « hip hip hip hurra » lancés en l'honneur de LRH tout autour de moi. C'était le groupe dans toute sa splendeur. Le pouvoir que nous conférait la Scientologie devenait soudain flagrant.

Oncle Dave ou un autre dirigeant montrait ensuite des graphiques résumant l'évolution des statistiques internationales de la Scientologie, invariablement meilleures que jamais. Les données recueillies pouvaient être le nombre d'heures d'auditions menées à bien, ou le nombre d'exemplaires de livres vendus. S'ensuivait un discours motivant sur les progrès de la Scientologie dans le monde, montrant comment des pays et des gouvernements l'embrassaient.

Lorsque Diane et moi obtînmes notre diplôme de la Clé de la vie, il fut enfin temps pour moi de partager un gain avec toute la classe. J'étais déjà silencieuse et peu sûre de moi en général mais, de plus, mon gain était à peine digne d'attention, j'appréhendais donc beaucoup la chose. Quand vint le tour de Diane, elle fit un beau et long discours. De mon côté, je fus comme un lapin pris dans les phares. Je comprenais mieux les petits mots usuels, je croyais dorénavant mieux comprendre ce que je lisais ou ce que me disaient les gens. « Je me suis bien amusée », marmonnai-je avec tant de maladresse que je sortis instantanément de la salle, ce qui ne rendit la situation que plus embarrassante encore. Ce vendredi soir, à la cérémonie de remise, je ne montai pas sur scène prendre mon certificat, comme l'aurait voulu la coutume.

Malheureusement, la fin de ma formation signifiait également la fin de mon séjour à Clearwater. Mes nouveaux amis du monde entier m'invitèrent à leur rendre visite chez eux, ce qui était absolument, terriblement attrayant. Ma mère avait beaucoup parcouru le globe pour différents projets, aussi savais-je que cela pourrait m'arriver un jour, à moi. Mes amis allaient me manquer. Même Diane, car nous nous étions finalement rapprochées en dépit de la compétition qui s'était installée entre nous.

J'avais plus que jamais foi en la puissance de l'Église. Après des mois passés à écouter des gains et à vivre par procuration la vie dans la Sea Org, j'ai graduellement adhéré à la Scientologie, d'une manière inédite. Pour la première fois, je ne pensais plus aux frustrations provoquées par les Fondamentaux du jeudi ou aux formules statistiques qui déterminaient nos conditions, ou à combien je détestais les corvées de pont. Je ne pensais plus qu'à ce que je pourrais accomplir si j'autorisais la Scientologie à m'aider. J'avais toujours eu foi en elle, mais je n'avais pas

encore saisi son pouvoir et la place qu'elle pourrait occuper dans ma vie. Soudain, j'avais eu la vision de mon but, mon avenir au service de la Sea Org, et des raisons de mon dévouement. Au milieu de la foule des vendredis, j'avais du mal à ne pas me sentir appartenir à quelque chose de très particulier, quelque chose qui allait changer l'humanité pour toujours.

Chapitre onze

Le retour des corvées

Après la remise de mon certificat, je restai quelques semaines à Clearwater avant de reprendre l'avion pour la Californie avec ma mère. Elle avait à faire à l'Int Base. Moi, je retournai au Ranch. Je n'y avais pas mis les pieds depuis des mois, et j'éprouvai une étrange sensation. Il était très difficile de revenir aux corvées après l'avant-goût de liberté que j'avais eu à la Flag. Mais l'expérience demeurait et, plutôt que de sombrer dans un abîme de dépression, je restai optimiste sur ce que me réservait l'avenir.

Mes amis du Ranch contribuèrent certainement beaucoup à ce moral élevé. Quand j'étais avec eux, je songeais rarement à ma famille. Naomi, une de mes meilleures amies, était plutôt rebelle. Elle écoutait des radios diffusant des groupes punk, alors que l'Église les considérait pour la plupart trop vulgaires et sexuellement explicites, comme les Sex Pistols par exemple. LRH les avait même mentionnés nommément dans un de ses avis et accusés d'avoir mauvaise influence sur la jeunesse.

J'étais également amie avec deux sœurs, Eva et Caitlin. Eva aimait se maquiller et faire tous ces trucs de fille qui me plaisait aussi beaucoup, car, bien que j'aie essayé d'être un garçon manqué (c'était la mode à l'époque), j'avais en réalité un vrai cœur de petite fille. J'adorais quand nous nous retrouvions dans la chambre d'Eva à l'heure du repas, ou pendant les pauses pipi durant les corvées, et que nous farfouillions dans ses tiroirs. Eva, Caitlin et Naomi étaient plus humaines, moins robotisées que les autres enfants du Ranch. C'était probablement ce qui m'avait attiré chez elles.

Comme nos uniformes étaient lavés tous les jours, nous étions autorisés à porter des vêtements normaux durant les cours de Scientologie du soir. Caitlin, Eva et moi adorions échanger les nôtres. Nous partagions aussi nos disques, et échangeions nos cadeaux de Noël chaque mois de décembre.

Passant du temps ainsi avec Caitlin et Eva, il aurait été difficile de ne

pas voir que nous grandissions, de même que tous les autres enfants. Aussi, même si nos supérieurs essayaient de nous en décourager, nous sommes-nous mises soudain à parler flirt et charmants garçons. Cela semblait plutôt innocent, mais je constateraï bientôt que, dans le cas contraire, ce serait lourd de conséquences.

Peu après mon retour, j'entamai la formation d'Orientation dans la vie, la LOC (pour « Life Orientation Course »), qui suivait immédiatement la Clé de la vie. Cette fois-ci, mon jumeau était Justin. Les superviseurs du Ranch n'étant pas suffisamment qualifiés pour dispenser une formation de ce niveau, nous devions nous rendre à l'Int Base le soir, à la place de nos cours de Scientologie du Ranch.

En LOC, nous en apprîmes plus sur les douze conditions humaines et les actions à mener pour améliorer son bien-être, ainsi que sur d'autres parties de la Technologie de l'Éthique scientologique. Avoir Justin pour jumeau était plutôt énervant. Huit années nous séparaient, et nous ne nous entendions pas très bien. Tout comme dans la Clé de la vie, il nous fallait lire un texte à haute voix, sans nous tromper ni bafouiller. En cas d'erreur, nous devions nous arrêter et chercher dans le dictionnaire la définition du mot que nous avions visiblement mal compris. Justin m'arrêtait à la moindre hésitation, comme on l'attendait de lui, mais je niais vigoureusement. Il n'éprouvait pour moi aucune compassion et s'énervait encore plus quand je mentais ainsi. Je n'avais en réalité aucune idée de ce dont le livre parlait, mais je ne pouvais pas lui avouer cela. Nous levions donc constamment la main pour appeler le superviseur, qui jouait alors le rôle de médiateur. Mon frère, grincheux et autoritaire, se moquait de moi et je fondais en larmes.

Finalement, Justin apprit au staff que tout cela me passait au-dessus de la tête et que la LOC était bien trop compliquée pour moi. Il ajouta qu'il ne m'estimait pas capable d'avoir retenu la moindre bribe de la Clé de la vie non plus. Il commença à m'interroger devant Mr. Parker et Mr. Bell, avec des questions comme « Qu'est-ce que le subjonctif ? » J'avais beau avoir répété les réponses à ces questions pendant les trois derniers mois, Justin avait raison : je n'avais rien retenu.

Dans la Scientologie, ne pas retenir était considéré comme un « vide », le symptôme d'un mot incompris. Ainsi, mes oublis revenaient à admettre que je n'avais pas clarifié certains mots comme je l'aurais dû. Comme je n'en avais rien dit au superviseur, j'avais commis une fausse attestation, ce qui était une faute grave. Ce cafardage de mon frère me valut ainsi la condition « Doute », soit des semaines à m'amender avant de pouvoir rejoindre le groupe.

Je dus également reprendre une grosse partie de la formation Clé de la vie. J'allais pour cela à l'Int Base le matin. Là, mon jumeau était une dame. Je partais avec les courses du matin et revenais avec le repas livré

au Ranch. Heureusement, la Clé de la vie fut moins difficile cette deuxième fois.

Comme je manquais des corvées, je devais les rattraper l'après-midi, mais ce n'était pas si dur. Je les faisais en compagnie de Teddy, un copain de mon frère devenu membre du staff et qu'on appelait désormais Mr. Blackman. Nos missions étaient d'ordre plutôt technique, comme de réparer le puits de la propriété. Il m'amenait sur le site en moto, et là je me contentais de m'asseoir derrière lui et de lui tendre les outils quand il les demandait. C'était bien plus détendu que les corvées habituelles, où tout le monde était sous pression afin de bouger et produire le plus rapidement possible. Là, je travaillais à peine.

J'aimais beaucoup traîner avec Teddy. Il me posait des questions à propos de la Floride, où il était né. Il m'expliquait que son objectif était de sortir diplômé des cadets au plus vite pour avoir une petite amie. Parfois, nous escaladions la montagne au-dessus du ruisseau pour voir le soleil se coucher, ou nous randonnions jusqu'à une magnifique chute d'eau. Je ne m'étais jamais rendu compte que la propriété était si jolie, faute d'avoir eu le temps d'en profiter. Teddy est devenu mon ami, bien que, ami de mon frère avant tout, il tenait plus du grand frère qu'empoisonnait une petite sœur.

Eva commença à faire des réflexions sur la gentillesse de Teddy à mon égard. Elle paraissait jalouse, ce qui me sembla étrange puisque, autant que je le sache, ils n'étaient pas même amis. La plupart des filles du Ranch avaient cependant toutes eu un jour ou l'autre un coup de cœur pour Teddy. Cela avait été mon cas quelques années plus tôt, mais il était trop vieux pour moi et surtout trop semblable à mon frère. En fait, j'aimais un autre garçon de mon âge, qui s'appelait Corwin et m'aimait beaucoup aussi, au point de venir la nuit dans mon dortoir pour discuter. Nous nous asseyions ensemble en formation ou pour les repas. Je le regardais faire du skateboard sur la rampe installée devant la Grande Maison, en tout bien tout honneur, mais n'en pensant pas moins. Mes amis savaient bien qu'on s'appréciait mutuellement, puisque nous passions du temps ensemble dès que nous en avions l'occasion.

Durant quelques mois, je partageai mes corvées avec Teddy, jusqu'à ce qu'un jour, on lui demandât de sortir des rangs lors d'un rassemblement. Il y avait très certainement un problème. Juste avant cela, j'avais vu Eva, habillée en civil, se faire bousculer jusqu'au Cottage par un adulte. Être en civil un jour de semaine n'était jamais bon signe. Puis j'ai vu Teddy, en civil lui aussi, emmené dans un autre bâtiment par le fils de Rosemary, Mike, lui aussi membre du staff à présent. Je ne savais pas exactement quoi mais, à vue d'œil, Teddy et Eva avaient commis ensemble quelque faute. Je n'en ai plus entendu parler de la journée, jusqu'à un nouveau rassemblement, au cours duquel le Directeur des inspections et des rapports du CMO arriva au Ranch. Elle avait toute la discipline en charge

et beaucoup de pouvoir. Nous étions si silencieux que je pouvais m'entendre respirer lorsqu'elle se posta devant nous et nous annonça que Teddy et Eva avaient commis un « hors 2D ». 2D est l'abréviation de la deuxième dynamique. « Hors 2D » désignait n'importe quel acte amoureux ou sexuel allant au-delà du simple baiser. C'était une accusation très sérieuse.

La nature de cette faute était à chercher dans le principe des huit dynamiques, qui devait guider toutes nos décisions. La deuxième dynamique est celle dévolue à la famille, aux relations personnelles, au sexe et aux enfants. Qu'Eva et Teddy soient accusés de « hors 2D » signifiait donc qu'on leur reprochait un acte sexuel contraire à l'éthique, violant les mœurs du groupe.

J'étais terrorisée pour eux, car ils seraient sans aucun doute sévèrement punis. Alors que je me tenais là, me demandant ce qu'il leur arriverait, le Directeur des inspections lança d'autres accusations choquantes : Justin était soupçonné d'avoir su ce qu'Eva et Teddy faisaient, et de n'en avoir rien dit. Ne pas rapporter de tels comportements lui vaudrait la même peine qu'à eux. Justin se défendit, jurant qu'il ignorait tout, mais le Directeur ne le crut pas et elle demanda à ce qu'on le sorte du rassemblement.

Les jours suivants se passèrent en une véritable chasse aux sorcières, et nous étions tous anxieux et effrayés à l'idée d'être le suivant sur la liste. Le Directeur demeura au Ranch, tenant des contrôles de sécurité à l'électromètre et interrogeant les gens sur des témoignages variés impliquant des comportements contraires à l'éthique. Elle fit rédiger à tout le monde un rapport : une liste de toute activité 2D vécue ou observée, même s'il s'agissait d'un flirt. Or, jeunes comme nous étions, la définition du simple flirt était souvent mal interprétée et, pour peu que vous soyez vaguement amoureux de quelqu'un ou que vous passiez un peu de temps à ses côtés, on mettait aussitôt en question votre comportement, considéré comme inacceptable.

J'ai ainsi dû m'expliquer sur la poignée de rapports affirmant que Corwin et moi flirtions. Je savais bien que tout contact entre une fille et un garçon était à présent devenu extrêmement suspect, toutefois, j'aurais volontiers continué à passer du temps en sa compagnie, si n'avait été mis au jour un flirt entre lui et mon amie Rebecca – celle qui m'avait accompagnée dans ma fugue. Il vint à ma porte me demander pourquoi je ne lui parlais plus, et je lui répondis méchamment. Je lui dis que je ne flirterais plus avec lui. Je vis que c'était douloureux pour lui. Cela l'était pour moi aussi.

Eva et Teddy avaient de gros ennuis, mais ils furent autorisés à rester au Ranch plutôt que d'être envoyés au RPF, le Programme de Réhabilitation (Rehabilitation Project Force), qui s'occupait

habituellement de ce genre de problème. Le RPF était destiné à ceux qui avaient vraiment commis une grosse bêtise. Ils devaient porter du noir, ne plus marcher mais courir lors de leurs corvées, où qu'ils aillent. Ils n'avaient pas le droit de parler, à moins qu'on ne leur adresse la parole. Leur paye était réduite de moitié, leur pause déjeuner se réduisait à quinze minutes. En cas de désobéissance ou d'insolence, ils devaient faire des tours de terrain. Leurs journées se répartissaient entre le travail physique pénible et d'intenses séances d'audition au cours desquelles on leur demandait d'avouer leurs mauvaises intentions et de s'en débarrasser grâce au traitement scientologique. Être envoyé au RPF était le pire cauchemar de tous les membres de la Sea Org. Lors de ma première visite du Ranch, le RPF y était installé.

Teddy dut tout de même, en guise de punition, endurer l'ostracisme. Il passa de « type le plus populaire du Ranch » à « paria auquel personne n'adresse la parole ».

— Je le trouvais tellement cool avant, m'avoua un jour une amie. Maintenant pour moi, ce n'est plus qu'un loser.

Elle n'était pas la seule à penser comme ça. Aux yeux de la plupart, il était au plus bas. Plus tard, j'appris par sa mère que Teddy avait été assigné au RPF après son hors 2D avec Eva, mais que mon oncle Dave l'en avait dispensé. Je ne sus jamais vraiment pourquoi, mais je supposai que c'était en raison de sa jeunesse, et parce que, techniquement, ce n'était qu'un cadet, pas un membre de la Sea Org.

Je ne pouvais me résoudre personnellement à condamner le comportement de Teddy comme le faisaient tous les autres. Je me sentais avant tout mal pour lui. Quand je le regardais, je ne voyais pas quelqu'un qui avait nui au groupe ni désobéi à la Scientologie, mais l'ami de mon frère qui avait toujours été gentil avec moi.

Une partie du programme éthique qu'on lui imposa consistait à lire ce que LRH avait écrit en la matière, or tout était rangé dans le même bâtiment que les vitamines. Il s'attendait probablement à ce que je réagisse comme tous les autres et ne lui adresse pas la parole, mais dès que plus personne ne nous voyait, j'essayais au moins de lui dire bonjour. Je le croisais dans ce bâtiment quand je travaillais, et lui demandais comment il allait. Teddy était très reconnaissant à tous les amis qui lui restaient. Je le vis même éclater en sanglots quelquefois.

Eva semblait mieux supporter l'isolement que Teddy. Je lui parlais toujours en cachette, et m'attirai des ennuis lorsqu'on me surprit. On alla jusqu'à me recommander de me détacher d'elle, sans quoi je subirais le même traitement. Mais je continuai, car elle était mon amie.

Pendant ce temps, on commença à m'interroger de près sur les relations de Justin avec une fille du Ranch nommée Tiffany. Tout ce que je savais, c'était que Tiffany m'avait un jour avoué son amour éternel pour Justin, un secret que je n'avais répété à personne. Durant

l'interrogatoire, j'ai bêtement affirmé : « Je ne dirai rien à propos de mon frère ! », ce qui ne fit que rendre les choses un peu plus louches. J'avais cru que mon frère apprécierait ma loyauté, mais il fut très en colère et me traita d'idiote.

Finalement les choses se tassèrent et le Directeur des inspections et des rapports rentra à la Base. Son passage au Ranch avait eu l'effet désiré. Après avoir été reniflés et persécutés de la sorte, nous n'avions plus seulement peur d'être vus en mauvaise compagnie : nous étions surtout devenus très prudents quand il s'agissait d'accorder notre confiance à quelqu'un.

De bien des façons toutefois, tout cela eut sur moi l'opposé de l'effet escompté. Avant la visite du Directeur des inspections, je m'étais parfois demandé ce que je ferais si j'étais le témoin d'une mauvaise action de la part d'un ami, entraînant des problèmes avec le groupe. J'avais maintenant ma réponse. J'étais même surprise de la rapidité et du naturel de celle-ci. Peu m'importait l'éthique ou ce que la Scientologie considérait comme bon, les amis venaient en premier. Je ne pourrais pas me résoudre à les ostraciser.

Chapitre douze

Retour à la Flag

J'avais onze ans, ce printemps 1995, quand ma mère m'apprit que je retournerais en Floride pour la fin de ma deuxième formation de Clé de la vie. Elle arguait du fait que, puisque les gens de la Flag n'étaient pas parvenus à me délivrer correctement cette formation la première fois, il était de leur responsabilité de réparer leur erreur. Tout cela était très embarrassant. Je craignais que Nikki soit très fâchée et ne m'accuse de fausse attestation, ce dont j'aurais à me préoccuper une fois revenue à Clearwater.

Je notai quelques changements une fois sur place. Sharni ne travaillait plus pour ma mère ; elle était devenue cuisinière à l'Hibiscus. Elle semblait beaucoup apprécier ce nouveau poste, même si elle m'avoua qu'elle regrettait de ne plus pouvoir s'occuper de moi. Ce serait à présent le rôle de Valeska, qui serait de plus mon jumeau pour la Clé de la vie.

En outre, je fis la connaissance d'un nouveau collègue de ma mère, avec qui elle passait beaucoup de temps. Son nom était Don Jason et il était le bras droit du capitaine de la FSO, la Flag Service Organization, un grade très élevé. Il était bel homme, aux cheveux blonds coupés court et aux yeux bleu pâle, et sa femme, Pilar, travaillait en tant que cadre dans le bureau de ma mère. Don déjeunait parfois avec nous, et maman parlait beaucoup de lui.

Le premier jour, en entrant dans la salle de formation, j'appréhendais la réaction de Nikki et je fus très soulagée qu'elle soit plutôt douce. Tous les étudiants étaient nouveaux. Je me liais d'amitié avec un garçon imposant nommé Buster, ainsi qu'avec son jumeau, Jason, que je trouvais mignon. En attendant l'appel, Valeska, Buster, Jason et moi jouions aux vingt questions.

Après la classe, nous prenions le bus avec Valeska pour rentrer à la maison. Nous allions faire quelques longueurs, tournions des vidéos idiotes ou nous peignions le visage. Je donnais quelquefois un coup de

main à Valeska pour remplir ses obligations, comme faire la lessive ou préparer des casse-croûte. C'est à cette occasion qu'elle me parla de son enfance. Elle était née en Suisse et son père avait voulu rejoindre la Sea Org en Angleterre alors qu'elle était très jeune, ce que sa mère refusa. Malgré cette mésentente, la famille décida de se rendre en Angleterre en voiture. Lors d'un arrêt, sa mère sortit du véhicule sous prétexte d'aller chercher un café et ne revint jamais. À l'arrivée, le père de Valeska l'envoya, elle et ses deux autres enfants, à l'école des cadets, bien qu'aucun des trois ne parlât l'anglais.

C'était une histoire terrible. Je n'avais jamais rien entendu de tel, livré avec tant de détails. Au Ranch, je connaissais des enfants dont l'un des parents posait problème, et qu'en conséquence ils ne voyaient jamais, mais je n'avais jamais prêté une attention particulière à ces histoires. Celle de Valeska me parut pourtant très crédible. Si sa mère avait refusé d'entrer dans la Sea Org mais que son père le voulait, ils n'auraient pu rester ensemble par aucun moyen. Qu'une telle chose puisse arriver à quelqu'un qui m'était si proche me troubla au point que je m'en ouvris à ma mère ce soir-là, lui racontant tout. Elle le prit avec désinvolture et jugea cela impossible. Je doutais qu'elle eût bien écouté, mais j'avais tort. La nuit d'après, avant de me mettre au lit, elle me dit : « Pas d'histoires tristes ce soir. »

Aborder les sujets difficiles n'était pas dans nos habitudes. Maman et moi étions dans la cuisine de son bureau un beau jour quand soudain, sans transition, elle m'annonça une triste nouvelle.

— Juste pour information, ta grand-mère Janna s'est débarrassée de son corps, me dit-elle, l'air un peu abattu.

J'ignorais que ma grand-mère était malade, et je ne l'avais plus vue depuis l'âge de cinq ans. Deux mois plus tôt, je lui avais envoyé une carte de vœux pour Noël, mais j'avais dû me tromper dans l'adresse car la carte m'était revenue.

— Oh, zut ! répondis-je, sans trop savoir qu'ajouter.

La Scientologie ne prévoyait aucun rituel spécifique en cas de décès. Beaucoup choisissaient la crémation, parce que c'était ce que LRH avait fait. D'ordinaire, une annonce un peu sentimentale était diffusée, qui rappelait toutes les bonnes actions du défunt. S'il s'agissait d'un membre de la Sea Org, cette annonce précisait en général que son contrat d'un milliard d'années s'en trouvait suspendu pour vingt ans, afin qu'il ait le temps de trouver un autre corps et de revenir. Il y avait très souvent aussi une cérémonie commémorative. Je n'étais jamais allée à une cérémonie de ce genre. Une partie de moi était très triste que grand-mère Janna soit morte, mais j'essayai de me rappeler qu'elle aurait un nouveau corps.

De son côté, maman ne semblait pas trop affectée.

— Ça va ? lui demandai-je.

— Je suis triste. Mais ta grand-mère et moi n'avons pas passé beaucoup de temps ensemble depuis de nombreuses années, alors je me suis habituée à ce qu'elle ne soit pas là. Je demanderai une audition là-dessus.

Cela peut sembler bizarre, mais la mort de grand-mère Janna n'eut pas beaucoup d'effet sur moi non plus. Elle avait beau être la personne qui avait entraîné ma mère dans l'Église, je ne l'avais pratiquement jamais vue, et maman paraissait supporter sa mort sans problème.

À vivre ainsi dans l'appartement de ma mère, je pris bientôt des habitudes qui me convenaient parfaitement. Avoir Valeska à mes côtés m'était d'une grande aide. En plus d'être un modèle à suivre en Scientologie, Valeska était aussi une camarade de classe et notre amitié comptait désormais beaucoup pour moi.

Mon objectif principal était la Clé de la vie. Je n'avais plus d'autres matières à prendre en compte, tout mon travail résidait désormais dans ma formation scientologique. En un temps qui me parut très court, j'achevai donc la Clé de la vie et passai à la LOC, la formation que j'avais entamée avec Justin comme jumeau et jamais terminée. Cette fois-ci, la LOC ne m'ennuya pas le moins du monde, puisque cela signifiait que je restais à la Flag un peu plus encore.

Vivre avec ma mère me permit aussi de voir oncle Dave plus souvent. Il avait beaucoup à faire à la Flag et venait donc très régulièrement séjourner à Clearwater. Ma mère me demanda de ne pas venir la chercher au bureau quand il était en ville, et de prendre alors mes déjeuners au Lemon Tree. Elle me dit aussi de rentrer directement à la maison après les cours en ces occasions, sans passer par le WB comme nous le faisions parfois.

J'étais toutefois dans son bureau un après-midi, malgré ses recommandations. J'écrivais une lettre à Justin, resté au Ranch, que je n'avais pas tout à fait terminée quand j'entendis mon oncle à l'autre bout du hall. J'ai couru pour me cacher mais il était trop tard. Oncle Dave, tante Shelly et ma mère me surprirent accroupie derrière la bibliothèque en ouvrant la porte du bureau. Oncle Dave paraissait très embêté.

— Pourquoi te caches-tu ? me demanda-t-il.

Je lui expliquai bêtement que maman m'avait demandé de ne pas être dans les parages quand lui était là. Oncle Dave regarda ma mère, qui prit un air déconcerté.

— Je n'ai jamais dit ça ! se défendit-elle.

Elle m'en avait parlé à peine quelques jours plus tôt, aussi ne compris-je pas pourquoi elle niait à présent.

— Faisais-tu quelque chose que tu n'aurais pas dû faire ? voulut savoir tante Shelly.

Avant que je puisse répondre, oncle Dave intervint.

— Allons, inutile de m'éviter comme ça, me rassura-t-il en me prenant maladroitement dans ses bras.

Il m'expliqua ensuite qu'il ne pouvait pas rester avec moi pour l'instant mais qu'il me verrait « ce soir ». Puis il se dirigea vers les ascenseurs avec toute sa suite. Je n'étais pas très sûre de ce que cela voulait dire exactement. Je retournai tout de même à ma formation.

Je le croisai encore deux fois par hasard ce jour-là dans l'ascenseur.

— Je te vois ! blagua-t-il, un grand sourire aux lèvres.

Le soir, maman, qui avait semble-t-il oublié l'incident, me demanda de me mettre en pyjama : nous allions à l'étage du dessus, rendre visite à oncle Dave.

— Jenny ! m'accueillit-il tandis que nous entrions. Viens et assieds-toi sur le canapé !

Ma mère était fière de l'attention que me portait mon oncle.

— Veux-tu du pop-corn ? me demanda-t-il.

Puis, se retournant vers une hôtesse, Georgiana, sans même attendre mon avis :

— George, va lui chercher du pop-corn, ordonna-t-il.

Je m'assis sur un des canapés en cuir. La pièce était pleine de scientologues tous mieux placés les uns que les autres, dont Norman Starkey, l'administrateur des biens de LRH. Nous étions tous réunis pour regarder *La Guerre des étoiles*, mais la cassette vidéo devait être réparée d'abord.

Oncle Dave s'entretenait avec quelqu'un de son projet d'emmener tout le monde voir *Apollo 13*, qui allait être projeté au cinéma de Clearwater dans quelques jours.

— Voudrais-tu voir ce film, Jenny ? me demanda-t-il.

Je répondis oui, mais que je voulais surtout voir *Batman Forever*.

— Ah, ah ! Bien sûr ! reprit oncle Dave. Qui aimes-tu dans ce film ?

— Jim Carrey. Et puis aussi Nicole Kidman.

Puis oncle Dave se détourna et engagea avec les autres une conversation faite de ragots sur ces célébrités. Tous semblaient s'y intéresser, pourtant, il me fit face à nouveau.

— Jenny, quand les adultes parlent entre eux, as-tu l'impression de pouvoir comprendre ce qui se dit ?

— Euh, des fois, mais pas toujours, répondis-je.

Il me fit un grand sourire et, la vidéo enfin réparée, nous pûmes tous regarder le film.

Dans les semaines qui suivirent, nous vîmes ainsi les trois volets de la trilogie *Star Wars*, dont un dans l'appartement de ma mère. Oncle Dave et tante Shelly trouvèrent ma chambre très jolie. Oncle Dave m'emprunta même ma collection de disques. Cela me fit plaisir qu'il aime

suffisamment ma musique pour me l'emprunter. Il me la rendit quelques jours plus tard.

Mon père venait parfois à la Flag, pour les grands événements. Un soir que nous étions tous réunis en coulisse, j'entendis oncle Dave discuter d'un défaut du système de sonorisation survenu durant la soirée. Quelques minutes plus tard, il convoquait les trois techniciens, venus droit de l'Int Base pour produire le spectacle. Ils entrèrent dans la pièce penauds, comme s'ils craignaient ce qui allait arriver. Je savais qu'ils risquaient un Sévère Ajustement à la Réalité, ce qui signifiait en gros un bon savon.

Mon père m'entraîna dans le hall pour m'éloigner de l'action. Je lui dis que je savais ce qui allait se passer. Mon père ne sut trop quoi répondre. Il n'avait visiblement pas conscience du nombre de violentes sermones qu'on entendait quotidiennement au Ranch. Je n'avais jamais vu encore oncle Dave crier sur quelqu'un, mais j'imaginai bien que ce serait plutôt vif. Quelques minutes plus tard, quelqu'un vint nous informer que nous pouvions revenir. Les trois hommes n'étaient plus là, et oncle Dave me salua comme si rien ne s'était passé.

Il était difficile pour moi de faire coïncider ma vision d'oncle Dave et de tante Shelly avec celle des autres. Je les trouvais tous les deux gentils, aimants, même. J'aimais beaucoup être avec eux, cela me donnait l'impression de passer du temps en famille. Je voyais que les gens les craignaient, et je comprenais bien qu'ils exerçaient tant de pouvoir sur tant de personnes que cela en devenait intimidant. Sentant toutes ces choses, je mesurais moi-même en leur présence aussi bien mes mots que mes gestes. Mais leurs réactions à mon égard étaient toujours bienveillantes, aussi ne comprenais-je pas tout à fait pourquoi les gens agissaient avec eux avec autant de circonspection.

Quand oncle Dave et tante Shelly étaient en ville, ils passaient souvent leur temps libre en notre compagnie. Nous jouions au mini-golf ou assistions à un match de hockey. Ainsi, un jour que je me préparais avec tante Shelly et qu'elle se maquillait, je lui demandai à quoi servait son crayon à lèvres. Elle me répondit que lorsqu'on était vieille comme elle, les lignes des lèvres disparaissaient, mais qu'elles réapparaissaient grâce au crayon. Elle ajouta que j'étais jeune et jolie, et que je n'avais pas besoin de maquillage.

Une autre fois, dans leur appartement, Tom était présent pour régler un problème avec le téléphone. Elle lui expliqua qu'il devait absolument réparer la ligne car, à plusieurs reprises, alors qu'elle était en communication avec Kelly Preston ou John Travolta, elle avait pu entendre une autre conversation dans le combiné, en même temps que la leur. Kelly l'avait d'ailleurs remarqué elle-même et avait demandé de quoi il s'agissait, pensant que c'était « hors sécurité », l'expression consacrée pour une brèche dans un système de sécurité.

Ce n'était pas la première fois que j'entendais parler de telles brèches. Dans ma formation LOC, j'avais rencontré un ex-membre de la Sea Org, maintenant scientologue public, qui m'avait raconté les sérieux problèmes que lui avait coûtés une fuite concernant une célébrité. Il avait été accusé d'avoir permis aux médias d'apprendre que Tom Cruise était scientologue. Il m'avoua qu'il avait alors connaissance de cette information, mais qu'il ne l'avait partagée qu'avec un membre très proche de sa famille. L'histoire fit la une des journaux peu de temps après, et la faute lui incombait.

Ma mère et Tom travaillaient toujours ensemble mais Don était beaucoup plus présent désormais. Ma mère et lui s'entendaient à merveille. Ils avaient tout deux un humour très caustique et étaient comme deux âmes sœurs, ayant été élevés de la même façon et partageant une même vision de la vie. Ils étaient de plus en plus amis. Ma mère voyait Don si favorablement que je voulais l'apprécier moi aussi. C'était une personne gentille, qui aimait plaisanter, mais il m'impressionnait un peu, peut-être parce que ma mère disait tellement de bien de lui que je voulais l'impressionner, moi.

Tandis que maman et Don se rapprochaient, elle et moi nous éloignions. J'avais pour habitude d'attendre qu'elle rentre avant d'aller me coucher, mais elle m'avait demandé de ne plus le faire, car j'avais besoin de sommeil, disait-elle.

Il y avait chez elle une tension nouvelle, et cette tension se métamorphosait parfois en agressivité. Un jour, je me tenais au milieu d'un groupe de personnes quand elle me tendit un sac en papier contenant du déodorant. Je n'avais encore jamais utilisé de déodorant de ma vie, et je ne comprenais pas ce qui l'avait poussée à m'en donner à ce moment précis.

— Pourquoi me donnes-tu ça ? lui demandai-je, déconcertée.

— Parce que tu pues, me répondit-elle avant de se mettre à rire.

Quelques personnes du bureau rirent aussi. Mais je voyais bien qu'ils se sentaient un peu mal pour moi, en réalité.

Plus je restais à la Flag, plus je la sentais lointaine. Enfin, durant l'automne 1995, alors que ma formation LOC touchait à sa fin, maman annonça à tout le monde sa grande nouvelle : oncle Dave lui avait proposé un poste au RTC, le Religious Technology Center, centre de technologie religieuse, situé à l'Int Base. Le RTC est la plus haute autorité ecclésiastique de l'Église, chargée de surveiller et de punir les manquements à l'éthique ainsi que du respect et de la bonne application des principes et des technologies de la Scientologie. Non seulement c'était un grand honneur, mais cela impliquait de plus qu'elle reviendrait sur la côte ouest retrouver papa, Justin, Sterling et moi. Elle semblait hésiter cependant, avouant qu'elle n'avait pas tellement envie de

travailler pour le RTC car elle aimait beaucoup son poste actuel. Mais elle reconnut que, l'offre venant de Dave, elle ne pouvait pas refuser.

Elle fut couverte de cadeaux lors de son pot de départ. À la Flag, tout le staff l'aimait vraiment beaucoup, et lui offrit littéralement un salon entier : une superbe banquette blanche, un coffre chiné, un vaisselier, et encore quelques babioles. Cette semaine-là, je décidai d'organiser aussi en son honneur une fête de mon cru. Après les cérémonies de remise des diplômes du vendredi soir, je donnais souvent une sorte de spectacle pour elle et les cadres scientologues qu'elle invitait toujours pour l'occasion. Mes performances étaient un peu ridicules. Un soir, j'avais ainsi monté un défilé de mode passée de mode : j'avais enfilé des vêtements de ma mère et paradé avec. Je fis également un spectacle de claquettes, bien que je n'eusse pas la moindre idée de comment faire des claquettes. Ainsi, en l'honneur du retour de ma mère à la Base, je préparai mon plus grand show pour la foule post-remise des diplômes qui serait présente chez maman ce vendredi soir.

Je confectionnai toute une structure en carton et me cousis un costume avec des torchons. J'étais en train de me peinturlurer la figure et celle de Valeska et m'apprêtais à remettre un peu d'ordre quand maman rentra, plus tôt que prévu. Elle était furieuse que la maison soit si sale alors qu'elle attendait des invités et se mit à me gronder. Elle me fit remarquer que j'étais vêtue de torchons, que l'appartement était couvert d'ordures, que j'avais employé un membre du CMO pour m'apporter du carton alors qu'il était en poste, et que je n'étais qu'une enfant gâtée.

— Et toi, commença-t-elle, se tournant vers Valeska... Grandis !

Valeska se sentit clairement ridicule, avec sa figure peinte et son chapeau idiot, et elle faillit éclater en sanglots. Maman lui demanda de partir. Elle s'exécuta.

Je n'avais jamais crié sur ma mère avant, mais je ne pus supporter de la voir traiter Valeska de la sorte, ni même moi. Je lui dis que je n'avais pas peur d'elle, contrairement à tout le monde. Je jurai même à son rencontre, à plusieurs reprises, et je lui racontai que nous montions un spectacle en son honneur et que nous allions tout ranger quand elle est arrivée. Elle m'a ordonné en criant de ne pas lui parler comme ça, et je lui ai crié de ne pas me hurler dessus.

Après quelques échanges de ce genre qui nous amenèrent toutes deux jusqu'aux larmes, elle se tourna vers moi et poussa un long soupir.

— Je suis désolée Jenna. Fais-moi un câlin. Je suis vraiment désolée.

Rouge d'émotion et épuisée, je la regardai longtemps. Nous n'avions jamais eu ce genre de disputes, nous ne nous étions donc jamais réconciliées non plus. De mauvaise grâce, je la pris dans mes bras.

Ces invités arrivèrent un peu plus tard et ma mère agit comme si de rien n'était. Quelques jours plus tard, nous prenions l'avion en direction de la côte ouest, d'Int Base, et du Ranch.

Chapitre treize

L'Âge d'or de la Technologie

Je retournai au Ranch avec une toute nouvelle confiance en moi. Il était difficile de savoir si c'était parce que j'avais enfin terminé avec succès les formations de la Clé de la vie et LOC, à cause de tout l'enthousiasme que suscitait la Sea Org que j'avais connue à la Flag, ou simplement parce que je vieillissais. Mais le résultat était un optimisme à toute épreuve.

Une partie de mon enthousiasme provenait du fait que, à la fin de la formation LOC, on m'avait confié la tâche de trouver mon objectif, ou « mon chapeau dans la vie », comme disent les scientologues. Je commençai à parler de cela avec maman, et à lui poser des tas de questions sur les différents rôles qu'elle avait tenus au sein de la Sea Org. De ces discussions, je décidai que je voulais faire partie du CMO, le Commodore Messenger Office, qui proposait une nouvelle clarté sur tout. Même si je devais encore sortir promue du Ranch pour pouvoir intégrer le CMO, pour la première fois j'avais un projet de vie. Il ne me restait plus qu'à suivre les règles.

En vérité, il me paraissait beaucoup plus facile de m'y conformer, à présent – même le travail physique que je n'avais pas fait depuis des lustres parce que j'étais à la Flag ne me semblait plus aussi dur. J'avais presque le double de mon âge lors de mon arrivée au Ranch, et j'étais bien plus en mesure d'accomplir du travail physique. On se mit même à me féliciter, parce que le travail ne me faisait pas peur, et je n'étais pas habituée à cela. Mon ancien poste de liaison médicale ayant été pris par quelqu'un d'autre en mon absence, mes nouvelles fonctions consistaient à être responsable de la Récolte, à m'assurer que certains champs étaient correctement moissonnés, mais je fus vite promue à la tête de la Division 2, un poste important. Mon devoir était de surveiller le groupe des enfants.

L'un des changements apportés depuis mon arrivée était qu'il n'y avait plus de pré-cadets, juste des cadets et des enfants. Parmi mes

responsabilités, je devais veiller à ce que ceux dont je m'occupais arrivent à l'heure pour l'inspection du matin, aient une bonne hygiène, une bonne éthique, et accomplissent leur travail physique. Certains se conduisaient bien, d'autres pas. Je voulais instaurer de bonnes relations avec eux tous. Je n'avais pas oublié ce que c'était de vivre au Ranch, au même âge. Je les élevais le mieux possible. S'ils venaient m'annoncer qu'ils n'aimaient pas l'emploi qu'on leur avait attribué, j'essayais de les aider à en trouver un autre, qui leur convienne mieux. Leurs jobs étaient simples, comme approvisionner les dortoirs en papier toilette, ramasser les poubelles, ou des légumes, mais je m'efforçais de faire en sorte que tout le monde soit content. Je prenais mon poste au sérieux, et fus même sacrée « Cadette de la Semaine ».

Mes études ne se déroulaient pas aussi bien, en revanche. J'avais pris presque deux ans de retard à cause du temps que j'avais passé à la Flag, sans recevoir aucun enseignement. L'une des conséquences, c'était que désormais je ne voulais plus que poursuivre des études de Scientologie, car je savais que pour devenir un membre de la Sea Org, seules celles-ci comptaient. Quand je rétorquai à mon superviseur que les études n'étaient pas si importantes, elle m'accompagna dans un cagibi minuscule, où les livres étaient stockés. Elle n'avait que dix-huit ou dix-neuf ans, mais elle était beaucoup plus corpulente que moi. J'essayai de me sauver, mais elle m'asséna un violent coup de poing au visage. Je ne m'en tirai qu'avec une petite contusion, et je ne me plaignis à personne au Ranch. Toutefois, lorsque je décidai de me confier à ma mère, elle me demanda simplement ce que j'avais fait pour mériter cela. Je me demandai si elle comptait en parler à quelqu'un, mais j'avais trop peur de lui poser la question, parce qu'elle avait l'air de croire que c'était ma faute.

Le soir, je devais auditer une certaine Trisha sur son modelage. Nous allions toutes les deux à l'Int Base, avec de quoi manger, et je l'auditaï après le dîner. Ce n'était pas trop difficile, parce que c'était une amie et qu'elle était plutôt conciliante. Comme je me trouvais presque tous les soirs à l'Int, cela me donnait rarement l'occasion de tomber sur oncle Dave. Une fois, après les cours, il vint me chercher sur sa moto. Nous allâmes dans son bureau, où je discutai avec tante Shelly, et je jouai avec ses chiens. Il prit des photos de moi assise à son bureau, en train de répondre au téléphone, comme si je dirigeais le monde.

Bien qu'il fût à la tête de l'Église, une figure imposante qui inspirait la crainte, des instants comme ceux-ci montraient un aspect ordinaire de sa personnalité. Parfois, je devinais qu'il désirait juste être un tonton sympa et normal avec sa nièce, et lors de ces moments, on pouvait pratiquement distinguer une envie de famille, une humanité qu'il cachait la plupart du temps. À sa façon de me traiter, il semblait évident qu'il ne voulait pas que j'aie peur de lui, comme presque tous les adultes. Malheureusement,

ces instants de tendresse deviendraient de plus en plus rares, et espacés. Au fil des années, je discernai de moins de moins souvent cet aspect de sa personnalité, et peut-être que, comme oncle Dave finit par mal tourner, cet aspect cessa définitivement d'exister. Mais je n'oubliai jamais ce côté doux et humain d'oncle Dave.

Je restai en contact par courrier avec tous mes amis de la Flag, surtout Valeska, Tom, Jenny et même Don et Pilar. Mon père faisait parfois des réflexions sur les courriers que je recevais de Don, du genre : « As-tu reçu la lettre de ton cher Don ? » Il disait cela sur un ton bizarre, jaloux, mais je me contentais de l'ignorer. Ce n'était pas ce genre de remarque qui me frappait le plus. J'avais surtout l'impression que mes parents se disputaient beaucoup, et que cela ne faisait que dégénérer.

Cette année-là, nous fêtions Noël chez oncle Dave, dans son appartement de l'Int Base. Maman et papa lui offrirent un stylo hors de prix, et maman reçut de sa part et de celle de tante Shelly un joli tailleur Ann Taylor vert. Tante Shelly me conseilla de ne pas trop m'empêtrer dans la mode, comme si c'était un piège. Elle me fit aussi m'asseoir et me parla de divers sujets, tels que la peau et l'acné. J'avais beaucoup de boutons et je ne savais pas comment prendre soin de mon visage. Tante Shelly me suggéra certaines solutions naturelles, pour le nettoyer. Même si cela était gênant, je lui étais reconnaissante de ses conseils.

Peu après Noël, une modification fut apportée au règlement : les enfants ne pouvaient plus rester chez leurs parents le samedi soir. J'éprouvais des sentiments mitigés à ce sujet. J'avais toujours aimé aller chez eux : séjourner là-bas était bien plus agréable qu'au Ranch. Si cela s'était produit quelques années plus tôt, j'aurais été accablée. Mes parents vivaient désormais à l'Int Base, en d'autres termes, je n'aurais pas l'occasion de voir mes amis le samedi soir ni le dimanche matin ; de fait, ce changement ne m'enthousiasmait pas du tout. Mon père était furieux, en revanche. Cela signifiait que le temps passé en famille était encore plus restreint, et si les parents tenaient à voir leur progéniture, ils devaient se rendre au Ranch, ce qui était difficile pour la plupart qui devaient prendre le bus. Ils ne partageaient plus non plus ce moment du dimanche matin avec leurs enfants, où ils allaient acheter des chaussettes, des sous-vêtements, des affaires de toilettes, etc. J'avais encore le droit de me rendre à l'Int le dimanche matin, mais je n'y allais pas si souvent.

Justin et moi ne nous voyions plus beaucoup. Il avait officiellement intégré la Sea Org, et il vivait et travaillait donc à l'Int. Quand je le rencontrais, il n'avait pas grand-chose à me dire. Je fus donc surprise lorsque Taryn m'aborda un après-midi, impatiente de m'annoncer une bonne nouvelle au sujet de mon frère. Comme Justin, elle travaillait désormais elle aussi à l'Int Base en tant que membre de la Sea Org.

— Justin a décidé de rester, c'est génial, non ? s'exclama-t-elle, attendant que j'acquiesce.

Comme j'eus l'air déconcertée, elle devina que je ne voyais pas du tout où elle voulait en venir. Elle me prit à part.

— Cela faisait plusieurs années que Justin souhaitait quitter la Sea Org, m'annonça-t-elle d'un ton calme. Mais ton père a fini par le convaincre de rester.

En entendant ces paroles, je ne parvins pas à me décider ; qu'est-ce qui était le plus choquant ? Que mon frère ait envisagé de partir ou que Taryn m'en parle ? Dans la Sea Org, il était interdit d'évoquer votre départ, voire d'entendre quelqu'un l'exprimer. Si c'était le cas, c'était considéré comme un acte suppressif, ainsi, rien que le fait qu'elle se confie à moi revenait à prendre un risque énorme. À part dire à quelqu'un que vous projetiez de partir, d'autres grands crimes étaient considérés comme des actes suppressifs : dire du mal de la Scientologie, la pratiquer en dehors de l'organisation qui regroupait toutes les autres ; demander de se faire rembourser, intenter une action en justice contre la Scientologie, ou dire ou écrire du mal sur la Scientologie aux médias. À cause des actes suppressifs, vous pouviez être déclarée « personne suppressive », SP. Si cela se produisait, vous étiez considéré comme quelqu'un de malfaisant, et les personnes qui étaient toujours des scientologues devaient couper tout lien avec vous, au risque d'être aussi considérées comme des SP.

Alors que je repensais aux propos de Taryn, je commençais à mieux comprendre. Je savais que Justin avait été malheureux. Visiblement, il s'attirait systématiquement des problèmes pour une raison ou une autre – même s'il ne faisait rien de mal –, alors qu'il ait pensé à partir ne me choquait pas outre mesure. Toutefois, il y avait une grosse différence entre l'envisager et franchir le pas. Jusqu'à présent, je n'avais pas compris que j'avais été à deux doigts de perdre un membre de ma famille. Je n'aurais pu tisser aucun lien d'aucune sorte avec lui. Cela m'effrayait d'avoir été si près de perdre quelqu'un que j'aimais.

En fin de compte, je fus soulagée que cela ne se soit pas produit, mais d'autre part, je n'en avais pas su assez pour m'en préoccuper. Tout le monde était manifestement au courant de son mécontentement, à part moi. C'était la première fois que j'apprenais qu'un proche doutait de son engagement envers la Sea Org. Ce ne serait pas la dernière.

Le 9 mai 1996, le jour où nous fêtons la journée de la Dianétique, l'oncle Dave allait dévoiler les prochaines grandes étapes dans l'avenir de la Scientologie. Celle-ci, affirmait-il, connaissait une espèce de renaissance, et il avait décidé qu'il y avait des imperfections dans la façon dont nous étions audités. À cause de cela, il désirait améliorer le programme de formation pour les auditeurs avec de nouveaux électromètres plus sophistiqués et des exercices d'audition améliorés, et par là même, permettre aux scientologues de gravir le Pont vers la Liberté totale, plus soigneusement et plus efficacement. Ces

améliorations seraient appelées l'Âge d'or de la Technologie, et à partir de là, elles aideraient à former les Scientologues pour devenir de parfaits auditeurs.

L'un des changements initiés par cet Âge d'or de la Technologie était que les nouveaux électromètres seraient créés pour former les auditeurs. Dans le passé, les feuilles de contrôle qui avaient été utilisées pour former les auditeurs demandaient au coach de comprimer des boîtes de conserve pour simuler les lectures d'électromètre pour l'étudiant. À présent, au lieu d'avoir un coach pour comprimer les conserves, il y avait une véritable machine sur les boutons de laquelle on pouvait appuyer et la lecture désirée s'afficherait. Avec ces électromètres améliorés et la meilleure formation que produisaient ces nouvelles procédures, pour la première fois, la méthode d'enseignement aux auditeurs serait parfaite, et les auditeurs aussi.

J'étais très enthousiaste à l'idée de faire partie d'un petit groupe de cadets choisis pour donner un coup de main sur le nouvel électromètre de l'Âge d'or de la Technologie, baptisé le « Mark Super VII Quantum », fabriqué par une division de Golden Era Productions. Ou « Gold », telle qu'on la surnommait. Celle-ci était responsable de la diffusion mondiale de la Scientologie, y compris de tous les films, vidéos, Internet, et de la production événementielle internationale. Elle produisait également les cassettes des cours de LRH, et autres supports, tels que l'électromètre, les outils de formation, et tout ce dont on avait besoin pour faire connaître la Scientologie au grand public. Son siège se trouvait à l'Int Base, et son personnel était constitué de centaines de membres de la Sea Org, dont plusieurs étaient les parents des enfants du Ranch.

Le premier matin, nous fûmes conduits en bus à la base après le petit déjeuner. L'équipe allait assembler les nouveaux électromètres dans le Bâtiment 36, l'Hubbard Electromètre Manufacturing, (HEM). Il y avait une grande effervescence, car nous devons faire en sorte que les machines soient prêtes pour le lancement du 9 mai. Des tonnes de personnes y travaillaient, même des employés d'autres postes venus prêter main-forte. Nous étions divisés en différentes sections le long de la rangée. Je ne me trouvais jamais dans une seule section plus de quinze jours au cours de l'affectation qui dura presque un an, durant laquelle je pus travailler dans chaque section.

Je commençai par estamper les revêtements en plastique de l'électromètre, avec des lettres et des numéros sur cadran. Et je terminai au QC, Contrôle Qualité, où mon boulot consistait à rattraper les pépins dans le produit fini. Nous n'étions que trois au QC, et nous devons brancher les électromètres achevés dans toutes sortes de machines et effectuer des tests selon différents paramètres. HEM avait un certain quota à respecter, et nous nous en rapprochions chaque jour, alors que le 9 mai se profilait. Chaque fois qu'un électromètre passait le contrôle

qualité avec succès, nous sonnions une cloche et tout le monde applaudissait.

Travailler au QC était parfois excitant et parfois éprouvant. Toute la journée, des dirigeants venaient inspecter notre travail. Il y eut une période où je refusais de nombreux électromètres, et les dirigeants envoyèrent donc un technicien pour voir si le problème était lié à mes inspections ou aux électromètres. L'expert en conclut que les électromètres n'avaient aucun problème et que cela devait donc provenir de moi. Je tins bon, insistai sur le fait que les appareils étaient défectueux selon les tests standards que j'avais effectués. Je fis même une démonstration du problème à plusieurs dirigeants, et lorsqu'il s'avéra que j'avais raison, on me félicita pour avoir persévéré.

Le projet d'assemblage de l'électromètre se poursuivit pendant quelques mois. Maman était souvent l'inspectrice. Elle me serrait dans ses bras, vérifiait si tout se passait bien, puis continuait son chemin. J'étais impressionnée par le fait que tout le monde avait l'air de l'aimer et de la respecter tout en la redoutant. Dans la Sea Org, on appelait cela « présence éthique » ce qui était en gros un mélange de peur et de respect, dont les deux étaient jugés indispensables pour obtenir de l'obéissance. Comme nous étions déjà habitués à travailler de longues heures, cela n'était vraiment pas une corvée, et travailler devant un bureau était bien plus facile que le travail physique au Ranch. Quand nous travaillions au HEM, nous y restions toute la journée, et ne rentrions chez nous que le soir, à temps pour dîner, puis pour étudier. J'étais toujours responsable des enfants jusqu'à ce qu'ils aillent se coucher.

Une fois que la demande des nouveaux électromètres se fut calmée, et redevint gérable, après la célébration de la journée de la Dianétique, nous reprîmes nos programmes habituels au Ranch, mais le fait d'y avoir participé ne fit qu'intensifier la sensation de progrès que j'avais accomplis, sensation qui s'arrêta au moment où je m'adaptais au rythme du Ranch.

Un jour, sans prévenir, on nous annonça qu'à partir de maintenant, tous les cadets devaient se trouver plus haut sur le Pont avant de pouvoir sortir promus du Ranch et devenir membres de la Sea Org. C'était une autre partie du projet de l'Église pour fabriquer de parfaits auditeurs. Le problème que cela me posait, c'était que cela pourrait prendre des années pour devenir un auditeur de classe V, et donc, il me faudrait des années pour obtenir mon diplôme. Cette nouvelle fut une grosse surprise et une grande déception pour tous les enfants, mais moi, j'eus tout particulièrement du mal à l'accepter.

Depuis que j'étais rentrée de la Flag, j'accomplissais des progrès ininterrompus. J'avais plus de responsabilités et l'impression de prendre de la vitesse. Pendant des mois, j'avais trouvé du réconfort dans mon projet de « chapeau dans la vie » que j'avais mis au point pour intégrer le

CMO après avoir obtenu mon diplôme. Ce projet m'avait offert une espèce d'orientation, et j'abordais l'avenir avec beaucoup d'enthousiasme.

Devoir devenir auditeur de classe V changeait complètement la donne. Maintenant, il me faudrait des années avant de pouvoir réaliser ce projet. La pilule était amère, mais comme presque tous les Scientologues l'apprennent à un moment donné, ce genre d'ajustements est bien trop classique. Juste au moment où je prenais un certain rythme, et juste au moment où j'avais compris les règles, voilà qu'ils décidaient de les modifier.

Quelques semaines plus tard, au mariage de mon frère Sterling, j'eus l'occasion d'en discuter avec tante Shelly. Je lui confiai que j'étais très énervée par cette nouvelle obligation de diplôme. Elle m'expliqua qu'elle pensait que la formation d'auditeur était la plus belle chose au monde si l'on souhaitait réellement apprendre à aider les autres. Elle affirma que les meilleurs messagers du CMO étaient des auditeurs chevronnés, et oncle Dave en personne était devenu un auditeur au plus jeune âge. La façon dont elle m'exposa les choses les rendit judicieuses, et ses paroles me calmèrent. Tout au moins, elle était parvenue à rendre la situation plus palpitante. Après tout, la purification de la planète passait par les auditeurs scientologues et notre objectif en tant que membres de la Sea Org était que tout le monde sur la terre soit dans un état de Clair. Ce n'était qu'à ce prix-là que nous pourrions être en paix. Mais pour cela, il faudrait beaucoup de travail, et de nombreuses années.

Bien que je fusse encore frustrée, je décidai de me concentrer sur le mariage de Sterling et Suzanne. Suzanne était en fait la demi-sœur de tante Shelly. Ma mère ne l'appréciait pas beaucoup, mais je ne savais pas pourquoi. Je m'entendais mieux avec elle qu'avec Sterling, dans la mesure où mon frère et moi n'avions pas eu la chance de tisser un véritable lien. Il avait quitté le Ranch pour travailler dans la Sea Org, à l'Int, quelques années auparavant et, avant cela, quand il était au Ranch, il était bien plus proche de Nathan, son frère cadet. J'étais demoiselle d'honneur et Justin, témoin. Je me trouvais un peu trop vieille pour être demoiselle d'honneur, en revanche.

La cérémonie avait lieu au Celebrity Center, à Los Angeles, comme la plupart des mariages de la Sea Org. Ce dimanche matin, Justin répéta son discours de témoin, dans la voiture durant tout le trajet depuis l'Int. Quand nous arrivâmes, je me rendis au vestiaire où étaient rassemblées toutes les demoiselles d'honneur. Tante Shelly m'aida à enfiler ma robe, et mit la couronne de fleurs sur ma tête. Ses autres sœurs, Clarisse et Camille, s'occupaient de Suzette. Ce mariage était une cérémonie traditionnelle, avec mariée en blanc et échange de serments. Il y avait une centaine de personnes dans l'assistance. Une cérémonie de mariage scientologue incluait également le triangle ARC, dont les lettres

signifiaient Affinités, Réalité et Communication. Le triangle ARC était un concept fondamental de la Scientologie pour pouvoir s'entendre avec les autres et construire des relations d'intelligence. Il mettait en valeur l'importance de la communication, laquelle était applicable au mariage et, durant la cérémonie, les futurs époux se promettaient de ne jamais aller au lit sans s'être réconciliés après une dispute. Après la cérémonie, nous regardâmes tous Sterling et Suzanne ouvrir leurs cadeaux.

Un dimanche matin après la cérémonie, je confiai à ma mère que mes amis de la Flag me manquaient vraiment et que je l'avais mauvaise de ne pas pouvoir obtenir mon diplôme tant que je n'avais pas suivi ma formation d'auditeur. À ma grande surprise, elle me répondit qu'elle me laisserait leur rendre visite là-bas et même rester assez longtemps pour suivre une formation. Bien qu'intriguée par cette perspective, je fus aux anges lorsqu'elle suggéra que j'effectue ma formation d'auditeur dans son intégralité à la Flag. La Flag, expliqua-t-elle, offrait la meilleure formation d'auditeur de la planète, et pour cela, il faudrait probablement passer une année en Floride. Je n'avais jamais eu l'intention de rester aussi longtemps, mais je me dis que je n'aurais aucune obligation et de fait, j'acceptai immédiatement. Mon père n'aimait pas l'idée que je parte si longtemps, au prétexte que je lui manquerais trop, mais il ne m'empêcha pas de le faire. Dans les semaines qui suivirent, au Ranch, je ne fis que compter les minutes jusqu'à ce que je puisse prendre mon avion.

Alors que j'attendais pour partir, Mr. C décupla encore mon enthousiasme à propos de cette formation. Il me dit que je vivrais une expérience palpitante, car le programme conduisait à des miracles personnels. Se remémorant l'histoire d'un cours en particulier, il me confia que lorsqu'il avait terminé, il savait brusquement jouer du piano, ce qu'il n'avait jamais su faire de toute sa vie. L'idée de découvrir un talent caché était très tentante. À l'issue de cette formation, songeai-je, tout serait possible.

Chapitre quatorze

Formation CMO

Tout devint bizarre à partir du moment où j'atterris à Clearwater cet après-midi de juin 1996. Tom, qui était censé m'accueillir à l'aéroport, était invisible. Je n'avais pas d'argent, pas de numéro à appeler, et je commençai à me faire vraiment du souci. Je venais de débarquer à l'aéroport international de Tampa, sans plan B. Quand Tom arriva enfin, une heure plus tard, il avait l'air ravi de me voir, mais paraissait un peu ailleurs. Il s'excusa, me raconta qu'il s'était trompé sur l'heure d'arrivée. Il croyait que l'avion atterrissait une heure plus tard.

Pendant le trajet jusqu'à la base, il semblait pressé et légèrement préoccupé, bien qu'il se montrât toujours aimable. Lorsque nous parvînmes à l'Hacienda, il passa juste devant l'appartement de ma mère, où je pensais séjourner, et se gara devant le bloc H, qui abritait les dortoirs du CMO. Au début je ne savais pas ce qui se passait.

— Je ne vais pas habiter au bloc L ? m'enquis-je, confuse.

Il rit, puis déclara :

— Non, celui-ci est réservé aux dirigeants de l'Int.

— Oh, fis-je, en me demandant brusquement dans quoi je m'étais embarquée.

Tout ce temps où je m'étais imaginée vivre à la Flag, il ne m'avait jamais traversé l'esprit que je n'occuperais pas l'ancien logement de maman. Il ne m'était jamais venu à l'idée que je me retrouverais dans un dortoir.

Nous descendîmes de voiture, sortîmes mes sacs du coffre, et allâmes jusqu'à la porte de l'appartement H-2, au rez-de-chaussée. Je me souvins que c'était l'appartement de Valeska, mais même elle n'était pas là. En fait, Tom m'apprit qu'elle ne faisait plus partie du CMO ; et qu'elle vivait donc ailleurs. Il ne me donna aucune explication, et je ne lui en demandai aucune. Il semblait pressé de s'en aller, et me dit que je devrais défaire mes bagages et me reposer. Puis il disparut.

Le bloc H était un dortoir pour filles du CMO. La plupart avaient

quinze ou seize ans, pas douze comme moi. L'appartement H-2 comportait deux chambres, avec trois filles dans chaque, une salle de bains, et une petite cuisine. Diane, ma vieille jumelle de mon premier stage de Clé de la vie, y vivait à présent et serait l'une de mes colocos. Les filles n'avaient pas l'air de savoir pourquoi j'habitais au H-2, car je leur avais dit que je n'étais qu'une cadette et celles-ci n'étaient pas logées dans des appartements du CMO. Elles étaient censées habiter à la Cadet Org. Je leur confiai que je ne savais pas ce que je faisais là, non plus. Je pensais que je serais logée dans l'appartement de ma mère et j'étais pressée. Maintenant je me retrouvais toute seule.

Je squattai la salle de bains pour prendre une douche rapide : une fille frappa cinq fois à la porte et me hurla de me dépêcher. Lorsque j'en sortis, une autre articula silencieusement que j'avais été trop longue. Cela me paraissait plutôt dur, pour un nouveau chez-moi ; je m'en fus simplement sans rien dire. J'allais m'allonger pour faire une petite sieste, mais le lit n'était pas fait. Comme j'étais trop timide pour demander, je faillis fondre en larmes, lorsque Diane comprit que j'avais besoin de draps et me montra où ils se trouvaient. Je ne savais toujours pas où aller après cela, Tom ne m'avait rien dit. Cela commençait mal et il se pouvait bien que j'aie commis une énorme erreur en retournant à la Flag.

Je me tournai et me retournai dans mon lit pendant une demi-heure, puis finis par décider de me rendre chez Don, au bloc H, pour lui demander s'il savait ce que l'on me réservait. Il était la seule personne dont je connaissais l'adresse. Il sembla sincèrement content de me voir et me serra dans ses bras. Il me dit qu'il n'en avait aucune idée lui non plus, mais qu'il m'emmènerait au WB et que là-bas, quelqu'un serait sûrement au courant. Don conduisait une Mustang blanche décapotable, une voiture cool selon ma mère, mais moi, je n'y connaissais rien.

Au WB, je me rendis directement dans le bureau de Tom au troisième étage. Il m'accueillit chaleureusement, puis ordonna à l'un de ses messagers de me trouver un uniforme. Je fus prise au dépourvu lorsque la femme revint avec un uniforme bleu, comme celui que portaient tous les membres de la Sea Org. Je croyais que j'étais venue pour suivre une formation d'auditeur et je ne voyais pas pourquoi je me retrouvais avec un uniforme de la Sea Org. Avant que je puisse le demander à Tom, son messager me donna le pantalon bleu marine, la chemise de soirée bleu clair à épauettes, une lavallière avec boutonnière et des chaussures noires plates. Le badge disait Jenna Miscavige, stagiaire, CMO Clearwater. Et je compris donc qu'il n'y avait pas eu de méprise. J'allais suivre la formation du CMO pour devenir auditeur.

J'avais toujours rêvé d'intégrer la Sea Org, et faire partie du CMO avait été mon projet d'avenir. Mais cela était survenu trop brusquement. En outre, j'avais voulu y entrer surtout pour pouvoir travailler à l'Int Base avec mes parents, amis et famille qui s'y trouvaient, mais, à présent,

ils étaient à près de trois mille cinq cents kilomètres. J'en restai sans voix.

Le plus étrange de tout cela, c'était que je savais que je n'avais pas passé les étapes obligatoires pour intégrer la Sea Org. Plus précisément, j'avais esquivé le camp d'entraînement – l'EPF, Estate Project Force – imposé à tous les membres de la Sea Org. L'EPF était un rituel préliminaire à la Sea Org, et c'était la première étape en vue de devenir un de ses membres. L'EPF était une espèce de camp d'entraînement rigoureux, avec du travail physique et quelques stages intensifs. Ce qui était d'autant plus inexplicable que le CMO, où je serais désormais une stagiaire, possédait son propre EPF. Je n'y étais pas encore passée non plus. Quoi qu'il en fût, c'était prématuré.

J'enfilai mon uniforme et retournai au bureau de Tom. Il rigola en me voyant, et lança : « Petite Jenna est devenue grande ! » Quand je lui confiai que cette situation me mettait mal à l'aise, parce que j'avais évité les deux EPF, il me dit de ne pas m'en inquiéter, car pour l'heure j'étais membre de la Sea Org. Je ne savais pas si je devais rire ou éclater en sanglots. Mais Tom n'eut pas l'air de remarquer mon anxiété. Il m'ordonna de me rendre au Coachman Building pour commencer la formation.

L'un de mes premiers cours était intitulé le « Chapeau de l'Étudiant ». Je reconnus plusieurs personnes dans la salle, ce qui me donna un peu plus l'impression d'être chez moi. Ma première feuille de contrôle me demandait de m'installer dans une chaise devant un mur sur lequel était scotché un document où figuraient les principes de LRH. Je devais rester assise et regarder les mots de LRH pendant une heure entière. Si je bougeais, me lassais, toussais, détournais les yeux, ou m'endormais, l'heure recommençait à zéro. L'idée était que j'étais censée apprendre à être une bonne élève et cet exercice m'obligerait à me confronter aux principes selon lesquels je devrais étudier afin de réaliser cet objectif. Plusieurs personnes dans la salle de cours pratiquaient cet exercice depuis des semaines. Comme j'étais du genre agité et ne tenais pas en place, je savais qu'il me faudrait une éternité pour y arriver moi aussi. Naturellement j'eus beaucoup de mal à rester assise.

En termes de vocabulaire, toute la formation me dépassait tellement qu'elle aurait aussi bien pu être dans une autre langue. Je dus apprendre par cœur « les Dix Points pour que la Scientologie fonctionne », le réciter inlassablement à un mur, et le faire vérifier par une autre étudiante. Je dus également apprendre les dix façons différentes dont un mot pouvait être mal compris. En plus de cela, j'écoutai douze cassettes des conférences de LRH, bien connues pour être denses et verbeuses, remplies de terminologie technique sur la photographie et le tirage photo, et lus une centaine de ses bulletins. Après cela, je fus soumise à des tests de culture rigoureux, avec des exercices connus sous le nom d'« Exercices

Théoriques » et/ou « Que fais-tu ? » En d'autres termes, un élève me posait une série de questions tirées des grands principes. « Que fais-tu ? » pouvait-il me demander. Ou « Quelles sont les dix façons dont on peut comprendre un mot de travers ? ».

Je devais répondre correctement et sans hésiter afin de réussir l'exercice. Le plus court comportait vingt-cinq questions, mais en général, ils comprenaient entre quatre et cent questions. Si vous répondiez mal à une question, vous deviez d'abord terminer la série, puis recommencer depuis le début, jusqu'à ce que vous puissiez tout récapituler sans vous tromper une seule fois. Comme il était de mise dans une salle de cours de Scientologie, nous avions droit à des compteurs quotidiens et à des contrôles surprises. Je comptais les secondes jusqu'au déjeuner, à la fois parce que je mourais de faim – car je n'étais jamais prête à l'heure pour prendre le bus depuis mon logement et avoir le temps d'avaler mon petit déjeuner avant l'appel – et parce que c'était une pause attendue.

Je déjeunais au réfectoire du personnel, dans le Clearwater Bank Building, qui venait d'être remis à neuf. Je fus folle de joie lorsque je constatai que Valeska y travaillait ! Nous nous étreignîmes bien fort et rattrapâmes le temps perdu. Elle m'expliqua qu'elle n'avait plus le droit d'être au CMO parce que sa mère s'élevait publiquement contre la Scientologie, et elle n'était ainsi pas qualifiée pour faire partie de l'organisation. Elle était désormais intendante, et devait donc servir les repas et nettoyer après le personnel.

J'étais très mal à l'aise dans le réfectoire du personnel. Tout le monde avait sa place attitrée, sauf moi. Toutes les places dans la section réservée au CMO étaient occupées, apparemment. Chaque fois que je demandais si je pouvais m'asseoir à une place libre, on me répondait que c'était déjà pris. J'étais tellement timide que, au lieu d'en réclamer une, je déjeunais avec Valeska et les autres personnels de cuisine, à leur table, à l'issue du déjeuner.

Je n'étais vraiment pas à l'aise dans le groupe du CMO. Ils trouvaient étrange que je traîne avec du personnel de cuisine, et du coup ils m'évitaient. Une fois la formation terminée, à neuf heures et demie, je prenais le bus et allai dans la chambre de Valeska, et ne rentrais chez moi que pour dormir. Si j'avais trop peur en pleine nuit, je pouvais toujours traverser en courant le complexe jusqu'à l'appartement de Valeska, et me glisser dans son lit à ses côtés. Je devais faire mes lessives, à présent, mais je ne savais pas du tout comment, étant donné que l'un des enfants au Ranch s'était toujours chargé de cette tâche. Valeska m'aida à laver et à repasser les chemises de mon uniforme, et me montra comment faire. Je ne savais pas ce que j'aurais fait sans elle.

Au bout de quelques semaines, Valeska disparut brusquement sans

même me dire au revoir. Son départ fut tellement soudain, j'étais très inquiète. J'appris plus tard qu'on l'avait envoyée sur le *Freewinds*, ainsi sa mère aurait beaucoup de mal à la contacter.

Rien dans mon retour à la Flag ne se déroulait comme prévu. Ma vie, ma routine, mes cours et mes amis : rien de tout cela ne correspondait à l'image que je m'étais créée mentalement, ni aux expériences que j'avais connues dans le passé. Au cours de mes trois voyages précédents à la Flag, mon plaisir était surtout lié au fait que j'avais accès au mode de vie de ma mère et à ses loisirs. À présent, brusquement privée de cela, je me sentais perdue, je ne savais pas trop où était ma place, et ni même si c'était là où je souhaitais être. Dans le passé, la Flag avait renforcé mon désir d'intégrer la Sea Org, aujourd'hui, elle me poussait à me demander si le CMO était ce que je désirais. Peut-être m'étais-je trompée. J'avais douze ans, je prenais des décisions qui influenceraient le reste de ma vie et je n'avais pas droit à l'erreur.

Les cours étaient une source d'angoisse car ils me dépassaient complètement. Je faisais tout ce que je pouvais pour m'en échapper. Je préférais me cacher aux toilettes ou feindre d'avoir des recherches à faire en bibliothèque.

Un jour, au déjeuner, tante Shelly, qui venait d'arriver en ville avec oncle Dave, me fit sortir du réfectoire et me demanda de l'accompagner dans la cantine des dirigeants. Dans le couloir, elle voulut savoir comment cela se passait pour moi. Je lui expliquai que je consacrais surtout mon temps à étudier, puis je traînais avec le personnel de cuisine pendant les repas, et le soir avant de me coucher. De cela, elle eut l'air écœurée, mais reconnut clairement que je ne me rendais pas compte de ce que je faisais.

— Tu sais, Jenna, dit-elle en secouant la tête, tu n'aurais jamais dû venir à la Flag, pour commencer. À partir de maintenant, tu ne fréquenteras que le CMO et rien d'autre, tu te rendras aux rassemblements du CMO et tu feras partie de ce groupe. Les membres du CMO ne traînent pas avec du personnel de cuisine.

Je pris ses paroles à cœur. Après cette rencontre, je fus aussi prise à part par Pilar, la femme de Don, qui était chargée de me remettre sur les rails. Elle m'annonça sans ambages que cet uniforme ne me seyait absolument pas et que je devais en trouver un qui m'aille. Peu après cette réprimande, elle me donna quelques-unes de ses chemises en coton égyptien, celles qui étaient réservées aux dirigeants. C'était déconcertant, qu'elle puisse se montrer aussi vache un instant, puis si gentille juste après. Même si ses vêtements étaient de seconde main, ils étaient convoités parce qu'ils étaient censés être les meilleurs, je savais donc que j'avais beaucoup de chance de les porter. Après ces deux réunions, je commençais à me rendre aux inspections du CMO après chaque repas, comme tante Shelly l'avait ordonné. On m'attribua une place à l'une de

leurs tables, ce qui m'enleva la pression de devoir trouver la mienne.

Un jour, peu après mon arrivée à Clearwater, la nouvelle que Don Jason avait « blowé » ou déserté filtra lors du rassemblement du matin. *Blower*, c'était quitter le navire, un acte scandaleux, pareil à une trahison de la Scientologie. Personne n'avait eu de ses nouvelles, et comme ceux qui m'entouraient, j'étais sous le choc. C'était l'un des plus hauts dirigeants de la Flag, je lui avais parlé dans son bureau quelques semaines plus tôt, et il avait l'air parfaitement normal. Il m'avait transmis que ma mère souhaitait qu'il veille sur moi, ce que je trouvais très gentil.

La panique que cette nouvelle créa fut immense. Cela me donna envie d'appeler maman, sachant que Don et elle avaient été amis, mais je n'avais pas l'autorisation de me servir des téléphones à la base. Le système téléphonique du Flag nécessitait un code spécial, que je ne connaissais pas. J'utilisais donc mon propre système lorsque je voulais appeler chez moi : je me faufilais en douce dans l'appartement de Tom et Jenny pour me servir du leur pendant qu'ils étaient encore au travail, le soir. Je demandais à un membre de la Sea Org qui était responsable du logement un passe-partout, puis me glissais chez eux. Il me faisait confiance, car il me connaissait depuis mes visites précédentes à la Flag, pour m'avoir vue avec maman, Sharni et Valeska. Il savait également que je faisais partie du CMO et croyait donc que je me servais de la clé pour m'occuper de mon linge, par exemple. Tom avait déclaré une fois avec désinvolture que je pouvais me servir de son téléphone quand je le désirais, et je savais que j'abusais, vraiment, mais je ne voyais pas quoi faire d'autre.

Le soir où nous entendîmes parler de la désertion de Don, je me faufilai chez Tom et appelai la Californie, joignis maman via le RTC Reception. Je lui annonçai simplement que je mourais d'envie de rentrer. Elle semblait déjà au courant, pour Don. Je lui expliquai comme c'était triste à la Flag, et que je n'étais pas prête à intégrer le CMO. Maman se montra étonnamment compréhensive et promit qu'elle me réserverait un vol de retour pour la Californie dès que l'occasion se présenterait.

Deux jours plus tard, un mercredi, j'eus des nouvelles de maman : j'avais une place dans un avion pour rentrer. Je fis donc mes bagages et me préparai à m'en aller. Je me glissai en douce dans la cuisine, et, avec l'aide de mon amie, qui était cuisinière, nous confectionnâmes un gâteau spécial pour maman. J'avais déjà dit au revoir à mes autres copains intendants et attendais dans la cuisine que Tom ou quelqu'un d'autre vienne me chercher pour aller à l'aéroport lorsque le téléphone de mon amie sonna.

Elle eut l'air légèrement inquiet quand elle me le tendit. Je reconnus immédiatement la voix de Mr. Sondra Phillips, un membre haut placé du CMO. Elle dit que je devais venir immédiatement au WB. Quand je lui

expliquai que j'étais sur le point de partir à l'aéroport pour prendre un avion pour rentrer en Californie, elle me rétorqua qu'il y avait eu un changement de programme et que je devais la retrouver immédiatement.

Ennuyée et inquiète, je traînai tous mes sacs jusqu'au WB, montai, et trouvai Mr. Phillips, qui m'emmena dans un petit bureau et ferma la porte derrière nous. Rouge écarlate, elle me hurla dessus à pleins poumons, me postillonna même au visage. Je ne parvenais même pas à croire que cela se passait. Elle cria que je n'étais « pas éthique » ou plutôt « hors-éthique » comme ils le disaient d'un horrible élève, différencié du reste du groupe et qui ne respectait pas les règles. Elle termina en déclarant qu'il n'y avait aucune chance que je rentre chez moi et j'avais besoin de m'endurcir parce qu'à présent j'étais un membre de la Sea Org.

Tout cela était arrivé comme par enchantement. Juste au moment où j'allais lui dire ma façon de penser, Jenny, la femme de Tom, intervint et demanda à Mr. Phillips de sortir, qu'elle allait régler cela. Jenny avait été promue commandante du CMO de Clearwater, et j'étais sûre qu'elle allait tout régler. Elle m'aiderait sûrement à avoir mon avion.

Mais, à ma grande consternation, elle m'annonça que je restais et je compris que je n'avais pas le choix.

— Pourquoi ? demandai-je, complètement abasourdie.

— Tu restes, c'est tout, répondit-elle sur un ton sans appel. Tu es venue ici pour devenir auditeur et nous allons te former pour cela.

J'essayai de protester, mais elle me fit taire et entreprit de me lire une citation de la lettre de règlement de LRH intitulée « Comment faire en sorte que la Scientologie continue à fonctionner ».

« Quand quelqu'un s'est inscrit, considérez qu'il s'est joint à nous pour la durée de l'Univers. Ne permettez jamais une approche de type "esprit ouvert"... Une fois engagés, ils sont à bord, dans les mêmes conditions que le reste d'entre nous – pour le meilleur et pour le pire. Ne les laissez jamais s'engager à moitié pour notre cause... Quand Madame Untel vient suivre nos enseignements, mettez bien en évidence ses doutes et ses ruines. Le mot d'ordre est : nous préférons vous voir mort qu'incapable. »

Aussi dramatique que cela ait l'air aujourd'hui, à ce moment-là, je croyais réellement que l'avenir de la planète reposait sur mes épaules d'enfant de douze ans. J'avais beau vouloir protester, il n'y avait rien à redire à cela. La mort dans l'âme, j'acceptai, et mon destin était scellé. Je ne rentrerais pas voir maman. J'étais coincée ici.

Chapitre quinze

Maman

Le brusque changement de programme qui m'avait forcée à rester à Clearwater était frustrant, mais ce qui me perturbait le plus, c'était que, les jours qui suivirent, je ne parvins pas à contacter ma mère. Le soir, je me servais du passe-partout pour entrer chez Tom et Jenny pour essayer de l'appeler au RTC mais celui qui décrochait m'informait qu'elle n'était pas disponible. J'avais beau demander quand je pourrais la joindre, les réponses étaient toujours vagues et inutiles. Enfin, mon père me téléphona. Il me dit qu'il fallait que j'arrête d'appeler le RTC pour joindre maman. Lorsque je voulus savoir pourquoi, il m'expliqua que c'était parce qu'elle était sur un projet spécial qui l'occupait pleinement. Même lui refusait de dire ce qu'elle faisait.

Je commençais à craindre que toutes ces cachotteries signifient qu'on l'avait envoyée au RPF, le Rehabilitation Project Force. Pire châtiment que distribuait l'Église, le RPF était un type de reprogrammation qui remettait les gens dans le droit chemin. Souvent, ils se rendaient dans un endroit isolé sur la base, en général pour au moins deux ans, mais cela dépendait de la vitesse à laquelle ils effectuaient leur programme de réhabilitation. Je ne voyais pas pourquoi on l'aurait envoyée au RPF, après tout oncle Dave venait de la promouvoir capitaine de corvette, et l'avait couverte d'éloges devant tout le monde lors du Sea Org Day. Toutefois, elle n'avait jamais été aussi injoignable. Je m'efforçais de trouver une autre raison de son absence.

Le lendemain de ma conversation avec papa, une RTC Rep, Sophia Townsend, me fit sortir de ma salle de classe. Lorsque quelqu'un du RTC venait vous chercher, ce n'était presque jamais une bonne nouvelle. Le RTC était l'organisme le plus haut dans la hiérarchie de l'Église, et jouait un grand rôle dans le respect des règles et l'application standard de la politique de LRH. Mr. Townsend m'emmena dans une pièce à l'étage pour ce qu'elle appela « une session rapide » avec moi. Quand je lui demandai ce qu'elle entendait par là, elle répliqua sur un ton très

désagréable que je verrai bien.

Elle entreprit la procédure habituelle et voulut savoir si j'étais fatiguée ou affamée. Et s'il y avait une raison de ne pas commencer la session. Je répondis « non » à toutes ses interrogations.

— La session commence ! cria-t-elle à moitié en me dévisageant.

Elle me posa plusieurs questions standards au début de chaque session, et s'appliqua de savoir si j'étais énervée ou si mon attention était ailleurs. Après une brève discussion sur ce à quoi je pensais, à savoir, tout ce qui se passait avec ma mère, elle alla au cœur du sujet, et aborda le motif de notre « session ».

— Sommes-nous passés à côté d'un secret ? demanda-t-elle.

Elle essayait de découvrir si j'avais fait quelque chose de mal, que je ne voulais pas que l'on découvre. Après avoir eu confirmation de l'électromètre, elle me regarda d'un air d'attendre quelque chose.

— Non, dis-je, car cela semblait la réponse raisonnable.

Mr. Townsend n'aima pas cette repartie. J'essayais de trouver quelques secrets dont j'étais coupable, comme l'utilisation du téléphone de Tom pour appeler chez moi sans le lui dire. Mais je ne voulais pas en parler à Mr. Townsend parce qu'elle le répéterait à Tom et je ne pourrais plus passer de coups de fil de chez lui.

— Non, répétais-je encore.

Apparemment l'aiguille indiquait encore que je mentais. Pour la troisième fois, Mr. Townsend m'interrogea sur mes « secrets cachés ». Une fois de plus, ma réponse fut négative. Je voyais bien que cela commençait à l'ennuyer.

— OK, dit-elle. As-tu dévalisé une banque ?

— Quoi ? fis-je, incrédule. Non ! Comment donc pourrais-je faire une chose pareille ?

— OK, as-tu tué quelqu'un ?

Les questions étaient grotesques.

— Êtes-vous sérieuse ? demandai-je.

— Oui, répondit-elle, légèrement embêtée, avant de me poser la question suivante. As-tu couché avec ton père ?

— Mais qu'est-ce que vous racontez ? ! criai-je en retour.

— Écoute, allons jeter un œil, parce que nous avons trouvé quelque chose.

— Non et non, insistai-je, ajoutant que je ne parvenais pas à croire qu'elle puisse me penser capable de faire ce genre de choses.

Mr. Townsend n'avait pas tout à fait terminé.

— Je vais répéter la question : sommes-nous passés à côté d'un secret ? répéta-t-elle comme un robot.

Cela se poursuivit pendant des heures – un interrogatoire pour trouver quelque chose, mais quoi, je n'en avais aucune idée. Je ne comprenais

pas pourquoi cela arrivait, ni de quoi il s'agissait. Cela avait-il un rapport avec ma mère ? Qu'avais-je fait de mal ? Enfin, quand il devint évident que nous tournions en rond, je refusai simplement de lui parler. Elle déclara que nous terminions la session, afin qu'elle puisse me confier à « l'Éthique » pour « rapport inexistant » car je n'avais pas réussi à répondre aux questions dont je connaissais la réponse, selon l'électromètre.

— Bien, dis-je soulagée de sortir de cette pièce, mais consciente également que de gros soucis m'attendaient.

J'allai ensuite voir l'examineur, le protocole après chaque session d'électromètre.

— Merci beaucoup, votre aiguille flotte, me dit-il, comme il le faisait toujours.

Une aiguille qui flottait était censée indiquer que vous étiez heureux et soulagé, mais rien n'aurait pu être plus loin de la vérité. Je n'avais jamais été plus sur les nerfs. Mr. Townsend me demanda d'attendre dans la salle d'audition que quelqu'un du département « Éthique » vienne me chercher.

De là, on m'accompagna au WB où l'on me réprimanda pour ne pas avoir coopéré avec Mr. Townsend. Nous arrivâmes vite au WB où, en quelques minutes, je fus accueillie par une autre femme plus haut placée du RTC, Anne Rathbun. Je la connaissais parce qu'elle avait travaillé au bureau d'oncle Dave pendant plusieurs années et était mariée à Marthy Rathbun, le lieutenant chef d'oncle Dave. Elle m'expliqua que la session avec Mr. Townsend avait été trop dure, et qu'un autre auditeur allait en administrer une nouvelle.

L'autre auditeur, Mr. Angie Trent, également du RTC, était bien plus aimable. Elle me posa une série de questions d'une liste toute faite, et si l'électromètre réagissait, elle me regardait pour avoir d'autres réponses. Cette session se passa bien mieux. Quand elle fut terminée, elle me promit qu'elle m'aiderait à obtenir des informations sur l'endroit où se trouvait ma mère.

Aussi difficile cela fût-il, j'essayai de reprendre le rythme de ma formation. Ce qui me réconfortait, c'était qu'un visage familier était là pour m'aider. Claire Headley était l'un de mes superviseurs à l'Int quand Justin et moi avions été jumelés, et j'avais eu beau lui en faire voir de toutes les couleurs, elle s'était toujours montrée entraînante et encourageante. Elle était plus âgée, mais nous étions vite devenues de bonnes amies ; depuis elle avait été promue au RTC, était venue à la Flag comme membre de l'équipe pour mettre en œuvre le nouvel Âge d'or de la Technologie ; et se faisait désormais appeler Mr. Headley. En dépit de notre amitié, je devais l'appeler « Sir » car elle était à présent une RTC Rep que l'on devait craindre et respecter.

Mais elle m'aida à me remettre sur les rails dans mes études, et me

calma. Alors que les semaines passaient sans nouvelles de ma mère, Mr. Headley m'assura qu'elle travaillait vraiment pour obtenir des informations pour moi. Un samedi matin, durant le « Clean Ship Project », le temps alloué pour nettoyer nos dortoirs, Mr. Headley vint dans ma chambre et m'annonça que nous allions prendre un avion ce matin pour retourner à l'Int et découvrir ce qui était arrivé à ma mère. Je fus choquée, mais heureuse. Mr. Headley aurait l'occasion de voir son mari à l'Int, elle était folle de joie, elle aussi, car ils avaient été séparés quand on l'avait envoyée à la Flag, pour intégrer l'équipe de RTC Rep.

Nous prîmes l'avion jusqu'à LA puis une voiture jusqu'à la Base. Mr. Headley me déposa chez mes parents, et partit dès que papa entra, nous laissant un peu d'intimité.

— Comment ça va ? me demanda-t-il en me serrant dans ses bras.

Je tâchai de garder mon sang-froid, mais quand j'ouvris la bouche pour parler, je sentis les larmes ruisseler sur mon visage. Un méli-mélo de pensées et d'émotions se déversa hors de moi, quand je lui avouai combien j'étais inquiète pour maman, et que je n'avais toujours pas réussi à la joindre. J'évoquai également mon horrible session administrée par Mr. Townsend.

— Je suis désolé pour cela, dit-il en me regardant dans les yeux. Mais ce qui est arrivé avec Mr. Townsend était une procédure standard dans une situation comme celle-ci. Désagréable, mais nécessaire.

Je fis marche arrière, irritée qu'il prenne sa défense, mais aussi perdue : une procédure standard pour quoi ? Avant que je n'aie le temps de réfléchir à la question, j'eus ma réponse.

— Ta maman avait un « hors 2D », m'expliqua-t-il d'un ton neutre.

En gros, cela signifiait qu'elle avait une liaison. Aussi choquée fussé-je, je compris que cela avait été ma crainte tout le temps. C'était pour cela que j'avais craint qu'elle soit au RPF et que j'avais été si énervée de ne pas pouvoir lui parler. C'était pour cela que Mr. Townsend m'avait fait passer à l'électromètre – pour s'assurer que je n'avais rien su du comportement de maman.

— Avec qui ? m'enquis-je.

— À qui penses-tu ?

— Don, probablement.

— Ouais, c'est ça, dit papa. Étais-tu au courant ?

La façon dont il me le demanda me fit penser qu'il m'accusait de conspiration. Je repensai à ma session avec Mr. Townsend et à l'intensité avec laquelle elle avait cherché un secret chez moi. Maintenant je comprenais qu'elle s'assurait que je ne savais rien du comportement de ma mère.

— Non, répondis-je. Mais ils étaient très proches, voilà pourquoi il était logique de croire que c'était lui.

Même pour moi il avait été évident qu'ils étaient plus que des amis. Mais j'étais loin d'imaginer que ce fût allé si loin.

Les conséquences pour maman me firent paniquer. Ceux qui passaient « hors 2D », étaient considérés comme les pires des pires. Ma mère était quelqu'un que j'avais toujours respecté. En dépit de ce que les autres devaient clairement penser d'elle à présent, j'avais conscience qu'elle avait fait beaucoup de choses positives pour l'Église et qu'elle était très douée. Je n'allais pas l'oublier. Mais savoir qu'elle avait fait quelque chose d'aussi éhontément interdit que « hors 2D » rendait toute rationalisation difficile.

Je bloquai délibérément tous les sentiments que je pouvais. Je me séparai de mes émotions, et tâchai d'agir tout à fait logiquement et de faire ce qui était bon et nécessaire, pas de me contenter de réagir. C'était une situation où ma formation de TR 0 « Bullbait » devint particulièrement utile. Elle m'avait appris à étouffer toutes mes émotions et à réagir non pas émotionnellement, mais rationnellement. Je devais déconnecter mon esprit de mes sentiments. Même dans des situations normales, quelque chose de bien moins important que d'apprendre que votre mère avait une liaison, si vous réagissiez ou vous énerviez, d'autres personnes vous conseilleraient de faire entrer vos TR. Si vous vous disputiez avec quelqu'un ou vous irritiez, on vous disait d'utiliser vos TR pour vous calmer. Avec la nouvelle de mon père, je me servis de mes TR pour déconnecter. À cet instant, cette approche me fut utile.

Alors que j'essayais de garder mes sentiments sous contrôle, papa fut quant à lui incapable de maîtriser les siens, et se mit à pleurer. Il me dit qu'il avait l'impression que ces deux dernières années de mariage avaient été un mensonge et qu'oncle Dave avait été assez gentil pour le prendre à part et lui parler en personne de sa liaison. Je le serrai dans mes bras pour le réconforter, car cela me semblait la chose à faire.

— Où est maman ? demandai-je, sachant parfaitement que selon le règlement un « hors 2D » était « échoué ». Celui qui avait été rédigé lorsque la Sea Org était encore sur le bateau stipulait que le transgresseur serait abandonné sur la plage. Aujourd'hui, la personne sanctionnée partait généralement au RPF.

Papa me le confirma.

— Elle est au RPF, à sa place, dit-il sans grande chaleur.

— Est-ce qu'elle va bien ?

Il sembla choqué par ma question, comme si cela n'avait pas d'importance.

— Je crois que oui, mais son bien-être est le cadet de mes soucis. Elle m'a complètement trahi. Mais ne t'inquiète pas, au RPF, ils ont des repas et un endroit où dormir, donc je suis sûr qu'elle va bien.

J'ai toujours été compatissante envers ceux qui avaient des problèmes,

même si c'était de leur fait. Je me sentis d'autant plus triste d'apprendre que, où qu'elle fût, on la traitait très mal, sans l'importance ni les civilités auxquelles elle était habituée. Papa, en revanche, et quelque part cela se comprenait, semblait croire qu'elle le méritait. Il avait dû chasser de son esprit que leur relation avait commencé parce qu'ils avaient eux-mêmes commis un « hors 2 D », avant de se marier.

Papa me raconta qu'il était en train de trier les affaires de maman et les emballait pour les expédier au stockage, comme si elle n'en avait plus jamais besoin, et il me demanda si je désirais l'aider. Ceux que l'on envoyait au RPF y passaient généralement des années. Même deux ans étaient considérés comme un séjour court. Quand nous nous mîmes à passer sa garde-robe en revue, papa brandit un vêtement et dit :

— Le veux-tu ? Elle n'en aura *plus jamais* besoin, insinuant qu'elle était partie pour longtemps.

C'était difficile de savoir comment je devrais réagir à cela. Si je suivais la Scientologie, la réponse adéquate aurait été de la haïr immédiatement, non pas parce qu'elle avait compromis notre famille, mais parce qu'elle avait violé les règles de la Scientologie. Ce qui m'inquiétait en revanche, c'était que je ne la détestais pas, bien sûr, j'étais en colère contre elle, mais je ne la *détestais* pas. En réalité, je l'aimais encore. Je savais que ce n'était pas le genre de sentiment à avoir, alors je les gardais pour moi.

Mon silence n'empêcha pas papa de vouloir savoir pourquoi je ne pleurais pas. Il me confia qu'oncle Dave lui avait demandé comment je réagirais à la nouvelle, et il lui avait répondu que je péterais un câble. Cela m'ennuyait qu'il pense si bien me connaître, pour faire ce genre de supposition. De même, dire cela à mon oncle et me faire passer pour une gamine, alors qu'en réalité, j'étais un membre de la Sea Org, tout comme lui, m'irrita tout autant.

Après une heure à trier les affaires de maman, papa dut retourner travailler, Mr. Headley revint à ce moment-là, me serra dans ses bras et dit qu'elle était désolée. Sa compassion me mit les larmes aux yeux, car j'avais l'impression que cela la touchait réellement.

Quelques minutes plus tard, tante Shelly ouvrit la porte.

— Hé, il paraît que tu as pris la nouvelle comme une championne ! s'écria-t-elle. Tant mieux pour toi !

Elle m'étreignit, et nous sortîmes pour parler.

— Ta maman va bien et elle ira bien, me dit-elle, elle a toujours prétendu être la femme la plus forte de la base, donc le travail MEST qu'ils doivent faire au RPF lui conviendra parfaitement.

Quand je confiai à tante Shelly que je me faisais du souci pour ma mère, et que je ne voulais pas qu'elle soit triste, elle se montra beaucoup moins flatteuse.

— Savais-tu, poursuivit Shelly, que la raison pour laquelle ta mère

désirait te renvoyer à la Flag pour ta formation d'auditeur, c'était parce qu'elle cherchait un moyen de rester en contact avec Don ?

Ces paroles me firent très mal. J'ignorais si elles étaient fondées, ou simplement une exagération de la part de tante Shelly. Alors que je digérais encore la nouvelle, et me demandais si c'était vrai, Shelly tâcha de démontrer pourquoi le RPF était l'endroit qu'il fallait pour ma mère, arguant qu'elle avait déjà un passif et expliquant clairement qu'elle désapprouvait entièrement le comportement de ma mère.

Tante Shelly et moi discutâmes également de mon avenir. Elle déclara qu'elle se réjouissait vivement que je devienne un messenger parce qu'elle voulait que j'aille jusqu'au bout de ma formation pour que je puisse revenir et travailler à l'Int. Cela me plut beaucoup qu'elle me voie travailler là où j'avais toujours rêvé de le faire. Nous parlâmes pendant une heure ou deux. Elle me raconta des histoires d'elle quand elle était petite, qu'elle travaillait pour LRH et de ce que cela avait signifié pour elle de devenir messenger à l'âge de neuf ans. Notre temps ensemble se termina, nous nous étreignîmes et nous dûmes au revoir.

Les deux jours suivants, je passai du temps avec Mr. Headley à l'Int. Elle me fit faire le tour de la base, et me montra toutes les choses géniales qui avaient eu lieu depuis mon départ. L'Int Base s'étendait sur deux cent cinquante hectares. C'était un lieu de villégiature avant que l'Église ne l'achète en 1978 et elle était toujours agrémentée d'un immense lac artificiel, d'un château et d'un système d'irrigation qui permettait que tout reste vert et luxuriant dans le désert chaud de la Californie. Toute la propriété était entourée de fil barbelé, et de centaines de caméras de sécurité, dont certaines étaient cachées, mais d'autres à la vue de tous. La structure qui venait d'être ajoutée et que Mr. Headley me montra était un manoir, qui s'appelait Bonne View. Il avait été construit pour le jour où LRH reviendrait, et était prêt à être habité.

— Du genre, dans un autre corps ? m'enquis-je, me demandant quand et comment il pourrait revenir.

— J'imagine, répondit-elle.

Elle ne semblait pas très sûre, non plus.

Stacy Moxon, un membre de l'unité « Ménage », nous fit faire un tour de l'intérieur de Bonne View. Cette petite section du CMO était de réserve, pour s'occuper des besoins personnels de LRH à son retour. La maison, splendide, était agrémentée de murs de brique et de cheminées, et entourée d'un aménagement paysager élaboré. C'était, de loin, le plus beau bâtiment de la Base.

Apprécier toute l'étendue de l'Int était spectaculaire, mais je me lassai rapidement d'être là, me rappelant l'écart de conduite de ma mère et le chagrin de mon père. Quelques jours auparavant, je ne désirais rien de plus que m'enfuir de la Flag, aujourd'hui, après tout ce qui s'était passé, je fus soulagée quand le moment vint pour Mr. Headley et moi de rentrer

à Clearwater. Je me moquais bien de ce qui se passait à Clearwater, ou de mes motifs de grief contre le CMO, je n'avais qu'une envie : laisser l'Int Base et tous ces problèmes derrière moi.

Néanmoins, papa insista pour que je revienne en Californie pour Noël. Je le fis à contrecœur, et restai au Ranch la plupart de la semaine. Au début, cela m'embêtait de séjourner à la Cadet Org, car j'étais censée être un membre de la Sea Org, mais mon père ne le voyait pas ainsi. Toutefois, au bout d'un moment, être là me fit regretter cette époque avant le CMO. Je sentais une connexion avec mes copains au Ranch. C'étaient les personnes qui me connaissaient vraiment. J'avais grandi avec eux ; ils comprenaient implicitement qui j'étais.

À la soirée de Noël annuelle, la Beer & Cheese Party, je me trouvais avec mes amis du Ranch lorsque papa vint me voir et me prit tranquillement à part.

— Oncle Dave veut te voir, dit-il, de l'urgence dans la voix. Il est dans la salle de billard.

Je me frayai nerveusement un chemin à travers la cantine jusqu'aux appartements privés d'oncle Dave. Quand j'arrivai, il me demanda comment j'allais, sans vraiment écouter les réponses. Au bout de quelques instants, il s'excusa.

— Je suis désolé, Jenny, d'être aussi distrait, mais je tenais à te parler de quelque chose d'important.

Il laissa passer une pause entre nous, comme s'il vérifiait comment je réagirais à ses propos. Comme ils flottaient dans le vide, il poursuivit :

— Ta mère a demandé à te voir.

Je fus quelque peu surprise, car cela faisait des mois que je n'avais pas eu de ses nouvelles, mais quand mon père m'avait dit qu'oncle Dave voulait me parler, je m'étais doutée que cela avait un rapport avec ma mère. Oncle Dave était visiblement le seul qui ait accès à elle. Même si je n'étais pas en colère contre elle, je ne pourrais jamais oublier la gêne que je serais obligée de ressentir si elle me faisait des aveux sur son aventure avec Don.

Repensant aux paroles de Dave, la vérité, c'était que je ne voulais pas la voir. Non pas parce que je savais que c'était ce qu'oncle Dave souhaitait entendre, mais parce que je ne voulais pas la voir et parler de tout. Je ne voulais pas ressasser ce qu'elle avait fait, et affronter tous ces sentiments déroutants que cette conversation produirait inévitablement. Je n'étais pas en colère contre elle, je voulais simplement éviter l'émotion de la situation, comme on me l'avait enseigné. Je voulais que tout redevienne normal.

— Honnêtement, je n'ai pas envie de la voir, lui dis-je. J'espère qu'elle va bien et je veux juste qu'elle aille jusqu'au bout du programme. Une fois qu'elle l'aura terminé, nous pourrons mettre toute cette épreuve

derrière nous. Et aucun de nous ne devra plus jamais y penser.

— Tu as raison, Jenny, dit oncle Dave, l'air soulagé. Elle doit en effet aller jusqu'au bout du programme – ce sera mieux pour elle. Peut-être que le fait de savoir que c'est ce que tu penses la motivera. À ce stade, elle n'a pas du tout coopéré.

Je n'étais pas étonnée qu'elle ne coopère pas. D'un côté, elle était une dirigeante qui était montée tout en haut de l'échelle, et savait que suivre les ordres était le chemin le plus simple. De l'autre, c'était une femme dure, souvent têtue. La question était : jusqu'où serait-elle prête à aller dans sa résistance ? Elle savait comme tout le monde qu'il y avait très peu d'alternatives. La seule option était d'aller jusqu'au bout du RPF ou de laisser la Sea Org pour de bon.

— Je veux que tu lui écrives, m'ordonna oncle Dave. Comme cela, elle pourra voir que ce refus vient de toi, et pas de moi.

Il me donna une feuille et je commençais par « *Chère maman...* » Mais je ne savais pas quoi ajouter. Oncle Dave me fit quelques suggestions, mais il ne voulait pas que ce courrier ait l'air de venir de lui. En fin de compte, je fis court, et lui dis que je l'aimais encore, mais que je voulais qu'elle aille jusqu'au bout de son programme, que ce serait ce qu'il y avait de mieux pour nous deux.

— Merci Jenny, dit oncle Dave avec un sourire lorsque je terminai d'écrire. Je vais faire en sorte qu'elle l'ait.

La veille de Noël, je fus extrêmement malade et passai le 25 décembre au lit. J'avais beaucoup de fièvre, des ganglions et des vertiges. Papa vint me voir avec un paquet de vitamines et des pastilles contre la toux. Il m'apporta même un sac pour lavement, me disant que tante Shelly pensait que c'était une bonne idée. Je trouvai cela dégoûtant et ne me privai pas de le lui dire.

Le lendemain de Noël, papa m'annonça que mon vol était réservé pour retourner à Clearwater. Il voulait que je vienne à la base dire au revoir à oncle Dave et tante Shelly, bien que je fusse encore souffrante. Nous attendîmes longtemps à la réception de leur bureau jusqu'à ce qu'ils sortent nous retrouver. Oncle Dave n'était pas au courant de ma maladie, et la possibilité que je le contamine déclencha un tollé. Sur quoi, il retourna dans son bureau, et seule tante Shelly me dit au revoir, mais pas avant d'avoir insisté pour que mon vol soit décalé, afin que j'aie le temps de me rétablir.

Chapitre seize

À l'EPF

1997 débuta par mon retour à la Flag. J'étais anxieuse à l'idée de souffler mes treize bougies et déterminée à oublier les mois précédents. Pour la première fois, je ne voulais voir ni mon père ni ma mère. Je tenais simplement à me frayer un chemin à travers mes devoirs et obligations au CMO et à trouver ma place.

Bien sûr, ce fut plus facile à dire qu'à faire. Ce fut dur de mettre uniquement de côté ce qui s'était passé. Je savais qu'il valait mieux pour moi me séparer de mes émotions. Mais je n'y parvenais pas entièrement. Rationnellement, je me surprénais toujours à angoisser pour ma mère et j'espérais que l'on prenait soin d'elle. Je n'arrivais pas à me forcer à me détacher complètement, comme le ferait une bonne scientologue. Alors que j'aurais dû être en mesure de le refouler, parfois le passé revenait de force. Et cela aurait pu rester ainsi s'il n'y avait pas eu de bons moments pour m'aider à m'en sortir et à reconcentrer mon énergie sur la Sea Org.

Plus que jamais, je m'étonnai de compter sur les cérémonies de diplômes hebdomadaires de la Flag pour m'inspirer et me donner le moral. Alors que, quand j'étais plus jeune, je me laissais simplement happer par le spectacle des événements, je me surpris désormais à accorder plus d'attention aux mots qui étaient dits et aux histoires de ce que la Scientologie pourrait accomplir.

J'étais tout particulièrement attirée par les victoires dont les diplômés parlaient chaque semaine. Les victoires étaient les grandes révélations, les prix qui, au final, donnaient envie aux gens de revenir pour en avoir plus, et j'étais exactement pareille. Ces jubilés démontraient toujours le pouvoir de la Scientologie, montraient à chacun le potentiel que cela pourrait débloquent. C'était presque comme si j'avais besoin de quelque chose dans quoi me jeter à cet instant vulnérable, de chasser des choses de mon esprit et de me concentrer sur le positif. Il existait toutes sortes de victoires. Les gens racontaient comment, au début, ils ne savaient pas s'ils pourraient payer les frais de scolarité pour les formations, mais, une

fois leurs cours terminés, ils avaient transformé leurs sociétés et réussissaient tellement qu'ils gagnaient désormais dix fois leur salaire précédent. D'autres diraient qu'ils étaient tellement *extérieurs* – en gros, en dehors de leur corps – que lorsqu'ils se levaient après une session d'audition, ils se rendaient compte que leur corps était toujours sur la chaise. À un moment donné, je vis l'actrice Juliette Lewis partager ses gains après avoir achevé l'état de Clair, et bien que je ne me souvienne pas ce qu'elle partageait, le fait que des célébrités comme elle soutiennent la Scientologie impressionnait tout le monde, dont moi.

Peu importait qui les partageait, les gains motivaient toujours tout le monde. Plus on partageait de gains, plus on disait aux autres que cela avait marché pour nous, et plus on s'investissait. Et cela rendait un renoncement à cet investissement difficile. Il était aussi difficile d'écouter ces histoires affectives passionnantes de transformation sans penser que la Scientologie avait le pouvoir de changer des vies et le monde.

Surfant sur cette vague d'enthousiasme, je commençai la formation d'auditeur pour laquelle j'étais venue à la Flag. Une fille de mon âge, Luisa, se trouvait avec moi au CMO et dans la salle de cours ; nous devînmes vite amies. Sa famille venait du Danemark et si son père avait également été en poste à l'Int, elle avait grandi à LA, d'abord au Ranch PAC, dans la Cadet Org de LA. Luisa était d'une timidité maladive, mais avait un bon sens de l'humour, et je sentis immédiatement que je pouvais lui faire confiance.

Luisa et moi tachâmes d'être sérieuses dans la salle de cours, mais parfois nous nous laissions aller. Nous trouvions souvent des moyens pour nous enfuir aux toilettes, où nous engagions une guerre de PQ entre nos deux cabines. D'autres fois, nous nous courions après dans l'escalier. Nous vivions dans le même dortoir, et avant de nous coucher ou au cours des repas, elle me racontait des histoires sur son enfance au Ranch PAC, qui donnaient l'impression que ces cadets travaillaient bien moins que nous. Toutefois, en l'écoutant, j'appris qu'eux aussi étaient maltraités, peut-être de manière pire que nous l'avions été au Ranch.

Le nouveau cours que je suivais s'intitulait Programme d'entraînement professionnel. Les routines de formation auxquelles j'allais m'attaquer à présent étaient les « Pro TR » et bien qu'il y eût des similitudes avec les TR que j'avais suivies au Ranch des années plus tôt, celles-ci étaient beaucoup plus rigoureuses. Je devais les suivre avant de devenir auditeur. Après plusieurs journées passées à lire les principes et théories des TR et à regarder des films et écouter les conférences de LRH sur cassette, je passai à la section pratique du cours : les TR en elles-mêmes. Dès le début, elles furent éreintantes. Je m'appliquai pour en arriver au bout du mieux possible. Le meilleur moyen de s'en sortir, c'était de les affronter.

Je devais rester assise confortablement dans un fauteuil devant un autre élève pendant deux heures de suite sans parler, sans bouger, sans

m'agiter, sans tousser ni ciller exagérément. Beaucoup de monde, moi y compris, bloquait sur cet exercice pendant des semaines. Une fois, j'étais restée immobile pendant quatre-vingt-dix minutes quand une mouche se posa sur mon nez. Je soufflai dessus avec mes lèvres, et je me plantai. Et je dus tout recommencer à zéro. C'était atroce, plusieurs fois je fus au bord des larmes. Je trouvais presque impossible de ne pas bouger. J'avais l'impression que mes jambes allaient partir toutes seules, et je fis tout ce que je pouvais pour ne pas bouger.

La TR 0 « Bullbait » était bien pire que la version pour enfants. Nous dûmes supporter de nous faire hurler dessus pendant deux heures, ridiculiser, même sexuellement. L'un des superviseurs était le spécialiste pour nous faire peur, et disait des choses suggestives auxquelles nous n'avions pas le droit de réagir. Une bonne amie à moi, âgée elle aussi de treize ans, se faisait malmenier par un élève qui déblatérait pendant des heures sur ses seins « éclos comme des petits boutons de rose ». Elle avait réussi à ne pas broncher, mais toute cette histoire m'avait dégoûtée.

Quand nous en eûmes terminé avec les exercices de Pro TR, nous passâmes aux TR de l'Endoctrinement supérieur. Là, on nous parla du Ton 40, un état d'esprit dans lequel il fallait être absolument positif à cent pour cent dans nos pensées, sans laisser de place à l'opposition ni à l'anticipation. LRH croyait que l'on pouvait placer tous les humains sur une échelle, selon leur état émotionnel. L'Échelle des Tons commençait à -40, ce qui était l'échec complet, tout en bas, et se terminait à +40, la sérénité de l'être.

L'échelle des Tons s'appliquait à votre voix, à votre état émotionnel et à votre élocution. Une élocution Ton 40 était si puissante et si précise que la personne qui recevait l'ordre le suivrait sans hésiter. Ma jumelle et moi nous entraînâmes tour à tour à répéter nos élocutions Ton 40 dans les routines qui figuraient dans le règlement de LRH. Nous nous asseyions devant un mur et donnions un ordre à notre jumeau, qui devait ensuite y obéir. Chaque ordre était toujours suivi d'un merci.

— Regarde ce mur, merci.

— Marche jusqu'à ce mur, merci.

— Touche ce mur, merci.

— Retourne-toi, merci.

Cela continuait ainsi pendant des heures.

Le prochain exercice visait à nous aider à contrôler les gens que nous auditionnerions. En tant qu'auditeurs, nous devrions utiliser n'importe quel moyen nécessaire pour empêcher les pré-Clairs de quitter une session avant la fin. Notre boulot consistait à les faire rester en place jusqu'à ce qu'on leur ait donné l'autorisation de partir. Cet exercice nous apprit à faire cela tant physiquement que verbalement. J'avais toujours entendu dire que c'était le plus drôle. On répétait le même baratin, « Marche jusqu'au mur, merci ». Cette fois, en revanche, votre jumeau

ferait tout ce qui était physiquement possible pour désobéir, s'enfuir, se retirer, crier, refuser de bouger, n'importe quoi. Il fallait les forcer physiquement à suivre votre ordre afin de réussir.

Je pris pour jumeau Bustern, mon ami baraqué, pour certains de ces exercices. Il était si costaud que c'était davantage un défi. Comme c'était le cas avec tous les autres qui accomplissaient cette routine, si je voulais qu'il regarde le mur, je devais ouvrir ses yeux de force et tourner sa tête. Amener votre coach jusqu'au mur était la partie la plus difficile, étant donné que vous deviez le tirer, le pousser, voire le porter. Pour couronner le tout, vous vous faisiez malmener tout du long, pour que vous ne puissiez ni rire ni vous énerver. Vous réussissiez lorsque vous arriviez à faire obéir votre jumeau, sans vous occuper des obstacles physiques ou verbaux.

Ensuite, nous devions hurler sur des cendriers carrés en verre le plus fort possible. L'idée, c'était de nous former à exprimer des intentions tout à fait claires, et en maîtrisant cela, nous pourrions guider nos futurs pré-Clairs pour réussir à affronter des situations.

Et cela ne s'arrêtait pas là. Dirigeant nos intentions vers des parties bien spécifiques du cendrier, nous lui posions des questions très précises. La croyance, c'était que chaque fois que l'on posait une question, on avait l'intention d'obtenir la réponse à celle-ci, comme quand on posait une question d'un pré-Clair en session. Le cendrier étant carré, nous devions diriger nos interrogations vers chacun de ses quatre coins.

— Es-tu un cendrier ?

— Es-tu un coin ?

— Es-tu en verre ?

Les mêmes principes que nous essayâmes d'apprendre et de comprendre en tant qu'auditeurs étaient ceux qui nous empêchaient de mettre en doute ces tâches ridicules. Nous étions formés pour respecter des ordres ; comme nous apprenions aux autres à suivre les nôtres.

Aussi barbares fussent toutes ces tâches, aucune d'entre elles ne m'avait jamais semblé bizarre, mais aujourd'hui, avec du recul, je me dis qu'elles l'étaient. Nous restions debout des heures, à côté de notre jumeau, entassés dans une pièce remplie d'autres jumeaux, chaque paire effectuant une partie différente du stage. Certains aboyaient des ordres pour aller contre le mur, d'autres restaient assis en silence, tout en se regardant droit dans les yeux. Dans une autre partie de la salle, quelqu'un hurlait des insultes, dans le cadre d'une session Bullbait, alors qu'en même temps, un autre, à quelques mètres, hurlait des ordres à un cendrier.

Tous ces exercices étaient censés former des auditeurs à communiquer avec douceur, et pour que cela soit moins distrayant pour les pré-Clairs en cours. Mais le résultat, c'était qu'ils faisaient de nous tous des robots.

Ils automatisaient nos réponses, transformaient tout ce que nous disions en script. De plus, ces exercices en soi nous encourageaient à voir les gens que nous examinions non pas comme des personnes qui éprouvaient des sentiments, mais comme des esprits réactifs qui avaient besoin de se plier au bon vouloir de la session, pour leur bien. Le dialogue était conçu pour déshumaniser, le fait que nous passions du temps à nous exercer sur un cendrier ne faisait que l'accentuer. Les instructions de Ton 40, en particulier, visaient à inciter les gens à suivre les ordres sans les mettre en doute.

Avec ce genre d'exercices, il était souvent délicat de dire quels réels progrès étaient accomplis. Parfois, je travaillais dur pour suivre les instructions, mais n'éprouvais que de la frustration en échange ; d'autres fois, le succès me récompensait. Il n'y avait pas beaucoup de cohérence et cela pouvait être difficile de mesurer les progrès réalisés. Même si vous étiez particulièrement doué dans un domaine, ils vous empêchaient d'agir. Cela semblait dépendre en grande partie des lubies du superviseur, mais personne ne s'en souciait vraiment tant que nous gravissions les barreaux de TR.

La formation était difficile, mais je n'étais auditeur que de nom et je voulais prouver que je pouvais y arriver. Au fond de ma tête résonnaient les propos de tante Shelly sur l'importance d'être un bon auditeur. Elle m'avait toujours répété que les meilleurs messagers étaient les auditeurs, et pendant que j'étais à la Flag, elle continua à encourager ma formation. Je la voyais une fois par mois quand elle venait en ville, elle me parlait pendant une heure au moins, me poussait toujours, affirmait que j'y arriverais, et me rappelait que les auditeurs étaient les seuls qui pouvaient sauver le monde.

Quand je ne suivais pas mes cours d'auditeur, je travaillais quelques heures par jour au département du CMO qui devait s'assurer que l'on respectait bien l'éthique. Ceux qui travaillaient dans ce service jouissaient d'une grande autorité. Ils avaient le pouvoir d'agents de police et s'en servaient pour s'assurer que l'on restait sur les rails. Bien que je fusse en stage pour apprendre ce métier à CMO Int, ce job était un bon entraînement, mais je n'avais pas à distribuer de sanctions.

En l'occurrence, je connaissais mes collègues, Olivia et Julia, grâce à Valeska. Grâce à elle, nous avions sympathisé, bien qu'elles aient au moins trois ans de plus que moi. Et j'étais ravie qu'elles se trouvent au CMO et dans mon département. Parce que je pouvais désormais fraterniser avec elles sans m'attirer de problèmes. Elles étaient à la fois gentilles et très jolies. Apparemment, mon oncle, impressionné par leurs dons, les avait promues toutes les deux.

L'un de mes devoirs consistait à donner le courrier qui avait été envoyé par les proches des personnes du CMO à Olivia et Julia, qui

faisaient office de cribleuses. Au CMO, on nous faisait passer un bon que l'on devait signer pour que notre courrier puisse être signé et inspecté. Chaque lettre devait être lue avant d'être distribuée. Si elle comportait le moindre signe d'un sentiment anti-Scientologie, on ne la transmettait pas.

Juste au moment où je commençais à prendre mes habitudes dans ma formation d'auditeur à la Flag, le fait de ne pas avoir rempli toutes les conditions préalables pour devenir une stagiaire de la Sea Org commença à me tourmenter. Bien que j'aie abordé la question avec Tom lors de mon arrivée – que je n'étais pas passée par le camp d'entraînement de la Sea Org, l'EPF – il m'avait dit de ne pas m'inquiéter. Je tâchai de le chasser de mon esprit, mais j'avais l'impression de n'être qu'un cadet déguisé en membre de la Sea Org. Et je voulais être un vrai membre.

Inquiète, j'écrivis une lettre à tante Shelly. Dans celle-ci, je lui expliquai que je n'étais pas passée par l'EPF et que je pensais que j'aurais dû le faire. Une semaine après environ je fus convoquée au bureau de Mr. Sue Gentry, la dirigeante de RTC Rep, à la Flag. Quand j'arrivai, elle me tendit une lettre que tante Shelly m'avait écrite. Elle me reprochait de ne pas vouloir passer par le camp d'entraînement, affirmait que tout le monde devait le faire, même les hauts dirigeants, et que je ne constituais en rien une exception. Clairement elle avait mal lu mon courrier et croyait que j'essayais de me soustraire à mes obligations au lieu d'essayer de les remplir.

Apparemment, tante Shelly avait ordonné à Mr. Gentry de s'assurer que ma plainte soit examinée, et Mr. Gentry m'annonça que j'allais subir un petit nettoyage. J'étais nerveuse quand Mr. Wilson, un autre RTC Rep, vint me dire que nous allions immédiatement avoir une session.

Il commença par deux questions standards : Étais-je fatiguée et avais-je faim ? J'étais préparée à ce qui suivait toujours, l'ordre tonitruant du Ton 40 : « La session commence ! » Mais à la place je l'entendis me dire :

— Je ne t'audite pas.

Mon estomac se serra. Cela signifiait que j'allais passer un contrôle de sécurité, en d'autres mots, au confessionnal. Contrairement aux sessions d'audition, nos confessions n'étaient pas confidentielles et pouvaient être utilisées contre nous pour des actions disciplinaires.

Mon confessionnal s'étira sur plusieurs semaines. On me posa toutes sortes de questions, depuis « Avais-je volé quelque chose » à « Avais-je fait quelque chose de contraire à l'éthique de la Seconde Dynamique » ou « Avais-je fait quelque chose que je ne voulais pas que mes parents sachent ? » La procédure d'interrogatoire reposait toujours sur les lectures d'aiguille de l'électromètre. Si celui-ci n'avait pas d'aiguille flottante, mon auditeur posait des variantes de la question, jusqu'à ce que l'aiguille donne une réponse soit affirmative, soit négative. La réponse de

l'électromètre l'emportait toujours sur la vôtre. Si celui-ci disait « oui », la réponse était « oui » même si la vôtre avait été « non ». Si votre aiguille était sale, cela signifiait que vous n'aviez rien dit. À chaque transgression avouée, vous deviez dire quand et où, donner un « quoi » extrêmement détaillé, comment vous le justifiez, et qui avait failli le découvrir. À l'instar des sessions d'audition, chaque contrôle de sécurité se terminait par une virée chez l'Examineur. Si votre aiguille ne flottait pas, vous aviez l'obligation de retourner directement en session pour trouver à côté de quoi vous étiez passé.

Ce qui rendait tout cela particulièrement éprouvant, ce n'était pas uniquement la nature intrusive des questions, mais le fait que ceux qui les posaient étaient impitoyables. Ils ne vous posaient pas la question une bonne fois pour toutes et c'était terminé, mais posaient la même question inlassablement, votre peur grandissant chaque fois que l'électromètre vous contredisait. On aurait dit des policiers qui enquêtaient sur un meurtre, et une fois que l'électromètre leur donnait la lecture qu'ils cherchaient, vous étiez coupable.

Si l'interrogatoire en soi était stressant, le véritable impact était bien plus profondément psychologique et déconcertant ; la nature répétée des questions vous faisait douter de vous-même à un point indescriptible, surtout lorsque l'électromètre indiquait que vous aviez bien une réponse à la question. Au début, vous connaissiez la réponse, mais, quand ils vous posaient la même question encore et encore, avec des niveaux d'intensité qui augmentaient, vous commenciez brusquement à douter de vous-même. C'étaient des aveux pour des choses qui ne s'étaient jamais passées, vous le saviez parfaitement, et pourtant après avoir entendu la même question assez longtemps, vous commenciez à croire que votre réponse n'était peut-être pas bonne. Peut-être aviez-vous fait cela dans un univers alternatif, et quelque part, vous n'étiez pas au courant. Peut-être faisiez-vous de la rétention d'informations.

Chaque question était un conflit d'intérêts : si vous reconnaissiez avoir fait quelque chose de mal, vous étiez sanctionné, mais si vous disiez la vérité et que l'électromètre doutait de votre réponse, on vous reposerait la question inlassablement, jusqu'à ce que vous donniez la réponse qu'ils attendaient. C'est ainsi qu'à de nombreuses reprises, je terminai une session sans avoir fait aucune des choses que j'avais avouées, mais simplement parce que c'était le seul moyen d'y mettre un terme. Mais surtout je priais pour que mon aiguille flotte.

Lorsque Mr. Wilson eut enfin terminé, il rédigea un « Rapport de connaissances » sur tout ce qui s'était passé au cours de mes sessions. Il le transmit au département « Éthique » et je devais faire face à chaque transgression et démontrer que je prenais désormais mes responsabilités, en me reprenant. Une fois que ce fut terminé, Mr. Gentry m'informa que je commencerais l'EPF de la Sea Org le lendemain.

Tout le monde participait à ce camp à son propre rythme. Certains mettaient deux ou trois semaines, d'autres pouvaient collaborer au programme pendant des mois. Tout cela dépendait du temps qu'il nous fallait pour survivre à notre histoire, aux divers contrôles de sécurité et aux formations nécessaires. Celles-ci concernaient uniquement la structure, le passé et l'attitude d'un membre de la Sea Org. Elles incluaient des cours tels que « Bienvenue à la Sea Org », « Introduction à l'éthique de la Scientologie », « Présentation personnelle » et « Chapeau de base du membre de la Sea Org ». Nous écoutions également diverses cassettes de LRH, et apprenions notre code et notre objectif. « Le but premier de la Sea Org est de mettre l'éthique en place sur cette planète et dans l'univers. »

Pour l'EPF, on m'installa dans un autre dortoir de l'Hacienda avec douze filles qui venaient elles aussi d'intégrer la Sea Org. Chaque matin nous nous réveillions tôt, enfiliions des shorts et tee-shirts bleus, des bottes et effectuions des exercices militaires. Aucun ne me déconcerta, car j'y étais déjà habituée depuis le Ranch.

Ensuite, nous prenions le bus pour la Flag Land Base, où l'on nous assignait la tâche de nettoyer les divers restaurants et chambres d'hôtel de Fort Harrison et du Hubbard Guidance Center, où les scientologues publics recevaient leur audition. Nous avions un quart d'heure pour déjeuner, puis nous devions jouer les aides-serveurs et nettoyer tout le réfectoire après que des centaines de personnes – personnel et public – y eurent déjeuné avant nous. Une fois cela terminé, nous avions étude, puis devions tout récupérer, des escaliers aux sols de cuisine, en passant par les espaces publics qui le nécessitaient.

Il y avait environ une vingtaine de personnes avec moi dans ce camp, toutes âgées de moins de dix-huit ans. Un petit garçon n'avait que neuf ans. Il était venu avec sa mère à la Flag pour prendre son service. Il finirait par être recruté dans la Sea Org, un peu comme tous les autres de l'EPF. Il y avait toujours une grosse campagne de recrutement et toujours une personne au moins recrutée chaque semaine.

Notre tyran, Dave Englehart, jouait le rôle de sergent instructeur. Membre de longue date de la Sea Org, il avait travaillé avec LRH. Il avait la réputation d'être dur et sans pitié, avec une touche de folie, et se montrait à la hauteur de sa réputation. Il nous emmenait en mer sur un voilier pour nous faire vivre à fond l'expérience de la Sea Org, mais, s'il était censé nous apprendre à naviguer, il se contentait de nous hurler des ordres à pleins poumons, puis se mettait en colère parce que nous ne savions pas gouverner un bateau. Lors des inspections des uniformes, il reniflait et disait : « Il y a quelqu'un qui pue ici ! » Nous étions tous abasourdis, mais il hurlait de plus belle, fou de rage : « Qu'est-ce que c'est que cette odeur ? » Une fois, il plongeait et tira le pied d'un jeune Russe, qu'il fit tomber par-dessus bord. « C'est toi, espèce de porc qui

pue ! fulmina-t-il. Va laver tes sales pieds ! Et ne t'avise plus jamais de revenir à l'une de mes inspections en puant encore la merde ! Plus jamais ! »

Même si je n'avais que treize ans, je dus remplir un formulaire sur « Ma Vie » qui posait des tas de questions personnelles, dont beaucoup étaient réservées aux adultes. Je devais donner mon nom, ma date de naissance, mon numéro de Sécurité sociale, d'autres numéros de pièces d'identité, cartes de crédit et comptes bancaires, ainsi que leurs numéros et dates d'expiration. Je devais par ailleurs donner les noms de mes proches et leur avis sur la Scientologie, et si j'avais déjà des liens avec quelqu'un qui se montrait négatif à l'égard de l'Église. J'avais un espace à remplir où répertorier les formations de Scientologie que j'avais suivies, ainsi que toute audition reçue, si j'avais déjà commis un crime ou effectué un séjour en prison, si j'avais déjà fait partie du gouvernement, ou de n'importe quel service de renseignements. J'étais également censée détailler toute expérience sexuelle que j'avais connue, y compris la masturbation ; si j'avais déjà eu une expérience homosexuelle, de quelque nature ; tous les médicaments que j'avais pris, les hospitalisations, traitements ou drogues illégales, et dates.

Je savais que je n'avais pas le choix, mais j'avais du mal à comprendre pourquoi l'Église avait besoin de ces informations. La théorie des confessionnaux, je la comprenais, mais ce n'était pas une procédure confessionnelle standard, et quel rapport entre le nom de mes proches et mon admissibilité ? J'étais trop jeune pour posséder une carte de crédit, mais pourquoi auraient-ils besoin de cette info ? Même si je n'avais rien à cacher, j'avais l'impression que l'Église me demandait des informations rien que pour le plaisir de les avoir, comme s'ils me demandaient des infos avec lesquelles ils pourraient me faire chanter et qui ne servaient aucun objectif scientologique. J'avais le sentiment de céder un morceau de moi-même. Je le fis, bien sûr, de toute façon, et me raisonnai en me disant que si je n'avais rien à cacher, cela ne devrait me poser aucun problème.

Une fois que j'aurais fini l'EPF pour la Sea Org, je devais faire celui qui était uniquement pour le CMO. L'uniforme que l'on me donna était un pantalon bleu foncé assorti à un polo blanc. Je commençais la journée en prenant un bus pour le WB où je nettoyais les bureaux des dirigeants. Nous devons suivre la « Séquence de base pour nettoyer une chambre », telle que LRH l'expliquait, un ménage très minutieux, en effet. Nos cours du matin incluaient un tas de cours standards, tels que « Clés de la Compétence », « Les Bases du ménage », « Les Bases de l'informatique », et « Les Bases du Chapeau du messager ».

Cet EPF comportait beaucoup de ménage. Nous devons nettoyer les logements des dirigeants du CMO et du RTC, et ce à la perfection. Nous faisons aussi leurs lits, retournions les draps, et leur laissions de quoi

grignoter – des fruits, du fromage et des petits crackers. Nous nettoyions même leur voiture s'ils nous le demandaient. Lorsque tout cela était terminé, nous nous occupions de leur linge, suivant une procédure très précise. Nous devions repasser leurs vêtements avec de l'amidon, et n'avions pas le droit de laisser de marques le long des coutures. Nous devions repasser leurs pantalons à la vapeur et cirer leurs chaussures, puis les mettre de côté pour qu'elles soient prêtes à être portées. Tout ce qui allait dans des tiroirs était plié impeccablement avant d'être empilé. Pour terminer notre EPF/CMO, nous devions réussir nos examens en ménage et repassage. Les dirigeants recevaient des bulletins de vote et notaient chacun d'entre nous pour notre service en ménage et blanchisserie.

La buanderie devait comporter une vingtaine de lave-linge et sèche-linge pour le millier de personnes minimum de la Flag. Quatre de ces machines étaient dédiées aux dirigeants et personne d'autre ne devait s'en servir, même si elles ne tournaient pas. Le personnel pouvait uniquement faire ses lessives le vendredi soir et le dimanche matin, et il y avait donc toujours de longues files d'attente, de nombreuses personnes veillant jusqu'à quatre heures du matin pour se servir d'une machine. Les dirigeants disposaient de chemises chaque fois qu'ils en avaient besoin, mais le personnel de base n'en avait qu'une ou deux, et devait donc les laver à la main et les repasser tous les jours.

Mon amie Luisa et moi étions souvent en mission avec Charlie, notre jeune ami de neuf ans, qui participait désormais à l'EPF/CMO avec nous. Charlie était un petit diable provocateur, qui avait besoin d'une surveillance constante. Il avait le don étrange en voulant nettoyer un logement de transformer en désastre ce qui était déjà relativement propre. Une fois, nous eûmes tous des problèmes, car au lieu de s'attaquer à la vaisselle comme il était censé le faire, il avait rangé tous les plats dans le four, où ils restèrent plusieurs jours avant qu'un dirigeant ne les trouve. Même si c'était notre petit fou de neuf ans qui avait caché les plats et les couverts, ce fut sur nous qu'il hurla.

Bien qu'il fût casse-pieds, ce n'est qu'avec le recul que je peux voir Charlie pour ce qu'il était : un jeune garçon délaissé. Il se perdait souvent dans ce qu'il faisait. Il était toujours décoiffé, ne lavait jamais ses vêtements et ne savait probablement même pas comment faire, et arborait donc des taches géantes sur son uniforme. Une fois, quand un dirigeant lui ordonna de laver sa chemise, nous le trouvâmes cinq minutes plus tard aux toilettes, où il essayait de la nettoyer dans la cuvette des W.-C.

Aussi perdu devait-il être, c'était facile d'être énervé par son comportement pour le moins inhabituel : après tout, Luisa et moi étions punies à cause de lui. Toutefois, pour moi, il représentait autant une curiosité qu'une source de contrariété. Je ne l'avais pas encore compris, à l'époque, mais c'était le premier enfant que je rencontrais qui se comportait véritablement en enfant. Au Ranch, nous n'avions personne

comme lui, ils étaient bien trop occupés à être de petits adultes. Chez Charlie, je voyais comment un enfant était censé se comporter à son âge. Il paraissait totalement étranger, comme si son cerveau était câblé d'une façon toute nouvelle pour moi, avec une absence de logique et une ignorance exceptionnelle des ordres. Je n'avais encore jamais rencontré de petit garçon aussi impulsif, et ce n'est que maintenant que je peux constater combien c'était moi, pas lui, qui était bizarre à penser qu'il allait suivre les ordres.

Chapitre dix-sept

« Gérer » la famille

Au bout de deux mois, j'avais terminé mes deux EPF et retrouvé le rythme d'étudier cinq heures et de travailler le reste de la journée avec Olivia et Julia, mais, juste au moment où je commençais à me sentir à l'aise, de retour au CMO, des problèmes avec ma famille menacèrent de compliquer les choses une fois de plus.

Cela commença par mon frère. Un jour, au déjeuner, mon amie Jessica, qui avait été brièvement avec moi les premiers jours de mon arrivée au Ranch, m'annonça qu'elle venait de le voir à l'Hacienda. Je lui rétorquai que c'était impossible, parce que Justin était en Californie, à l'Int Base, et qu'elle avait donc dû le confondre. Elle insista, c'était bien lui, et il était au RPF : comme ma mère, il avait manifestement violé les règles et reçu le pire des châtiments de l'Église.

Les RPF vivaient, mangeaient et travaillaient distinctement des autres, mais nous les voyions tout de même de temps en temps, lorsqu'ils faisaient des projets autour de la base, et bien sûr, où qu'ils aillent, les RPF couraient toujours. Ils vivaient à l'Hacienda, dans des quartiers séparés.

Je ne parvenais pas à croire que Justin s'y trouvât. Je ne l'avais pas vu depuis que j'avais quitté la Californie pour la Flag en juin 1996 et je ne savais même pas qu'il avait eu des problèmes. Pourquoi ne m'avait-on rien dit ? Plus tard, cet après-midi, Mr. Wilson vint dans mon bureau et ferma la porte : comme on l'en avait informé, je me posais des questions sur mon frère.

— Alors comme ça, tu es au courant pour ton frère ? fit-il. Eh bien, oui, il est ici au RPF et je ne peux rien dire de plus.

J'en eus les larmes aux yeux. Le fait d'avoir désormais deux membres de ma famille au RPF était presque trop pour moi. Aux yeux de l'Église, nous devenions probablement une famille de criminels. Mais je ne pensais qu'à une chose : ma famille était en train de se désagréger.

— Pourquoi pleures-tu ? demanda Mr. Wilson.

Je tâchai de trouver une raison qui ne fût pas purement émotionnelle, mais je ne trouvais rien de logique ni excusable qui puisse justifier mon émotion.

— C'est la Sea Org, et c'est comme ça et pas autrement, poursuivait Mr. Wilson, froidement. Je n'ai pas vu ma propre sœur depuis des années ; elle est stagiaire au RTC. Je ne sais pas où elle se trouve. Ça ne vaut pas le coup de pleurer. Cela fait même un an que je n'ai pas vu mon épouse et je ne sais absolument pas ce qu'elle devient.

— Bien, Sir, dis-je, tâchant de me contenir.

Le lendemain, je reçus une lettre de tante Shelly qui m'expliquait que Justin était envoyé à la Flag pour faire son RPF, et qui s'excusait par avance si je l'apprenais avant de recevoir son courrier. Elle semblait désolée de devoir être celle qui m'annonçait que Justin était prétendument allé « hors 2D » avec mon amie Eva. Il s'était également fait « blower » : on l'avait emmené de l'Int Base sans autorisation. Tante Shelly me demanda de ne pas me montrer dure avec lui, parce qu'il en avait assez vécu comme cela.

Une fois que j'appris que Justin se trouvait à la Flag pour son RPF, je commençai à le voir en passant. À l'occasion, je pouvais même le serrer dans mes bras et lui dire deux mots. Parfois il m'envoyait une liste de ce dont il avait besoin, comme du shampoing, et je faisais tout ce que je pouvais pour lui en obtenir. Il n'était payé que quinze dollars par semaine, et avait du mal à s'offrir le shampoing Aveda qu'il aimait tant, je me servis donc de ma paie hebdomadaire de vingt-cinq dollars pour combler la différence. L'argent manquait aussi pour moi, pourtant. Il n'y avait pas de repas après dix-sept heures, et à vingt-deux heures trente, lorsque je rentrais chez moi, je mourais de faim et je m'achetais systématiquement des Frosted Flakes à la cantine, une dépense supplémentaire.

J'entendis par le téléphone arabe que mon frère effectuait sa Procédure de purification au RPF. Le concept de Purification ou « Purif » était le suivant : une personne pouvait se débarrasser des toxines résiduelles et poisons des produits chimiques ou drogues dans son corps grâce à d'intenses séances de sauna. La routine de base consistait à avaler un tas de minéraux et de vitamines, de courir pendant une demi-heure puis de s'asseoir dans un sauna réglé à 160 degrés pendant cinq heures par jour, avec des pauses occasionnelles. Le but étant la première étape du Pont vers la Liberté totale de LRH.

On avait soi-disant croisé Justin dans la zone de Purif tôt le matin, et pour le voir, j'avais le projet de me purifier moi aussi, même si je l'avais déjà fait à l'Int Base quand j'avais neuf ans. À l'époque, nous devions prendre plusieurs milliers de milligrammes d'acide nicotinique, une dose extrêmement élevée, censée aider à dégager les toxines. C'était

absolument infâme et j'avais envie de vomir en essayant de l'avaler. Enfin, nous buvions du Cal Mag, mais j'y étais habituée.

Avant d'aller dans le sauna, nous devions courir une demi-heure pour faire circuler l'acide nicotinique dans notre système sanguin. Les trente minutes étaient bien trop dures pour moi, et je finis donc par marcher la plupart du temps. J'eus tout de même des rougeurs à cause de l'acide, une éruption cutanée désagréable qui me picotait, puis je restai assise des heures dans le sauna. Je m'y trouvais avec des hommes plus âgés, qui dégouлинаient de sueur, mais comme j'étais jeune, je ne transpirais presque pas. Dès que je sortais du sauna pour me rafraîchir plus de quelques minutes, un responsable de la Purif m'ordonnait d'y retourner, et me disait que je faisais trop de pauses. La Purification se poursuivait ainsi pendant quelques semaines, et au final, j'attendais avec impatience que cela se termine. Mon jeune corps n'était pas préparé à ce genre de température.

La Purif pouvait être très pénible, avec toutes les vitamines et températures élevées, mais l'on devait passer cinq heures au moins dans le sauna où l'on pouvait discuter avec les autres, lire son livre préféré, voire jouer aux échecs, ce qui était bien plus drôle et excitant qu'être en cours. Mais surtout, le plus important, c'était que cela m'offrait à présent un moyen de voir mon frère.

Je me servis de tous les moyens possibles pour aller en Purif. J'avouai que lorsque j'avais effectué la Purif au Ranch, je n'avais pas pris la majorité de mes vitamines. De plus, je précisai que je n'étais pas sûre d'avoir atteint le résultat escompté et expliquai que je saignais du nez après, ce qui était un signe que la Purif n'avait pas bien marché. Après avoir entendu cela, mon superviseur accepta que je passe cette prochaine étape, et je commençai presque immédiatement.

Malheureusement, cela ne servit à rien. Bien que j'eusse demandé cela surtout pour voir Justin, au bout de deux jours, j'appris que les RPF accomplissaient leur Purif la nuit. Mon plan s'était retourné contre moi, et, comme d'habitude, le sauna était trop chaud pour mon organisme. Je pris plusieurs pauses ou m'allongeai par terre, où le sol était plus froid. La course d'une demi-heure avant le sauna était le pire de tout. Heureusement, Lisa Marie Presley se trouvait en Purif au même moment et, donc, mon temps d'exercice s'en trouvait souvent réduit. Quand elle était dans le gymnase, personne d'autre n'avait le droit d'y entrer. Elle courait sur le tapis de jogging en écoutant Madonna.

Si je n'avais encore jamais vu Lisa Marie, comme la plupart des scientologues, je savais qu'elle faisait partie de cette Église. Elle apparaissait dans de nombreuses campagnes de pub pour la Scientologie et certains de ses projets pour la Scientologie étaient annoncés à l'Église. Le Celebrity Center publiait même un magazine qui racontait les grandes réussites de ses membres et les témoignages des stars sur leur foi. Chaque

célébrité avait un nom de code utilisé sur leurs dossiers pré-Clairs pour protéger leur vie privée. Lisa Marie était connue sous le nom de « Norma » ou « Norma Darling ». Je supposai que les stars avaient des faux noms pour qu'on ne puisse pas fouiller dans leurs affaires, au cas où leurs dossiers tomberaient entre de mauvaises mains.

Au cours de la Purif, Lisa Marie se trouvait dans un sauna, tandis que nous autres en partagions un à cinq ou six. Je la voyais parfois au vestiaire ou la croisais dans les couloirs. Elle était timide, mais gentille. Elle avait vu mon nom écrit quelque part et m'avait demandé s'il avait un rapport avec David Miscavige. Je lui avais donc appris que j'étais sa nièce. Depuis, elle me saluait chaque fois qu'elle me croisait.

Un après-midi, lorsque j'eus terminé ma séance de sauna, Anne Rathbun, qui était désormais dirigeante de RTC Rep, m'aborda. Elle m'annonça que mon frère voulait quitter la Sea Org et elle désirait que je l'aide à l'en dissuader. J'acceptai de retrouver Justin dans les locaux de la sécurité, situés dans le garage de Fort Harrison Hotel. Ces petites pièces étaient équipées de caméras, où nous pouvions être observés pendant que nous parlions.

Dès le début, je me sentis mal à l'aise. Je tâchai de convaincre Justin de rester, mais lui parler tout en sachant que l'on nous enregistrait était bizarre. Je ne lui avais pas parlé depuis presque deux ans, et je voulais simplement lui dire des choses confidentielles. Mais lorsque nous étions dans ces pièces – et même à l'extérieur – Justin refusa tout bonnement de me parler de la Sea Org. Il savait aussi bien que moi que nous étions filmés. Je devinais qu'il était vraiment préoccupé, parce que c'était le genre de personne à toujours avoir un air comique, et là ce n'était pas le cas.

Je ne comprenais pas non plus pourquoi il se faisait brusquement appeler Justin Tompkins, et non plus Justin Miscavige. Depuis que mon père avait épousé ma mère quand Justin avait deux ans, il se faisait appeler Justin Miscavige. Je demandai à Mr. Rathbun si elle savait, et elle me répondit que c'était pour des raisons de PR : l'Église ne voulait pas que l'on sache qu'un Miscavige s'en allait ni qu'il était au RPF. Mr. Rathbun me demanda de ne parler à personne de la situation de mon frère.

La situation se dégradait encore lorsque j'appris par le RTC Rep, Mr. Rodriguez, qui audita mon frère, qu'il avait été classifié « Rock Slammer » de catégorie 1. En d'autres termes, pendant que Justin était en cours et parlait de Scientologie, son aiguille exécuta un Rock Slam, un mouvement de balancier de gauche à droite, à toute allure. Un « Rock Slam » signifiait que quelqu'un avait des mauvaises intentions sous-jacentes contre ce dont il parlait à ce moment-là, et, dans son cas, il s'agissait de la Scientologie même. LRH prétendait que les Rock

Slammers de catégorie 1 n'avaient rien fait de bon dans le passé, vie après vie, et n'avait fait que du mal aux autres. Elle me montra ensuite le règlement de LRH sur ceux-ci. L'un de mes amis s'était retrouvé au RPF parce qu'il en était un, justement. Lorsque je confiai à Mr. Rodriguez que je ne croyais pas qu'il en fût un, elle m'apprit que la vidéo de la session l'avait confirmé.

Lorsque je vis mon frère la fois suivante, il semblait sincèrement blessé d'avoir été catalogué Rock Slammer de catégorie 1. J'essayai de le consoler, en lui disant que je n'en croyais rien. Toutefois, il devenait évident que je n'allais nulle part en tâchant de le convaincre de rester. Mr. Rathbun finit par décréter qu'elle ne voulait plus que je parle à mon frère, car cela ne donnait pas de résultats et violait une règle intitulée « Leaving and Leaves » qui interdisait aux membres de parler de leur départ de la Sea Org ou de la Scientologie.

Si j'étais déçue de ne pas pouvoir aider davantage mon frère, et l'Église, une petite partie de moi commençait à se dire que si tout cela se passait, c'est qu'il y avait peut-être une raison. Je ne l'aurais jamais avoué à personne, mais, petit à petit, je m'apercevais que le seul moyen d'être heureux pour Justin était de s'en aller, comme il l'avait apparemment souhaité depuis très longtemps. Jusque-là, je n'avais pas vraiment songé à son départ de son point de vue. J'avais uniquement pensé à ce qui était le mieux pour l'Église. Mais en écoutant ses raisons et arguments, je compris peu à peu sa décision.

Un après-midi, plusieurs semaines plus tard, on me demanda de sortir du sauna et de me rendre immédiatement au WB. Je protestai tout d'abord, inquiète, parce que l'on n'avait pas le droit d'abrégé ses cinq heures. Toutefois, on me prévint que je n'avais pas le choix, parce que quelqu'un de très important voulait me voir. J'enfilai mon uniforme et filai pour le WB dans l'une des camionnettes.

Je ne savais pas si je devais être inquiète ou folle de joie. Au WB, on me fit monter dans la salle d'audition à l'étage, au bout du couloir. Je fus étonnée quand l'inspecteur général du RTC, Marthy Rathbun en personne, entra. Il était le second de l'Église de la Scientologie. C'était l'un des rares dirigeants qui travaillait avec mon oncle que je n'avais jamais vraiment connu, et de ce fait, je ne savais pas vraiment à quoi m'attendre.

— Salut, Jenna, dit-il, tout sourire, en se présentant. As-tu entendu parler de ta mère au cours de l'année passée ?

— Non, Sir, dis-je, ce qui était la vérité absolue.

Je ne savais pas du tout comment elle évoluait. Je n'avais reçu aucun coup de fil, aucune lettre, ni nouvelles de personne, pas même de mon père. Papa m'écrivait plusieurs fois par semaine, mais jamais il ne me parlait d'elle. Il avait également beaucoup insisté pour que je l'appelle,

m'avait même envoyé une carte téléphonique à utiliser dans une cabine payante, car je ne pouvais pas appeler depuis les téléphones de l'organisation. Quand je lui demandais de ses nouvelles, il me répondait toujours qu'il ne savait rien et supposait qu'elle suivait simplement son programme. Malheureusement, Mr. Rathbun avait des nouvelles bien pires.

— Ta maman va être déclarée Personne suppressive, annonça-t-il sur un ton très neutre. Elle veut quitter la Sea Org, elle est partie à plusieurs reprises, sans autorisation, elle ne suit toujours pas les ordres, et à ce stade, elle s'est mise à accuser l'Église de choses ridicules. J'ai fait tout ce que j'ai pu, et donc, nous allons probablement la laisser partir.

Il laissa ses propos faire leur petit effet pendant un bref instant, avant de poursuivre :

— Toutefois, auparavant, je veux que tu ailles lui rendre visite afin qu'elle ne puisse pas intenter d'action en justice contre l'Église en disant qu'elle n'avait pas le droit de voir sa fille.

Ça y était. Je restai assise, de marbre, mais j'avais l'impression que mon monde s'effiloçait. L'idée qu'elle s'en aille était suffisamment accablante en soi, mais que cela se produise si vite après l'éventualité du départ de Justin, cela était trop pour moi. Jamais je n'aurais cru que quelqu'un de ma famille soit déclaré SP, et pourtant je me retrouvais confrontée à cette éventualité sur deux fronts. La perspective que ma famille déjà fracturée disparaisse entièrement était accablante. Mais je parvins à garder mon sang-froid.

— Mr. Rathbun, je suis pratiquement sûre que si je peux la voir, je peux la convaincre de rester, dis-je.

Ce n'était pas un boulot que je désirais, mais je savais que c'était un devoir que je devais essayer d'accomplir. Entendre tout ce que Mr. Rathbun avait à dire me fit penser que peut-être ma décision de ne pas lui parler avait joué un rôle dans son désir de s'en aller, d'autant plus qu'elle avait apparemment demandé des photos de moi. Je ne tenais pas du tout à jouer le rôle de médiatrice, et je n'avais jamais souhaité me retrouver au milieu de tout cela, mais je croyais honnêtement que je pourrais la convaincre de rester. Et si elle allait vraiment quitter l'Église, je voulais la voir avant qu'il ne soit trop tard.

— Vraiment ? fit-il, comme s'il y réfléchissait. Voyons ce qui se passe.

Sur quoi, il m'expliqua que nous allions prendre un avion pour LA ce soir ensemble. Nous voyagerions même en première classe, et Ray Mithoff, un autre dirigeant de l'Église, nous rejoindrait. Le fait que je sois assise en première à côté de ces deux dirigeants, avec mes pieds qui touchaient à peine le sol, était difficile à croire. Je me laissai glisser dans le siège doux et large, et posai fermement mes pieds sur le tapis, en songeant que quelques heures plus tôt, je suivais ma routine à la Flag, et qu'à présent j'étais dans un avion qui traversait le pays pour voir ma

mère. J'espérais sincèrement pouvoir tenir ma promesse, et ce qui allait se passer me rendait nerveuse. J'étais inquiète à cause de toutes les responsabilités que je devrais assumer pour ma famille, et des conséquences si je n'y arrivais pas. Je n'avais que quatorze ans, mais j'avais dû négocier avec mon frère pour le convaincre de rester, répondre aux lettres de mon père, ce qui me semblait quelque peu désespéré et obsessionnel en l'absence de ma mère, et, à présent, aller en Californie pour convaincre celle-ci de rester au sein de l'Église.

Après l'atterrissage, nous nous rendîmes tous les trois à l'Int Base, où je devais rencontrer maman. Mr. Rathbun me fit attendre dans une pièce du bâtiment 36 pendant qu'il réglait tout. Une demi-heure plus tard, il entra :

— Elle attend à côté, me dit-il.

Je me levai lentement. Cette perspective ne m'enchantait guère.

— Tu sais, Jenna, reprit-il, je devrais probablement être là quand tu lui parleras. Préférerais-tu que je prenne part à la conversation avec vous, ou que je reste loin de vous, à l'autre bout de la pièce ?

Je le regardai, réfléchis à sa proposition. En vérité, je ne voulais pas de lui, nulle part, parce que je ne souhaitais même pas discuter avec elle, encore moins que l'on nous observe. Je ne tenais pas à la mettre en face de tous ces problèmes, mais je me sentis obligée.

— Honnêtement, Mr. Rathbun, je préférerais y aller toute seule.

Il sembla surpris par ma réponse, mais exprima son assentiment d'un signe de tête.

— D'accord, si c'est ce que tu désires, Jenna, je l'autoriserai.

Alors que la porte s'ouvrait d'un coup, je l'aperçus pour la première fois en plus d'un an. Elle était mince et quelque peu hagarde, la peau bronzée et les cheveux éclaircis par le soleil, comme quelqu'un qui travaillait à l'extérieur. Elle se leva et se mit à pleurer dès que j'entrai dans la pièce. Et ce fut alors que je compris combien elle m'avait manqué. Tout d'un coup, je me sentis horrible, comme si j'eusse dû faire plus d'efforts pour découvrir ce qui lui arrivait, comme si je n'avais pas pris en compte son besoin de me parler. Je n'avais même pas pensé à l'importance que cela pourrait avoir sur son processus de guérison. Nous nous étreignîmes longuement. Comme elle ne disait rien, je lançai la conversation :

— Écoute, maman, dis-je de façon hésitante. Je ne veux pas que tu te sentes mal (j'essayai d'éviter d'employer des termes tels que « hors 2D » autant que possible, car je ne tenais vraiment pas à entrer dans ce débat), je ne pense pas que cela serve à grand-chose, et ce n'est pas pour cela que je suis venue. Je voudrais juste que tu comprennes pourquoi cela s'est passé, le résoudre et aller de l'avant.

— J'ai fait tellement de mal, j'ai l'impression que je ne pourrai jamais le réparer, bégaya-t-elle entre ses larmes.

Ce fut un peu étonnant à entendre car Mr. Rathbun m'avait confié quelques heures plus tôt qu'elle ne se montrait pas du tout coopérative. En voyant cette femme forte, une femme que j'avais admirée et respectée toute ma vie, si bouleversée, je commençai à craquer, moi aussi, mais je fis de mon mieux pour garder mon sang-froid.

— Maman, il faut que tu te souviennes que quoi que l'on ait dit, fait ou insinué à ton sujet, tu es quelqu'un de bien. LRH n'aurait pas fait entrer la technologie ici pour aider les gens si on ne le méritait pas. Quiconque te fait culpabiliser, ou te donne une mauvaise image de toi est lui-même coupable et indigne. (Ma mère étouffa des sanglots avant que je poursuive :) Si tu vas jusqu'au bout de ton programme, nous pourrons être de nouveau ensemble.

— Oui, j'aimerais bien, répondit-elle, en hochant la tête comme si elle était déjà à bord, j'aimerais que nous gardions contact. Cela serait utile, quand c'est difficile.

— Maman, bien sûr que je t'écirai, dis-je en essayant de me servir de cette ouverture pour lui faire plaisir. Je t'enverrai tout ce que tu veux, dis-moi simplement quoi.

Elle sourit quand je parlai. L'inversion des rôles ne nous échappa pas. Était-ce si horrible, si contre-nature, qu'après avoir été séparée de mon père, son époux, pendant des années à cause de son engagement envers l'Église, elle ait trouvé du réconfort dans une relation humaine ? C'était la recette idéale pour un « hors 2D ». En dépit de son erreur, elle avait dédié sa vie, travaillé des heures entières, et tant donné pour cette cause que je ne voyais pas comment un « hors 2D » pouvait effacer tout le bien qu'elle avait fait. C'était comme si elle avait sacrifié énormément pour l'Église et même si la sanction était attendue, voire normale, c'était tout simplement impitoyable.

— Comment va Justin ? demanda maman, changeant de sujet.

Quand je lui racontai ce qui se passait, et qu'il y avait de fortes chances pour qu'il s'en aille, elle n'eut pas l'air surprise.

— Peut-être qu'il sera plus heureux comme cela, ajouta-t-elle, d'une meilleure voix. Il a toujours voulu partir.

— Oui, je crois, acquiesçai-je.

Sur quoi nous nous étreignîmes longuement et nous dîmes au revoir.

Dans la salle à côté, Mr. Rathbun m'attendait. Il me regarda, plein d'attente, et me fit signe d'entrer. Quand je lui appris que maman était prête à aller jusqu'au bout de son programme, il eut l'air choqué.

— Es-tu sérieuse ? demanda-t-il pris au dépourvu.

— Oui.

En dépit de sa stupéfaction, la décision de maman eut l'air de lui faire plaisir. Il alla lui-même lui parler, puis revint et me confia qu'il ne parvenait pas à croire que j'avais réglé ce problème à sa place. Il était abasourdi.

Le lendemain matin, Mr. Rathbun revint me voir. Il m'annonça que j'étais un si bon officier d'Éthique qu'il désirait que je parle à mon père qui avait quelques difficultés à travailler depuis que maman avait été déclarée « hors 2D ». Je ne savais pas s'il avait raison à mon sujet, mais je le ferais s'il le désirait.

Mais la conversation avec papa fut vraiment bizarre. Quand je lui demandai comment il allait, il me répondit que ça pourrait aller mieux. Je lui dis des choses similaires à celles que j'avais dites à maman, que je croyais en lui, qu'il était doué, et qu'il saurait se reprendre. Il était content de me voir, mais mon avis ne l'intéressait pas, mes conseils non plus. Il était fermé et ne voulait pas en parler, ce qui, à un certain niveau, se comprenait. Apparemment, mes compétences d'officier d'Éthique n'étaient pas aussi bonnes que Mr. Rathbun l'avait cru.

Chapitre dix-huit

Les questions commencent

Je rentrai à la Flag, tout embrouillée, fière du travail que j'avais accompli en persuadant ma mère de rester, mais inquiète de ne pas avoir fait suffisamment pour aider mon père. Je venais à peine de me poser lorsque la nouvelle que je redoutais arriva : un membre de ma famille quittait l'Église. Ce n'était pas ma mère, mais Justin.

Après tout ce que j'avais vécu avec lui, je n'étais pas étonnée qu'il finisse par s'en aller. Mon manque de surprise, peut-être plus que tout, montrait jusqu'où j'étais allée en si peu de temps. Je me rappelai combien j'avais été choquée la première fois que Taryn m'avait annoncé que Justin avait osé envisager de quitter la Sea Org. Combien j'étais nerveuse en entendant quelqu'un parler de quitter l'Église. À cette époque, il m'était presque impossible de comprendre qu'un membre de la famille ne puisse plus faire partie de l'Église. Aujourd'hui, non seulement je pouvais le comprendre, mais, à mes yeux, sa décision était logique.

Mon acceptation ne facilita en rien les adieux. Toute ma vie, j'en avais fait – à des amis, à mes parents. Les gens sortaient de ma vie, souvent juste au moment où je commençais à les connaître. Mais au moins, quand ils partaient, j'avais toujours la certitude qu'ils resteraient au sein de l'Église ; qu'un jour, quelque part, je les retrouverais. Quand je regardais Justin se préparer à retourner tout seul dans le monde des Wogs, je n'avais plus du tout cet optimisme. Je ne savais pas s'il serait déclaré SP ou pas, mais il y avait de fortes chances pour que ce soit le cas. La règle était que quiconque de l'Int quittait la Sea Org était déclaré SP, et avant son RPF, c'était là qu'il était posté. Je savais qu'il fallait que j'envisage que nous ne nous parlions plus jamais.

Ce qui n'arrangeait pas les choses, c'était que Sterling, mon autre frère, n'était pas très présent dans ma vie – en fait, je ne savais même pas s'il était au courant que son propre frère jumeau partait. Sterling était en poste à l'Int et nous n'avions pas vraiment gardé contact. Si nous n'avons

jamais été très proches, récemment, avant que je m'en aille pour la Flag, Sterling était devenu trop absorbé par la hiérarchie de l'Église et par son propre statut. À cause de cela, une distance s'installa entre nous. Je ne pouvais pas compter sur lui pour me réconforter.

Enfin, j'appris que c'était le moment de dire au revoir à Justin. J'allais chez lui, à l'Hacienda, et à la minute où j'entrai, je fus frappée par son bonheur si apparent. En dépit de ma tristesse, le voir sourire était un soulagement. Je lui donnai mon lecteur de CD et un magazine qu'il m'avait demandé d'emprunter. Il n'essaya même pas de me convaincre de partir avec lui. Il ne pensait pas que ce qu'il faisait était bon pour quiconque : il savait juste que c'était ce qu'il lui fallait, à lui.

Nous discutâmes un peu, nous étreignîmes une dernière fois et je partis. J'étais à peine arrivée à la porte que j'éclatai en sanglots. J'étais bouleversée de perdre mon frère, mais mes sentiments étaient plus complexes que cela. Ma famille rapetissait à chaque pas que nous faisions. Justin avait été bien plus présent dans ma vie que mes parents, au Ranch, je le voyais tous les jours ; ce qui n'était pas le cas pour ma mère ni mon père depuis plus de dix ans.

En le voyant quitter la Flag Land Base pour de bon et en connaissant les problèmes que maman et lui avaient dû rencontrer, je compris d'un seul coup que les gens que j'aimais pouvaient m'abandonner, que peut-être, un jour, je serais la dernière ici, la dernière adepte de la famille.

Début 1999, peu après mes quinze ans, l'Église célébra la réédition du *Volume Zero* de LHR. Ceci fut accueilli avec éclat, mais cela signifiait que tous les membres devaient l'acheter, le lire et remplir la feuille de contrôle qui l'accompagnait. Le prix était de quatre-vingts dollars, soit l'équivalent de plusieurs semaines de salaire. Je ne recevais qu'une demi-payé, soit vingt-cinq dollars par semaine, et parfois, je passais trois semaines sans être rémunérée du tout.

Quand j'avais un peu d'argent, je voulais acheter à manger, pas un livre à quatre-vingts dollars. On nous demandait de ne pas partager *Volume Zero* ni de le prêter, non plus. Nous étions tous supposés posséder notre propre exemplaire, sûrement pour contribuer à faire augmenter les ventes. Je fus l'une des dernières sur la base à obtenir le mien, mais heureusement je n'eus pas besoin de le payer. Mon père m'envoya son exemplaire marketing, et ce fut un grand soulagement.

Comme je venais de terminer une formation sur la façon de faire fonctionner l'électromètre, je pus porter mon attention sur l'étude du *Volume Zero. Basic Staff Hat* était très difficile et faisait huit cents pages. Un jour, alors que je l'étudiais avec mon amie Marcelle dans les salles de cours publiques du Coachman Building, je me mis à lire un article qui s'appelait : « La Structure de l'organisation : qu'est-ce que le règlement ? » C'était un document de politique générale, de onze pages,

rempli de paragraphes de sept cents mots, et à quinze ans, je n'y comprenais rien. Dans le style habituel de LRH, il regorgeait de mots polysyllabiques, et faisait référence à d'obscurs sujets et personnes des années 1940 à 1960. Il déblatérât sur la façon dont certains types, les dénommés King, Nimitz et Short, étaient des idiots qui avaient laissé Pearl Harbor se produire. J'aurais pu le comprendre si je m'étais concentrée suffisamment, mais c'était tellement ennuyeux et verbeux que j'avais du mal à rester concentrée.

Marcella et moi fîmes une virée à la bibliothèque, où il y avait de très gros dictionnaires, et nous espérions trouver une définition correcte pour chaque mot dans le texte. Quand je revins, un garçon de mon âge était assis à notre place et portait mes lunettes.

— Excuse-moi, ce sont mes lunettes !

— Ah bon, répondit-il tout sourire. Je suis désolé.

Absolument pas désolé, il les garda sur le bout du nez et les fit rebondir. Son impertinence me surprit. En général, on redoutait les membres du CMO et même si ce n'était pas le cas, on faisait au moins preuve de réserve envers nous.

— Alors quoi de neuf ? Quelles formations suis-tu ? me demanda-t-il en me regardant directement.

Je jetai un coup d'œil derrière moi pour voir à qui il s'adressait, mais apparemment c'était à moi, bien qu'il fût interdit de discuter dans la salle de cours.

— Nous sommes sur le *Volume Zero*, Martino, dit Marcelle, qui répondit sur un ton condescendant, mais familier.

Martino et elle avaient grandi ensemble à la Cadet Org de la Flag, qui se trouvait dans l'ancien Quality Inn sur l'Highway U.S. 19. Contrairement au Ranch, les membres de la Sea Org à la Flag qui avaient des enfants avaient le droit de passer les nuits avec eux, et on leur offrait le service d'un bus pour les allers et retours depuis la base. Certaines chambres du motel avaient été transformées en salles de cours de sorte que les cadets pouvaient suivre leur scolarité. Les membres de la Sea Org qui avaient moins de dix-huit ans prenaient le bus une fois par semaine, en général le dimanche, pour procéder à notre instruction et rentraient à l'Hacienda à vingt-deux heures trente.

Vu la façon dont Martino se comportait, je faillis ramasser mes affaires et m'en aller, mais il était assis avec Tyler, un garçon que je trouvais mignon, alors je restai. Le reste de la matinée, Marcelle et moi supportâmes leur cirque ridicule. Quand ils clarifiaient les mots, ils se servaient de nos noms dans toutes leurs phrases. Ils appelaient le surveillant « Sarge » alors que son vrai nom était Sergio. Toute la matinée, ils se repassèrent mes lunettes et s'en servirent pour nous imiter. Nous avions beau essayer de les ignorer, Marcelle et moi ne pûmes nous empêcher de rire.

Les semaines suivantes, j'allai dans la salle de cours avec ma copine Cece. Nous étions devenues amies lorsqu'elle était au CMO avec moi, mais elle avait été rétrogradée à la Cadet Org quand elle avait eu des problèmes pour quelque chose d'idiot. Même si les membres du CMO n'avaient pas le droit de fraterniser avec les cadets ou d'autres membres de la Sea Org, techniquement, ils ne faisaient qu'étudier et je m'en tirai donc sans problème. Au cours d'un exercice, je séchai et demandai au superviseur de trouver quelqu'un pour la clarification de mots, et il me mit en binôme avec Martino. J'hésitai un peu, je me souviens avoir pensé que Martino était dingue, mais au moins c'était un cadet et non un scientologue public. C'était toujours difficile de travailler avec ces derniers.

Nous nous rendîmes dans la salle de cours et nous installâmes en face l'un de l'autre. Martino me posa la première question standard de toute feuille de travail : « Comment écris-tu ton nom ? » Dès que je le lui dis, il m'en posa brusquement une autre qui tombait comme un cheveu sur la soupe. « Quand vois-tu tes parents ? »

Je fus quelque peu ahurie, car je me rendis compte qu'il me posait cette question parce qu'il venait de découvrir que Miscavige était mon nom de famille. Personne ne m'avait encore jamais demandé cela. J'aurais pu l'ignorer, mais je me surpris à avoir envie de lui répondre.

— Je les vois chaque fois qu'ils viennent à Clearwater, dis-je honnêtement et candidement. Mon papa n'est venu qu'une fois l'an dernier, et je ne l'ai vu que quelques minutes.

Le visage super farceur de Martino devint incrédule.

— Attends. Alors comme ça, tu ne vois pas tes parents, à part une fois par an, si tu as de la chance ?

— Mmmm, ouais, répondis-je.

Je me dis qu'il faudrait que j'explique pourquoi ce n'était pas aussi grave que ça en avait l'air.

— Mais tu n'es qu'une enfant !

— Non, je suis membre de la Sea Org, ce n'est pas la même chose.

— Tu es un membre de la Sea Org, répéta-t-il d'un ton sardonique. Qu'est-ce que cela veut donc dire ? Tu es une enfant. Quel âge as-tu ?

Quand je lui avouai que j'avais quinze ans, il poursuivit ses remarques :

— Ouais, quinze ans, comme moi. Ce n'est pas parce que tu es dans la Sea Org et que tu portes un uniforme chic du CMO que...

Pour bien insister, il gonfla le torse, histoire de jouer les gros durs. J'éclatai de rire, mais cela ne l'arrêta pas.

— Sérieusement, je mourrais si je ne voyais pas ma mère, dit-il calmement, attendant ma réponse.

— Je ne sais pas... je... nous sommes juste des thétans... ajoutai-je à

la hâte. Et des... thétans ne peuvent pas vraiment être le parent d'un autre thétan, et donc la famille n'est pas vraiment vraie... ni si importante.

Je récitai ce que tante Shelly m'avait dit dans son bureau, des mois auparavant, après que j'eus rendu visite à ma mère.

— D'accord, mais ta maman ne te manque pas ? demanda-t-il, m'implorant presque de montrer mon vrai moi.

Son inquiétude sincère faillit me faire pleurer. Un peu plus tôt ce jour-là, Mr. Anne Rathbun m'avait fait entrer dans son bureau et montré une lettre, ouverte, de ma mère. Ma maman, toujours au RPF, m'expliquait comment elle s'en sortait avec son programme. Elle n'en finissait pas sur son amour sur le jardinage, et que certaines choses lui faisaient penser à moi. Elle avait joint des photos, et me disait combien elle m'aimait. Je n'osai pas montrer mes émotions devant Mr. Rathbun, je voulais ramener la lettre chez moi, pour pouvoir la glisser sous mon oreiller, et la relire encore et encore, mais quand je me levai pour prendre congé, M. Rathbun la conserva. Je la regardai, et elle m'expliqua qu'elle la garderait, car elle contenait des photos confidentielles de l'Int. Bien sûr, j'aurais dû m'y attendre.

C'était bizarre que Martino s'intéresse à ma relation avec ma mère, mais j'étais aussi bien attirée par sa curiosité que par son honnêteté. Il n'avait pas l'air de prendre des airs et il n'essayait assurément pas de se faire passer pour plus éthique que moi. Il dégageait quelque chose de très naturel, que je n'avais jamais rencontré chez personne. Je ne le connaissais même pas, mais quelque part, j'avais l'air de lui plaire. Alors que pendant des années tout le monde m'avait seriné que mes parents ne devraient pas me manquer, que j'avais tort, que je devrais être habituée à ce qu'ils ne soient pas là, il était la première personne qui semblait reconnaître combien la situation était étrange. Tous les autres affirmaient simplement que ma façon de penser n'était pas la bonne. En l'écoutant, je me dis pour la première fois que c'étaient peut-être les autres qui avaient tort, pas moi.

Les semaines suivantes, Martino et moi nous mêmes à travailler ensemble, tout le temps, bien que nous ne fassions pas grand-chose. En fait, nous parlions de tout. Il me raconta son enfance en Italie et le divorce de ses parents quand il était jeune, et son déménagement en Floride avec sa mère. Il était vraiment proche d'elle et il aurait été perdu sans elle. Il me parla de son enfance à la Flag Cadet Org, et moi de ma vie au Ranch. Apparemment, il y avait de fortes divergences entre les deux, en ce qui concernait le travail physique et sa mise en œuvre. Les cadets de la Flag ne se trouvaient pas dans un endroit isolé comme le Ranch. Contrairement à nous, on ne les considérait pas comme des membres de la Sea Org, même si la plupart finissaient eux aussi dans cette organisation.

Nous avions beau échanger des histoires sur notre passé, nous étions

également des ados de quinze ans qui s'aimaient bien. Parfois nous étions censés travailler à la bibliothèque, qui disposait de plus de place. Nous aimions choisir des encyclopédies au hasard et lire divers articles. Rien d'étonnant, le thème préféré de Martino était le comportement sexuel. Je trouvais drôle qu'il soit aussi ouvert dans ce domaine.

Quand nous parlions de la Scientologie, ce n'était pas le baratin habituel : en fait, nous parlions même de croyance, ce que nous ne faisons jamais dans aucune formation. Nous parlions des thétans, et Martino n'était pas du tout convaincu d'en être un. Je ne parvenais pas à croire qu'il puisse dire cela. Je lui rétorquai que j'étais sûre et certaine d'en être une.

— Mais comment le *sais-tu* ? demanda-t-il.

— Je le sais, c'est tout, répondis-je d'un ton autoritaire.

Mais la vérité, c'était que je ne savais pas vraiment. C'était ce que l'on m'avait seriné depuis ma plus tendre enfance, et je le croyais. Toutefois, je ne pouvais pas expliquer pourquoi je le croyais : je ne m'étais jamais prise pour un simple corps et rien d'autre. Je ne m'étais jamais prise pour un simple *morceau de viande*, l'expression qu'utilisaient toujours les scientologues pour parler du corps humain. L'idée que Martino croie autre chose me faisait penser à tout le concept d'un thétan qui se sentait étranger.

D'autres fois, nous nous surprenions à parler du secret le plus précieux de la Scientologie : les niveaux d'OT (Operating Thetan, thétan opérant). Comme la Flag était l'une des rares bases où les niveaux supérieurs d'OT étaient administrés, une espèce de secret planait partout autour d'eux. Fréquemment, les plus hauts dirigeants informaient le staff sur la sécurité accrue autour des niveaux d'OT, s'enorgueillissant du fait que les niveaux étaient plus sûrs que jamais. Ils faisaient des annonces qui répertoriaient les différentes mesures prises pour rendre les niveaux d'OT complètement sûrs – certaines parties de la base qui s'occupaient des niveaux d'OT étaient uniquement accessibles grâce à une serrure à combinaison et une carte magnétique, et il existait d'autres mesures de sécurité particulières.

Pas étonnant : toutes ces cachotteries ne firent que décupler ma curiosité sur ces niveaux et les secrets qu'ils déterraient. Je ne peux pas dire si c'était une stratégie délibérée de l'Église, mais le résultat de ce discours sécuritaire fut un désir puissant d'apprendre la vérité. J'avais hâte de gravir le Pont et de découvrir ce que les niveaux d'OT étaient. Je m'imaginai qu'ils avaient un rapport avec la façon dont nous étions tous venus au monde – sujet sur lequel je m'interrogeais fréquemment. De temps en temps, j'essayais de pousser la bibliothécaire à me révéler des informations sur les niveaux, ou du moins des bribes mais, comme il fallait s'y attendre, elle refusa. Elle savait aussi bien que moi qu'il existait un risque que je subisse des blessures physiques si j'apprenais les

niveaux dans le désordre.

Aussi intriguée fusse-je par le mystère des niveaux mêmes, ce concept de « blessures physiques » me laissait perplexe. Débattant de tout cela avec Martino, je ne cessais de revenir à cette question simple : comment des informations pouvaient-elles vous faire du mal physiquement ? Je pouvais comprendre qu'elles puissent vous perturber émotionnellement, mais physiquement, c'était une autre histoire. J'essayai d'imaginer quel mal ce pourrait être. Quelque chose dans tout ce concept sonnait faux, à mes yeux, mais la menace de douleur, voire de mort, suscitait tout de même la peur.

Mes discussions avec Martino possédaient toujours une ouverture que je n'avais encore jamais rencontrée : elles n'étaient ni enrégimentées ni déjà écrites, elles se déroulaient tout simplement selon ce que nous avions envie de partager et si nous étions à l'aise ensemble. Je ne mis pas longtemps à lui confier que ma mère avait des problèmes et se trouvait au RPF. Quand je lui racontai son histoire, il fut visiblement ému. À partir de là, il me demandait toujours des nouvelles de ma mère et s'emballait souvent autant que moi quand je recevais une lettre de sa part. Comme Mr. Rathbun gardait toujours les courriers, je ne pouvais jamais les lui montrer, mais il faisait tout de même preuve d'enthousiasme.

Plus que tout, ce fut son inquiétude sincère qui me permit d'aborder plus sereinement son scepticisme vis-à-vis de l'Église. Comme il avait un bon naturel, je pouvais comprendre que cela ne vînt pas d'un désir sinistre de jouer les casse-pieds ou de me causer des problèmes. Ce n'était pas quelqu'un de mauvais et il n'essayait pas d'ébranler toute l'Église. Il tâchait simplement de comprendre le monde dans lequel il avait grandi, et de ce fait, il posait des questions gênantes.

Ce n'était pas uniquement l'approche sérieuse de Martino qui m'ouvrit à ces idées ; après tout ce que j'avais vécu avec le départ de Justin et ma mère qui avait failli quitter l'Église, je me trouvais également à un stade où je me rendais compte peu à peu que beaucoup de monde, y compris ceux qui comptaient le plus pour moi, nourrissaient ce genre de pensées. Si j'avais rencontré Martino un an plus tôt, j'aurais sûrement écarté ces questions, envahissantes et dangereuses. À présent, en partie à cause de ce qui était arrivé à Justin, je découvris que ses préoccupations devenaient les miennes.

Ce n'était pas un seul gros problème qu'il avait soulevé, mais plusieurs petits. Pourquoi avais-je été séparée de mes parents ? Que voulaient vraiment dire ces formations ? Pourquoi devons-nous tous travailler ainsi ? Que signifiait véritablement être un thétan ? Cela faisait beaucoup de préoccupations, mais c'était également énergisant de voir ces problèmes sous un angle totalement différent. Bien sûr, le côté épineux de tout cela, c'était qu'une fois que je commençais à poser toutes ces petites questions, il devenait difficile de m'arrêter.

Au bout de quelques mois, Martino était devenu, de loin, mon meilleur ami. Il savait tout sur moi, et moi sur lui. Il comprenait des choses que mes amis du CMO ne comprenaient pas. Rétrospectivement, ils me paraissent tous faux et semblables à des robots. Je devins amie avec les siens. Tyler faisait partie de ce groupe. Il était mignon, gaffeur et un bon copain, mais je savais que j'avais craqué pour Martino. Et le meilleur dans tout cela, c'était qu'il éprouvait la même chose pour moi.

Seul problème, comme il ne faisait pas partie de la Sea Org, lui et moi n'étions même pas censés nous parler en dehors de la salle de cours, et nous dûmes faire de notre mieux pour que les autres ne soient pas au courant de ce qui se passait. Aucun de nous ne laissa cette interdiction entraver notre amitié, mais cela compliquait assurément la vie. Être amie avec Martino rendait bien plus difficile toute relation avec d'autres membres du CMO. Ceux-ci ne pensaient pas comme lui et n'avaient pas le même genre de discussions. C'était difficile de passer de fréquenter quelqu'un d'ouvert et d'honnête et d'un seul coup, de devoir tout réprimer. C'était particulièrement vrai avec Olivia et Julia avec qui je travaillais.

Elles avaient toujours été des acharnées du travail, mais une fois que je commençai à passer du temps avec Martino, je m'aperçus peu à peu qu'elles n'étaient pas uniquement acharnées, mais se servaient de leur pouvoir pour intimider le reste du groupe. Les règles de notre département étaient claires : nous étions censés *aider* les autres dans leur job – les aider à trouver une enturbulation ou une statistique vers le bas, dans n'importe quelle partie de l'organisation ; étudier l'enturbulation, et trouver celui ou celle qui en était à l'origine. Au lieu de cela, Julia, en particulier, devint obsédée par la mise en application du règlement, et par l'ouverture du courrier de tout le monde, et Olivia allait souvent dans son sens, même si je devinais que le cœur n'y était pas. Elles se baladaient avec des badines – des cannes que portaient les membres de la Sea Org pour augmenter leur autorité – qu'elles claquaient violemment sur le bureau de la personne qui se montrait hostile à révéler sa courbe de statistique quotidienne. Julia hurlait sur tous ceux dont les statistiques étaient à la baisse, et poussait de nombreuses personnes, dont moi, à falsifier leurs chiffres. Si par hasard on vous y prenait, cela vous attirerait encore plus de problèmes et vous vous retrouveriez à un poste inférieur. Ceux qui plantaient leurs contrôles des électromètres se retrouvaient à passer un entretien d'éthique à l'électromètre, durant lequel Julia leur hurlait d'avouer leurs transgressions, pendant qu'elle se dressait, imposante, derrière l'opérateur de l'électromètre.

À la même époque, les membres du CMO se faisaient châtier devant tout le groupe s'ils allaient à la cantine le soir et fraternisaient avec tout membre du staff de la Flag. Certaines étaient renvoyées devant le groupe

si elles osaient porter des petits hauts sans manches, considérés comme trop près du corps. Le groupe du CMO en tant que tel était mis dans une situation de « Danger » et les films, les sorties et autres congés étaient annulés jusqu'à ce que cela change.

Avant cela, mon jour de congé était un moment de mon emploi du temps que je chérissais. Je n'en avais qu'un ou deux par mois, que je passais en général avec grand-mère Loretta, la mère de mon père, et ma tante Denise, sa sœur. Elles étaient ma seule famille à Clearwater, et m'emmenaient faire du shopping, m'achetaient ce dont j'avais besoin, et m'invitaient au restaurant. Parfois nous allions à la plage, et je traînais avec mes cousins, Taylor et Whitney. Je les voyais lorsqu'ils venaient à la base pour les cours. Comme ils étaient tous des scientologues publics, et non des membres de Sea Org, leurs vies me semblaient drôles et géniales.

C'était bizarre de ne pas pouvoir leur annoncer que maman était au RPF. Avec du recul, je le regrette. Ils étaient mon seul véritable soutien et ils auraient pu m'apporter l'aide dont j'avais besoin. Toutefois, maman étant une dirigeante à la Flag, le leur dire aurait été considéré comme un « hors PR » pour la Flag, l'Int et mon nom de famille, même si eux aussi étaient des Miscavige. Tout ce qui était « éthique » pour les membres de la Sea Org ne regardait pas les membres des organisations inférieures ou extérieures à la Sea Org. Le cas de maman était encore plus top secret parce qu'elle était la belle-sœur de David Miscavige.

Le risque d'embarrasser les autres et ma famille était trop élevé, et j'en redoutais les conséquences, mais j'aurais dû faire confiance à ma grand-mère. Elle était très humaine – sûrement l'une des personnes les plus compatissantes que je connaissais. Il y eut de rares fois, lorsque j'étais en congé, où elle avait craqué et confié qu'elle regrettait de ne pas voir mon père plus souvent. Il était à l'Int, et il avait rarement de congés. Elle se plaignait également de tante Shelly qui avait fait pleurer ma cousine Whitney en la critiquant parce que celle-ci ne faisait pas partie de la Sea Org.

Il n'y avait pas que tante Shelly qui agaçait grand-mère Loretta. Elle ne comprenait pas certaines règles de son fils. Infirmière de formation, elle n'aimait pas le fait que les RTC locaux contrôlent son programme d'exercices, et elle ne parvenait pas à comprendre pourquoi elle-même ne pouvait pas être infirmière. Selon elle, oncle Dave l'interdisait, mais je ne voyais pas pourquoi ce n'était pas autorisé, ni même si cela était vrai. Je supposai qu'oncle Dave ne voulait pas que sa mère exerce le métier d'infirmière parce que le corps médical était réputé prescrire souvent des médicaments. La profession d'infirmière constituait également un aveu de la puissance du corps médical. Mais je ne posais pas de questions, car les enjeux étaient trop élevés. Me mêler des désaccords entre grand-mère Loretta et mon oncle risquait de me placer en territoire dangereux, et l'on

pourrait me demander pourquoi je n'avais pas défendu le dirigeant de la Scientologie, qui travaillait tellement dur et qui faisait tant pour nous. Je compatissais, pourtant, car il y avait trop de choses auxquelles je devais renoncer parce que j'étais une Miscavige.

Au lieu d'être infirmière, grand-mère travaillait comme assistante comptable pour Greta Van Susteren, la présentatrice de la chaîne TV Fox, et son avocat de mari, John Coale, tous deux scientologues publics. Comme je n'avais pas le droit de regarder la télévision, je ne savais pas du tout qui ils étaient, mais lors de mes congés, je me rendais dans leur maison sur la plage. Elle était magnifique, donnant pile sur l'océan, avec trois étages et ascenseur. Ils possédaient aussi un yacht, sur lequel j'allais de temps en temps. Ils étaient tous les deux très gentils avec moi. John était sarcastique et aimait pratiquer l'autodérision, comme ma grand-mère. Greta était plus dure, la tête froide, un peu comme ma tante Shelly.

Si ne pas avoir de congé était difficile, ma grand-mère partageait la même salle de cours que moi. J'étais donc amenée à la voir et à discuter avec elle toute la journée. Mes copines firent également sa connaissance, et nous plaisantions ensemble avant les cours. Je devinai que grand-mère appréciait beaucoup ces moments. Elle était ravie de savoir que j'avais des amies, car cela apportait une certaine normalité dans ma vie. Comme elle était une scientologue publique, la normalité était quelque chose qui importait vraiment pour elle.

Avec le recul, je pense que l'une des raisons pour lesquelles mes congés avec elle comptaient tant pour moi, c'était parce qu'elle me montrait qu'il existait autre chose en dehors des murs de la Sea Org. Elle me montrait que si des femmes comme Olivia, Julia et Mr. Anne Rathbbun étaient aussi obsédées par le respect du règlement et les sanctions, on pouvait être un scientologue sans avoir ces mêmes responsabilités. Malgré la conviction de Loretta et le fait que son fils soit en charge de toute l'Église, elle avait réussi à garder les pieds sur terre toute sa vie.

Contrairement à d'autres au sein de l'Église, elle ne se prenait pas au sérieux, une qualité que j'adorais en elle, et que je décelai et admirai chez Martino.

Chapitre dix-neuf

« Fais-toi tes propres opinions »

On commença à remarquer que Martino et moi nous voyions beaucoup. Certains racontaient que nous étions amoureux. Cece, qui avait autrefois eu un faible pour lui, me confia qu'il avait complètement changé depuis que nous passions du temps ensemble, il n'était plus le blagueur ni la petite peste de service, mais il était devenu une véritable personne avec des sentiments et de la compassion pour les autres. Ses aveux me firent plaisir.

Malheureusement, à tous les niveaux, tout le monde se mit à le remarquer, y compris les adultes. On conseilla à Martino de passer moins de temps avec moi et de travailler plus sur sa clarification de mots. Nous nous mîmes donc à travailler ensemble uniquement quelques jours par semaine. Ces jours-là, nous n'avions rien à dire pour montrer combien nous nous manquions. C'était évident à sa façon de se coller à moi ou d'entrelacer ses jambes aux miennes, et de me prendre ouvertement la main. Je mourais d'envie de lui rendre son geste, mais je savais que cela me causerait bien des problèmes.

Je supportais de plus en plus mal d'être au CMO et de ne pas pouvoir contrôler ma vie amoureuse ou amicale. J'avais eu affaire à des règles, des règlements et des obligations toute ma vie, mais cela n'avait jamais été aussi difficile d'y obéir que maintenant. Depuis que j'avais sympathisé avec Martino et ses amis, je m'étais remise à la musique que j'avais toujours adorée. Je dessinais tous les soirs avant de me coucher. Je le faisais au cours des cinq minutes avant que les lumières ne s'éteignent au Ranch ou durant les repas, mais depuis, toutes les règles que j'avais rencontrées semblaient avoir étouffé ma créativité. Les règles en Scientologie nous forçaient à nous comporter comme si nous étions pareils, elles ne nous encourageaient pas à avoir nos propres pensées, en dépit du nouveau slogan de la Scientologie : « Pense par toi-même. » Quand je me remis au dessin et à la musique, je me rendis compte que cela m'avait beaucoup manqué et que je détestais être confinée de la

sorte : je devais révéler mon côté créatif.

Avec Martino, je me dis que je n'avais pas la responsabilité d'être tout le temps un modèle. Je voulais simplement la liberté d'être moi-même, mais je savais que c'était impossible. J'entrai en conflit avec toute cette situation, d'un côté j'avais envie de passer le plus de temps possible avec lui, et de l'autre je craignais que notre amitié ne soit pas viable. Et je n'étais pas la seule à voir le risque. Des amis nous avertissaient discrètement d'être prudents.

Je décidai d'écrire une lettre à tante Shelly pour demander de retourner au Ranch. Dans ma requête, je ne dis rien sur Martino, mais il était évident que je voulais rejoindre la Cadet Org au Ranch et terminer l'école. Je savais que demander à quitter le CMO et la Sea Org pour redevenir un cadet ne serait pas sans conséquence, si cela arrivait. Je ferais un grand pas en arrière, aux yeux de l'Église. Mais cela s'était déjà passé. Tout dépendait de la façon dont ma tante Shelly décidait d'appliquer la loi de l'Église à ma situation. Si ma requête était acceptée, je ne reverrais pas Martino, mais au moins je n'aurais plus à m'inquiéter d'avoir des problèmes si j'embrassais quelqu'un qui techniquement n'était pas un membre de la Sea Org, devenant un « hors 2D » et me retrouvant en camp de redressement comme ma mère. Si l'on ne m'autorisait pas à retourner au Ranch, alors je pourrais être avec Martino et mes autres amies, à la Cadet Org de la Flag. Les deux scénarios signifiaient quitter le CMO et la Sea Org pour l'instant. Selon ma façon de voir les choses, demander ne pourrait pas faire de mal, parce que la politique de LRH stipulait qu'écrire une requête ne pouvait pas nous attirer de problèmes.

Envoyer cette lettre était audacieux, mais je me convainquis que c'était le seul moyen de ne pas avoir d'ennuis et que je faisais ce qu'il fallait. En l'occurrence, j'étais déjà dangereusement près de franchir une limite : amoureuse de Martino, je luttais péniblement contre mes envies d'ado, et j'avais peur de perdre. Je craignais, si les choses continuaient ainsi, de me retrouver dans une situation bien pire. J'étais déchirée, et Martino aussi, choqué que j'aie écrit à ma tante.

Si ma situation était déroutante, la base était aussi en ébullition, ce qui compliquait encore plus la vie de tout le monde. Tous les jours, des manifestations se déroulaient devant la base, ce qui intensifiait l'espèce de paranoïa qui flottait généralement autour de nous.

Tout ce bazar avait débuté lorsque l'Église fut accusée de deux crimes dans la mort de Lisa McPherson, scientologue publique, décédée le 5 décembre 1995 alors qu'elle se trouvait aux soins de l'Église à la Flag Land Base. Tout avait commencé par un banal accident de la route, le 18 novembre 1995, dans la région de Tampa-Clearwater. Le médecin détermina que Lisa, qui avait trente-six ans à l'époque, était physiquement indemne, mais démontrait un comportement inhabituel, car

elle essayait de se déshabiller en public. L'équipe médicale voulut l'admettre à l'hôpital pour un examen psychiatrique, mais elle refusa au motif qu'elle voulait les soins et l'aide religieuse des scientologues. Des gens de l'Église vinrent l'aider à sortir et la ramenèrent à la Flag pour se reposer et se détendre. Scientologue depuis l'âge de dix-huit ans, elle leur confia sa santé. Mais elle fut mise en isolement, sous surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Tout cela en dépit du fait qu'elle avait atteint l'état de Clair quelques mois auparavant.

On raconte qu'elle fut très agitée mentalement les derniers mois de sa vie. Le bureau du coroner avait initialement attribué la cause du décès à une « déshydratation ». Par la suite, une enquête fit inculper l'Église pour « abus et/ou négligence envers un adulte handicapé » et « pratique illégale de la médecine ». Toutefois, l'Église nia farouchement tout méfait de sa part.

Que Lisa se soit trouvée entre les mains des scientologues au moment de sa mort suscita l'indignation. On raconta même que mon oncle avait joué un rôle clé dans l'audition qui l'avait fait devenir Clair, et son nom fut traîné dans la boue. La famille de Lisa McPherson déposa une plainte au civil contre l'Église en 1997 pour « décès imputable à une faute ».

Le sentiment anti-Scientologie s'accéléra vraiment en 1999, lorsque Bob Minton, homme d'affaires millionnaire, créa le Lisa McPherson Trust, dans l'objectif de « montrer les pratiques abusives et trompeuses de la Scientologie » et « d'aider ses victimes ». Il était constitué de cinq personnes, dont quatre ex-scientologues, et Minton.

Pour marquer le quatrième anniversaire de la mort de Lisa, Minton organisa un immense piquet de grève à Clearwater, exigeant que l'Église soit reconnue responsable de la mort de Lisa. En raison de tous les manifestants sur la base, nous recevions des directives régulières de l'OSA, le Bureau des affaires spéciales qui nous expliquait ce qui était fait pour contenir la foule qui se faisait appeler le Lisa McPherson Trust.

Je savais très peu de chose sur ce qui se passait. Oncle Dave avait donné des instructions à toute l'équipe de la Flag. Il était furieux quand il nous expliqua que tout cela se passait, car nous, personnel de la base et ceux qui avaient été responsables des services, avions autorisé quelqu'un (Lisa) qui était une PTS « Source potentielle d'ennui » à accéder à la Scientologie, ce qui était strictement interdit. Lisa était prétendument une PTS de type 3, en gros une folle qui voyait des Martiens, selon la définition que donnait LRH.

Après le briefing, j'essayai de parler de cette affaire à tante Shelly, mais elle explosa : « Malgré tout nos sujets de conversation, il faut que tu me parles de ça ? Tu ne te trouvais pas au briefing ? Sais-tu que si l'Église perdait cette affaire, nous aurions un casier judiciaire ? Nous serions la première Église dans l'histoire à avoir un casier ? » dit-elle, furieuse.

Plus tard, lorsque les charges criminelles furent abandonnées, mon oncle Dave expliqua aux scientologues qu'une condamnation dans cette affaire aurait mis en danger l'exonération d'impôts de l'Église, et de ce fait sa prise sur les copyrights mêmes. Et cela aurait été catastrophique pour l'Église.

L'OSA, le Bureau des affaires spéciales, qui s'occupait des relations publiques externes de l'Église, déclara qu'il maîtrisait les manifestants et la situation. En réalité, il essayait de faire partir les manifestants. Les membres de l'OSA les harcelaient pour qu'ils passent à l'acte, et, à ce moment-là, le membre de l'OSA faisait comme si on l'avait poussé ou frappé, alors qu'en réalité, ce n'était pas le cas. Ils appelaient ensuite la police, et essayaient de faire annuler la manifestation, ou arrêter le manifestant. L'OSA placardait également des photos d'identité des protestataires dans tout le quartier, prétendant que ceux-ci étaient des pervers sexuels ou des pères démissionnaires. Ils firent de même à l'intérieur de nos bâtiments, affichèrent les photos des manifestants et des listes de leurs prétendus crimes, au cas où l'on se mettrait à se poser des questions sur eux.

Comme si tout cela ne suffisait pas, l'OSA nous avertit aussi de ne pas lire les pancartes des manifestants, au motif que celles-ci risquaient de contenir des messages d'OT III. Ils nous rappelaient que si l'on n'avait pas ce niveau sur le Pont, nous le révéler prématurément aurait de graves conséquences. Après tout, apprendre, dans le désordre, des informations de cette ampleur était censé provoquer de sérieux dommages, voire la mort.

L'OSA prétendit que le meilleur moyen de nous empêcher de lire par inadvertance des messages de niveau III qui nous dépassaient était de limiter les voyages. L'ordre fut donné de ne plus nous promener entre les bâtiments à cause du scandale. Nous dûmes donc prendre des camionnettes pour aller n'importe où, même pour traverser la rue. Les vitres étaient recouvertes de papier adhésif afin que nous ne puissions pas voir ce qui se passait dans les rues ni lire aucune affiche. Parfois les manifestants essayaient de nous filmer quand nous descendions des véhicules. C'était énervant de descendre d'un bus ou d'une camionnette et de voir des caméras enregistrer le moindre de nos mouvements. Parfois, à cause de cela, les bus devaient faire plusieurs fois le tour du pâté de maisons, ce qui nous faisait manquer le petit déjeuner. Toute cette peur des manifestants nous rendait encore plus claustrophobes, car nous n'avions le droit de sortir que pour aller des camionnettes de l'Église à la porte de notre destination.

Toute cette situation gâchait souvent le temps déjà court que j'avais avec Martino. Les gens du CMO attendaient systématiquement les

camionnettes donc, lorsque je me trouvais à proximité de Martino, je devais faire comme si je ne le connaissais pas. Cela n'avait pas l'air de lui plaire, mais il comprendrait bien vite pourquoi il fallait qu'il en soit ainsi.

Deux semaines environ après que j'eus écrit la lettre à tante Shelly, Tom, désormais directeur du CMO par intérim, fit une annonce au déjeuner. À ma grande surprise, elle me concernait.

Devant tout le groupe, Tom énonça les détails de la requête que j'avais envoyée à tante Shelly, informant tout le monde que je demandais à retourner à la Cadet Org. L'espace d'un instant, je crus entendre une mouche voler. Tout le monde me regardait. À part tante Shelly, la seule autre personne à qui j'en avais parlé était mon auditrice, mais j'étais censée tout lui dire. J'en avais également parlé à Martino mais je savais qu'il ne me dénoncerait pas. Là, brusquement, ma vie privée était devenue publique. Même Julia, la dernière personne que j'aurais informée de ce genre de chose, était maintenant au courant.

Après l'inspection, j'allai voir Tom, que j'avais dû appeler Mr. Devocht ces trois dernières années. À cet instant, toutefois, je ne pensais pas du tout à son statut, je fulminais. Je ne parvenais pas à croire qu'il en fût arrivé à de pareilles extrémités, non seulement pour m'humilier, ni faire ce genre de choses pour une lettre, qui n'était censée mettre personne dans l'embarras. Alors que je voulais m'expliquer, il m'interrompit, frustré par mon manque de respect. Il explosa et me hurla dessus.

— Jenna, tu vas avoir de gros problèmes, commença-t-il. Tu fraternises avec des cadets, et tu me donnes des ordres comme si cet endroit était à toi. Tu es grossière et irrespectueuse, et tu appartiens au RPF. Maintenant, sors de mon bureau.

Sur quoi, on me raccompagna à mon appartement à l'Hacienda, en résidence surveillée. Sa réprimande eut l'effet d'une gifle et quand j'entrai dans ma chambre, je titubais encore.

En vérité, j'aurais probablement dû sentir venir ma sanction, pas uniquement à cause de Martino, mais parce qu'il y avait récemment eu une répression contre les filles du CMO pour flirt et comportements connexes. Tout cela avait commencé avec Olivia et Julia, les agents de police en personne. Elles avaient provisoirement travaillé pour mon oncle, et, quoique déjà mariées ; elles avaient eu des problèmes pour avoir flirté avec des membres de son équipe. C'était ironique, mais je suis pratiquement sûre que la raison pour laquelle Olivia et Julia avaient été choisies pour travailler avec mon oncle, c'était parce qu'elles étaient séduisantes. Il travaillait souvent avec de belles femmes.

Comme Olivia et Julia, ma coloc Mayra avait elle aussi eu des ennuis à cause d'un garçon. Âgée de quelques années de plus que moi, elle sortait

avec un RTC Rep, avec qui elle était dans la Cadet Org. Pendant des années, ils avaient envisagé de se marier, mais c'était interdit, car il était au RTC et elle au CMO. Lorsque leur relation fut révélée au cours d'un contrôle de sécurité, elle essaya à son tour un sacré savon.

En réaction à ces infractions, l'Église avait décidé de mettre dans l'embarras ceux qui étaient « hors éthique » à l'inspection. L'idée était de mettre « une tête sur une pique », comme l'avait écrit LRH dans l'un de ses règlements, afin que cela décourage les autres de devenir également « hors éthique ». Même si j'avais vu cela arriver à trois de ces filles, jamais je n'aurais pensé que cela me toucherait aussi publiquement.

Si j'en croyais ce que Tom avait déclaré après l'inspection, il savait clairement que je faisais quelque chose contraire à l'éthique. En dépit du fait qu'il y avait eu un précédent et que l'on avait renvoyé des « hors éthiques » à la Cadet Org, la réaction de Tom me fit formellement comprendre qu'ils ne considéreraient pas cela favorablement. En réalité, il y avait de fortes chances que l'on me sanctionne pour vouloir quitter la Sea Org.

Toutefois, je n'arrivais pas à croire que Tom me menaçait de RPF simplement parce que j'avais écrit une lettre. Après tout ce que j'avais vécu avec ma mère et Justin, rien que le fait d'entendre les lettres RPF provoquait une réaction viscérale. Quel que soit ce dont j'étais coupable – le temps que je passais avec Martino ou mon désir de redevenir un cadet – m'envoyer au RPF était un châtiment qui n'était pas adapté au crime. Après tout, je m'étais efforcée de faire ce qu'il fallait.

M'écroulant sur le lit, je trouvai Mayra dans notre chambre, car elle était, elle aussi, assignée à domicile. En plus de l'histoire d'amour qu'elle vivait, elle avait même essayé de partir un peu plus tôt, provoquant une surveillance à plein-temps, et notre porte en verre coulissante avait été verrouillée. Elle avait tâché de quitter la Sea Org et s'était fait prendre. Des tentatives d'évasion comme celle-ci étaient rares, et problématiques. La sanction était rapide et sévère. Comme je ne l'avais pas vue essayer de s'en aller, j'étais considérée comme suspecte, moi aussi, alors que j'avais de plus gros problèmes à régler.

Peu après, j'appris que je ferais du travail MEST avec Mayra et d'autres qui avaient également des soucis, mais je refusai. Je savais que c'était mal, mais j'estimais que le travail forcé n'était pas une punition que je méritais. Des conditions basses, peut-être, mais pas de travail forcé. J'avais écrit ma requête à tante Shelly car je pensais faire ce qu'il fallait. J'avais également parlé à mon auditrice du fait que je fraternisais avec Martino, et celle-ci m'avait assuré que je ne faisais rien de mal. Pourtant, voilà que j'étais sévèrement punie.

Mayra tâcha de me convaincre en me disant qu'elle savait ce que je ressentais, mais j'étais d'humeur provocatrice. C'était le soir. J'étais morte de peur, et je redoutais ce qui allait m'arriver, mais je n'étais pas

prête à me laisser faire. Je voulais appeler mon père. Je savais que, d'un point de vue de la procédure, ce n'était pas la chose à faire pour gérer ma colère, mais après avoir entendu Martino me confier combien sa mère avait été importante dans sa vie, je me dis que cela valait le coup de téléphoner à papa pour voir s'il pourrait me donner un coup de main. Ce n'était pas à mes parents de prendre soin de moi, cela devait se faire au sein de l'organisation. Cela pourrait également être pris pour une enturbulation au travail de mes parents, ce qui pourrait m'attirer de nouveaux problèmes. Si j'étais contrariée, j'étais censée rédiger un rapport, qu'ils considéreraient ensuite comme des « balivernes » ou une « plainte », ce qui signifierait donc que j'avais des « secrets » et que je passerais par un contrôle de sécurité, lequel se produirait de toute façon. C'était le cycle, la boucle infinie de la désobéissance, qui, une fois qu'elle commencée, était difficile à arrêter.

Mais, à ce stade, je me moquais bien de ce cycle ou de ses conséquences. Je savais que je ne méritais pas de travail MEST – de travail forcé – mais ma plus grosse peur, c'était que Tom m'envoie au RPF, et vite, et contacter mes parents ne serait alors plus du tout envisageable. Mon père était la seule personne qui, d'après moi, pourrait me conseiller, qui serait de mon côté.

Il y avait un téléphone autorisé dans notre appartement, uniquement pour l'une de mes colocataires. Il était là au cas où quelqu'un tâcherait de s'enfuir en pleine nuit et que l'on eût besoin d'appeler la sécurité. Je décrochai et composai le numéro de la réception du CMO Int. Choquée, mais ravie que mon appel ait abouti, je fus déçue lorsqu'on m'apprit que mon père n'était pas là. Toutefois, la réceptionniste m'informa que je pourrais parler à ma mère, ce qui me déconcerta *complètement*. Aux dernières nouvelles, elle était au RPF. Elle me mit en attente, puis me reprit pour me dire que maman n'était pas disponible pour l'instant, mais que je pourrais réessayer un peu plus tard. Je suspendis ma numérotation fébrile et restai assise, stupéfaite, un très bref instant : après tout ce que nous avions vécu, pourquoi personne ne m'avait avertie qu'elle n'était plus en camp de redressement ?

J'essayai de la rappeler, mais, cette fois, Mayra s'en aperçut. Elle fila vite chercher Olivia. Cela ne me surprit pas qu'elle moucharde. Même si nous étions toutes les deux punies, nous pouvions nous racheter en dénonçant une mauvaise conduite chez l'autre et en prouvant notre loyauté. C'était ainsi que la Sea Org encourageait à balancer ses compagnons, et que le niveau de parano restait très élevé.

— Tu ne peux pas appeler tes parents, décréta Olivia quand elle entra dans la pièce.

— Va te faire voir, rétorquai-je, me moquant bien des conséquences.

Je décrochai de nouveau le téléphone, mais elle appuya sur le bouton.

J'eus beau faire tout mon possible pour l'arrêter, elle continua.

— Très bien, je pars aux cabines téléphoniques.

Je me dirigeai vers la porte, mais Olivia me bloqua le passage. J'essayai de la pousser, mais Mayra se joignit à elle et refusa de me laisser passer.

— Désolée, Jenna, je ne peux pas te laisser faire cela, s'excusa Mayra, mais je me libérerai facilement de leur emprise.

Une voisine essaya à son tour de m'arrêter, et hurla que je n'étais pas du tout éthique. Chacune me tenait par les jambes. Je me débattis, et me battis, tâchai de me libérer, mais elles refusèrent de lâcher prise. Lorsque je finis par m'échapper, ma vieille amie Melinda Backer accourut et me sauta dessus à son tour. Je lui crachai au visage, ce qui la fit me lâcher une seconde. J'aurais pu réussir à passer la porte, mais c'était sans compter le gardien qui arrivait à vélo après avoir été appelé. Il m'annonça que je n'irais nulle part, et il le pensait.

Pour l'instant, je battais des bras et des jambes, essayant de m'enfuir. Tout ce que je désirais, c'était qu'ils me laissent partir. Mais ils me tiraient dans quatre directions différentes. Même quand je me libérais de l'une des filles, je n'arrivais pas à échapper au vigile. Je savais que la porte du fond était verrouillée, depuis la tentative avortée de Marya quelques nuits plus tôt, ce n'était donc pas envisageable. Apparemment, me capturer permettrait à celle-ci de se racheter parce qu'elle était impitoyable.

Plusieurs fois, je faillis m'enfuir. Puis je vis Tom sur le pas de la porte, visiblement alerté par Olivia. Il allait se servir de la méthode ferme et rationnelle pour me faire entendre raison. J'étais tellement en colère que je refusai de lui parler, mais je me rendis rapidement compte qu'il constituait ma seule échappatoire.

— Si tu te calmes, Jenna, dit-il, je t'emmènerai chez moi et nous pourrions essayer d'arranger tout cela.

Lasse de me battre, désormais apathique car je ne pouvais pas m'enfuir, j'acceptai, la mort dans l'âme.

Quand nous arrivâmes dans sa chambre, nous nous assîmes.

— Je n'avais pas eu l'intention que les choses aillent si loin, mais je ne comprends pas ce qui t'arrive. C'est comme si tu étais devenu quelqu'un d'autre. Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

Bêtement, je voulus être honnête. Je lui racontai toute l'histoire de Martino, ce que le CMO m'inspirait, et pourquoi j'avais écrit cette demande à tante Shelly. Quand j'eus terminé, il marqua une pause, comme s'il réfléchissait encore à tout cela.

— Je comprends, Jenna. Je vais essayer de ramener les choses à la normale dès demain.

Le lendemain, je retrouvai Martino en cours et lui racontai tout ce qui

s'était passé. Il était perturbé et inquiet pour moi, – pour lui, toute cette situation était ridicule. Une heure plus tard, Tom fit irruption dans la salle de classe et nous demanda à Martino et moi de le suivre. Je l'implorai de laisser mon ami en dehors de tout cela, et c'est ce qu'il fit, du moins pour l'instant.

Après un court trajet en voiture, je constatai que nous allions à l'Hacienda. Il m'apprit que j'y ferais du travail MEST et irais jusqu'au bout de mon programme. Apparemment, mes paroles n'eurent aucun impact, à part essayer d'épargner Martino. J'étais donc censée être contrite et accepter ma sanction ? Je refusai d'accepter une sanction au-delà de ce que je méritais.

Ma colère éclata de nouveau et une fois de plus je refusai de faire le travail MEST. Mayra essaya de me convaincre par divers moyens, en me hurlant dessus, en me parlant, en me suppliant, mais je ne cédaï pas. Même si j'étais terrorisée, je ne voulais plus faire partie du CMO et c'est ce que je lui annonçai. Je lui avouai également que je n'étais même pas sûre de vouloir encore faire partie de la Sea Org. Comme tout bon membre de la Sea Org, elle alla répéter tout cela au dirigeant.

Ce soir-là, Tom vint dans ma chambre.

— Tes parents sont au téléphone, ils veulent te parler.

Tom resta assis à mes côtés pendant que je leur parlais. Ils me dirent qu'ils avaient appris que j'avais des problèmes. Mais me rappelèrent mes mérites, et que j'étais forte, et que je pourrais aller au bout de tout cela. Pour me reconforter et m'inspirer, ils ajoutèrent que maman avait réussi son programme, et que Tom avait promis qu'il s'assurerait que j'aïlle bien. Tom avait été mon gardien tout le temps où j'avais été en Floride, et en général, il avait toujours été très gentil avec moi. Mais ce dernier incident changeait tout.

— N'oublie pas de nous tenir au courant, dirent-ils.

— Je vous téléphonerai demain si je peux.

Je restais déterminée à ne pas coopérer. Je campai encore plus sur mes positions. Ce n'était pas parce que j'avais peur des travaux forcés, c'était pour le principe. J'avais effectué ma part de travail MEST au Ranch, et je pourrais recommencer sans problème si j'y étais obligée. Mais je n'allais pas accepter une punition injuste.

En fin de compte, on envoya quelqu'un à l'Hacienda pour me surveiller. Dans le passé, je m'étais toujours prêtée de bon cœur aux contrôles de sécurité, mais là, j'en avais assez. Je provoquai délibérément la gardienne en essayant de sortir de la pièce. Je savais qu'elle me le refuserait, mais je le fis quand même, je m'en fichais. Naturellement mon auditrice-gardienne était plus corpulente et plus forte et elle l'emporta, m'enfermant dans la pièce pendant des heures.

Enfin, j'acceptai de livrer des secrets et fis semblant d'être heureuse,

pour que mon aiguille puisse flotter, et qu'elle puisse achever la session. Les auditeurs subissaient une pression immense pour s'assurer qu'ils ne passent pas à côté de secrets, et ne mettent pas un terme à la session sans obtenir ce qu'ils étaient censés obtenir. Bien des fois, je collaborais uniquement par empathie pour l'auditeur.

Le lendemain, Mr. Anne Rathbun vint me voir. Je pensais qu'il y aurait une petite chance pour qu'elle prenne ma défense, mais non. Elle m'annonça que j'étais tellement à côté de la plaque et « hors éthique » que dire que je l'avais déçue était un euphémisme. Elle ajouta qu'il fallait vraiment que je me reprenne et me fit peur en se montrant catégorique dans son discours. Au cours de ma prochaine session d'audit, j'essayai de coopérer avec mon auditeur pour voir si cela était utile, mais cela ne me réconforta pas. J'eus simplement l'impression que j'avais accepté quelque chose contre ma volonté.

Quand je me réveillai le lendemain matin, on m'annonça que je devais me rendre immédiatement à la base, car quelqu'un avait impérativement besoin de me parler. C'était une urgence, j'enfilai donc tout ce qui me tombait sous la main et filai à la base. J'étais terrifiée.

Le chauffeur, un type du CMO que je connaissais et qui conduisait comme un fou, m'emmena au WB. À l'étage, Mr. Rathbun m'accueillit et me demanda sans ménagement d'écrire mes crimes et secrets pendant que j'attendais dans la salle d'audition. J'écrivais déjà lorsque, quelques minutes plus tard, entra oncle Dave l'air très mécontent.

— Que fais-tu ? s'enquit-il.

— J'écris mes crimes et secrets, comme me l'a demandé Mr. Rathbun.

— Humm, je vois, répondit-il, très distant. As-tu des problèmes d'éthique ?

— Oui, Sir, affirmai-je, en éclatant presque en sanglots.

— Pourquoi ?

— J'essayais d'appeler mes parents, et une bagarre a éclaté et...

Il m'interrompit d'un « Incroyable, juste incroyable » à voix basse, puis il haussa considérablement le ton et déclara :

— Tu n'auras plus droit à un traitement de faveur.

Sur quoi, il quitta la pièce. Il n'avait même pas entendu mon histoire, mais elle n'aurait pas du tout amoindri sa colère.

Quelques secondes plus tard, tante Shelly entra, accompagnée par la CO, Olivia et Mr. Anne Rathbun. Elles se postèrent toutes d'un côté de la salle, croisèrent les bras et me regardèrent. Tante Shelly était particulièrement en colère.

— Jenna, j'ai été une gardienne... non, un ange gardien pour toi, commença-t-elle. (Elle continua à décrire sa générosité.) Je t'ai donné mon temps, me suis occupée de toi, et tout ce que tu as fait, c'est en profiter. (Ensuite elle enchaîna avec son opinion sur moi.) Tu as été monstrueuse. Que fais-tu ? Tu trouves un *loser* et tu te mets à te

comporter comme *lui*.

Apparemment, elle faisait référence à Martino.

Elle poursuivit, encore et encore, m'expliqua que la seule personne sur la planète qui avait le droit d'appeler l'Int Base, c'était oncle Dave. Elle cita mon habitude de courir chez mes parents chaque fois que j'en avais envie, les distrayant de leur travail, infraction numéro un, et, infraction numéro deux – celle de me montrer aussi chochette et de me croire tout permis.

J'essayai de rétorquer que je ne les avais vus qu'une fois ces trois dernières années, alors comment cela pourrait-il être vrai ? Mais elle m'interrompit.

— Ne t'avise surtout pas de me répondre ! m'ordonna-t-elle.

Elle continua avec ses griefs, se servit de ma lettre et de tout ce qu'elle avait pu entendre sur mon comportement. J'étais excessivement « hors éthique » pour avoir flirté en cours, bien sûr, juste à deux doigts d'avoir des rapports sexuels en pleine audition. J'avais toujours eu un comportement contraire à l'éthique et m'étais montrée peu coopérative avec mes auditeurs, et à présent j'en venais même aux mains avec eux, donnais des coups de poing à Olivia et crachais sur Melinda. Pendant toute sa tirade, elle me regardait d'un air furieux et je finis par me mettre à pleurer.

— C'est ça, fais le bébé, dit-elle d'un ton furieux. Encore une de tes tactiques ! Arrête immédiatement.

Je pris sur moi, mais elle n'avait pas terminé :

— Où que tu ailles, tu abîmes tout ce que tu touches. Le Ranch a été créé à cause de toi, et maintenant, c'est à cause de toi qu'il y a un immense foutoir que je dois régler.

À ce stade, elle aurait pu dire n'importe quoi, tant ses griefs étaient ridicules. Mais sa prochaine menace était encore pire.

— Si tu continues ainsi, tu vas devoir changer de nom, car c'est complètement « hors PR » (elle faisait référence au fait que j'étais une Miscavige, et donc en tant que représentante de ma famille, ma conduite devait être exemplaire). Tu vas devoir aller au bout d'un programme, et tu as intérêt à coopérer. Tu as intérêt à être bonne et tu as intérêt à le faire.

Ses paroles étaient graves.

— Oui, Sir, répondis-je, de plus en plus angoissée quand elle tourna les talons.

— Accepterez-vous encore de me parler ? l'implorai-je, tâchant de ne pas pleurer de nouveau.

— Je ne sais pas, Jenna, répondit-elle avec un certain remords et la manipulation qu'il fallait. Peut-être, si tu vas au bout de ton programme.

Sur quoi, tout le groupe sortit de la pièce en file indienne.

Je ne parvenais pas à croire que j'en étais arrivée là, que j'étais devenue aussi « hors éthique ». J'avais risqué de perdre tout ce pour quoi j'avais œuvré, et rêvé toute ma vie, pour un garçon que j'avais rencontré depuis quelques mois seulement. Je savais que je devais me rattraper, qu'une longue route m'attendait, mais je me jurai d'y arriver. Alors que je venais de finir de réfléchir, Anne Rathbun revint dans la salle, ferma la porte, me foudroya du regard et m'ordonna de ramasser les poubelles.

Chapitre vingt

Punie

Mr. Anne Rathbun me fit passer un entretien d'éthique à l'électromètre, essentiellement un contrôle de sécurité en une seule session, et me rétrograda immédiatement au CMO/EPF. Avec tout ce qui s'était passé, et le fait que mon oncle et ma tante aient été impliqués, j'étais juste heureuse que la sanction ne soit pas pire. Je ne parvenais pas à croire que j'étais retombée à ce niveau. J'avais été rétrogradée et devais porter un uniforme différent pour le montrer. À cause de la répression contre le flirt, Mayra, Julia et une autre fille étaient avec moi.

Si ce n'était pas aussi strict que le RPF, c'était tout de même délibérément avilissant. Nous fûmes toutes mises au riz et haricots à chaque repas. Je fus soumise à des contrôles de sécurité et affectée à la buanderie et au ménage. Nous vivions toujours dans notre logement de l'Hacienda. Au début j'allais me coucher tous les soirs en me flagellant pour tous mes défauts, pensant que j'étais la personne la plus nulle de toute la Sea Org. Je ne regrettais pas d'avoir rencontré Martino, mais je me décevais d'avoir été aussi peu éthique. Je ne savais pas comment j'avais pu trahir ma famille de la sorte, ni pourquoi j'avais opposé tant de résistance. Je savais que j'avais encore beaucoup à faire avant de devenir la personne gentille, respectueuse et dans les normes que je devais être.

Je me réveillais totalement découragée, sans aucun but en vue, un nuage sombre au-dessus de la tête. On me raconta que Cece, Martino, Tyler et les autres étaient mes amies uniquement à cause de mon nom, et non pas parce que j'étais sympathique. Je n'avais pas le droit de leur parler. Je n'avais pas de vie et rien à espérer. Je devais rassembler toutes mes forces pour me lever tous les matins, et faire ce que l'on attendait de moi pour sortir de ce marasme. C'était exactement la réaction qu'ils espéraient. À bien des égards, c'était ce que j'avais ressenti lors de mon arrivée à la Flag à l'âge de douze ans, mais cette fois, c'était pire, bien pire.

Mayra avait pour devoir de me surveiller et de m'avoir toujours à

l'œil. Elle devait même m'attendre devant les toilettes. Je n'avais pas le droit de me servir du téléphone, pour appeler qui que ce soit, y compris mes parents. Nos corvées de linge furent déclassées, comme si nous n'étions pas assez bien pour laver celui des dirigeants. Nous dûmes donc nous occuper de celui du staff du CMO.

Mon emploi du temps quotidien tournait autour de Mr. Rathbun qui me surveillait. Je commençais à penser que la gentillesse dont elle avait fait preuve avait été une façade, parce qu'elle me détestait clairement. Maintenant que j'étais brouillée avec oncle Dave et tante Shelly, elle n'était plus obligée d'être agréable avec moi à cause de mes liens familiaux. Elle était désormais suffisamment libérée pour me répéter que je n'étais qu'une grosse merde. Elle me répétait continuellement que ma place était au RPF et que j'avais de la chance d'avoir été sauvée. Parfois j'avais assez de culot pour lui répliquer de le faire, au lieu de perdre son précieux temps avec moi. « Peut-être que je le ferais », aboyait-elle en guise de réponse, mais elle ne s'exécuta jamais.

Nos sessions étaient ridicules. Elles se passaient toutes de la même façon.

— T'es-tu servi de ton nom de manière inappropriée pour obtenir ce que tu désirais ? demandait-elle, puis elle me regardait avec l'air d'attendre quelque chose, comme si l'électromètre avait indiqué que c'était ce que j'avais fait.

— Non, rétorquais-je, et elle devenait rouge et serrait les lèvres, tout en se retenant le plus possible pour ne pas me gifler en pleine face, car je ne donnais pas des tonnes de réponses à sa question.

Vingt minutes passaient et elle posait la même question, et enfin, j'inventais quelque chose.

— OK, commençais-je, et je continuais avec quelque chose du style : l'autre jour l'aide-cuisinier est venu à notre table et nous a demandé si nous avions besoin de quelque chose, j'ai répondu que je voulais bien du beurre. Il a fait très vite et je crois que c'est parce qu'il savait qui était mon oncle, et cela m'a fait culpabiliser.

Inévitablement, ma réponse faisait que Mr. Rathbun la transformait en quelque chose d'encore plus horrible.

— Bien, à cause de ta demande, n'a-t-il pas servi les autres aussi correctement qu'il aurait pu le faire ?

Suivi de : « Combien d'autres n'a-t-il pas servi parce qu'il était occupé avec toi ? »

L'électromètre pensait que la bonne réponse était quinze, et j'acquiesçais. Voilà comment se déroulaient les contrôles de sécurité. Si vous n'aviez rien à avouer, il fallait se montrer suffisamment intelligent pour ne pas hésiter à inventer des histoires afin de vous sortir de là.

Quand je ne faisais pas le ménage ni les lessives, ou quand je n'étais pas en session avec Mr. Rathbun, je me trouvais au Staff college où j'écoutais une série de conférences de LRH « Congrès sur l'état de l'Homme ». Dans le véritable style de LRH, celles-ci portaient sur différents sujets, allant des divers philosophes grecs à toutes les prétendues vies antérieures de L. Ron Hubbard en passant par l'histoire de la Rome antique, et expliquaient que sa chute était due aux « hors 2D ». Elles portaient essentiellement sur l'importance de l'honnêteté et des mains propres. Quiconque n'aimait pas la Scientologie ou parlait mal d'une autre personne – qu'il ait raison ou non – disait ces choses uniquement parce qu'il avait fait quelque chose de nuisible qu'il dissimulait.

En d'autres termes, si jamais vous n'étiez pas d'accord et que vous l'exprimiez, on vous racontait que c'était *vous* qui aviez quelque chose à cacher. Et si vous n'aviez rien à cacher pour l'instant, alors votre transgression avait dû s'étirer dans une vie passée. Je ne savais jamais si je ressentais cela parce que j'avais commis les pires des crimes cachés au monde, si affreux qu'ils étaient enfouis tout au fond de nous. Si j'en avais, comme tout le monde ne cessait de me le répéter, alors qu'étaient-ils ?

Un après-midi, au beau milieu d'une nouvelle journée monotone, je me trouvais au Staff College et écoutais mes cassettes, quand une fille au visage familier entra. C'était Kiri, suivie d'une vingtaine d'autres enfants du Ranch, y compris BJ. J'étais sous le choc. Je me demandais bien ce qu'ils faisaient là. Tous me virent et sourirent, agitèrent la main, tout excités, mais lorsqu'ils voulurent approcher, le superviseur leur dit de continuer leur chemin, car c'était strictement interdit dans la salle de cours.

Mayra me surveillait toujours, mais elle n'était pas obligée de me suivre aux W.-C quand nous étions toutes les deux en cours. J'espérais simplement que Kiri utiliserait la même stratégie. En effet, une vingtaine de minutes plus tard, Kiri et mon amie Caitlin me gratifièrent d'un regard silencieux et entrèrent aux toilettes.

J'attendis au moins quarante-cinq secondes, puis me levai.

— Où vas-tu ? s'enquit le superviseur.

Je lui expliquai que j'avais besoin de faire pipi. Et elle l'autorisa à condition que je passe à l'électromètre juste après. *Faites-m'en passer dix*, je m'en fiche, songeai-je. Je m'en moquais ; je voulais simplement revoir mes amis.

Elles m'attendaient aux W.-C. Je les serrai bien fort, et j'étais tellement excitée de les revoir. Je leur demandai ce qu'elles faisaient là.

— Nous sommes dans l'EPF, expliqua Kiri. Nous serons en poste à la Flag.

J'étais sous le choc.

— Et le Ranch ? demandai-je.

— Ta mère et ton père sont sur un projet spécial au Ranch pour trouver des gardiens, pour nous tous, et pour envoyer tout le monde à la Flag, ou, s'ils ne sont pas qualifiés pour la Flag, au PAC. Il n'y a plus personne au Ranch maintenant.

J'en restai sans voix. J'avais du mal à croire qu'il n'y avait plus d'enfants au Ranch. Personne ne savait pourquoi il avait fermé. Mais des années plus tard, ma mère me confia qu'oncle Dave lui avait dit que le Ranch était non seulement un gâchis d'argent, mais aussi une distraction pour les parents de l'Int Base. Les enfants devaient apprendre la Scientologie, ainsi qu'un vrai travail.

J'avais beau être choquée, j'avais du mal à réprimer mon enthousiasme de les voir à Clearwater. Mais je décelai la peur sur leur visage. On venait de les envoyer à trois mille cinq cents kilomètres de leurs parents, qui se trouvaient à l'Int. Au moins, ils étaient ensemble. Quand j'avais effectué le voyage quelques années auparavant, je n'avais que douze ans et j'étais toute seule. Je les étreignis de nouveau et leur dis que tout irait bien, qu'ils se plairaient ici. Ils devinèrent à mon uniforme CMO/EPF que j'avais des problèmes et je leur racontai brièvement ce qui s'était passé.

Mayra entra alors dans les toilettes, ayant deviné ce qui se passait, mais visiblement pas d'humeur à cafarder, heureusement. Elle semblait prête à garder le secret de notre rendez-vous, mais nous regarda d'un air de dire « OK, faites vite ! ». Kiri, Caitlin et moi nous prîmes la main, puis retournâmes étudier.

Les jours suivants, le point culminant de ma journée était quand elles entraient toutes dans la salle de cours, faisaient un geste de la main et souriaient. Je m'arrangeais pour occuper une place en face de la porte, même si ce n'était pas toujours possible. Une autre fois, dans la semaine, je me rendis dans leur salle de cours sous le prétexte de faire le ménage. Kiri, en larmes, me confia qu'elle était terrorisée d'être si loin de ses parents. Je tâchai de la rassurer, en lui affirmant que je serais là pour elle.

Plus tard, ce jour-là, je décidai d'essayer de défendre mes amies, qui avaient décidément bien du mal. Comme ma propre expérience avait été similaire, je me trouvais dans la position idéale pour les aider. J'écrivis une lettre à mon CO, où je lui expliquais que certains cadets transférés risquaient d'être bouleversés ou stressés parce qu'ils ne verraient plus leurs parents. Je lui expliquais que Kiri était découragée et que nous pourrions peut-être faire quelque chose, comme leur proposer une session pour les reconforter ? Je suggérai même de les retrouver pour leur dire quelques mots et leur remonter le moral.

Mon plan se retourna contre moi. Le lendemain, mon CO me prit à part et me hurla dessus : « Les gosses du Ranch sont arrivés depuis une

semaine à peine et tu les empoisonnes déjà ! criait-elle. J'ai parlé à Kiri, elle va très bien ! » Sur quoi, elle m'annonça que je n'avais plus le droit de les voir ni de leur parler.

Je sentis que je rougissais de colère, mais une autre réflexion de ma part et je serai bonne pour le RPF. Julia me tapait déjà sur les nerfs avec ses attaques personnelles, fréquentes et délibérées. Non seulement elle était l'ultime commère, mais, à présent, elle me détestait, ce qui était un mélange mortel. Elle pouvait se montrer extrêmement douce et gentille quand les dirigeants se trouvaient dans le coin, puis me regardait avec dégoût à la minute où ils s'en allaient. Elle était de plus en plus dans les petits papiers des dirigeants, essentiellement en faisant de la lèche ou en critiquant les autres. Au contraire, on me conseilla d'emprunter d'autres chemins pour entrer et sortir du WB, afin de ne plus jamais tomber sur oncle Dave et tante Shelly, car je ne ferais que leur causer des enturbulations.

Ce furent des semaines difficiles à devoir écouter toutes les étiquettes négatives que m'attribuaient Julia, ma CO et Mr. Anne Rathbun, laquelle me lançait des attaques personnelles après chaque session, me traitant de « hors éthique », de « criminelle » et enfin de « SP ». Tous ces exemples de personnes qui me serinaient que j'étais nulle et malfaisante me poussèrent à me regarder et à examiner mes sentiments, mes intentions et ce qui était, selon moi, vrai. À cause de cela, je subis un déplacement mental et j'en vins à voir que tous ces gens qui me répétaient que j'étais nulle n'étaient qu'une bande d'hypocrites. Ils prétendaient se soucier des autres, mais, en réalité, leur égoïsme était complètement transparent. Tout ce que l'on avait à faire, c'était se faire confiance. Je savais que je m'étais trompée, mais également que mes transgressions, en dépit de ce que l'on racontait autour de moi, n'étaient pas mauvaises.

D'un seul coup, je n'avais plus peur d'appeler les choses par leur nom ni de me fier à mon propre jugement sur autrui, ainsi que sur moi-même. Avant j'aurais comparé mes sentiments à ce que la Scientologie m'ordonnait de ressentir. Si j'éprouvais autre chose, alors c'était sûrement moi le problème. À cause de cela, je doutais constamment de moi. Je doutais d'être une bonne personne, je doutais que les gens autour de moi ne soient pas bons, je doutais que mes émotions soient inappropriées – tout cela parce que la Scientologie me faisait croire que c'était *moi* le problème.

À présent, pour la première fois, je parvenais à me voir telle que j'étais : quelqu'un qui faisait des erreurs et essayait de les réparer. Je n'avais peut-être pas pris de grandes décisions, mais cela ne faisait pas de moi quelqu'un de mauvais, et encore moins de malfaisant. « Malfaisant », voilà où résidait leur erreur. J'aurais pu avoir des doutes, mais j'en vins à reconnaître que je n'étais pas malfaisante. S'il y avait bien une chose dont j'étais certaine, c'était que je me souciais des autres.

Je pensais énormément à mes amis, et je les aurais fait passer avant moi à tout moment. Je savais que je n'étais pas une SP, parce que les SP ne ressentaient pas ce genre de chose. Je savais sans l'ombre d'un doute que j'étais quelqu'un de bien, et quoi que les autres pensent ou disent de moi, quoi qu'ils fussent ou quel que fût leur importance, je m'en moquais. Quand je compris cela, à la minute même, les nuages se dispersèrent.

Cette prise de conscience marquait le début d'une intégrité personnelle, quand au lieu de chasser mes sentiments ou mon intuition, je me retrouvai en train de les suivre, même s'ils me conduisaient à un endroit qui, selon la Scientologie, n'était pas bien.

C'était hallucinant. À présent, quand on me hurlait dessus, je répondais simplement « Oui, Sir » d'une voix tellement éteinte, si peu convaincue, que je commençais à énerver tout le monde. Je ne les laisserais pas m'atteindre. Je souriais même un peu, parce que je savais que je n'écoutais pas, et ils étaient dans tous leurs états. Aux réunions du staff, je me faisais convoquer devant tout le groupe pour leur faire part de mon « flap » – les incidents qui s'étaient produits pendant mes sessions. Peut-être était-ce parce que j'avais souri à mon amie, ce qui revenait à manquer de concentration. Ou peut-être avais-je bavardé une minute avec Mayra au lieu de travailler comme une esclave. Tout ce que je faisais mal devait être mis sur le tapis pendant les sessions.

— Jenna, as-tu un flap ? me demandait le CO devant tout le monde.

— Non, rien d'autre à part celui que tout le monde connaît déjà et dont j'ai parlé la semaine dernière, répondais-je.

Ce qui, indubitablement, constituait l'occasion d'une attaque contre moi. « Oh, très intelligent, Jenna ! Joue donc les Mme Je-sais-tout avec ton CO devant tout le monde ! Change de comportement, sinon tu iras tout droit récupérer la batterie de cuisine ! » Je lui servais d'exemple de comportement à ne pas suivre pour tout le groupe.

Jenny, la femme de Tom, se trouvait désormais à la Flag, où elle occupait l'ancien poste de maman au Watchdog Committee. Je gardais de tendres souvenirs de l'époque où j'avais passé du temps avec elle, quand j'étais venue pour suivre ma formation de Clé de la vie. Elle demanda à me parler en tête à tête, dans l'espoir de m'amener à voir les choses différemment. Elle me confia qu'elle avait eu des problèmes à plusieurs reprises, et n'était pas toujours d'accord avec ce qu'elle avait dû faire en conséquence, mais elle s'en était sortie en récitant l'une des règles de LRH pour vivre heureux : « *Si les choses étaient un petit peu mieux connues et comprises, nous mènerions tous des vies plus heureuses.* »

Je ne savais pas si je comprenais complètement ce qu'elle voulait dire, mais je pensais qu'elle était de mon côté. Mais le lendemain, devant tout le monde, elle me sortit carrément que l'on m'avait trop donné et que je devais me montrer reconnaissante et montrer de la compassion.

J'étais estomaquée.

— De la compassion ? fis-je. Tu plaisantes ?

Si j'avais des problèmes, ce n'était pas parce que j'avais besoin de montrer de la compassion, mais parce que j'en avais trop montré. J'avais sympathisé avec des gens qui estimaient que c'était indigne d'eux d'être ami avec moi. Je ne pus m'empêcher de penser qu'une autorité respectée pouvait vraiment avoir l'air pompeuse et contradictoire.

Tout ce que j'avais fait, c'était essayer de rassurer Kiri, car j'avais autrefois été terrorisée comme elle. J'essayais de préconiser le plus grand bien et voilà que l'on me faisait passer pour une sale gosse, égoïste et pistonnée. À cet instant je n'avais pas l'impression que le CMO était là pour servir l'humanité. Mais plutôt pour serrer les vis.

Jenny se contenta de chasser mon emportement d'un rire.

— Ça, c'est tout toi, Jenna.

J'ignorais ce qu'elle voulait dire, mais, au moins, je n'eus pas de problèmes pour lui avoir mal répondu.

Après quelques mois, Mr. Rathbun confia mes sessions de contrôle de sécurité à Jelena, une auditrice du CMO. Dans nos sessions, celle-ci porterait un casque et un micro. Souvent je pouvais entendre les autres lui hurler des ordres dans son casque, lui souffler les questions à me poser, ce qui donnait de nombreuses sessions de huit heures. La seule façon de m'en sortir était de répondre le plus vite possible et d'essayer de faire flotter l'aiguille en pensant à des choses heureuses. Tâche qui, récemment, était devenue de plus en plus difficile.

Un jour, après deux mois passés à l'EPF, on m'autorisa enfin à me rendre en classe un dimanche avec tous les autres : ce fut là que je vis Martino. Pour la journée, j'étais désormais sous la garde de Steven, un petit garçon du CMO, car Mayra était trop âgée pour aller en cours. Je constatai que Martino, qui faisait des travaux MEST, était surveillé lui aussi. Une fois, alors que Steven était à la traîne derrière moi, je me faufilai dans une pièce où je savais que Martino se trouvait.

Il était sur ses gardes quand j'approchais. Je lui fis signe pour que nous puissions parler, mais il jeta un coup d'œil sur les deux personnes qui le surveillaient, et qui me regardaient d'un air méfiant. Je lui fis comprendre de venir quand même. Ses gardes se dévisagèrent, puis détournèrent les yeux, signifiant qu'ils feraient comme s'ils ne m'avaient pas vue. Ce n'étaient que des cadets, après tout, pas aussi endurcis que les gens du CMO qui me surveillaient. J'avais les larmes aux yeux quand il approcha.

— Je suis vraiment, vraiment désolée, lui murmurai-je, je n'ai jamais voulu que cela se produise. Je les ai suppliés de te laisser en dehors de tout cela, et je me sens super mal de t'avoir entraîné là-dedans.

Il m'interrompt, endossant toute la responsabilité.

— Oh non, ce n'est pas que ta faute, répondit-il. Ne dis jamais cela. J'ai l'impression d'avoir tout gâché. Tu es au CMO/EPF à présent, dit-il comme pour s'excuser, en désignant mon uniforme.

À ce moment-là, le petit Steven arriva.

— Que se passe-t-il ici ? demanda-t-il avec le sérieux d'un officier de police, mais la voix d'un garçonnet. Il n'avait que dix ans, et mesurait trente centimètres de moins que moi. Cela aurait pu être dur de le prendre au sérieux dans n'importe quelle situation, mais, en tant que garde, c'était totalement déconcertant de voir l'autorité que pouvait avoir un petit garçon quand on lui donnait un peu de pouvoir. Martino mit brièvement sa main sur la mienne avant de tourner les talons. Les deux garçons qui le surveillaient étaient ses amis, et il aurait sûrement moins de problèmes que moi après cette petite conversation.

Maintenant que Martino était parti, j'implorai Steven du regard, espérant qu'il ne dirait rien. Steven était mon ami avant tout cela. Je lui avais même épargné le courroux de Julia une fois et j'espérais qu'il me retournerait cette faveur, mais pas de chance. Quelques minutes plus tard, il était au téléphone et racontait ce qui s'était passé. Environ une demi-heure plus tard, quelqu'un avait conduit la voiture de la Sea Org jusqu'au Quality Inn pour venir me chercher. L'école était terminée avant même d'avoir commencé. Je n'avais plus le droit d'y aller.

Le cycle semblait impossible à rompre. Même si je me comportais parfaitement, des événements ne cessaient de revenir pour me faire reculer. C'était exténuant.

Enfin, après des mois à être une tache sur la face de l'univers, mon CO me demanda ce qui m'empêchait d'aller jusqu'au bout de mon programme. Je fus honnête. Je lui répondis que je ne parvenais pas à me remettre des griefs dont on m'accusait – que je courais voir mes parents dès que l'envie m'en prenait et que c'était à cause de moi que le Ranch avait été fermé. J'étais également en désaccord avec le nombre d'incidents que mon utilisation du téléphone avait créés. Je lui dis que, d'après ce que me racontaient mes amis du Ranch en confidence, ils appelaient tout le temps leurs parents à l'Int.

Je demandai une conversation avec tante Shelly. Elle accepta de me parler, à la fois réticente et soulagée, comme si elle avait voulu le faire depuis longtemps. La rencontre eut lieu dans l'une des salles d'audition du WB. Shelly fut sèche et distante quand elle arriva, me salua d'un « bonjour » au lieu de l'étreinte habituelle.

Après lui avoir parlé de mes progrès, j'abordai mes doutes quant aux griefs retenus contre moi. Quand j'entrai dans les détails, elle se mit dans une colère noire :

— J'ai pris du temps sur ma journée pour te parler et toi tu veux juste me dire que j'ai eu tort ? Même si certains griefs contre toi ne sont pas

justes à cent pour cent, des tas de choses dans ton fichier d'éthique le sont.

Elle laissa cela faire son petit effet, puis poursuivit sur un ton plus doux.

— À mon avis, tes problèmes proviennent des mots que tu comprends de travers en cours, surtout ceux du *Volume Zero*, et il faudrait juste que tu y retournes pour les éclaircir.

C'était sa façon de reconnaître que tout n'était pas ma faute ou simplement que j'étais quelqu'un de malfaisant.

Je crus qu'elle en resterait là, mais elle me servit ensuite une mise en garde contre les hommes :

— De nombreux hommes avides de pouvoir et d'informations épousent des filles du CMO dans cet objectif et finissent par les avilir. Il faut que tu fasses attention, car cela a été prouvé dans l'histoire.

Même si elle ne le confirmait pas, je devinai que je serais plus ou moins pardonnée. Son discours sur les hommes suggérait qu'elle pensait que tout cela était en partie de la faute de Martino, que j'étais sa victime naïve et que je ne devrais pas m'approcher de lui et clarifier mes mots non compris. Shelly me serra dans ses bras après notre conversation.

Miraculeusement, le lendemain, son attitude envers moi avait changé. Tante Shelly avait visiblement été réceptive à la dernière partie de ma défense, parce qu'elle avait manifestement changé d'avis et cela avait contaminé tout le monde autour d'elle. Initialement, elle avait voulu faire savoir qu'il était inacceptable que l'on ne soit pas d'accord avec elle, et que cela n'ait pas de conséquences. D'autre part, je pensais que sa colère avait peut-être été obligatoire ; comme si c'était mon oncle, qui était énervé que je fraternise, et que tante Shelly devait montrer elle aussi sa colère, sinon elle aurait des problèmes. Quelle que fût la cause sous-jacente, elle avait dû en avoir assez d'être furieuse contre moi, car elle se calma.

Désormais, au lieu d'être considérée comme l'ennemie du groupe, on estimait que j'avais fait d'immenses pas vers la guérison, et que j'étais bien partie pour m'attirer les bonnes grâces de tout le monde. À ce moment-là, j'acceptai simplement le changement pour ce qu'il était – un soulagement bienvenu – mais avec du recul, il représentait très clairement une indication de l'emprise qu'oncle Dave et tante Shelly avaient sur les autres. Pendant des mois, on m'avait torturée et insultée. On m'avait harcelée et mise dans l'embarras. On m'avait remise à ma place et seriné que je n'étais rien de rien. Pourtant, en dépit de tout cela, une seule conversation avec tante Shelly suffit pour remettre les choses sur la voie de l'amélioration. Si la situation allait à mon avantage ce coup-ci, parce que tante Shelly avait clairement un faible pour moi et décida de me pardonner, cela me fit également redouter ce qui se

passerait si jamais oncle Dave ou tante Shelly ne voulaient simplement pas pardonner.

Mais cette indulgence ne signifiait pas que l'on m'excusait de devoir « redoubler » le CMO/EPF. Toutefois j'avais le droit d'avoir de brèves conversations avec mes amies du Ranch, même s'il m'était toujours interdit de fraterniser. Bien vite, de nombreux enfants de la Flag Cadet Org vinrent à l'EPF, y compris Martino, Jasmine et Cece. C'était cool, parce que mes amis de la Flag devinrent très copains avec tous ceux du Ranch, surtout BJ qui avait bien du mal depuis son arrivée de la côte ouest. Ils le prirent sous son aile, comme un service qu'ils me rendaient. J'eus enfin le droit de passer mon diplôme en novembre 1999, après être restée cinq mois au CMO/EPF.

Redevenue quelqu'un de bien au sein du CMO, on me confia un nouveau poste : Opératrice de programme du personnel de la Flag. Celui-ci était constitué de cinq cents personnes fortes et responsables qui faisaient tourner les cinq hôtels et quatre restaurants que les scientologues publics fréquentaient lorsqu'ils venaient à Clearwater. Chaque hôtel employait ses propres femmes de chambre et personnel d'entretien, et les restaurants, des hôteliers, serveurs, cuisiniers, plongeurs et aides-serveurs. En tant qu'opératrice, je m'occupais des programmes pour résoudre des dysfonctionnements organisationnels.

J'adorais mille fois plus ce poste qu'étudier à plein-temps. J'avais un boulot, ce que j'avais toujours désiré. Je ne me retrouvais pas coincée dans une salle de cours toute la journée, mais j'avais la liberté de me balader dans le bâtiment. Je rencontrais de nouvelles têtes, me faisais des amis et j'avais l'impression de produire quelque chose. Mon boss, le chef des opérations, était un type vraiment sympa. Il était intelligent, serviable et raisonnable et appréciait mon travail à sa juste valeur. De temps en temps, je me faisais réprimander, car j'étais en civil et non vêtue pour la circonstance. Dans des objectifs de PR, nous avions le droit d'être habillés en civil le dimanche, mais mon CO devait souvent me faire la remarque de mettre quelque chose de moins près du corps et qui convienne mieux à mon poste, comme je n'étais plus une petite fille. Pour ma part, je ne pensais pas que mes vêtements fussent inappropriés.

Je ne voyais pratiquement plus Martino. Après qu'il eut obtenu son diplôme de l'EPF, on lui confia la tâche de transporter les dossiers des pré-Clairs aux superviseurs et inversement ; mais ce n'était pas ma zone de travail, donc je m'y rendais rarement. Une ou deux fois, j'essayai de traverser l'hôtel pour voir si je tombais sur lui, mais jamais cela ne se produisit. En dépit de tout ce qui s'était passé, j'étais toujours amoureuse de lui, et pensais encore tout le temps à lui. J'entendis des rumeurs sur les autres filles qui l'aimaient bien, et me dis qu'il devait sûrement avoir l'embarras du choix. Je savais aussi qu'il avait été encore menacé de RPF

si jamais il fichait de nouveau tout en l'air. Toutefois, je restai proche de nos amis communs.

Noël se profilait, un autre Noël passé loin de ma famille. Envolées les années où je prenais l'avion pour l'Int Base, pour la Beer & Cheese Party, et le séjour au ski avec les Miscavige. Je n'avais pas parlé à mes parents depuis juillet, avant d'entrer au CMO/EPF, bien que je reçusse des lettres de temps en temps, plus de papa que de maman. Je ne sais pas pourquoi, mais le fait qu'ils soient revenus ensemble me donnait une sensation de stabilité, et l'impression que les choses redevenaient un peu plus comme avant Don et avant le RPF de maman. J'imaginai qu'ils pensaient que l'aventure de maman était arrivée parce qu'ils avaient été trop longtemps séparés. Dans la pratique, cela importait peu car je les voyais très rarement.

Le temps passait et je parvenais de mieux en mieux à chasser Martino de mes pensées. Je modifiai mon jour de classe afin de ne pas tomber sur lui le dimanche. Pendant les cours, je m'installai à côté d'un dénommé Wil, grand et beau. Je devinais que je lui plaisais, car il me gardait systématiquement une place. Cool et drôle, il jouait aussi de la guitare, ce qui naturellement m'impressionnait. J'aimais bien lui parler, parce qu'il m'écoutait toujours. Il n'avait pas grandi à la Sea Org, et j'étais donc fascinée lorsqu'il me racontait sa vie dans le monde des Wogs.

Pourtant, je ne ressentis jamais pour Wil ce que j'avais éprouvé pour Martino, même si je passais à autre chose. Tout allait bien, jusqu'à ce jour après la classe, alors que j'attendais le bus pour rentrer à l'Hacienda, avec les autres. Wil, qui patientait avec moi, me tenait la main pour me dire au revoir. D'un seul coup, je vis Martino filer à toute allure, en essayant clairement de nous éviter. Nous n'allions plus à l'école le même jour, donc c'était vraiment bizarre. Je ne l'avais pas vu depuis une éternité. La semaine suivante, j'entrai dans la salle de cours et m'installai à côté de Wil, à ma place. De l'autre côté, Martino était tout sourire. J'avais délibérément changé mon jour de classe pour ne pas le rencontrer et ne plus avoir de problèmes, et voilà qu'il s'asseyait à ma table. J'étais embêtée et quelque peu en colère contre lui. Je pensais que je ne l'intéressais plus et cela m'avait blessée, alors que la raison pour laquelle il m'évitait était peut-être qu'il essayait de ne pas avoir d'ennuis. Quoi qu'il en fût, je faisais tout ce que je pouvais pour l'oublier et je croyais y être arrivée.

Martino semblait apprécier le malaise qu'il créait par sa présence, ce qui m'agaçait encore plus. J'attrapai Wil et nous nous installâmes plus loin, mais Martino alla s'asseoir pile à notre table. J'avais envie de l'étrangler, mais même Wil trouvait cela drôle, apparemment, mais bizarre. Je ne comprenais pas pourquoi Martino faisait cela. J'étais enfin passée à autre chose, et il s'imposait. Je décidai de faire comme s'il n'était pas là.

La semaine suivante, la situation empira. Je venais d'avoir des nouvelles de Justin dont je n'avais pas entendu parler depuis plus d'un an. Un ami du Ranch qui visitait la Flag venait de le voir et avait son numéro. Je décidai de l'appeler au cours du déjeuner.

L'indicatif de zone était LA. Je me figurai donc qu'il y habitait. S'il ne faisait plus partie de la Sea Org, je me dis qu'il devait tout de même être encore un scientologue dans une certaine mesure. La fille qui décrocha me le passa. Quand il dit « Allô » il ne semblait pas du tout content, alors que j'étais pratiquement prise de vertiges. Au début, il fit comme s'il ne voyait pas du tout qui j'étais. Et en fin de compte, après l'avoir vraiment titillé, il finit par avouer.

— Écoute, je me fous complètement de ma famille. Elle n'est rien pour moi. Tu fais tes trucs avec Ronnie et Bitty, et je ne veux rien avoir à faire avec eux non plus.

— Mais Justin, je ne suis pas avec eux. Ça fait très longtemps que je ne leur ai pas parlé. En quoi ton problème avec eux me concernerait ?

Mais cela ne servit à rien, on ne pouvait pas le raisonner.

— J'en ai rien à foutre d'eux ! J'en ai rien à foutre de toi ! Je n'ai pas de sœur.

Et sur quoi, il raccrocha.

J'étais accablée. Je ne comprenais pas ce qui s'était passé ni pourquoi, et j'avais pris un risque en l'appelant.

Lorsque je retournai en cours, j'avais du mal à garder une contenance. Même si je n'avais pas parlé à Justin depuis qu'il avait quitté la Sea Org, je n'aurais jamais cru que notre première conversation se déroulerait ainsi. Je ne me serais jamais attendue à une telle colère. Ses paroles confirmaient ma pire crainte quand il avait quitté la Flag deux ans plus tôt : je l'avais perdu. Pire, c'était lui qui l'avait décidé.

Wil ne se rendit compte de rien, mais Martino, qui s'était rassis à notre table, constata que j'étais bouleversée et me demanda ce qui se passait. Je fis de mon mieux pour ne pas pleurer lorsque je lui parlai du coup de fil. Martino était compréhensif, et déclara, en plaisantant plus ou moins, qu'il allait casser la figure de Justin, ce qui me fit rire, car ce dernier était bien plus costaud que lui. Pour sa part, Wil resta silencieux et ne prit même pas part à la conversation. Quand il se rendit aux toilettes un peu plus tard, Martino mit sa main sur la mienne. J'aurais pu l'enlever, mais je n'en fis rien.

Le reste de la journée fila à toute vitesse. Une fois que vint l'heure de prendre le bus, Wil essaya de m'embrasser pour me dire au revoir, mais je l'esquivai, ce qui lui fit me demander immédiatement si c'était à cause de Martino. Je mentis et lui dis que non, je voulais simplement ralentir.

La semaine suivante, je tâchai d'éviter Wil, mais c'était impossible. Il m'appelait et m'accaparait sans cesse. Enfin, il eut une journée de repos

et ne vint pas à l'école, ce qui nous permit, à Martino et moi, de discuter, seuls. Nous redevînmes immédiatement synchro, parlant de tout et de rien, et compatissant. Maintenant qu'il était un membre de la Sea Org, il ne scrutait pas attentivement la Scientologie comme avant, mais cela me convenait ; je ne le faisais pas non plus. Et cette différence ne changeait rien au fait que nous étions très bien ensemble. Quand nous nous baladions, il se collait à moi comme il l'avait toujours fait, et tous mes sentiments refirent surface. Plus tard dans la semaine, je dus annoncer à Wil que j'éprouvais encore des sentiments pour Martino. Il fut triste, il s'en doutait. Il fut vraiment bouleversé lorsque je rompis, mais je préférerai le lui dire plutôt que le faire marcher.

Après cela, Martino et moi reprîmes presque où nous nous étions arrêtés avant que les choses ne dégénèrent. En classe, nous nous assîmes à côté, les jambes entrelacées sous la table. Et pendant les pauses nous discussions. Une fois de plus, le jour de classe était mon préféré de la semaine.

Un après-midi, pendant que nous attendions le bus, nous nous dûmes que ne pas pouvoir sortir ensemble était vraiment pénible. Nous faisons tous les deux partie de la Sea Org et nous devrions donc en avoir le droit. Le problème était qu'Anne Rathbun et tante Shelly l'interdisaient. Tout cela était tacite, mais elle avait, en gros, établi qu'il n'était pas fréquentable et j'étais surveillée en permanence. J'avais déjà fait quelque chose de mal avec lui, et donc retourner avec lui montrerait que je n'avais pas changé.

— Écoute, Jenna, dit-il en croisant mon regard puis en baissant les yeux, je... je suis arrivé au stade où je crois que je me moque bien de tous les ennuis que nous pourrions avoir.

Et sur quoi, il m'attira contre lui et m'embrassa.

Chapitre vingt et un

Contrôles de sécurité

Ce soir-là, je rentrai chez moi et annonçai aux filles de mon dortoir que Martino m'avait embrassée. J'étais tellement heureuse que je ne pus m'en empêcher. En dépit des risques, Martino et moi commençâmes à nous fréquenter de plus en plus. Comme il n'était plus un cadet, techniquement nous avions le droit de nous voir, mais vu les reproches de tante Shelly et de Mr. Rathbun, je savais qu'ils nous interdisaient à tous les deux de nous fréquenter. La semaine, nous nous parlions, mais devions nous cacher sans cesse. Quelqu'un arrivait inévitablement et nous avions juste le temps de nous prendre la main avant que je m'éclipse.

Fin septembre, je ne m'étais jamais sentie mieux. J'adorais mon boulot, j'avais des tas de copains tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du CMO, même si cela restait entre nous, et tous mes amis d'enfance du Ranch se trouvaient désormais à la Flag. Le mieux, c'était que j'allais enfin sortir avec Martino. J'aurais dû savoir que tout cela était trop beau. Surtout, j'aurais dû écouter la mise en garde d'un ami lorsqu'il m'avertit que Martino et moi devions être prudents, car c'était à la même période de l'année que nous avions eu des problèmes la première fois.

Quelques jours plus tard, Mr. Rathbun me convoqua dans son bureau et m'annonça que nous allions devoir faire un entretien à l'électromètre. Elle avait toutes sortes de questions bizarres, certaines sur la vieille collection de pièces de mes parents, et d'autres sur toute une flopée de photos, et si je les avais déjà vues. Mr. Rathbun m'expliqua qu'elles se trouvaient sur une pellicule que j'avais expédiée à mon père. L'une était un cliché de Mayra, ma coloc, que j'avais pris sans me rendre compte qu'elle était en sous-vêtements et avait juste enfilé un tee-shirt. Au fil des mois, j'avais fait un tas d'autres photos que j'avais envoyées à papa pour qu'il puisse les faire développer. Je ne comprenais pas trop comment elle avait pu mettre la main sur ces clichés, mais les questions étaient tellement bizarres que je me concentrais plus sur le fait qu'elle ne m'avait

pas encore interrogée sur Martino. Je songeais qu'il faudrait que je coopère du mieux possible de sorte à ne pas attirer son attention sur lui.

L'entretien se passa pourtant sans à-coups, ce qui était rare, et Mr. Rathbun me dit qu'elle me tiendrait au courant si elle avait d'autres questions. Peut-être que le mieux dans tout cela, c'était qu'elle n'en avait pas posé une seule sur Martino.

Malheureusement, le lendemain, elle me rappela. Cette fois, elle se mit à me poser des questions plus personnelles, précisément celles que j'avais eu la chance d'esquiver la veille, et me demanda si je cachais quelque chose. Elle n'avait pas l'air au courant de ce qui se passait entre Martino et moi, mais elle m'interrogeait sur mes parents. Je tâchai d'éluder, mais elle ne se laissait pas faire, et apparemment l'électromètre non plus.

— Je vais découvrir ce que tu me caches, me dit-elle, d'un ton menaçant.

Enfin, après plusieurs heures d'interrogatoire intense, je craquai. Je lui avouai que j'avais embrassé Martino. D'abord, elle voulut savoir pourquoi j'avais éprouvé le besoin de le cacher, ce qui à mon avis était une question stupide. Puis elle me força à lui donner tous les détails, depuis notre proximité quand nous nous étions embrassés, à la durée du baiser, mes intentions, ce qui nous y avait conduits, jusqu'à la moindre pensée et action. Révéler tous ces détails sur un moment aussi privé était atroce. Il s'agissait du genre d'informations personnelles qui auraient été insignifiantes pour n'importe qui, sauf moi. Sans parler du fait que, si tante Shelly et Mr. Rathbun n'avaient pas adopté de position aussi ferme contre Martino, lui et moi aurions eu le droit de nous embrasser. Les « hors 2D » ne s'appliquaient qu'aux caresses poussées et rapports sexuels, je ne savais donc pas trop pourquoi on me soumettait à cet interrogatoire détaillé.

Quand il fut terminé, j'étais sûre que j'aurais de gros soucis, mais Mr. Rathbun m'annonça que je pouvais retourner à mon poste. Ne sachant pas trop à quoi m'attendre, je parlai de la session à Martino, et il sembla inquiet pour moi, mais fit comme s'il se moquait bien de ce qu'elle pensait. Pour lui, nous ne faisons rien de mal, et il n'y avait donc aucune raison d'avoir peur. Deux jours passèrent, et je me dis que j'étais débarrassée lorsque l'on me convoqua de nouveau. Cette fois, Mr. Rathbun m'informa que je serais soumise à un autre contrôle de sécurité, qui de nouveau durerait plusieurs semaines.

Le premier secret que je donnai, c'était l'aveu que je m'étais fait percer le nombril plusieurs semaines auparavant, lors de mon premier jour de congé depuis des mois. Je l'avais fait pour mon seizième anniversaire, en compagnie de mes cousins, de certains amis et de tante Denise qui avait signé l'autorisation à la place de ma mère. Ma grand-

mère m'avait avertie que cela m'attirerait des problèmes, mais je l'avais tout de même fait.

Bizarrement, Mr. Rathbun sembla prendre cela à la légère, mais ses nouvelles sur Martino étaient encore meilleures.

— Mets les choses sur pause avec lui un moment, Jenna, me dit-elle. Juste le temps du contrôle de sécurité. Ensuite, vous pourrez reprendre là où vous vous étiez arrêtés, tous les deux.

Je ne parvenais pas à croire qu'elle avait dit cela. Aussi douloureux fût-il de ne pas le voir pendant un moment, si grâce à cela, dans quelques semaines, Martino et moi ne serions plus obligés de nous cacher, cela vaudrait le coup. Quand je le vis la fois suivante, je lui annonçai la nouvelle. Il l'avait mauvaise et il était embêté de devoir patienter, mais je lui assurai en avoir bientôt terminé. Il n'était pas ravi-ravi, mais décida de me faire confiance.

Quelques jours plus tard, je le vis en compagnie de sa maman, une Italienne pleine d'entrain à la forte personnalité, que j'aimais bien, sans aucun rapport avec le fait qu'elle fût la mère de Martino. Elle se pencha vers moi et me dit à voix basse qu'il faudrait que je sois forte, parce que les mauvaises personnes s'en prenaient toujours aux gens bien. Elle me serra dans ses bras et Martino me prit la main, m'adressa un sourire triste et me dit de me dépêcher, puis il s'en alla. C'était la dernière fois que je le voyais.

Cet après-midi-là, Mr. Rathbun avait une surprise pour moi. Dans son bureau se trouvaient mes deux supérieurs, mon CO et le chef des opérations. De la même façon que tante Shelly, elle me fustigea, déclara que j'étais extrêmement « hors éthique » et que je partais en camp de redressement. Je ne comprenais pas ce qui avait changé depuis ma dernière séance. Elle était très blessante. Elle m'affirma sans équivoque que mes prétendus amis ne m'aimaient bien qu'à cause de mon nom, que je faisais des montagnes russes, et que, au fond, je ne m'étais pas encore révélée. Elle était complètement différente de la dernière fois où nous étions vues. Je me sentis trahie.

Immédiatement, elle ordonna que l'on me mette sous surveillance à temps plein, et que je reprenne l'uniforme CMO/EPF – bien que je ne fusse pas vraiment à l'EPF. Je devais continuellement nettoyer les toilettes et l'escalier. Le nouveau chef de département devait rester avec moi. Il attendait dans l'escalier ou les toilettes durant plusieurs heures pendant que je faisais le ménage. Elle fut relevée de ses fonctions et remplacée, cependant, quand on raconta qu'elle s'était prise d'affection pour moi et me racontait même des histoires de Harry Potter pour passer le temps.

Cela eut beau me bouleverser, je me surpris à mieux contrôler mes émotions que lorsque j'avais soumis ma lettre à tante Shelly pour

rejoindre la Cadet Org. En partie parce que j'étais tellement heureuse de la façon dont ma vie se passait, que la seule chose qui m'intéressait était de remplir mes tâches et que les choses retournent à la normale. Je faisais simplement ce que j'avais à faire, de sorte que tôt ou tard ils me laisseraient retrouver Martino et ma vie.

Ma réaction eut beau être différente cette fois, quelque chose continuait à m'ennuyer à propos de ma punition : je ne savais pas ce que j'avais fait pour la mériter. Bien sûr, j'avais caché des choses avec Martino, mais là encore, il s'agissait d'une situation où le châtiment n'était pas adapté au crime. Je n'avais pas violé de loi scientologue. Tout ce que j'avais fait, c'était aller contre ce que tante Shelly et Mr. Rathbun avaient dit. Je ne comprenais sincèrement pas pourquoi j'avais été sanctionnée à ce point. Oui, j'étais sortie avec Martino, et oui, je m'étais fait percer le nombril, mais cela n'allait pas contre le règlement. Parfois, je m'étais laissée aller au lieu de travailler, mais pas plus que n'importe qui. D'autres coupables n'avaient pas constamment le RTC sur le dos, qui attendait de les soumettre au contrôle de sécurité chaque fois qu'ils feraient un pas de travers. Alors pourquoi était-ce le cas pour moi ?

Quand je ne faisais pas le ménage, je passais des contrôles de sécurité épuisants avec Mr. Rathbun. Ils étaient chargés de questions faites sur mesure juste pour moi. T'es-tu servie de ton nom de manière inadéquate pour arriver à tes fins ? As-tu des intentions néfastes contre ton oncle ? Les contrôles de sécurité étaient le mécanisme de contrôle ultime de l'Église et les sessions étaient toutes filmées. Dans la plupart des cas, ils se servaient de ceux-ci pour que vous soyez totalement épurés avant de retourner sur le Pont. Toutefois, dans mon cas, ils visaient à me faire rester dans le droit chemin. Je subissais des contrôles de sécurité parce que je papotais, que je n'étais pas d'accord, que j'étais difficile, ou parce que j'étais fréquemment contrariée, ce que l'on considérait comme « rupture d'ARC ». Entre les âges de douze et quinze ans, je dus subir au moins huit contrôles de sécurité. Aucun autre membre du personnel de ma connaissance n'en avait eu autant, sur une si brève période, sauf si bien sûr ils étaient dans le RPF. Je détestais les contrôles de sécurité, et je ne compris jamais pourquoi j'en connus autant.

Dès lors que quelqu'un était contrarié ou en désaccord avec quelque chose dans l'organisation, l'Église prétendait que c'était parce que l'on avait des « secrets ». Toute critique ou divergence que l'on exprimait, tout cela tenait au fait que l'on avait accompli quelque chose de mal. C'était ainsi qu'ils isolaient les gens. En plus de chercher des « secrets » dans ma vie, on m'encourageait à regarder dans mes vies passées pour trouver des réponses sur les secrets similaires qui m'avaient précédemment poussée à agir.

Je n'avais pas le droit de me précipiter dans mes vies antérieures. Je

devais y aller lentement, répondre à toutes les questions de mon auditeur au fur et à mesure qu'il me les posait. Si l'électromètre indiquait que j'avais déjà emprunté un chemin identique, on m'exhortait à poursuivre. Cet accent sur les vies antérieures me donnait toujours l'impression d'inventer des réponses, mais cela facilitait aussi les choses. Quand je n'arrivais pas à trouver de vrais secrets, ce qui se produisait le plus souvent, il était utile de pouvoir plonger dans le monde fantastique des vies passées, où tout était possible. Parfois, je me sentais mieux, mais cela aurait pu simplement être parce que je m'éloignais du sujet des secrets de ma vie actuelle, et que je pouvais parler d'une vie imaginaire, ce qui était plus simple et un soulagement immense. Tant que l'auditeur disait que l'électromètre indiquait que j'étais sur la bonne voie, mes propos ne soulevaient aucun scepticisme. Personne ne vérifiait aucune de mes histoires avec la science actuelle.

Beaucoup inventaient toutes sortes de drames. Ils mettaient sur le tapis des *overts*, des crimes où ils avouaient faire sauter des planètes avec des bombes et des choses barbares comme ça. Ils imaginaient des complots compliqués et des personnages très précis qui étaient bien souvent difficiles à croire. J'étais plus réservée. Je n'inventais jamais de personnages de toute pièce ni d'histoires en profondeur. Je n'étais pas assez intrépide pour faire comme si j'étais sûre de tout cela. Je me servais stratégiquement des souvenirs de ma vie passée lorsque je pensais qu'ils permettraient de faire avancer une session.

Souvent, mes vies antérieures étaient une version alternative de moi-même. En général, j'étais une fille dans un décor, un morceau d'une vie antérieure plus importante, que je ne verrai jamais. Je me souvenais soi-disant être une fille cent ans auparavant, qui était pauvre et qui devait voler quelque chose. Une autre fois, je me rappelais être une fille poursuivie dans la rue par un homme méchant et effrayant, et je finissais par le tuer. À ce moment-là j'imaginais que cet homme malfaisant était une image d'une vie passée, et qu'il était la raison pour laquelle j'avais si peur la nuit et je devenais parano ou paniquée à l'idée de me faire suivre. Souvent, c'était quelque chose que je prenais directement dans un film que j'avais vu ou un livre que j'avais lu ; mais je me l'appropriais. Mon aiguille finissait toujours par flotter, et je n'allais donc pas en discuter. Je n'étais jamais pleinement convaincue que l'aiguille ait un rapport avec la précision de mon histoire. On m'avait toujours dit qu'en avançant sur le Pont, les souvenirs de mes vies passées s'amélioreraient grandement.

Cependant, inventer des vies antérieures ne me rendait pas pour autant sceptique à propos de tout le procédé. J'en connaissais l'existence depuis toujours, et si j'avais l'impression d'être un imposteur à ne pas les vivre pleinement, je réussissais parfois à me persuader que c'étaient bien les miennes, surtout si en me persuadant je pouvais sortir d'une session plus rapidement.

Vies antérieures mises à part, les sessions en elles-mêmes étaient très pénibles, durant plus de six heures. Plusieurs fois, j'envisageai sérieusement de jeter l'électromètre par la fenêtre. Mr. Rathbun me faisait constamment dire ce que je n'avais pas envie de dire, et me contraignait à avouer des choses que je n'avais pas commises, rien que pour donner une réponse à ses questions. Si mon aiguille n'était pas assez réactive, elle me forçait à manger, que j'aie faim ou non, sûrement parce que l'électromètre était censé mieux réagir quand nous étions bien nourris.

Ce que je trouvais bizarre, c'était que de temps en temps, durant les pauses, Mr. Rathbun venait me parler comme à une amie. J'avais le sentiment qu'elle croyait que mon plus gros problème, c'était le droit. Que parce que je venais de l'Int et que mon nom de famille était Miscavige, je croyais avoir droit à un traitement de faveur. Rien n'était plus loin de la vérité. Dans ma tête, les Miscavige n'étaient pas ma famille. Ma famille, c'étaient mes amis de la Sea Org. J'étais aussi chez moi ici, à la Flag.

Après quelques semaines de contrôles de sécurité, Mr. Rathbun se lassa de toute cette mascarade et m'annonça, de sa voix la plus hostile, que j'avais tellement de secrets que nous ferions un meilleur usage de notre temps si je les entraais simplement dans l'ordinateur. Ainsi elle pourrait les imprimer, et les envoyer à qui de droit. C'était bien plus facile de se confesser à une machine qu'à elle. Au moins, je pourrais écrire des choses qui s'étaient réellement passées, sans me faire harceler ou que l'on ne s'acharne sur moi. Cependant, je devrais me soumettre à l'électromètre tout du long. Lorsqu'une imprimante n'allait pas assez vite, elle piquait une grosse crise et, en hurlant, disait que je lui faisais perdre son temps. Il fallut du temps avant que les contrôles de sécurité ne reprennent sans ordinateur.

En plus de ceux-ci, je dus réécouter les conférences tant redoutées « Congrès sur l'état de l'Homme » ou récurer les toilettes et les jointures du carrelage dans les W.-C. avec une brosse à dents. Si oncle Dave et tante Shelly se trouvaient dans le bâtiment que je nettoyais, j'avais pour ordre de prendre mes repas dans la salle de bains, pour qu'ils ne tombent pas sur moi dans les couloirs, parce que je risquais de créer une enturlubation et, par là même, d'entraver la Scientologie.

Tout dans ma vie me donnait l'impression d'être piégée. J'étais confinée aux toilettes dans le WB, sauf si je me trouvais dans la salle d'audition, avec Mr. Rathbun, ou dans un autre bureau où j'écoutais les cassettes de LRH. Je n'avais pas le droit de prendre le bus pour rentrer chez moi, mais on me raccompagnait en voiture pour me couper de mes amis. J'avais droit à une douche de cinq minutes, puis je devais aller me coucher. La plupart des nuits, je ne dormais pas, mais je ne pouvais aller

nulle part, il y avait toujours quelqu'un posté devant ma porte. Même les lettres que mes amis m'envoyaient étaient confisquées.

Un soir, alors que je nettoyait les toilettes depuis des mois, Mr. Rathbun vint m'annoncer une nouvelle importante. Comme d'habitude, mon CO se tenait juste derrière elle.

— Tu en as terminé avec ton programme d'éthique, me dit-elle. Tu as vu l'erreur de tous tes actes et donc ce soir tu rentres chez toi.

Sa déclaration ne voulait rien dire, car j'étais déjà chez moi ici, à la Flag Land Base.

— Où ça, chez moi ? demandai-je, en pensant qu'elle faisait peut-être allusion à un autre logement.

— L'Int, répondit-elle.

Cette syllabe à elle seule fit disparaître tout enthousiasme de mon corps. La Flag, c'était chez moi. Ma grand-mère, tante Denise et mes cousins vivaient tous à Clearwater, j'avais donc enfin des parents par le sang proches de moi. Tous mes amis se trouvaient à la Flag, et plus important, Martino était là. Malgré tout le mal que j'avais pu avoir au fil des années, j'avais également trouvé un bonheur que je n'avais jamais connu auparavant. Voilà qu'ils me demandaient d'abandonner tout cela, avec l'espoir de ne plus jamais être aussi heureuse.

— Est-ce que je reviendrai ? l'implorai-je. Est-ce que je peux aller dire au revoir à ma grand-mère ?

Je n'osais même pas parler de dire au revoir à mes amis, et encore moins à Martino.

— Nous lui dirons au revoir pour toi, se fit entendre mon CO derrière elle.

— OK, dis-je, abasourdie.

Je pensais que je reviendrais probablement dans quelques jours ; alors, je trouvai du réconfort dans cette pensée. D'un seul coup, les deux entrèrent dans ma chambre et m'aidèrent à ranger tout ce que je possédais dans mes sacs. Je leur dis que je n'avais pas besoin de tout emporter, mais elles répliquèrent que si, au cas où. Je ne savais pas ce que cela signifiait ; mais cela me faisait peur. Elles m'étreignirent comme si nous avions toujours été de grandes copines et me dirent au revoir. Tom m'accompagna à l'aéroport. Je lui demandai de saluer Martino de ma part et il me promit de le faire.

Chapitre vingt-deux

LA

J'arrivai à Los Angeles les yeux gonflés d'avoir pleuré la moitié du voyage. Même si je n'avais pas beaucoup vu mes parents ces quatre dernières années, j'avais effectué plusieurs fois ces cinq mille cinq cents kilomètres. Toutefois, cela ne m'avait jamais autant contrariée.

Une femme que je reconnus vaguement vint me chercher à l'aéroport et durant le trajet en voiture, je fus hypnotisée par Los Angeles pleine de vie. Coincée dans les embouteillages du matin, je découvris d'immenses publicités de mode sur panneaux, des collines au loin, et des gens, en foule, qui se parlaient ou se pressaient dans les rues. J'avais l'impression d'être dans un monde totalement différent.

Je m'installais pour ce que je pensais être une brève traversée de LA avant de prendre la Route 60 Est pour notre trajet de deux heures jusqu'à l'Int. Mais la voiture tourna dans un parking et une porte se referma automatiquement derrière nous. Nous traversâmes et entrâmes dans un bâtiment immense que je ne reconnaissais pas, l'Hollywood Guaranty Building. L'entrée était agrémentée de murs de marbre et d'un plafond qui s'élançait vers le ciel, au sommet décoré d'une peinture. Je ne savais toujours pas où nous étions, mais je décidai de ne pas demander, car la femme avec qui je me trouvais n'était sûrement que le chauffeur. Il y avait d'autres membres de la Sea Org, mais ils semblaient différents. Ils portaient le vieil uniforme bleu, que nous n'avions pas mis depuis très longtemps. Le moderne était moins marine, avec une couleur de chemise différente et un foulard. Tout ce monde dans les anciens uniformes de la Sea Org semblait en décalage total avec le monde d'aujourd'hui, comme si j'avais remonté le temps.

Nous passâmes devant un vigile qui salua mon escorte, puis prîmes l'ascenseur jusqu'au douzième, où l'on me conduisit dans une salle de conférences agrémentée d'un tapis vert, d'une grande table en bois rougeâtre et de plusieurs chaises. Quand je regardai par la fenêtre et eus la possibilité d'évaluer ma situation, je me dis que j'étais dans un

mauvais rêve et que je contemplais un monde inconnu. Douze heures auparavant, j'avais peut-être affaire à Mr. Anne Rathbun mais au moins je savais où j'étais et qui étaient les personnes de mon entourage proche. Là, je n'avais aucune idée de ce qui allait se passer.

— Assieds-toi, m'ordonna le chauffeur. Quelqu'un va s'occuper de toi.

J'attendis anxieusement. Mes mains avaient beau être froides, mes paumes transpiraient. Je n'avais pas dormi et j'étais fatiguée, mais j'étais à cran, à cause de ce qui se passait.

Une demi-heure plus tard entra Marty, l'époux d'Anne Rathbun, accompagné du père de BJ et de notre ancien coloc, Mike Rinder, qui était à la tête du Bureau des affaires spéciales, l'OSA. Je fus totalement surprise de les voir, mais ce genre de tournant dans ma vie n'était pas inhabituel. Ils sourirent et me demandèrent si je désirais quelque chose, je répondis que non.

M. Rathbun prit la parole le premier :

— Écoute, Jenna, je ne sais pas comment le dire autrement, à part être direct. Ronnie et Bitty, fit-il en parlant de mes parents, ne font plus partie de la Sea Org.

Sa voix était blanche et sans émotion, et il attendit ma réaction. Il me fallut quelques secondes pour comprendre ses propos. J'eus bien du mal à cacher mes émotions.

— Que s'est-il passé ? demandai-je d'un ton calme.

— Je ne peux pas entrer dans les détails, répondit-il.

Il se mit à m'expliquer ce qui allait se passer et quand il parla, deux choses devinrent claires. Premièrement, je compris que tout ce que j'avais vécu – les mois de contrôles de sécurité, le récurage des toilettes, l'uniforme de CMO/EPF, et la séparation avec Martino et mes amis – ce n'était pas à cause d'un de mes actes, mais parce que mes parents quittaient la Sea Org, ce qui me surprit et m'énerva. Tout ce temps passé, confinée dans les toilettes à me demander ce que j'avais fait pour mériter une telle punition, ce n'était même pas à cause de moi. Deuxièmement, je compris que la seule raison pour laquelle l'on m'avait fait subir tout cela, c'était parce que l'on m'expulsait. On me forçait à accompagner mes parents, où qu'ils fussent. J'avais subi un contrôle de sécurité réservé au staff qui s'en allait, et je ne le savais même pas. Le but déclaré de ce genre de contrôle de départ était d'aider la personne qui partait à se débarrasser de ses crimes et secrets. Mais surtout, c'était de réunir des informations personnelles dont on pourrait se servir ultérieurement contre la personne si celle-ci disait franchement ce qu'elle pensait de l'Église.

J'attendis que Mr. Rathbun termine avant de demander, sans ambages :

— Alors maintenant je suis censée partir avec eux ?

Celui-ci eut l'air coupable, mais confirma rapidement mes soupçons d'un hochement de tête.

— Tu vas les rejoindre. Le plan, c'est que tu suivras des cours de

Scientologie en ligne, et, quand tu auras dix-huit ans, tu pourras revenir si tu veux.

Il m'arrivait tant de choses d'un seul coup que je ne parvenais même pas à réfléchir. Je venais de sortir d'un cauchemar, mais voilà que j'étais censée laisser tout ce que j'avais connu, tous mes amis, toute ma vie, pour partir avec mes parents que je n'avais pas vus depuis des années, à qui je parlais très rarement, et qui semblaient ne rien savoir de moi. Et tout cela parce qu'ils avaient décidé de quitter la Sea Org. Ils allaient complètement chambouler ma vie, juste au moment où je commençais à prendre mes marques.

Mr. Rathbun et Mr. Rinder essayaient de se montrer gentils et m'observaient alors que je faisais l'effort de réfléchir. Malgré la délicatesse dont ils faisaient preuve, leur façon de s'y prendre me mettait sur les nerfs. Une seule chose ressortait de ce nuage de confusion : la situation n'était pas normale. Les membres de la Sea Org ne se montraient d'habitude pas aussi indulgents envers la famille de membres de la Sea Org sur le départ. Peu importait le responsable, partir n'était pas quelque chose que je voyais d'un bon œil. Je savais que mes parents seraient sûrement déclarés SP, et je décidai donc de ne pas mâcher mes mots :

— Si je pars, je me retrouve dans le même bateau qu'eux, n'est-ce pas ? fis-je.

Ma finesse fit sourire Mr. Rathbun. Il avait déclaré que je pourrais revenir quand j'aurais dix-huit ans, mais nous savions tous les deux que c'était un mensonge pour me calmer. Il regarda Mike Rinder, qui hésitait, puis dit :

— Eh bien oui, pour être honnête.

Je détournai les yeux et y réfléchis encore. Je pensais à Martino, et à Anne Rathbun qui m'avait promis que nous pourrions reprendre là où nous nous étions arrêtés, et que j'avais toujours gardé espoir que cela soit possible. Je pensais à Loretta, ma grand-mère. Je pensais à la situation quelques mois auparavant, avant qu'Anne Rathbun ne me convoque dans son bureau, avant que je n'entreprenne les contrôles de sécurité quand, enfin, je commençais à construire ma vie. Je pensais à la force de mon engagement pour aider les autres. Je croyais que faire cela par le biais de la Scientologie était la mission pour laquelle j'étais née. Je pensais que Mr. Anne Rathbun devait le savoir depuis le début et ne m'avait même pas laissée dire au revoir à personne, et maintenant je ne pourrais plus jamais parler à mes amis. Je la détestais, mais aucun de ses actes ne me poussait à en vouloir à l'Église, je lui en voulais à elle tout simplement, et à sa façon d'appliquer personnellement la politique de l'Église.

Puis je songeai au départ de mes parents. Je devins furieuse en réfléchissant à leur égoïsme, au fait qu'ils n'avaient même pas imaginé que j'avais ma vie à présent, et qu'ils s'en moquaient, une vie que j'avais

été obligée de créer à cause des choix qu'ils avaient faits à ma place. Je pensais que j'allais abandonner tout cela. Je pensais à l'idée d'entrer dans une école publique, et de me faire traiter d'idiote et ridiculiser, tellement j'étais en retard. Je pensais combien je m'étais habituée à être seule.

Je savais que je n'avais pas beaucoup de temps pour dire ce que je voulais avant que ces hommes ne se mettent à parler à ma place. Je devais pendre une décision rapidement, et ma réaction viscérale l'emporta.

— Je ne veux pas partir.

Ton 40. Je n'accepterai *pas* de non en guise de réponse.

Ils se regardèrent, silencieusement étonnés. Enfin, Mr. Rathbun prit la parole.

— Pardon, Jenna ?

— Je ne veux pas partir, répétais-je, ajoutant, pour éclaircir mon point de vue : Je préférerais être au RPF que m'en aller.

Il fallait reconnaître que cela me rendait quelque peu nerveuse, car je n'avais pas du tout envie d'aller en camp de redressement, mais je voulais leur faire comprendre que j'étais sérieuse. Je ne voulais pas que l'on revienne sur ma réponse.

Ils se regardèrent de nouveau, mi-choqués et mi-amusés.

— Un jour, tu seras un excellent atout pour l'Église, observa Mr. Rinder en me gratifiant d'un grand sourire.

Tous les deux durent réfléchir à ce que cela signifiait et si c'était même possible. Ils me demandèrent d'attendre pendant qu'ils en discutaient à l'extérieur. Au bout d'une heure environ, Mr. Rathbun entra et me regarda d'un air paternel. Il m'expliqua qu'ils s'occupaient de problèmes de l'Église autres que le mien et qu'ils voulaient que je mette à profit mon attente en lisant *Volume Zero*, le gros pavé de l'Église rempli de stratégies, règles et ordres, la lecture que j'aimais le moins.

Les heures suivantes, je feignis de le lire. Mais en réalité je me contentai de fixer ses lettres vertes en pensant à mon avenir, en me demandant si j'allais avoir l'autorisation de rester, et à m'imaginer dans une école publique si ce n'était pas le cas. Au moins huit heures s'écoulèrent avant qu'enfin Mr. Rathbun ne revienne, l'air un peu agité, accompagné d'une femme. Avec regret, ils m'annoncèrent qu'ils s'étaient laissés emporter par d'autres affaires, avaient perdu la notion du temps, et oublié que j'étais là.

— Comme il est une heure, nous allons te laisser partir, dit-il. Nous nous occuperons de cela demain matin.

Il se fendit d'un sourire forcé quand je dis :

— D'accord.

Mais je ne pouvais rien faire d'autre.

Il me présenta à Linda, la femme qui l'accompagnait. Dans son uniforme bleu de la Sea Org et avec un pull, elle avait l'air sympa. Mr. Rathbun me dit qu'elle allait m'emmener quelque part où dormir. Elle sourit, et je la suivis dehors.

— À demain ! s'exclama M. Rathbun en nous faisant signe à tous les deux.

Nous retournâmes en voiture au même complexe à la base PAC où ma famille avait séjourné quatorze ans auparavant, quand elle intégrait la Sea Org. Rien n'avait changé, même si je n'arrivais pas à me souvenir où se trouvaient les choses. À l'intérieur, des membres de la Sea Org, qui flânaient encore à cette heure-là, nous regardèrent, surtout moi. Nous prîmes l'ascenseur jusqu'au troisième, où deux femmes qui sortaient de la douche, uniquement recouvertes de serviettes, passèrent devant nous et dirent : « Bonjour Sir » à Linda lorsque nous les croisâmes.

La chambre où je devais séjourner se trouvait au bout du couloir. Linda me fit entrer.

— Oh, tant mieux, cette chambre a une douche, observat-elle. Je te retrouve en bas à neuf heures demain matin.

Sur quoi elle partit, alors que je restais plantée sur place à me regarder dans le miroir et à me demander pourquoi tant de choses bizarres m'arrivaient toujours.

Je ne savais pas que prendre une douche était exceptionnel, mais ma cabine privée ne comportait ni savon ni serviettes, donc je n'étais pas si exceptionnelle que cela. Je me lavai entièrement avec le shampoing que j'avais apporté et me séchai avec une chemise dans mes bagages. J'ignorai le gros cafard qui rampait par terre dans la salle de bains, quand je sortis, et fermai la porte derrière moi au lieu de l'affronter.

Je m'assis sur le lit, la crasse collée à mes pieds. Quelqu'un à côté écoutait de la musique à fond, et d'autres personnes bavardaient bruyamment devant ma porte. Lorsque j'essayai de la verrouiller, je découvris que ce n'était pas possible, il n'y avait pas de verrou. Même s'il y en avait eu un, la sécurité et un million de gens auraient possédé un passe qui allait dans toutes les serrures, donc cela n'aurait pas changé grand-chose. J'ouvris et tombai sur deux adolescents qui me regardèrent comme si j'étais une extraterrestre, alors je refermai la porte aussi brusquement que je l'avais ouverte.

Il y avait une fenêtre dans ma chambre qui ne cessait de vibrer. La lumière vive du symbole de la Scientologie rayonnait sur le toit, mais il n'y avait pas de rideau que je pusse fermer. Quand je finis par m'allonger sur le lit, je laissai allumé car j'étais terrorisée. Je réglai le réveil et fixai le plafond, incapable de m'endormir. Je ne doutais pas de ma décision ni de l'Église, mais je me surpris à imaginer quelle vie j'aurais à l'extérieur. J'envisageai ce que ce serait d'avoir ma propre chambre sans responsabilités de poste, sans devoir travailler.

En dépit de ses pensées, j'avais toujours autant de mal à me figurer dans une école publique, à devoir leur dire que j'étais en retard et que l'on se moque de moi. Je revoyais des films dans lesquels on demandait systématiquement à un élève de répondre à des questions devant toute la classe et j'imaginai mon humiliation. Puis j'imaginai que l'on m'envoyait chez le psychiatre de l'école, et ce que je ferais.

Je pleurai jusqu'à ce que la lumière devienne toute floue dans ma chambre et finis par m'endormir.

Le matin, il me fallut quelques minutes pour retrouver mon chemin jusqu'à l'entrée où Linda m'attendait. Nous repartîmes jusqu'à l'Hollywood Guaranty Building et entrâmes dans la même salle de conférences. Mr. Rathbun arriva, tout affairé, comme s'il était réveillé depuis longtemps.

— Salut, Jenna, lança-t-il d'un ton très amical. T'es-tu bien reposée ?

— Oui, Sir, mentis-je.

— Tant mieux, parce que tu risques d'en avoir besoin aujourd'hui, marmonna-t-il avec un sourire.

Je souris à moitié, espérant que cela ne voulait pas dire que j'aurais droit à une autre session.

Mr. Rathbun m'annonça que Ronnie et Bitty n'avaient pas très bien pris la nouvelle de mon souhait de rester dans l'Église. Mr. Rathbun et Mr. Rinder s'efforçaient de les gérer, mais cela s'annonçait mal. Il me confia que mon père en particulier commençait à devenir menaçant, et il me fit savoir qu'ils faisaient cela pour moi uniquement.

Je lui dis que je comprenais, mais que j'étais stupéfaite que mes parents puissent penser avoir une sorte de droit sur moi après être passés à côté de la plus grande partie de ma vie. Bien sûr, il y eut des instants où j'avais compté sur eux, plus souvent quand j'étais plus petite, mais aussi plus récemment quand je les avais appelés tout de suite après ma première sanction EPF et que je n'avais personne d'autre vers qui me tourner. Et même à cette époque, ils ne pouvaient pas faire grand-chose pour m'aider. De plus, je pouvais compter sur une main le nombre de fois au cours de ces quatre dernières années où ce genre de moments était arrivé.

Aujourd'hui, après m'avoir laissée seule toutes ces années, me forçant à me défendre par moi-même, et avoir été absents de ma vie, ils pensaient brusquement qu'ils allaient commencer à prendre des décisions à ma place. Maintenant que j'avais seize ans et que j'étais enfin à l'aise avec mon rôle au sein de l'Église. Aujourd'hui, ils voulaient partir et m'emmener avec eux. Je ne les avais vus que quatre fois depuis que j'avais douze ans. Ils n'étaient pas des étrangers, mais à certains égards, c'était tout comme.

— Je peux essayer de leur parler, si cela peut vous aider, proposai-je.

Peut-être mes parents pensaient-ils que l'Église me forçait à rester contre ma volonté, et je pourrais arranger tout cela.

Mr. Rathbun quitta la pièce et revint quelques minutes plus tard en disant :

— Tu auras le droit de leur parler. J'écouterai sur l'autre poste, alors ne t'inquiète pas.

Je n'étais pas inquiète, mais je compris lorsque maman vint en ligne que j'aurais peut-être dû l'être. Elle était furieuse et je pouvais entendre papa derrière qui en avait tout l'air lui aussi – poli, mais clairement en rogne.

— Jenna, commença maman, que se passe-t-il ? On nous a dit que tu ne venais pas avec nous. Que s'est-il passé ?

Avant que je puisse répondre, elle poursuivit :

— Ils m'ont dit que même si tu ne voulais pas partir, tu t'en irais de toute façon. Cela montre juste qu'ils se moquent clairement de toi ou de tes sentiments.

Entendre cela réveilla un conflit en moi. Elle aurait pu dire bien d'autres choses si elle voulait me convaincre de partir, cela semblait trop simple pour être un mensonge. Pourquoi Marty et Mike auraient-ils dit à mes parents que je parlais avant même de me parler, puis m'auraient-ils raconté qu'ils essayaient de me laisser rester ?

Répondant à ma question avec ses propres conjectures, elle poursuivit :

— Marty et Mike t'ont eue en te faisant croire que tu allais rentrer à l'Int et en te faisant sauter au plafond. Ce qu'ils planifiaient réellement, c'est de lâcher une bombe sur toi ; ils ne te mettent pas seulement à la porte ; ils ne te jettent pas seulement. Ils jouent avec ta tête.

Ces propos me mirent en colère. J'étais énervée que maman se comporte comme si elle connaissait quoi que ce soit sur ma façon de penser. Le fait de croire que je voulais être à l'Int Base montrait justement qu'elle ne savait rien de moi ni de ma vie ; je ne voulais pas être à l'Int, mais à la Flag. Je croyais qu'elle se servait de tactiques de manipulation et qu'elle déformait les choses pour faire de Mr. Rathbun et de Mr. Rinder les ennemis, alors qu'en réalité, c'étaient mon père et elle qui essayaient de me faire partir. Quand j'eus enfin l'occasion de parler, je tins bon.

— Je ne sais pas, maman, c'est peut-être toi qui es parano et qui imagines que tout le monde est contre toi.

Je lui jetai ainsi la Scientologie à la figure en l'informant que ses généralités n'étaient pas justes – l'une des caractéristiques d'une personne SP est qu'elles s'expriment en généralités.

Juste après les avoir dits, je me rendis compte que mes propos blessèrent maman, et je le regrettai. Sa réaction était défensive, voire un

peu désespérée.

À certains égards, mon souhait de rester à la Sea Org n'aurait pas dû être une surprise pour maman. Après tout, j'appris pour la première fois au cours de cet appel qu'elle avait à peu près mon âge lorsque ses parents avaient essayé de la pousser à quitter la Sea Org, et qu'elle avait refusé. En l'entendant, je compris que je savais très peu de chose sur ma mère. Maintenant, elle voyait son histoire se répéter et, cette fois, elle était l'adulte qui voulait s'en aller.

— Tu vois, Jenna, les gens comme moi qui quittent la Sea Org, nous ne sommes pas... simplement de la viande pour chiens.

— Je le sais, maman, dis-je d'un ton calme, commençant à régresser quelque peu.

Je me suis toujours sentie responsable du bonheur de mes parents. Autant je leur en voulais de désirer que je quitte mes amis et mon monde, autant je culpabilisais encore de les contrarier.

— Je suis désolée, ma vie est ici, et je veux rester.

Tous les trois nous gardâmes le silence un moment, jusqu'à ce que je le rompisse.

— Qu'est-ce que la musique que j'entends derrière ? demandai-je.

Pendant toute notre conversation, une étrange musique mexicaine entraînait et sortait de leur téléphone.

— Nous habitons à Cabo San Lucas, au Mexique, m'expliqua-t-elle.

J'étais incrédule, même si j'en conclus rapidement que c'était visiblement un effort de la part de l'Église pour les rayer de la carte, afin que la nouvelle que le frère du dirigeant de la Scientologie avait quitté le bercail ne devienne pas un problème PR (Public Relation).

Une fois que le ton de confrontation de notre conversation cessa, je discutai un long moment avec mon père. Il poursuivit dans la même veine que ma mère, exprimait ses inquiétudes, mais me laissait aussi expliquer pourquoi je voulais rester. Il faisait attention à ce qu'il racontait sur Mike et Marry, très certainement parce qu'il ne désirait pas m'aliéner, et probablement parce qu'il savait qu'ils écoutaient. Enfin, papa et maman reconnurent tous les deux qu'ils ne se lanceraient pas dans une bataille juridique pour me forcer à partir, convaincus que je voulais rester. Aussi douloureux que cela fût, je poussai un immense soupir de soulagement.

Quand nous nous fîmes nos adieux, nous nous dîmes que nous nous aimions, mais la seule chose que nous ne dîmes pas, c'était celle à laquelle nous pensions tous : aucun de nous ne savait quand nous nous reverrions. Ils savaient aussi bien que moi que ce ne serait pas avant très, très longtemps. En réalité, ce serait interdit, maintenant qu'ils ne faisaient plus partie de l'Église.

Quand je raccrochai, je ressentis à la fois du soulagement et de la

culpabilité. J'étais soulagée d'avoir gagné, mais coupable d'avoir blessé mes parents. Mr. Rathbun semblait heureux que tout soit résolu, même s'il avait très mal pris que mes parents l'aient accusé de ruser pour me faire rester.

— Alors où allons-nous maintenant ? s'exclama-t-il, ce qui était davantage une déclaration d'intention qu'une véritable question.

— Je ne sais pas, répondis-je, espérant qu'il avait oublié que j'avais dit que je serais prête à aller en camp de redressement la veille.

On me renvoya en salle de conférences, où j'attendis quelques heures jusqu'à ce que Mr. Rathbun vienne me chercher et m'annonce que nous allions faire un entretien à l'électromètre.

Il adopta un comportement intimidant de contrôleur de sécurité, ce qui produisait toujours l'effet contraire chez moi. On ne m'intimidait pas facilement. Il m'assaillit des questions habituelles de session : est-ce que je cachais quelque chose, ma véritable intention était-elle de rester, que m'inspirait ma famille, mon oncle, etc. pendant au moins trois heures. Au final, il constata que je voulais rester en raison de mon désir d'être un membre de la Sea Org, bien qu'il découvrit que j'avais menti à sa femme, Anne Rathbun, en prétendant avoir ôté mon piercing au nombril.

Chapitre vingt-trois

Mon choix

J'attendis dans la salle de conférences plusieurs heures que Mr. Marty Rathbun revienne enfin, accompagné de deux RTC Reps, deux femmes, qui seraient désormais mes gardiennes. La bonne nouvelle, c'était que l'on n'allait pas m'envoyer au RPF. La mauvaise était qu'apparemment je ne rentrerais pas à la Flag non plus. À la place, après avoir achevé un programme, je serais en poste au CMO, dans la division des services de l'un des deux CMO de la région de LA, au CMO PAC ou au CMO IXU. Les deux bases n'étaient distantes que de quelques kilomètres. Mr. Rathbun expliqua que je devais faire profil bas, et que mes nouveaux gardiens allaient m'y aider. Il expliqua aussi clairement que je ne devais pas discuter de la situation avec mes parents, ni de leur départ, à *personne*. Il insista particulièrement sur ce point.

Pendant qu'il détaillait tout cela, je restai bloquée sur la seule chose qu'il avait annoncée et qui comptait vraiment :

— Alors comme ça, je ne vais pas retourner à la Flag ? dis-je, tâchant de clarifier, espérant avoir mal entendu.

Il répondit d'un ton dédaigneux avant même de comprendre pourquoi je posais la question.

— Nous ne pouvons pas avoir ce genre de risque pour la sécurité à la Flag Land Base, avec tout ce qui s'y passe.

Puis il sembla se rendre compte que ses propos m'avaient vraisemblablement contrariée.

— N'oublie pas, Jenna, c'était *ton* choix, ajouta-t-il, l'air un peu ennuyé par mon ingratitude.

Atterrée, je m'enfonçai dans mon siège. Cela avait peut-être été mon choix, mais je n'avais jamais cru que je perdrais tout. C'était une chose de perdre mes parents, aussi tendue étaient nos relations, j'y étais préparée. Mais perdre mes amis et ma famille à Clearwater n'était pas quelque chose que j'avais prévu. Je pensais que je serais autorisée à rentrer à la Flag, à retrouver ma vie. Mais à la place, on m'avait étiquetée

« risque pour la sécurité » et on me prenait de nouveau tous les gens qui comptaient pour moi, me donnant l'impression d'être une fois de plus totalement seule au monde.

Quoi qu'il en soit, je répondis ce que je devais dire pour le plus grand bien :

— Oui, Sir.

Sur quoi, il me sourit, me serra la main et me souhaita bonne chance, puis je suivis mes nouvelles gardiennes, Mr. Laura Rodriguez et Mr. Kara Hansen, dehors. Je connaissais Mr. Rodriguez depuis la Flag, et Mr. H. entrée au RTC, mais pas très bien. Nous étions à peine arrivées sur le parking que Mr. Rodriguez se mit à me taquiner.

— Hell on Wheels ! s'exclama-t-elle.

Je la regardai, un peu confuse. À la Flag, elle avait audité Justin, c'était elle qui m'avait raconté qu'il était un Rock Slammer, donc déjà je ne l'aimais pas. En scrutant son visage, je compris qu'elle parlait de moi, et que « Hell on Wheels » devait être le surnom que les RTC Reps m'avaient donné.

— Nous allons te remettre dans le droit chemin ! me dit-elle, tout sourire, quand elle me déposa devant ma chambre pour la nuit.

Vu tout ce qui s'était passé au cours de la journée, cela ne me faisait pas rire comme elle. Elle sembla personnellement blessée parce que je ne rigolais pas.

Le lendemain matin, je dormais encore lorsqu'elle débarqua chez moi en hurlant :

— Debout là-dedans, c'est l'heure !

Elle était munie d'une pince et se dirigea droit sur moi.

— Avant tout, nous allons enlever ce piercing une bonne fois pour toutes.

Elle exigea que je ne bouge pas pendant qu'elle mettait la pince sur la pierre, la cassait en deux et arrachait le piercing.

— Aïe, dis-je, plus à cause de l'affront que de la douleur.

Ensuite elle sortit sa trousse de maquillage et décréta que j'allais renoncer à l'eye-liner bleu, cela n'était pas convenable pour un Commodore's Messenger. Mr. Rodriguez voulait aussi que j'applique du fond de teint afin d'essayer de cacher ma peau d'adolescente. C'était extrêmement embarrassant. J'enfilai l'uniforme qu'elle me donna, un pantalon bleu foncé et une chemise bleu clair, et elle me dit que j'étais bien mieux comme cela.

Nous retrouvâmes Mr. H. dehors, près de la fourgonnette du RTC qui devait nous conduire à l'Hollywood Guaranty Building pour le petit déjeuner. Son « bonjour » fut marmonné avec un sourire sarcastique, comme si elle n'était pas ravie que je vienne déranger sa routine matinale. Sur la route du HGB, les deux femmes passèrent un livre audio

de Harry Potter qui, même s'il ne m'était pas destiné, constituait un bon sursis à la conversation. Je ne savais vraiment pas si je pourrais encore supporter les piques de Mr. Rodriguez.

Quand je pénétrai dans l'entrée de marbre du HGB, je reconnus deux personnes de la Flag. Contente de les voir, je m'arrêtai pour les saluer. Mr. Rodriguez me tira par le bras d'un coup sec, les laissant toutes les deux plantées sur place, l'air surpris.

— Avance, me dit Mr. Rodriguez en me poussant et en reprochant à l'une des femmes de la Flag de faire de la lèche.

Nous prîmes l'ascenseur jusqu'au sixième, où se trouvait le réfectoire du personnel. C'était une grande salle, aux tables pliantes, bien plus laide et sordide que celle de la Flag.

Au moins cinq personnes de ma connaissance me saluèrent, mais je les chassai d'un signe de la main, laissant entendre que je n'avais pas le droit de parler. Comme tout le monde nous dévisageait, Mr. Rodriguez, Mr. H et moi-même nous assîmes à la grande table ronde des responsables, vers le fond de la salle. Les tables des dirigeants étaient rondes, tandis que celles réservées aux autres membres du staff étaient rectangulaires.

Quand je regardai autour de moi et vis des gens que je connaissais aux diverses tables, je me sentis un peu mieux de me trouver à cette base, même si la réalité était toujours difficile à accepter. Sachant que je me trouvais avec des RTC Reps, la plupart furent suffisamment intelligents pour garder leurs distances.

— La star ! observa Mr. H, sardoniquement.

Au bout d'un moment, une Allemande vint nous demander ce que nous désirions pour le petit déjeuner. Comme mes gardiennes commandaient des céréales, je fis de même. J'étais trop timide pour manger, mais elles me dirent que je devais prendre un petit déjeuner, car je devais être « étudiantable », un adjectif qui signifiait assez reposée et nourrie pour étudier. La mort dans l'âme, je mangeai alors que les deux autres passèrent la plus grande partie du repas à discuter. De temps en temps, elles me faisaient une remarque, mais j'étais tellement mécontente d'être là que je me déconnectais plus ou moins d'elles. Après le petit déjeuner, nous descendîmes au cinquième étage. Mr. H. me conduisit dans une suite comportant trois salles d'audition. C'étaient celles du RTC où je devais étudier, faire des conditions et tout ce que l'on exigeait de moi. Je croyais en avoir terminé avec tout cela, depuis le temps, mais apparemment je me trompais.

Ma première session avec Mr. Hansen était intitulée « La Procédure de Vérité ». On me demandait de la faire au motif que j'avais provoqué Mr. Rathbun le matin où j'avais parlé à mes parents. J'avais seulement voulu savoir pourquoi on leur avait annoncé que je partais avec eux contre ma volonté, mais la conséquence de cela était que je devais maintenant faire une session de la Procédure de Vérité, une procédure pour découvrir le

« Black PR » – la mauvaise propagande – à laquelle j’avais été exposée au cours de ma conversation avec mes parents. J’allais être dirigée vers l’instant où j’avais cru ce que mes parents m’avaient dit, et une fois celui-ci trouvé, je devais localiser le crime que j’avais commis juste avant cet instant, et qui m’avait conduit à le croire. Avec du recul, je constate que c’était la procédure ultime de lavage de cerveau.

Quand j’essayais d’insister auprès de Mr. Rodriguez que ma mère avait sûrement dû dire la vérité, car Mr. Rathbun et Mr. Rinder avaient l’intention de me ficher dehors, elle refusa de l’entendre. En fin de compte, j’inventai un instant dans le temps, ainsi que son crime et secret, et nous finîmes la session.

Ensuite, on m’informa que je suivrai la formation PTS/SP, un cours important en Scientologie, qui traitait des SP, personnes suppressives, et des PTS, sources potentielles d’ennuis. Dans cette étude, on apprenait les pensées et techniques de LRH sur la façon d’identifier et de gérer les SP, et ce qui se passait quand on était connecté à une personne aussi malfaisante. Le but de cette formation était de relier ces moments où l’on se sent mal et où ça n’allait pas bien dans notre vie, de situer l’événement, et de le gérer correctement ou de se déconnecter de la source racine, la personne suppressive. La victime de la SP, c’était le PTS, la source potentielle d’ennuis, parce qu’en présence d’une SP, le PTS ficherait assurément tout en l’air, tomberait malade, aurait des problèmes, perdrait quelque chose, et en gros, traverserait une passe difficile dans sa vie.

La raison implicite pour laquelle je devais suivre cette formation était que mes parents étaient des SP. De fait, je devais apprendre les mécanismes de suppression pour pouvoir y faire face et ne plus être touchée par leur suppression. Tout de même, ils n’avaient rien de SP, à mes yeux. Me fiant à ma propre intuition au lieu des étiquettes de l’Église, je refusai de les voir comme la force toxique qu’ils étaient selon la Scientologie. Bien sûr je n’étais pas en position de partager mon point de vue.

Je passai les semaines suivantes en formation, durant lesquelles je dus apprendre toutes les caractéristiques d’une SP et l’échelle des Tons, mot pour mot. Mr. Rodriguez et Mr. H, qui étaient des coaches extrêmement rigoureux, ne savaient pas que je n’adhérais toujours pas au concept que mes parents étaient des SP telles qu’elles étaient présentées dans cette formation. Mes parents ne m’avaient jamais « invalidée », un terme de Scientologie pour me déprécier ou me donner une mauvaise image de moi. « Suppressif », un autre terme dont nous discutâmes au cours de la formation, était quelque chose qui vous retenait ou vous confinait, et peu de choses dans le comportement de mes parents correspondait à cette description. Bien sûr, ils avaient été furieux contre moi peut-être une fois

ou deux, mais dire qu'ils m'étouffaient était absurde. J'avais certainement des tas de problèmes avec mes parents, mais des termes comme « invalidés » et « suppressifs » n'avaient rien à voir avec eux.

Plusieurs fois, au cours de la formation, il me traversa même l'esprit que je me sentais plus étouffée par l'organisation. Même ma tante Shelly m'avait fait me sentir plus invalidée que mes parents. Elle me rétorquerait que je n'étais pas éthique, ou des choses grotesques, comme être à l'origine de la chute du Ranch. Mais bien sûr, je l'aimais bien, et lui faire part de mon observation aurait été un désastre. Anne Rathbun était quelqu'un d'autre qui, à mon avis, m'invalidait beaucoup plus.

Les mois suivants, tout dans ma vie fut extrêmement contrôlé : inquiets des risques que je représentais, ils faisaient tout leur possible pour me reprogrammer afin de s'assurer que je ne discutais pas de mes parents et ne me servais pas de leur départ pour répandre des pensées suppressives. Je ne pouvais aller nulle part, sauf aux toilettes, et pour cela je devais frapper à la porte de Mr. H. et m'assurer une escorte. Je devais prendre tous mes repas avec Mr. H. et Mr. Rodriguez, et ne pouvais que faire un signe de la main aux amis que je voyais au réfectoire. J'avais cru que j'en avais fini avec la captivité quand j'étais arrivée à LA mais non, la récompense pour ma loyauté était encore plus de sanctions. Je devais être tout le temps sous la surveillance de l'une ou l'autre. Pendant les repas, Mr. Rodriguez démolissait souvent mon frère et me disait qu'il était complètement à l'ouest. Elle me disait aussi des choses sur ma mère et Don, et sur Justin, qui étaient déplacées et à caractère sexuel. Je trouvais cela ignoble.

Mr. Rodriguez commérait aussi tranquillement avec Mr. H sur sa façon d'auditer Lisa Marie Presley. De leur comportement, je conclus que rien n'était privé ni protégé, mais plutôt sujet à des messes basses. Le RTC était censé être le groupe qui respectait le mieux et faisait appliquer le règlement chez tous les scientologues, et veillait à ce que la technologie ne soit jamais polluée. Toutefois, mon expérience me montra que c'était le pire groupe. J'avais connu de nombreux autres auditeurs en dehors du RTC et pas un seul ne s'était jamais énervé contre moi comme l'avaient fait les RTC Reps, ni traitée en me manquant à ce point de respect, comme répondre au téléphone en plein milieu d'une question en session, ce qui était contre le code de l'auditeur. Je ne m'en rendais pas compte, à l'époque, mais j'étais extrêmement déprimée d'avoir été coupée de tous ceux que j'aimais. À l'heure du déjeuner, je mangeais à peine. Mr. H. me hurlait si fort de manger que tout le monde dans le réfectoire me regardait.

Rien dans cette situation n'était aussi révélateur que je l'aurais cru. La liberté que j'avais connue autrefois à la Flag, avant que mes parents ne partent de la Sea Org, avait disparu et j'avais bien du mal à imaginer la retrouver un jour. J'avais cru que je choisisais entre mes parents et

retourner à Clearwater, alors qu'en réalité, je choisisais entre quitter mes amis pour vivre avec mes parents, et quitter mes amis pour vivre à LA. Aucune option ne correspondait à ce que j'avais voulu, mais je ne parvenais toujours pas à regretter ma décision. Avec du recul, on ne m'avait pas laissé grand choix, mais, aussi dure fût la vie à LA, c'était visiblement mieux que de vivre au Mexique avec mes parents. Au moins, cela laissait ouverte la possibilité de revoir un jour mes amis.

Le plus frustrant dans tout cela était peut-être que, sans se soucier du lieu en soi, j'avais choisi l'Église et non mes parents. Et pourtant, pour cette loyauté, on me sanctionnait. Au lieu de reconnaître mon sacrifice en me renvoyant à Clearwater, leur réaction fut de me priver de ma liberté et d'enrégimenter mon existence.

Cette nouvelle réalité jetait une ombre sur chaque partie de ma vie. Déprimée, j'étais encline à des accès de larmes que j'essayais de cacher aux toilettes ou dans ma chambre, la nuit. J'avais fréquemment des problèmes avec Mr. H car je refusais de manger et de communiquer. Cependant, Mr. H., contrairement à Mr. Rodriguez, n'était pas si mauvaise. Elle voyait bien que ce n'était pas facile pour moi et eut même pitié de moi, me demandant souvent si j'étais contrariée à cause de Martino, dont elle avait obtenu le nom dans les rapports de mes contrôles de sécurité. Le soir, elle se mit à se promener avec moi, ce que préconisait LRH si l'on n'arrivait pas à s'endormir, et, au cours de ces balades, nous discussions. Elle avait divorcé et, vu comme elle parlait de son époux, je devinai qu'il lui manquait vraiment. Dans ces moments, il y avait une certaine humanité en elle qui était rassurante, même si cela ne changeait rien à ma situation. Au moins, j'avais l'impression qu'elle me comprenait un peu.

Après deux mois environ de formation PTS/SP, Mr. H. m'autorisa à accomplir quelques tâches en dehors de la salle de cours. Je devais apporter cafés ou boissons aux cadres du CMO. J'étais ravie de découvrir que j'en connaissais déjà beaucoup, dont certains de la Flag et d'autres d'Int.

Par un heureux hasard, je tombai sur un ami de la Flag, à présent en poste à PAC, et qui me donna des nouvelles de la Flag. Alors que Mr. Rodriguez et Mr. H. me raccompagnaient dans ma chambre, l'ami me croisa dans le couloir et juste au moment où Mr. Rodriguez me tirait d'un coup sec, je lui murmurai que j'allais bientôt revenir. Je laissai le temps à mes gardiennes de retourner chez elles avant de repartir en douce jusqu'à la porte de l'ascenseur où il m'attendait.

Cet ami était ravi de me voir, car mes copains lui avaient raconté que je m'étais volatilisée et qu'ils ne savaient pas où j'étais passée. Il était très content de pouvoir leur dire qu'il m'avait vue. Nous finîmes notre conversation par une étreinte rapide, et, juste au moment où il me

promettait de leur passer le bonjour, Mr. Rodriguez, pas par hasard, sortit de l'ascenseur et m'attrapa. Apparemment, la sécurité l'avait alertée, après m'avoir vue sur leurs écrans de surveillance.

— Qu'est-ce que c'était que ça ? me demanda-t-elle, agacée et exaspérée.

Elle eut le culot de me demander pourquoi j'avais éprouvé le besoin de m'esquiver.

— Parce qu'à chaque fois que je rencontre quelqu'un que je connais, vous m'entraînez brutalement pour que je ne lui parle pas ! rétorquai-je.

Heureusement, elle rit à moitié au lieu de m'accuser de lui répondre.

Noël arriva quelques mois plus tard, et j'étais déprimée. Cette fête avait toujours été un moment festif avec mes amis, mais cette année, non seulement je n'avais pas reçu de courriers de leur part, mais on m'annonça également que je n'avais pas le droit d'en écrire. C'était une première, car écrire des lettres avait toujours été autorisé. Je n'eus aucune nouvelle de personne de ma famille. Pour Noël, je sortis dîner au restaurant avec Mr. H et Mr. Rodriguez, ce qui ne changeait pas grand-chose des repas que je prenais au réfectoire avec elles tous les jours. Pour marquer le coup, j'eus le droit de regarder deux épisodes de *Dharma et Greg*. Jenna Elfman, qui jouait le rôle de Dharma, était une scientologue publique.

En réalité, le meilleur souvenir de ce Noël fut que Mr. Marty Rathbun m'envoya un cadeau, mon premier *Harry Potter*. Je veillai toute la nuit jusqu'à ce que je l'eusse terminé. Je l'adorais. Cela me permit de m'évader de ma vraie vie.

Au cours du mois de janvier, je finis pour de bon ma formation PTS/SP. Mr. H déclara que je pourrais désormais prétendre à un poste, mais il me faudrait attendre deux semaines avant de savoir de quoi il s'agissait exactement. Elle m'annonça que, quoi qu'il arrive, je me retrouverais en poste au CMO IXU au lieu du CMO PAC. J'étais ravie de la nouvelle, car j'avais appris à y connaître beaucoup de monde, mais ses propos mirent bel et bien un terme à mon rêve d'avoir le droit de retourner à la Flag.

Deux semaines plus tard, j'avais mon poste : je serai un clarificateur de mots, ce qui me cassait les pieds. J'aurais voulu être dans les Services, mais voilà que je me retrouvais en train d'aider les gens qui se laissaient déborder ou qui avaient des problèmes dans leurs études ou leur travail pour trouver les mots qu'ils ne comprenaient pas. L'avantage, c'était que je pouvais prendre mes repas parmi mes amis, et que plus rien ne m'obligeait à manger avec Mr. Rodriguez ou Mr. H. à la table du RTC. L'inconvénient, c'était que les repas du personnel étaient atroces. Le salaire de tous était généralement consacré à la cantine.

Je vivais désormais dans un dortoir avec cinq autres filles, dans

l'Hollywood Inn, sur Hollywood Boulevard. Notre chambre de vingt mètres carrés était située au huitième étage du logement. Il n'y avait pas de clim, l'eau était soit glaciale, soit bouillante, et l'ascenseur ne fonctionnait pas. La nuit, un monde fou se baladait toujours bruyamment devant l'immeuble, faisait la fête, hurlait ou se battait. Parfois, les quatre. On me dit de m'estimer heureuse parce que l'Hollywood Inn, qui abritait le CMO et les dirigeants, était sympa, comparé à l'Anthony Building sur Fountain Avenue, où vivait le personnel. En dépit de la nourriture dégoûtante et du logement, j'étais ravie de connaître au moins une espèce de liberté, où je pouvais vivre avec des amis, manger avec eux, et où l'on ne me suivait pas jusqu'aux toilettes. Si je ne pouvais pas avoir mon ancienne vie et mes anciens amis, au moins j'avais à présent le droit d'en trouver de nouveaux, ce qui s'avéra plus facile, car le staff du CMO IXU était bien plus facile à vivre.

On m'attribua un bureau où j'exercerais mes fonctions de clarificateur de mots, le jour. Il était équipé d'une caméra de surveillance, que Mr. H visionnait dans son bureau pour s'assurer que je ne faisais pas de faux pas. Je ne pouvais toujours pas téléphoner, et je devais passer voir Mr. H au moins une fois par jour. C'était toujours mieux qu'avant, et j'avais l'impression que la situation commençait à s'améliorer. J'avais beaucoup de nouveaux amis.

Tout mon courrier lui parvenait directement aussi. Un jour, Mr. H me parla comme ça, en passant, de mes amis qui m'écrivaient des lettres, ce qui me poussa à lui demander si elle en avait reçu pour moi. Je fus choquée quand elle me répondit oui. De nombreux copains m'écrivaient depuis plusieurs mois à présent, y compris Martino. Elle m'expliqua qu'elle ne me les avait pas fait passer, car certaines lettres contenaient des remarques déplacées sur les seniors, et que celles-ci avaient été envoyées à l'Éthique. J'étais très énervée. Tous ces mois, mes amis m'avaient écrit et je ne le savais même pas ! Ils avaient dû imaginer que je les snobais, ou pire, que je les avais moi-même dénoncés à l'Éthique.

Lorsque j'entendis parler des lettres de mes vieux amis, je me mis à espérer pouvoir rentrer un jour à la Flag, mais compris bien vite que cela ne se passerait jamais. Ce qui était aussi décevant, c'est qu'il y avait peu de chance pour que l'un de mes amis de la Flag soit en poste ici. Je commençai à écrire à tout le monde, même si je ne savais pas qui, au juste, m'avait écrit. Mr. H. lisait encore tout mon courrier, j'étais donc très limitée dans mes écrits.

Martino m'écrivit quelques fois, il faisait apparemment plus attention à ce qu'il disait, après avoir eu des problèmes à cause de ses courriers précédents, que je n'eus jamais l'occasion de lire. Il me raconta que tout se passait très bien pour lui à la Flag, et qu'il avait même renoué le contact avec son père, perdu de vue depuis longtemps, qui, m'apprit-il, lui ressemblait beaucoup, et c'était vraiment cool de faire sa

connaissance. Je compris que Martino était de plus en plus déterminé à devenir un membre de la Sea Org et de la Scientologie, il m'avoua même avoir fait un peu d'audition. Il m'envoya des photos et me dit que je lui manquais. Lui aussi me manquait, mais la géographie étant ce qu'elle était, il était désormais plus inutile que jamais de retrouver ces sentiments et mes lettres restèrent donc décontractées. Je savais que nous ne sortirions jamais ensemble. Cela ne marcherait pas, tout simplement.

Chapitre vingt-quatre

Dallas

La première fois que je vis Dallas Hill, je sortais de la cantine avec une amie. Il n'y eut pas de coup de foudre, rien de ce genre. Je le remarquai surtout parce qu'il était mignon. Ce n'était pas un beau ténébreux comme Martino ; au contraire, il avait un côté petit garçon qui le rendait séduisant. Il me jeta un coup d'œil au passage, et je lui souris. Notre échange en resta là.

Par la suite, je le croisais dans le couloir quand il venait au quatrième étage faire une livraison au bureau de Mr. H, mais je ne connaissais même pas son nom.

— Bonjour, Sir, disait-il, ce qui était mon titre réglementaire, car j'appartenais au CMO.

Je me contentais de lui répondre bonjour en souriant.

J'étais toujours un peu mal à l'aise de me faire appeler Sir. Mais je ne pouvais pas dire aux gens de ne pas me saluer ainsi, car mon grade supérieur devait être reconnu. Je décidai d'être agréable avec tous ceux qui me saluaient, en souriant et en leur rendant leur bonjour. Un jour, plus tard, j'aurais peut-être besoin de ces gens si je m'attirais les graves ennuis qui m'attendaient tôt ou tard ; ils me prendraient en pitié parce que j'avais toujours été gentille avec eux.

Moins d'un mois après notre première rencontre, je découvris un papier « Verges d'or » (à cause de sa couleur) dans ma corbeille à courrier, annonçant une action en justice contre un membre de l'Église dont je ne connaissais pas le nom. Les Verges d'or étaient le genre d'annonce où personne ne voulait figurer. Elles visaient généralement quelqu'un qui avait mal fait son travail, ou qui avait commis un autre acte considéré comme répréhensible par l'Église – et celle-ci voulait faire un exemple et brandir sa tête en haut d'une pique. Les Verges d'or ne mentionnaient que des comportements personnels contraires à l'éthique ; cela allait du vol aux influences extérieures, comme recevoir des cadeaux ou une aide familiale. Par exemple, si vous permettiez à quelqu'un de

faire des courses pour vous ou de régler votre assurance auto sans le rembourser, ce qui était rarement possible car les membres de la Sea Org ne touchaient qu'un salaire dérisoire. Les Verges d'or, qui clouaient au pilori des membres de l'Église pour de telles fautes, mentionnaient également des choses très personnelles considérées comme contraires à l'éthique, telles les habitudes masturbatoires ou d'autres détails intimes susceptibles de gêner l'individu concerné. En général, il s'agissait d'exagérations grotesques, mais ce qui rendait ces accusations pires encore, c'est qu'elles étaient toujours envoyées à toute la base, soit cinq cents personnes ; ainsi, tout le monde savait tout de vous.

Ce papier-ci commençait par : « Tribunal d'éthique, Dallas T. Hill. »

— Ils rigolent ou quoi ? s'écria quelqu'un dans le bureau. Ce type a réussi à leur faire mettre le « T » de sa deuxième initiale sur sa citation à comparaître !

Tout le monde éclata de rire, moi compris. Les Verges d'or tenaient rarement compte de l'initiale du deuxième prénom ; l'accusé avait insisté pour que son nom entier soit mentionné sur la sanction – quelle idée ! Vu ce caractère cérémonieux, je me dis que ce Dallas T. Hill était un homme vraiment âgé.

Lorsque j'appris qu'en fait c'était le type mignon avec qui j'avais échangé des sourires sur le palier du quatrième, je tombai des nues. Il avait l'air tellement sans histoires. J'hésitai à poursuivre la lecture. Pour ce que j'en savais, il s'agissait souvent d'une déformation grossière de la réalité, et je craignais qu'il baisse dans mon estime. Dans son cas, cependant, il s'avéra que le papier ne mentionnait rien de personnel ou de sexuel. Dallas s'était attiré des ennuis pour ne pas avoir correctement rempli sa tâche, parce qu'il n'avait pas répondu à certains télex, qui servaient de lien de communication entre la direction et les églises subalternes. Le crime n'était pas si grave, mais la sanction – un renvoi devant le tribunal d'éthique – était un peu ridicule ; j'imaginais qu'il avait négligé son travail au point que cela était devenu problématique.

Cela dit, je n'avais guère le temps de m'inquiéter de la situation de Dallas. Cette même semaine, je m'étais également attiré des ennuis. Je devais désormais me défendre d'une allégation de légèreté envers un Italien marié du CMO. Nous étions amis et nous nous apprécions mutuellement. C'était quelqu'un qui m'avait vu entrer dans la salle de conférences le tout premier jour, pour une réunion avec Mr. Rathbun et Mr. Rinder au sujet de mes parents. L'Italien m'avait revue le lendemain, dans la salle d'entretien d'éthique, avec Mr. Rathbun. Ce qui nous liait, c'était qu'il savait quelque chose de moi, même si ce n'était rien de personnel. Néanmoins, je ne flirtais pas avec lui, et j'étais un peu écœurée, à dire vrai, que l'on m'accuse de cela.

Bien sûr, il le nia, mais une fois une accusation portée, elle était supposée vraie, et on attendait de ma part des aveux complets. Je savais

comment cela fonctionnait, même si j'en étais dégoûtée. Sans les gentilles paroles d'excuse de Mr. H, dissimulées derrière un grand effort pour paraître autoritaire et imposante, je n'aurais même pas accepté, et je me serais sacrifiée. En fait, d'après Mr. H, j'étais une personne amicale et extravertie avec les interlocuteurs des deux sexes, et mon comportement avait peut-être prêté à confusion. Cependant, Mr. H me demandait encore de bien vouloir avouer et en finir, dans notre intérêt commun. Sinon, je devais assumer la responsabilité de l'« effet » que j'avais créé. Je refusai encore cette représentation erronée de ce qui s'était passé, mais leurs procédures leur permettaient toujours d'avoir le dernier mot, et je savais que même si je n'avouais pas réellement, ils finiraient par donner à ma déposition l'aspect d'un aveu. Finalement, j'en terminai en avouant, et n'échangeai plus un mot avec mon ami italien. Aussi furieuse que j'aie pu l'être, cette fausse confession n'était pas une nouveauté pour moi ; j'avais passé bien des contrôles de sécurité où le superviseur et moi savions tous deux que la moitié de ce que je disais n'était pas vrai.

Les choses s'arrangèrent temporairement avec l'arrivée de mon amie Molly, que je connaissais depuis que j'avais cinq ans, lorsqu'elle et moi vivions toutes deux au Ranch. Par la suite, quand les enfants du Ranch furent envoyés à la Flag, Molly se retrouva au CMO avec moi. Pragmatique, brillante et grande lectrice, elle avait toujours été mon amie, mais nous n'avions jamais été aussi proches que nous l'étions à présent. Non seulement Molly savait tout de moi, mais elle avait également été à la Flag et à l'EPF avec Martino, Cece et tous mes autres amis, avec qui elle était également liée.

Rapidement, je me sentis assez à l'aise pour lui dire tout ce qui était arrivé à mes parents. C'était risqué. Je savais que j'étais censée ne me fier à personne, mais il me semblait que Molly comprendrait. Elle aussi avait des problèmes avec son père. Elle ne l'avait pas vu depuis trois ans. Elle n'avait pas vu sa mère non plus depuis des années. Molly savait ce que c'était de se sentir seule au monde : les amis étaient tout. Elle savait également l'importance de garder un secret. Pour la première fois depuis mon arrivée à Los Angeles, je parlai à quelqu'un du départ de mes parents. Il était interdit d'en parler, mais c'était un tel soulagement d'exprimer ce que je ressentais et de mettre enfin une autre personne au courant.

L'arrivée de Molly représentait un changement bienvenu, et pour la première fois depuis longtemps, j'avais l'impression que ma vie retrouvait une certaine stabilité. Puis, un jour, Mr. H me traîna dans son bureau et se mit à me hurler dessus. Elle avait découvert que j'avais parlé à Molly de mes parents et de leur départ de la Sea Org. Mr. H était d'autant plus en colère que Molly avait menti pour me protéger et que Mr. H avait dû lui tendre un piège en lui disant que j'avais déjà avoué,

pour qu'elle reconnaisse la vérité. Cette tactique, aussi sournoise soit-elle, était prévisible. J'étais juste furieuse de m'être fait prendre.

Molly et moi aurions toutes les deux des ennuis à cause de mon secret, mais j'étais touchée de sa loyauté. L'amitié véritable était chose rare à la Sea Org. Quand vous aviez des problèmes, vos anciens amis vous évitaient souvent, et rejetaient tout contact avec vous pour se sauver eux-mêmes. Votre loyauté devait toujours aller au groupe, pas à un individu, ce qui expliquait en partie pourquoi nous étions encouragés à nous méfier les uns des autres ; ainsi, nous accorderions toujours la priorité au bien-être du groupe. En outre, mentir ou manquer de respect à un représentant du RTC était sans doute la pire infraction existante. L'insubordination envers un supérieur constituait un manquement à l'éthique, mais l'irrespect à l'égard de l'organe suprême de l'Église était une quasi-trahison. Il avait le pouvoir discrétionnaire de vous envoyer au RPF.

L'effort héroïque de Molly pour garder mon secret ne m'avait pas échappé. Seule une véritable amie en aurait été capable, mais pourtant cela fit encore des dégâts. Nous dûmes toutes deux faire pénitence pendant des semaines entières, puis demander à chaque membre du groupe de bien vouloir nous réadmettre. Pour le meilleur et pour le pire, ils acceptèrent.

Après cet épisode, Molly fut transférée à la base PAC ; celle-ci n'était qu'à un quart d'heure de route de chez moi, mais elle aurait aussi bien pu se trouver à mille kilomètres. Une fois Molly sur la base PAC, je ne la verrais plus que quelques fois par an. Encore une amie qui m'était enlevée.

Une fois ma peine purgée, la routine se réinstalla. La Flag me manquait toujours, et je n'étais pas aussi heureuse que je l'avais été là-bas. Outre mes amis de la Flag, l'environnement était tout simplement différent. Je m'y étais sentie plus libre, et c'était dur de ne pas repenser à cette époque sans un brin de nostalgie.

À la même époque, je voyais Dallas plus souvent et j'avais un faible pour lui. À mon grand étonnement et désarroi, mon amie Suzy m'avoua avoir le béguin pour lui. Pas de chance. Je ne savais pas grand-chose de lui, simplement qu'il était de San Diego, assez décontracté, et qu'il s'entendait bien avec un Italien un peu louche avec qui il travaillait. Il n'avait pas non plus grandi au sein de la Sea Org, ce qui était rafraîchissant. Plus Suzy parlait de lui, plus je l'appréciais.

Par des discussions entre filles, j'appris que Dallas avait demandé à une certaine Katie de sortir avec lui, mais c'était deux mois plus tôt. Katie, une grande blonde du genre mannequin-actrice, attirait les hommes comme un aimant, même si elle avait la réputation de ne pas leur céder. Elle avait récemment intégré la Sea Org après une brève carrière de petits rôles dans des films à gros budget comme *American Pie*

et *College Attitude*. Ses parents avaient été récompensés pour leur énergique travail de diffusion scientologique ; c'était également de gros donateurs. Inutile de dire que la vie parfaite et glamour de Katie était l'exact opposé de la mienne. Qui étais-je, étudiante minable et sans famille, membre jetable de la Sea Org, adolescente éprise d'un garçon pour qui je n'étais sans doute pas assez bien ? Quoi qu'il en soit, Katie rejeta également Dallas.

Les quelques mois suivants, j'essayai de lui parler chaque fois que je le rencontrais. Il finit par me remarquer et sembla même un peu intéressé, mais je n'en fus jamais sûre. Par une fin de soirée de septembre 2001, une amie et moi étions dans la laverie à attendre que se libère l'une des sept machines à laver/sèche-linge disponibles pour deux cents personnes. Nous étions tous censés utiliser ces machines le jour prévu pour la lessive, ce qui nous obligeait à rester debout la moitié de la nuit. Nous n'y étions que depuis quelques minutes quand un énorme cafard fit son apparition sur le sol. Tout le monde s'enfuit en hurlant, au moment où Dallas entra avec son linge sale. Il poursuivit le cafard en riant et nous sauva. Sa légère timidité me plaisait, mais je me sentais un peu gênée, sachant que l'une de nos amies du CMO, qui sortait avec le compagnon de chambre de Dallas, lui avait appris mon faible pour lui.

L'excitation de cette rencontre tardive disparut complètement le lendemain soir, quand je reçus un mot étrange de mon superviseur, me convoquant séance tenante dans le bureau de Mr. H. J'avais à peine frappé qu'elle ouvrit la porte.

— Suivez-moi, m'ordonna Mr. H, qui se dirigeait déjà vers l'escalier. Elle me conduisit à une salle de réunion où Mr. Rathbun et Mr. Rinder entrèrent quelques instants plus tard.

Mr. Rathbun prit la parole :

— Nous n'avons que quelques minutes, commença-t-il. Voici des lettres qui vous ont été adressées ces derniers mois par Ronnie et Bitty. Pourquoi ne pas les lire ?

Il fit glisser une pile de six ou sept lettres sur la table. Presque un an plus tôt, je leur avais dit que je ne les rejoindrais pas au Mexique.

L'écriture de mes parents était bien reconnaissable. J'avais cru qu'ils ne m'écriraient pas, sachant que le courrier ne me serait pas transmis. J'éprouvai un instant de nostalgie en voyant leurs lettres. Mais je m'inquiétai aussitôt des ennuis que j'aurais parce qu'ils m'avaient contactée.

— Dois-je les lire maintenant ? demandai-je, sachant fort bien que ces deux hommes en connaissaient le contenu.

— Oui, répondit Mr. Rathbun, en m'indiquant que Mr. Rinder et lui attendaient.

C'était quelque peu gênant de lire ces lettres devant eux.

Je les parcourus rapidement, cherchant un élément important susceptible de me causer des problèmes. Mon père me parlait de leur travail, que je ne comprenais pas vraiment – une histoire de ventes immobilières à temps partagé dont je n’avais jamais entendu parler ; il était aussi question de rendre visite à ma grand-mère à Clearwater. Ma mère disait qu’ils avaient acheté une voiture qu’ils me donneraient par la suite (je n’avais même pas le permis de conduire), qu’ils déménageaient aux États-Unis et qu’ils voulaient me voir. Je sus à cet instant que le problème était là.

— Très bien, dis-je, indiquant à Mr. Rathbun et Mr. Rinder que j’avais achevé ma lecture.

— Avez-vous des questions ? me demanda Mr. Rinder en me reprenant les lettres.

— Non, pas vraiment.

— D’accord. Très bien, ils arriveront demain à l’aéroport, et nous aimerions que vous passiez la journée avec eux. Cela vous va ?

Je ne m’attendais pas à ça. Je me demandai si oncle Dave savait qu’ils voulaient me voir. Il ne me contactait plus jamais, sauf pour une carte de Noël accompagnée d’un petit cadeau. Je n’avais pas parlé non plus depuis un moment avec tante Shelly. Je n’avais jamais compris pourquoi mon oncle ne me parlait pas lui-même des affaires de famille. Je supposais que pour lui, tout se rapportait à l’Église ; après tout, la famille n’existait pas. Ce n’était qu’une source de distraction pour les gens qui clarifiaient la planète. En plus, en tant que chef de la Scientologie, il devait être protégé à tout prix contre tout acte suppressif.

En réalité, je n’avais jamais su si je reparlerais à mes parents un jour, et voilà qu’on me demandait de passer une journée entière avec eux sans responsabilités de scientologue ni travail. Je n’avais pas vécu un tel moment depuis l’âge de sept ans, quand tous deux avaient eu une journée de congé, en plus de Noël et du Sea Org Day – que j’avais fêté pour la dernière fois à onze ans.

Cruel dilemme. D’un côté, je n’aurais pas à travailler si j’étais avec eux, ce qui était toujours fabuleux, et c’était excitant de sortir de la base. D’un autre côté, je craignais la gêne qui s’instaurerait inévitablement. Non seulement je ne les avais pas vus depuis des années, mais ils avaient été tout bonnement déclarés SP, comme Mr. Rathbun me l’avait clairement expliqué dès mon premier jour à Los Angeles. Je me demandais si ce n’était pas une sorte de test. Si je voyais mes parents sans les réprimander pour leur décision antisociale et personnelle de partir, je serais un mauvais membre de la Sea Org. Si je les voyais et que je les réprimandais, je serais malheureuse.

— Heu... d’accord, je vais les voir, je pense, bafouillai-je.

Comme s’il lisait dans mon esprit, Mr. Rinder déclara :

— Écoutez, ne nous voulons pas d’histoires pour l’Église, donc

j'aimerais que vous gardiez profil bas. Une belle balade par beau temps. Je pense qu'ils ne tenteront rien. D'accord ?

— Oui, Sir, répondis-je, très soulagée.

Tout ce que j'avais à faire, c'était passer du temps avec mes parents. J'étais tout à fait perdue. Que se passait-il ?

C'était extraordinaire que mes parents, qui avaient quitté la Sea Org, le pays et ma vie, aient envie de me voir, et que cela me soit autorisé. Mieux encore, qu'on m'y encourage subtilement. Je n'avais aucune idée de ce qu'étaient les « histoires » dont Mr. Rathbun parlait. Je n'appris les détails que bien plus tard – mais mon père avait fait savoir à oncle Dave que ma mère et lui se rendraient en vacances dans la région de Los Angeles, et qu'ils voulaient me voir. Il y eut quelques échanges difficiles ; mes parents en arrivèrent au stade où ils déclarèrent que soit l'Église me présentait, soit ils viendraient me chercher, même s'il leur faudrait intenter une action en justice.

Quand ils arrivèrent à Los Angeles, oncle Dave leur dit qu'il les retrouverait à leur hôtel avec tante Shelly, près de l'aéroport. Des années plus tard, ma mère me raconta qu'au moment de leur arrivée, mon père et elle étaient à bout de nerfs. La première chose que fit oncle Dave à leur entrée dans la chambre fut d'essayer de les calmer.

— Vous allez voir Jenna, les assura-t-il. Je n'ai jamais eu l'intention de vous empêcher de la voir.

La rencontre ne fut que relations publiques et tentatives d'apaisement. Dave leur expliqua que Marty et Mike s'étaient mal occupés d'eux, et qu'il prendrait lui-même leur séjour en charge. Ils pouvaient même utiliser sa propre chambre pendant deux jours. Dave faisait tout son possible pour les calmer ; il paya à mon père des arriérés de salaire. Et il ajouta qu'il n'y aurait plus de restrictions sur leurs communications avec leur fille.

Je ne savais rien de tout cela quand Mr. Rathbun et Mr. Rinder me donnèrent leurs dernières instructions. Ils me dirent que Maddie, mon escorte pour la journée, me retrouverait dans le hall d'accueil du HGB le lendemain matin. Je devais être en civil, pas en uniforme. Ils me reverraient après la visite de mes parents, pour voir comment elle s'était passée.

Mr. Rathbun me sourit en sortant avec son collègue. Dans de pareils moments, j'avais l'impression qu'il me prenait en pitié. Chaque fois que j'avais eu affaire à lui, j'avais toujours eu l'impression qu'il devait se comporter d'une certaine manière à cause de sa position, mais que, au fond de lui, il était plus humain et se souciait un peu de moi. Contrairement à sa femme, qui aimait me tourmenter, il cachait une certaine compassion. Je me l'imaginais peut-être, mais je pensais que les cadres supérieurs de l'Église subissaient une forte pression pour obéir à mon oncle.

En revenant au bercail ce soir-là, je regardai les autres membres de la Sea Org entassés dans l'autocar avec moi. Au cours des quelques mois que j'avais passés à Los Angeles, de nombreuses personnes de l'organisation, de parfaits inconnus, m'avaient approchée au gré des circonstances, pour me dire qu'ils avaient travaillé autrefois avec mes parents et qu'ils les admiraient beaucoup. Je me demandais ce qu'ils penseraient à présent, s'ils savaient que Ronnie et Bitty Miscavige avaient quitté la Sea Org et vivaient actuellement au Mexique, où ils vendaient de l'immobilier. Cela aurait révélé une faille au sommet de la pyramide. Beaucoup de gens appréciaient mes parents. La nouvelle de leur défection aurait pu semer le trouble, faisant courir une rumeur : ils seraient fâchés avec mon oncle. Voilà pourquoi je devais protéger ce secret à tout prix. Après ce qui s'était passé avec Molly, je savais que je ne pouvais révéler à personne que j'allais voir mes parents le lendemain.

Maddie me retrouva au matin comme prévu et m'emmena à l'hôtel près de l'aéroport. Tandis qu'elle se garait, je vis ma mère qui se dirigeait vers nous avec un grand sourire. Je n'avais aucune idée de tout ce qu'elle avait enduré avec mon père pour que ces retrouvailles aient lieu. Maddie me tendit un téléphone portable.

— Tu peux l'utiliser aujourd'hui. Appuie sur ce bouton pour m'appeler quand tu seras prête à rentrer.

Je me sentis très digne de confiance à cet instant, d'être en possession autorisée de cet objet interdit qu'était un téléphone portable.

Je sortis de la voiture, sourire aux lèvres. Difficile de ne pas être heureuse en voyant quelqu'un déborder d'une telle joie. Ma mère m'étreignit longuement. Je me sentais mal à l'aise, sachant que Maddie me voyait serrer un SP dans mes bras, mais quand je me retournai, elle souriait et saluait ma mère elle aussi.

Je passai une journée formidable avec mes parents. Ils avaient vieilli mais semblaient aller bien et prendre soin d'eux. Visiblement, ils savaient quels sujets éviter et aborder. Ils ne parlèrent jamais de l'Église, par exemple. La première partie de la journée fut consacrée au shopping à Universal CityWalk. De temps en temps, je culpabilisais de m'amuser. C'était particulièrement étrange, parce que c'étaient des SP, mais j'avais du mal à les imaginer ainsi.

Mon père et ma mère ne tentèrent à aucun moment de me convaincre de quitter la Sea Org pour vivre avec eux. En fait, ils ne me posèrent aucune question sur l'Église. S'ils m'avaient interrogée ou pressée de suivre leurs projets, j'aurais été prête à me fâcher avec eux. Ils m'auraient fourni le prétexte nécessaire pour me couper d'eux une bonne fois pour toutes – et ils le savaient. Mes parents étaient conscients que j'avais choisi de rester dans la Sea Org, mais savaient aussi qu'on m'avait lavé le cerveau. La dernière chose à dire à une personne conditionnée, c'est qu'elle est conditionnée. Ils comprenaient que le mieux, c'était de se

montrer gentils et affectueux à mon égard, pour que je m'interroge sur leur statut de SP. En se comportant agréablement sans essayer de me faire changer d'avis, ils préparaient le terrain pour que je parte de mon plein gré.

Le soir, nous nous préparions à nous séparer quand mon père sortit une boîte en bois avec un couvercle en cuir.

— Tiens, c'est pour toi. Comme ça, tu auras un souvenir de nous.

Je l'ouvris. C'étaient des photos d'eux et de leur nouvelle maison, ainsi qu'une carte de crédit à mon nom.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je, perplexe.

Mon père s'attendait sans doute à ce que je refuse, ou du moins à ce que je soulève des objections.

— C'est juste en cas d'urgence, répondit-il, espérant vraiment que j'accepterais ce cadeau.

D'une certaine manière, cela me paraissait logique. Je n'avais pas d'autre argent ni personne à contacter s'il m'arrivait quoi que ce soit, ou si j'avais besoin de quitter l'Église. Je savais que Mr. Rathbun et Mr. Rinder ne l'approuveraient sans doute pas, mais l'explication simple de mon père était convaincante. J'avais aussi l'impression que j'étais en sécurité ainsi, que l'on veillait sur moi. Je décidai de garder la carte mais de ne pas en parler à Mr. Rathbun ou Mr. Rinder, sauf s'ils me posaient la question.

À l'arrivée de Maddie, mes parents m'embrassèrent une dernière fois. J'étais étonnée de voir leur tristesse à mon départ. Je savais aussi que je retournerais vivre ma vie à la base – et que mes parents ne m'avaient pas fait changer d'avis. Je leur fis un dernier salut tandis que la voiture s'éloignait.

Aussitôt après, je me retrouvai dans la salle de réunion au onzième. Après un débriefing rapide sur tout ce qui s'était passé avec mes parents, je fus renvoyée à ma chambre. J'avais réussi à faire passer la carte de crédit, et, à mon étonnement, Mr. Rathbun ne l'avait pas confisquée.

Je revins à ma chambre bien après minuit. Je n'étais pas particulièrement fatiguée, et me rendis donc au sous-sol pour faire ma lessive. Étonnamment, la laverie était déserte, et tandis que je fourrais mon linge sale dans la machine, je vis Dallas entrer avec son sac.

— Bonjour, dit-il, sans remarquer la rougeur qui me montait aux joues. En fait, il avait l'air embarrassé lui aussi.

Quelques moments gênants plus tard, nous étions assis devant la laverie, bavardant pendant une vingtaine de minutes. En entendant des gens descendre l'escalier, je compris enfin l'heure qu'il était. Dallas sourit en me disant que nous devrions apprendre à mieux nous connaître, et je tombai d'accord. Avant de me souhaiter bonne nuit, il se pencha vers moi, posa sa main sur la mienne, et nous échangeâmes un baiser.

Quelle journée je venais de vivre !

Chapitre vingt-cinq

Le Celebrity Center

Peu après, je me mis à fréquenter officiellement Dallas. Il n'était pas seulement gentil et intelligent ; il me faisait toujours rire, et avec lui, je pouvais être moi-même. Très attaché à sa famille, il me parlait de ses parents, de son frère aîné et de sa jeune sœur, et des cousins avec qui il avait grandi. Il les adorait visiblement. Il avait vécu une enfance sans souci et en était fier.

Les récits familiaux que je partageais avec lui étaient plein de lacunes. Comme je ne pouvais pas lui dire où se trouvaient mes parents, et que j'ignorais même où se trouvait mon frère, j'essayais de donner le moins de détails possible.

Mr. H fut agacée de me voir sortir avec Dallas ; elle m'expliqua qu'elle ne comprenait pas pourquoi je ne pouvais pas rester tout simplement célibataire. Techniquement, les liaisons romantiques n'avaient pas besoin d'approbation officielle. Il y avait des règles générales, comme le fait que les Sea Org devaient rester sur leur base, et de même pour le CMO, mais les choix personnels en matière de partenaire n'étaient pas soumis à approbation, tant que le règlement était respecté. Mr. H avait autorité pour intervenir dans mes relations privées, car c'était elle qui était en contact quotidien avec moi. Elle faisait son rapport à ses supérieurs, très certainement tante Shelly ou Mr. Rathbun. J'étais une Miscavige, et je devais prendre mes décisions en conséquence.

Les plaisanteries de Mr. H sur Dallas ne me dérangeaient pas. En fait, je pensais que c'était sa manière à elle d'exprimer son approbation. Depuis que son amie Mr. Rodriguez avait été nommé à la Flag, nous nous étions rapprochées. Mr. H était quelqu'un de foncièrement bon, même si elle était parfois dénuée de scrupules. Elle avait à peu près l'âge de Taryn, et, avec seulement quelques années de plus que moi, Mr. H pouvait presque être une sœur aînée. Elle parlait beaucoup de sa sœur cadette, qui, comme moi, aimait dessiner. Elle n'était pas dans la Sea

Org, et Mr. H l'aimait visiblement beaucoup et regrettait son absence. Mr. H m'apportait toujours des cadeaux pour Noël ; comme je devais prendre mes repas à sa table, elle me racontait les films qu'elle avait vus ou les livres qu'elle avait lus. Pour finir, quand j'obtins la permission de manger ailleurs, je crois qu'elle s'en attrista, parce que cela voulait dire qu'elle devrait manger seule ; mon bonheur d'être ainsi libérée la chagrina sans doute un peu. Mr. H était aussi une représentante du RTC, et devait donc tenir son rang. Ce poste lui donnait beaucoup d'autorité, mais ne lui permettait d'avoir aucun ami. La vie au sommet était bien solitaire.

Tous mes amis se prirent rapidement d'affection pour Dallas. Comme il mangeait désormais avec moi, ils firent sa connaissance. C'était une crème, sociable et extrêmement poli. Il m'ouvrait toujours la porte et proposait son aide dès que quelqu'un en avait besoin. Après le travail, nous nous asseyions tous les deux dans l'escalier de secours près de mon dortoir pour discuter tard le soir. Il était né en 1980, il avait donc quatre ans de plus que moi. Ses parents étaient des scientologues publics mais pas des membres de la Sea Org. À sa naissance, ils travaillaient à la mission locale de San Diego. Ils n'étaient pas recruteurs en tant que tels, mais son père était doué pour attirer les gens dans l'Église et en faire des paroissiens fidèles. Les parents de Dallas étaient entrés dans la Scientologie à dix-huit ans. Même s'ils n'avaient pas intégré la Sea Org, c'étaient des donateurs importants, et ils recrutaient activement pour l'Église.

L'enfance de Dallas semblait si traditionnelle par rapport à la mienne. Il me racontait son enfance et ses visites chez ses tantes, oncles et cousins – dont peu étaient scientologues. Dallas vivait chez ses parents, faisait du VTT, allait à l'école publique et s'amusait avec ses amis, scientologues ou pas. Il aimait particulièrement l'océan et s'était rendu au Mexique avec ses cousins pour faire du surf. Il était également fan de snowboard, et me promit de m'apprendre un jour. Je n'avais jamais connu ce genre de moment en famille, ni tout simplement le luxe du temps libre. Je me repassais les récits de Dallas dans ma tête quand j'allais me coucher le soir, regrettant de ne pas les avoir vécus, moi aussi.

Son expérience de la Scientologie était tout aussi différente. Dallas avait grandi avec la Scientologie en arrière-plan, non à l'avant-plan ; il avait même été à un établissement public de San Diego jusqu'à la sixième ; mais il avait eu des problèmes car il avait obtenu de mauvaises notes et s'était montré insolent envers un professeur. Ses parents l'avaient envoyé dans une école locale de la Scientologie l'année suivante. Il n'y avait que douze élèves au-delà de la sixième. L'établissement comptait aussi une classe de trente à cinquante enfants plus jeunes, où se trouvait sa sœur.

Dallas me faisait rire en me racontant comment il lui avait fallu plus

d'une semaine pour saisir la signification de l'« état d'être », son premier terme de Scientologie. Il ne savait pas que la Scientologie possédait son propre langage, avec de nombreux concepts fumeux. Dallas fit son lycée dans un pensionnat de la Scientologie à une heure environ de Los Angeles, dans la maison d'un couple marié qui avait autrefois appartenu à la Sea Org. Je fus impressionnée d'apprendre qu'il avait terminé ce programme de quatre ans dans la moitié du délai imparti. Des recruteurs de la Sea Org venaient fréquemment les voir, pour essayer d'engager les jeunes, mais Dallas voulait être acteur et cela ne l'intéressait pas.

Âgé de seize ans seulement à sa sortie du lycée, Dallas était trop jeune pour aller à l'université, mais il disait qu'il ne le souhaitait pas. De nombreux scientologues considéraient les études supérieures comme une perte de temps. Ses parents possédaient la moitié d'une grande bijouterie florissante de San Diego ; il commença donc à y travailler pour économiser assez d'argent afin de s'installer à Los Angeles et débiter sa carrière d'acteur. Dallas économisait aussi les six mille dollars dont il avait besoin pour suivre des formations au Celebrity Center. Ainsi, il pouvait suivre des études de Scientologie et côtoyer des célébrités, et peut-être même nouer des contacts utiles. Son rêve était d'être acteur, pas membre de la Sea Org. Dallas chantait bien, était excellent à l'impro, et savait même faire des claquettes.

C'est à San Diego qu'il vit de près comment fonctionnait la Scientologie. Il suivait une formation d'auditeur et décida d'en manquer une, parce qu'il avait un mauvais rhume. Son enseignant l'appela tout de suite, paniqué, en lui disant qu'il devait venir, car sa maladie était le signe que quelque chose n'allait pas. Le lendemain, malgré son rhume, Dallas se rendit en cours, car il faisait confiance à son formateur. Et là, au beau milieu de la session, la maladie quitta son corps et disparut. À cet instant, il sut que la Scientologie marchait pour lui.

À l'âge de dix-huit ans, Dallas se rendit au Celebrity Center de Los Angeles, où il fit un chèque de six mille dollars pour payer ses formations sur les Clés et Orientation de la vie – des cours que j'avais suivis à la Flag des années plus tôt. Dallas fut « jumelé » au fils de l'actrice Lee Purcell : Dylan, âgé de quinze ans. D'après Dallas, c'était un vrai petit plaisantin, et il avait donc régulièrement des problèmes avec la hiérarchie à cause des frasques de Dylan. Dallas fréquentait beaucoup d'acteurs en herbe, dont certains ont réellement fait carrière. Le soir, il suivait des leçons d'art dramatique avec un acteur/scientologue qui avait enseigné à Juliette Lewis et Giovanni Ribisi, eux-mêmes scientologues.

Dallas me posait souvent des questions sur ma famille. Lorsqu'il m'avait demandé s'il pouvait rencontrer mes parents, j'avais inventé une excuse, mais il n'y croyait pas. Mr. H me rappelait bien tous les jours que je ne devais pas dire à Dallas que mes parents avaient quitté la Sea Org. Elle m'entraînait même à répondre si jamais il devenait trop curieux. Elle

endossait le rôle de Dallas, me posant des questions, et je devais trouver un moyen de les détourner. Pourtant, rien de cela ne m'aidait quand Dallas abordait le sujet.

Un jour, je décidai enfin de ne pas écouter les mises en garde de Mr. H et je révélai simplement à Dallas toute la vérité sur mes parents. Il eut vraiment de la peine pour moi, mais au moins il comprit pourquoi je me comportais si bizarrement quand on abordait ce sujet. Bien sûr, je devais à présent mentir à Mr. H quand elle me demandait si mon secret était toujours bien gardé. Mais je m'étais sentie obligée d'en parler à Dallas ; sinon, j'aurais eu l'impression de le tromper.

Contrairement à la plupart des membres de la Sea Org, Dallas possédait une voiture, ce qui nous permettait de prendre le petit déjeuner ailleurs que sur la base le dimanche matin, dès lors que nous avions terminé notre travail. La matinée était censée être consacrée au ménage des chambrées avant inspection ; nous avions jusqu'à midi, et en expédiant cette corvée, nous pouvions mettre à profit le temps restant pour sortir.

Lors d'une de ces matinées, malgré la désapprobation de Mr. H, j'accompagnai Dallas au Celebrity Center pour faire la connaissance de sa mère au Renaissance Restaurant, autour d'un brunch. Dallas avait suivi des formations au Centre, en tant que scientologue public, mais il y avait aussi travaillé à la fin des études, un peu avant 2000, au service de communication Hubbard. Il savait donc que les célébrités bénéficiaient d'un traitement différent. On croisait toujours des gens comme John Travolta, Kirstie Alley, Catherine Bell, Jason Lee, Priscilla et Lisa Marie Presley ou encore Marisol Nichols pendant les services. À cette époque, Jason Beghe et Jack Armstrong étaient les deux célébrités les plus révérees du Centre, car ils étaient tous deux étudiants à plein temps et très enthousiastes.

Par rapport à d'autres églises de la Scientologie, les célébrités bénéficiaient d'une intimité et d'un luxe exceptionnels. Pour commencer, elles disposaient de leur propre entrée, une grande porte à l'angle de Franklin et Bronson Avenue, et d'une zone de parking spécial en sous-sol, surveillée par la sécurité. Les célébrités entraient par le bureau du président, qui disposait de son propre hall, sa zone de Purification, et d'espaces de travail privés. À l'étage se trouvaient deux salles d'audition et une salle de cours particulière, réservée aux célébrités et autres personnalités, comme les gros donateurs. La Scientologie reconnaissait comme célébrité toute personne d'influence ; il pouvait donc s'agir de stars tels que Tom Cruise et John Travolta, mais aussi de gens comme Craig Jensen, le PDG de Conduvis Technologies et plus grand donateur de l'Église, ou d'Izzy Chait, un important galeriste de Beverley Hills. Ces personnalités étaient protégées de très près mais de manière discrète : ainsi, une grande célébrité pouvait suivre des services sans que la plupart

des gens du Centre soient au courant de sa présence.

Le Centre possédait aussi un hôtel. Il ne s'agissait pas d'un endroit réservé aux célébrités. N'importe quel hôte payant pouvait réserver une chambre tant qu'il en avait les moyens ; certaines étaient fort coûteuses. Tout dépendait de la taille et de l'élégance de la chambre, mais les prix étaient ceux des hôtels de luxe en ville. À l'époque où ma mère travaillait sur des rénovations du Centre, j'y avais passé quelques nuitées. Notre chambre était un duplex fabuleux. On m'avait dit que Kirstie Alley y séjournait. Lorsque Dallas travaillait au centre, Kirstie était à sa connaissance la seule star qui dormait là. Les autres venaient juste pour leurs services, à la journée, puis rentraient chez eux.

Comme l'expliquait Dallas, les célébrités qui venaient au Centre s'y comportaient tout à fait comme des gens normaux. Certaines étaient agréables et sociables, d'autres plus réservées – et bien sûr, d'autres faisaient de la lèche à d'autres stars et se montraient grossières envers le personnel. Au total, des comportements très variés, autant que les personnalités qui fréquentaient les lieux. D'après Dallas, John Travolta au moins appréciait beaucoup les membres du personnel pour leur travail considérable. Dallas avait rencontré Travolta une fois, qui l'avait vivement remercié de ses services.

En entendant tout cela, c'était difficile de ne pas être curieux de la star scientologue la plus célèbre de toutes, Tom Cruise. Dallas me raconta qu'à l'époque où il travaillait au Centre, Tom n'y venait pas. Tom était toujours scientologue, mais il n'y était pas activement impliqué à cette période. Des membres du personnel avaient expliqué à Dallas que Tom n'était plus aussi engagé dans l'Église, à cause de son mariage avec Nicole Kidman, Tom avait été étiqueté « Source potentielle d'ennuis », ce qui gênait son avancement au sein de la Scientologie.

C'était parfaitement logique : le père de Nicole Kidman était psychologue. On nous apprenait que les personnes travaillant dans le domaine de la santé mentale étaient malveillantes, maléfiques. Nous croyions ce que Ron Hubbard avait écrit : ces psychologues étaient la cause de l'existence de gens comme Adolf Hitler et de tous les maux qui s'étaient produits pendant « la piste totale », toutes les choses enregistrées dans nos esprits au cours de milliers de milliards d'années.

Quand Dallas me raconta cette histoire, cela me rappela ce que m'avait dit tante Shelly quand j'étais à la Flag. À cette période, Tom Cruise venait de revenir dans l'Église, et les magazines en parlaient. J'en discutais avec tante Shelly, et elle m'expliqua alors à quel point Tom Cruise et oncle Dave se ressemblaient, par leur intensité. Apparemment, les gens leur donnaient le même surnom, en rapport avec le mot « laser ». Je dis à tante Shelly que Nicole Kidman ne me semblait pas vraiment attirée par la Scientologie, et elle parut étonnée que je l'aie compris ; elle

répondit que j'avais tout à fait raison et qu'ils essayaient de résoudre ce problème.

Quel que soit le niveau de célébrité, l'un des grands attraits pour les personnalités était le cours de communication que proposait le Centre, qui prétendait mettre les gens à l'aise pour les auditions et les aider à établir des réseaux efficaces. Un autre intérêt était le secret de ces sessions, semblable à celui de la confession, comme pour un prêtre avec un pénitent. À ce niveau de sécurité, les célébrités se sentaient plus détendues pour parler de leurs problèmes et des bizarreries dont elles voulaient se défaire.

Les locaux et l'accueil dont bénéficiaient les célébrités au Centre étaient bien supérieurs à ceux offerts aux adeptes normaux ; mais au-delà de cet aspect, il existait d'autres différences. Les personnalités recevaient de nombreux avantages financiers et éducatifs. L'argent et l'art de vendre la Scientologie jouaient un rôle essentiel dans cette différence entre les adeptes ordinaires et les célébrités. Pour commencer, celles-ci n'avaient pas à subir le harcèlement financier de l'Église. La Scientologie leur demandait toujours des donations et des paiements pour les prochains services, mais les célébrités traitaient avec une personne particulière, au lieu d'être sollicitées par divers membres du personnel, comme c'était le cas pour les simples scientologues. De plus, les personnalités avaient le droit de suivre la formation à leur rythme – tandis que tous les autres commençaient ainsi, mais se retrouvaient rapidement poussés sans relâche vers le niveau supérieur, qui impliquait de payer davantage.

Pour d'autres scientologues, ces exigences financières n'étaient pas limitées aux cours. Les parents de Dallas, par exemple, subissaient une pression constante pour donner de l'argent et s'inscrire à d'autres sessions, même s'ils avaient déjà réglé leurs trois cours suivants. Ce genre de chose n'arrivait jamais avec les célébrités. De même, quand des scientologues se rendaient à San Diego pour récolter des fonds destinés à des projets de l'Église, ils passaient souvent tard le soir chez les parents de Dallas pour leur demander un don. Ce genre de visite surprise n'arrivait jamais à une célébrité, ce qui n'est guère étonnant.

Au total, le vécu scientologue des célébrités était extrêmement différent de celui de la majorité des adeptes. On n'a jamais su exactement si ces personnalités savaient qu'elles bénéficiaient d'un traitement particulier, ou si elles avaient la moindre idée de la vie des petites mains de la Sea Org qui les servaient.

Par bien des aspects, le Centre constituait le décor idéal pour la mise en scène que la Scientologie organisait pour les célébrités. L'endroit était magnifique, rendant leur séjour d'autant plus agréable. Tout était strictement contrôlé et orchestré, et si les personnalités prenaient les choses au pied de la lettre, elles ne voyaient que le spectacle, et jamais ce qui se passait en coulisses. Elles ne risquaient en aucun cas de voir des

enfants travailler, ou d'autres turpitudes que l'Église voulait leur cacher. Les membres de la Sea Org y semblaient heureux, parce que c'était précisément leur travail ; ainsi, les célébrités qui les observaient ou leur parlaient ne sauraient pas qu'ils étaient payés quarante-cinq dollars la semaine, ou que leur famille leur manquait.

Cette mise en scène du Centre était essentielle pour que la Scientologie puisse approcher des célébrités et les encourager à venir. Pour dire les choses simplement, le Centre fonctionnait presque comme toute autre Église où les gens prennent des cours et passent des auditions – mais ici, la Scientologie se concentrait sur les personnalités. On n'avait pas besoin d'être célèbre pour aller au Centre, mais les scientologues visaient des artistes prometteurs ou oubliés qui tentaient leur come-back. Selon de nombreuses règles, les personnalités faisaient de la bonne publicité à l'Église, grâce à leurs conversions publiques.

Finalement, il s'agissait de l'un des outils de recrutement les plus puissants de la Scientologie, qui offrait aux célébrités l'occasion de côtoyer d'autres scientologues similaires et de passer un bon moment à l'Église, loin des yeux du public. Ainsi, on flattait le goût pour les privilèges et l'élitisme de nombreuses célébrités. Dans cette optique, même des non-scientologues se retrouvaient au Centre à l'occasion. Pour son premier travail au Centre, ma mère y vit Brad Pitt, parce qu'il sortait avec Juliette Lewis. D'autres personnes me dirent avoir croisé Bono ou Colin Farrell lors de galas, même s'ils n'étaient pas scientologues eux-mêmes.

Lors de ce brunch en compagnie de Dallas et de sa mère, le restaurant n'était pas particulièrement plein. Le décor était dans un style Renaissance très orné. Nous étions assis dans le jardin. La mère de Dallas, Gail, était petite, soignée et toujours souriante. Elle se montra très gentille avec moi, malgré ma timidité extrême.

À un moment de la conversation, elle me demanda mon nom de famille et découvrit que j'étais la nièce de David Miscavige.

— Je ferai bien attention à ne rien faire de mal devant vous, plaisantait-elle.

Au cours des mois suivant, ma relation avec Dallas devint sérieuse. Je fis la connaissance du reste de sa famille, tout aussi sympathique que sa mère et lui. Dallas devint rapidement mon meilleur ami. C'était aussi mon petit ami, ce qui signifiait que je pourrais l'épouser un jour. Parfois, le dimanche matin, ses parents nous rendaient visite, me traitant comme un membre de la famille. Chaque fois que je me sentais découragée, Dallas me remontait le moral. Je pouvais lui parler de tout, et réciproquement.

Un soir, dans l'escalier de secours, Dallas me demanda de l'épouser.

Nous n'étions ensemble que depuis deux mois, mais dans la Sea Org, il n'était pas rare de se fréquenter pendant peu de temps avant une demande en mariage. Je ne m'attendais à rien de particulier ce soir-là, mais j'espérais qu'il me ferait bientôt sa demande.

Cette nuit-là, au milieu de l'obscurité parsemée de néons de Los Angeles, dans un vieil escalier de secours métallique accroché au bâtiment, Dallas mit un genou à terre et sortit une bague. Il bégayait, comme souvent quand il était nerveux. Il commença par me dire qu'il n'avait pas pu en parler d'abord à mon père, parce qu'il n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait. Ensuite, il me demanda si je voulais l'épouser.

Tous les échanges importants de cette conversation furent interrompus et ponctués par des klaxons, des cris, une sirène, ou le bruit d'un Caddie que poussait un sans-abri. Nous devions aussi parler par-dessus la musique qui se déversait à jet continu du restaurant voisin. Mais je ne remarquai rien, ne me souciai de rien, et m'écriai « Oui ! », submergée de bonheur. Enfin, j'allais avoir une famille à moi.

Chapitre vingt-six

Des fiançailles secrètes

Quand j'annonçai à Mr. H mes fiançailles avec Dallas, elle ne sut pas si elle devait s'en réjouir ou s'en inquiéter. Le lendemain, elle me dit que je ne devais en parler à personne. J'ignorais qui au juste lui avait demandé de me transmettre ces instructions, mais cela devait venir d'oncle Dave ou tante Shelly, ou encore Mr. Rathbun. Mr. H ne m'avait pas déclaré que je ne pouvais pas me marier ; elle m'avait juste demandé de n'en parler à personne. Pourquoi, je n'en avais aucune idée, mais c'était trop tard. Nous avions déjà mis tout le monde ou presque au courant, notamment mes amis de la Flag.

Je ne croyais pas que Dallas m'était destiné. Je ne croyais pas à ces choses-là. Il était drôle, aventureux et extrêmement gentil. Son attitude pacifique m'attirait aussi. En cas de désaccord, il prenait toujours le temps d'entendre toutes les parties, et respectait le point de vue de chacun. Après tout ce que j'avais vécu, j'allais vivre avec l'homme que j'aimais. Mon histoire se terminerait bien, finalement. Et j'avais aussi une magnifique bague, grâce à la bijouterie du père de Dallas. Elle était simple et classique, avec deux petits diamants autour d'un solitaire – et avec elle, tous mes rêves se réalisaient enfin.

J'avais dix-huit ans et Dallas en avait vingt-deux. La majorité des membres de la Sea Org se mariaient jeunes, pour deux raisons. D'abord, les rapports sexuels étaient interdits avant le mariage. Ensuite, les couples mariés avaient droit à leur propre chambre, au lieu de partager un dortoir d'une capacité allant jusqu'à huit personnes. Je connaissais plein de gens qui s'étaient mariés à quinze ans. Avant dix-huit ans, on allait toujours à Las Vegas, parce qu'en Californie, il fallait passer une consultation avec un psychologue.

En l'état des choses, Dallas et moi n'aurions pas d'enfant tout de suite, en raison du *Flag Order*. Cependant, Dallas pensait vraiment que cette règle imposée à ce moment-là à la Sea Org finirait par changer et que cette interdiction de procréer serait levée. J'estimais que ce n'était guère

probable, mais c'était bien assez pour moi de vivre avec Dallas et d'appartenir à sa famille.

Noël arriva et tout le monde reçut un jour de congé. L'inconvénient fut que Dallas s'était rendu à San Diego pour voir sa famille et qu'on m'interdit de l'accompagner ; j'allai donc dîner et voir un film avec le reste de l'équipe. Je reçus bien quelques cadeaux de mes parents par la poste : une peluche, une montre et quelques livres que j'adorais. J'ignorais que mon oncle avait fait un geste en leur permettant de communiquer avec moi sans restriction. Je pense qu'il essayait juste de les calmer et les satisfaire pour éviter toute action juridique de leur part contre l'Église. Cependant, c'était la première fois que j'avais de leurs nouvelles depuis notre dernière rencontre.

Une semaine ou deux après l'ordre de Mr. H de ne pas annoncer mes fiançailles, on me convoqua dans le bureau de Mr. Rathbun, au onzième étage. Il me déclara qu'il avait appris la nouvelle de mon mariage et qu'il était ravi de me voir si heureuse. Cependant, il me conseillait de remettre à plus tard la cérémonie ou l'annonce de mes fiançailles, car on soupçonnait un membre de la famille de Dallas, son oncle Larry, de consulter des sites anti-Scientologie. On me dit qu'il fallait à tout prix éviter que Larry, qui pouvait être une Source potentielle d'ennuis, rencontre mes parents, dont le statut variait entre SP déclaré et SP. L'Église craignait une attaque conjointe de Larry et de mes parents.

Je ne pensais pas qu'il y avait à craindre quoi que ce soit, mais cela semblait un vrai risque aux yeux de Mr. Rathbun. Aussi agaçant que ce retard ait pu être, je me disais qu'il n'y en aurait que pour quelques semaines. De plus, Mr. Rathbun se montrait très sympathique, et je voulais lui faciliter la vie.

Malgré cet accroc dans nos plans, dû à oncle Larry, je rêvais de cette splendide journée, même si je ne pourrais sans doute jamais me la payer. Je n'avais pas de père pour m'offrir un mariage, mais cela ne m'empêchait pas de regarder de temps à autre des magazines spécialisés ou de choisir des robes que j'aimais, de la musique, et mes demoiselles d'honneur. J'eus même l'idée de demander un prêt à ma grand-mère, que je lui rembourserais, mais je savais que c'était quasiment impossible avec mon maigre salaire. Je n'avais pas vu ma grand-mère depuis que j'avais quitté la Floride, même si elle m'envoyait des cadeaux et une carte à Noël, pour me dire comme je lui manquais. En y repensant, elle ne m'aurait jamais permis de la rembourser, de toute façon.

Peu de temps après ma conversation avec Mr. Rathbun, Dallas commença à être interrompu au travail pour des entretiens d'éthique à l'électromètre. Il s'agissait de s'assurer que lui et moi n'étions pas encore « hors 2D ». Une fois, Dallas subit un Roll Back, une audition utilisée

pour repérer les sources des « répliques ennemies ». En Scientologie, toute critique de l'Église ou de ses organes était une réplique ennemie. Dallas fut interrogé pour qu'il révèle les motifs de son mariage.

— Comment avez-vous eu l'idée d'épouser Jenna ? lui demanda l'interrogateur.

C'était un détournement grossier du Roll Back, qui ne servait certainement pas à établir si notre mariage était une « réplique ennemie » ou si les intentions de Dallas étaient pures. Mais, comme l'Église était paranoïaque, elle utilisait le Roll Back pour voir si Dallas avait reçu l'instruction de m'épouser afin d'obtenir des renseignements sur ma famille ou autre. Dallas n'aurait jamais subi ce traitement si je ne m'étais pas appelée Miscavige.

Moi aussi, je dus subir un Roll Back. L'Église semblait chercher un prétexte pour nous créer des ennuis. Chaque fois que des gens sortaient ensemble, on soupçonnait un « hors 2D », mais là, c'était bien pire. Je ne savais pas qui essayait d'empêcher ce mariage, ni pourquoi, mais qui d'autre qu'oncle Dave ou tante Shelly ? Le plus révoltant, c'est qu'on interrogeait surtout Dallas, sans doute parce qu'il était le plus faible, car il n'avait pas subi autant de contrôles de sécurité que moi.

Les mois passèrent, et j'avais beau demander quand nous serions mariés, nous n'avions toujours ni réponse ni espoir. Dallas était aussi découragé que moi, mais nous n'y pouvions apparemment pas grand-chose. Enfin, je reçus une lettre de tante Shelly pour me dire qu'elle était heureuse de mon mariage : elle me prévenait de ne pas faire de bêtise et de « hors 2D ». Linda, de l'OSA, me tiendrait au courant de la date du mariage. Agacée, j'en parlai moi-même à Linda, qui me dit que l'affaire « oncle Larry » était difficile à gérer, qu'ils n'avaient pas progressé et que cela prendrait encore longtemps, sans doute.

Je n'avais pas la moindre idée de ce que la « gestion » de l'oncle Larry impliquait. Ils ne pouvaient pas y faire grand-chose. Je ne croyais même pas, d'ailleurs, qu'on retardait mon mariage à cause d'un parent aussi éloigné que l'oncle de Dallas. Les parents de Dallas étaient très bien considérés, en tant que donateurs et propagandistes de l'Église. Cela aurait dû compenser le rôle éventuel d'un oncle égaré. Il aurait été presque impossible d'enquêter sur la famille étendue d'un adepte sans trouver au moins une personne sceptique ou ayant consulté à l'occasion un site anti-Scientologie. Toute cette histoire était étrange. C'étaient mes parents qui avaient rompu avec l'Église, et pourtant toutes les objections à mon mariage tournaient autour du danger que Larry les rencontre à la cérémonie.

Cette situation contrariait Dallas de plus en plus, car aucun des cadres ne voulait lui parler – j'étais leur seule interlocutrice. Dallas voulait que je demande de l'aide à mon oncle Dave, mais je ne le souhaitais pas, en

me disant qu'il était déjà au courant et s'en moquait. Je craignais de m'attirer davantage d'ennuis en voulant utiliser son influence. Dallas ne comprenait pas, peut-être parce que la seule personne susceptible de nous aider était effectivement oncle Dave. Si mon oncle était vraiment la seule personne qui contrecarrait nos plans, tout effort de persuasion serait voué à l'échec.

J'essayais de répondre directement aux objections de Linda, en lui répétant que mes parents n'étaient pas obligés d'assister à la cérémonie, ni oncle Larry : problème résolu. Linda s'en moquait, ce n'était pas elle qui prenait les décisions.

Enfin, après des mois de prétextes absurdes et d'oncle Larry, Dallas et moi commîmes un hors 2D, en ayant des relations sexuelles hors mariage. Si quelqu'un était conscient des conséquences du hors 2D, c'était bien moi, mais je le fis quand même. Dallas et moi voulions être ensemble, sans craindre d'éventuelles répercussions. S'il y avait des conséquences, nous y ferions face en temps voulu. À mes yeux, ce n'était pas immoral d'avoir des rapports avec Dallas, quoi qu'en aient dit les règles. D'ailleurs, je pensais que personne ne le saurait. Nous n'étions que deux à être au courant, et je parlais du principe que notre secret était bien gardé. Nous étions jeunes, amoureux et engagés sur la voie du mariage : c'était l'Église qui nous empêchait de progresser dans notre relation.

Je savais que le hors 2D était mal en cas d'adultère ou de mœurs légères, mais dans notre cas, nous étions engagés dans une relation et nous nous fréquentions depuis des mois. C'était nous qui essayions de respecter les règles en nous mariant, tandis qu'on nous en empêchait. Nous voulions suivre la voie tracée et c'était impossible ; nous avons donc agi selon notre volonté et ce qui nous paraissait juste – au diable les conséquences.

Je n'éprouvais pas la moindre culpabilité et je réussis à garder secret cet épisode pendant plusieurs semaines. Dallas, en revanche, finit par craquer lors d'un interrogatoire, car il pensait à présent que nous avions bel et bien fait quelque chose de mal. Un jour de début juin, après une pression intense, il avoua tout à Mr. H qui, bien sûr, fut choquée de cet aveu. Elle l'avait interrogé avec habileté, mais elle n'avait pas pensé découvrir quoi que ce soit. Ensuite, elle me fit passer sur le grill, mais elle était plus calme, ce qui me montrait qu'elle avait déjà assimilé la nouvelle. Je lui répondis que mon seul regret, c'était de nous être fait prendre.

Bien sûr, j'en voulus énormément à Dallas d'avoir parlé, mais nous en discuterions plus tard. Dans l'immédiat, je déclarai à Mr. H que la responsabilité de notre hors 2D incombait à ceux qui nous empêchaient de nous marier. Étonnamment, Mr. H ne fit aucune objection. Elle

craignait juste ce qui risquait d'arriver. Aucun membre de la Sea Org ne s'en tirait indemne après un hors 2D, et Dallas et moi ne ferions sûrement pas exception – même si j'étais sans doute la première à ne pas éprouver de remords.

Je fus immédiatement placée sous surveillance ; quelqu'un devait me suivre. Mr. H m'expliqua que j'allais avoir de gros ennuis. Je voyais bien qu'elle avait même peur pour moi.

— Où est Dallas ? demandai-je à Mr. H.

J'étais bien consciente qu'en cas de hors 2D, la première mesure consistait à séparer les coupables, souvent en les envoyant sur des continents différents, ou au moins des bases différentes, pour subir le RPF et ne plus jamais se revoir.

La réponse de Mr. H fut aussi inquiétante qu'attendue. Elle me dit que je n'avais pas besoin de le savoir, et que je ne devrais même pas y penser, vu les ennuis qui m'attendaient. Tout ce qui m'intéressait, c'était que si je ne retrouvais pas Dallas, je ne le verrais sans doute plus jamais.

J'étais à la fois terrifiée et furieuse. Les règles de la Sea Org exigeaient que dans des circonstances aussi graves, j'obéisse en silence, mais cela m'était tout simplement impossible.

— Où est-il, bordel ? demandai-je à Mr. H.

Choquée, elle me répondit qu'elle l'ignorait.

— C'est quoi ces conneries ? hurlai-je.

Je sortis en trombe de son bureau et me mis à ouvrir des portes dans le couloir, pour retrouver Dallas. Je descendis jusqu'à l'arrêt de bus, demandant en chemin à ses amis s'ils l'avaient vu, mais non. Quelqu'un me suivait, me criant de m'arrêter, mais je regardai dans toutes les pièces du HGB.

Ensuite, je marchai trois kilomètres jusqu'à l'Hollywood Inn, mais Dallas n'était pas là non plus. Ma vie s'écroulait de nouveau. Cette fois-ci, bon sang, je ne me laisserais pas faire. À cet instant, le vigile de l'Hollywood Inn me dit qu'il y avait un appel pour moi dans le bureau d'accueil, et je m'y précipitai, dans l'espoir que ce soit Dallas – je ne trouvai que Mr. Rathbun en personne, l'air grave. J'éprouvai un frisson de honte d'avoir fait déplacer le deuxième dignitaire de l'Église à cause de mon hors 2D, mais je ne me souciais plus d'obéir au RTC. Ils avaient gâché toute ma vie. Tout ce que je voulais, c'était la permission de me marier, et d'obtenir un poste à la Sea Org qui corresponde à ma valeur, pas à celle de mon oncle. J'étais épuisée de ces contrôles de sécurité dus à mon nom de famille et à une conception paranoïaque des relations publiques. Dans ma situation, d'autres auraient fait un choix clair : se couper entièrement de leur famille ou pas. J'étais dans un entre-deux permanent, ce qui me bousillait complètement la tête. Mr. Rathbun voulut me faire asseoir.

— Jenna, je suis au courant de ce qui s'est passé, déclara-t-il pour

m'écraiser de honte. Il vous faut tout avouer, maintenant.

Il m'apparut évident qu'il interprétait mon comportement comme une réaction de « bête traquée », le symptôme le plus connu d'une dissimulation manquée. Visiblement, il pensait pouvoir me calmer en m'obligeant à tout lui confesser. Je n'en avais aucune envie. Tout ce que je voulais, c'était savoir où était Dallas.

— On s'occupe de lui, fut tout ce que Mr. Rathbun consentit à me dire.

Je sortis sèchement du bureau, refusant de me prêter à ses manipulations.

Il faisait nuit maintenant, et je fis les trois kilomètres en sens inverse jusqu'au HBG, pour continuer à chercher Dallas. Tandis que je marchais, furieuse, j'entendis une voiture s'arrêter à ma hauteur et la voix de Mr. Rathbun qui me criait de monter. Il voulait me parler. Après discussion, j'acceptai enfin, en pensant qu'il me dirait où était Dallas.

Mr. Rathbun répétait sans cesse qu'il ignorait comment toute cette histoire avait pu partir en vrille à ce point. Et maintenant, il n'avait d'autre choix que de signaler mon comportement à tante Shelly et oncle Dave. C'était incroyable : comment pouvait-il me croire naïve au point d'imaginer qu'ils n'étaient pas déjà au courant ? Je m'abstins toutefois de lui répondre. Je me contentai de dire que je ne voyais pas quel rapport cela pouvait avoir avec eux. Aucun autre membre de la Sea Org n'aurait dû supporter le niveau de surveillance et de sécurité que j'endurais.

Mr. Rathbun était d'accord, mais comme Mr. H, il était visiblement déchiré entre son devoir de me réprimander et sa compassion, compte tenu de ma situation. Il monta jusqu'au sommet de Mulholland Drive, et s'arrêta à un panorama pour prendre l'air. C'était la première fois que j'empruntais cette route. Mr. Rathbun semblait croire que je m'adoucirais à la vue de Los Angeles éclairée à nos pieds – mais, comprenant que ce paysage splendide n'avait pas raison de ma rébellion, il devint furieux et se mit à me crier que j'étais une SP. Notre dispute reprit de plus belle, et ça l'énerva tellement qu'il remonta en voiture et s'en alla.

Il m'avait plantée au milieu de nulle part, sans rien m'apprendre sur Dallas. Je ne savais même pas que j'étais sur Mulholland Drive. Heureusement, je repérai un couple d'amoureux plus haut sur la colline qui avaient visiblement suivi toute la dispute. D'un air aussi dégagé que possible – avec un uniforme de la Sea Org et les yeux rouges d'avoir pleuré – je leur demandai la permission d'emprunter leur téléphone. La fille, qui avait visiblement de la peine pour moi, me tendit le sien. Je la remerciai, jetai un œil à l'appareil, puis la regardai à nouveau, comprenant tout à coup que je n'avais absolument personne à appeler.

Chapitre vingt-sept

Sur le fil du rasoir

Je contemplais la San Fernando Valley, essayant de décider ce que j'allais faire. Je me mis à marcher sur la route de Los Angeles. Un quart d'heure plus tard, Mr. Rathbun revint me chercher. Cette fois-ci, je montai en voiture sans discuter.

— Écoute, commença Mr. Rathbun, si tu suis ton programme, tu reverras Dallas.

Je n'avais aucune idée de ce que serait mon programme, mais je savais qu'il comporterait au minimum d'innombrables contrôles de sécurité.

— Je le ferai, mais seulement par amour pour Dallas.

— Je comprends. Je ne veux que ton bien.

Après un moment de silence, il reprit finalement la route vers la base.

Avant de me déposer, Mr. Rathbun s'arrêta au Celebrity Center, où il devait laisser un dossier d'une importance considérable pour une session qu'il avait avec Tom Cruise.

— Quand je serai sorti, merci de ne pas t'en aller, me demanda-t-il. Je reviens tout de suite.

Aussi tentant que cela me paraissait, j'étais épuisée. D'ailleurs, inutile de m'enfuir. Où irais-je ?

Le lendemain matin, je m'étais assez calmée pour réfléchir et décider de coopérer, en suivant la session, et le programme qu'on exigeait de moi. Les cinq jours suivants, je me trouvais avec Sylvia Pearl, de l'OSA, une espèce de police secrète connue pour surveiller les gens représentant un risque de sécurité. La caméra vidéo dans la pièce était braquée sur moi.

Au cours du contrôle, elle commença par une question à laquelle elle connaissait déjà la réponse : Est-ce que j'avais eu des rapports sexuels avec Dallas ? Ensuite, elle m'interrogea sur cet épisode : où, quand, comment, combien de fois, quelle durée, dans le moindre détail. Comme il s'agissait d'un contrôle de sécurité, je m'attendais à ces questions

inquisitrices, mais je les trouvais tout de même dérangeantes et indiscretes. Conçues pour être dégradantes, elles me donnaient l'impression d'être souillée. Un bon interrogateur se caractérisait par sa capacité à violer l'intimité d'autrui, et Sylvia Pearl s'en sortait fort bien. Je me sentais coupable de coopérer avec un processus qui serait manifestement utilisé à mon encontre, pour me contrôler.

Comme si ce n'était pas assez désagréable de révéler mes moments les plus intimes à Sylvia, je savais que des yeux invisibles se trouvaient dans la pièce. Il y avait certainement quelqu'un qui nous observait par la caméra, ou qui regarderait cette vidéo par la suite. Ensuite, bien sûr, quelqu'un d'autre lirait le rapport de session. J'avais envie de vomir rien qu'en pensant au nombre de gens qui seraient au courant de ma vie privée avant la fin de la journée. Cet exercice était censé me faire du bien, mais ce voyeurisme institutionnel m'était intolérable.

Le seul résultat de cet interrogatoire fut de me faire douter de l'intérêt de cette épreuve. Une chose était de confesser et de me repentir simplement, mais les détails supplémentaires étaient inutiles. D'après la Scientologie, plus on donnait de détails, plus on était soulagé, mais après tout ce que j'avais révélé, je n'avais pas l'impression d'être soulagée, mais manipulée.

Les interrogateurs semblaient décidés à me faire regretter mon hors 2D et mon comportement ; de plus, je devais reconnaître que j'avais eu tort. Cela aurait été plus facile pour moi si je l'avais effectivement cru. Cependant, pour des raisons impossibles à expliquer, je ne pouvais me soumettre, comme je l'avais fait par le passé.

Quand je n'étais pas en session, je demandais où était Dallas. Je supposais qu'il subissait la même épreuve ailleurs. Au bout de cinq jours, j'obtins la permission de lui écrire une lettre, mais Mr. H me fit tout de même changer quelques passages après l'avoir lue. Deux jours plus tard, je reçus une réponse : quelques lignes, pas plus, qui ne ressemblaient pas du tout à son style. En bref, il suivait son programme, je devais suivre le mien, et il m'aimait. La brièveté de cette lettre m'inquiéta plus que son contenu.

Après quelques jours supplémentaires d'interrogatoire avec Sylvia, je m'aperçus que mon attitude changeait. Auparavant, je n'appréciais pas les questions mais j'y répondais, mais tout à coup, il devenait difficile de coopérer. Assise dans la pièce, attendant le début de la session, je n'étais plus sûre de pouvoir supporter une nouvelle série de confessions devant un public.

— Est-ce que vous pourriez couper la caméra ? demandai-je à Sylvia.

Tout ce que je voulais, c'était un peu d'intimité. J'allais suivre leur session, mais il me fallait un peu de soutien, de réconfort – à tout le moins, une conversation en tête à tête.

— Non, répondit simplement Sylvia.

Lorsqu'elle commença à poser des questions, je me refermai, refusant de lui parler. Je n'avais rien à dire. De toute manière, je ne trouvais pas les mots pour exprimer ce qu'elle attendait. Tandis que l'impatience de Sylvia grandissait, je ne pensais qu'à une chose : mon envie immédiate de quitter la pièce. Le seul problème, c'était que je n'avais le droit d'aller nulle part.

Je me levai pour quitter la pièce, mais Sylvia ne me le permit pas. Elle était forte et visiblement prête à en découdre, malgré ses cinquante ans bien sonnés. J'essayai de me libérer pendant au moins un quart d'heure, jusqu'à ce que je lui promette de ne pas m'enfuir si elle me laissait juste prendre l'air dans l'escalier de secours. C'était la manière la moins agressive de gérer cette situation. Sylvia relâcha sa prise, et c'est à ce moment-là que j'agis.

Je réussis à passer le premier vigile, mais il demanda par radio à un collègue de m'attraper au pied de l'escalier, quatre étages plus bas. Dévalant les marches, j'arrivai à la sortie avant lui.

Une fois sur Hollywood Boulevard, j'étais intouchable. Personne n'aurait osé faire une scène en public. Je me mis à marcher – puis je m'aperçus que Sylvia m'avait retrouvée et me suivait.

— Jenna, Jenna, attendez ! Arrêtez ! criait-elle par-dessus le grondement des voitures.

— Lâchez-moi ! hurlai-je. Je ne reviendrai pas. Je vais retrouver Dallas !

Je commençai par le Hollywood Inn, où je visitai chaque étage, demandant à tous ceux que je rencontrais s'ils avaient vu Dallas. De retour au HGB, je fonçai au bureau de Mr. H.

— Où est-il ? demandai-je.

Elle n'ouvrit même pas la bouche pour répondre, se contentant de me regarder, incrédule. Nous restâmes là un instant, attendant de voir ce que ferait l'autre, jusqu'à ce que je lui fasse comprendre une chose : la relation que nous avions établie au cours des derniers mois n'existait plus.

— Je vais le retrouver... et vous savez quoi d'autre ? Je n'irai plus jamais en session. J'en ai marre que quelqu'un prenne son pied en écoutant ma vie sexuelle. Terminé.

Mr. H me claqua la porte au nez, et je cognai dessus. Elle refusa de répondre, et je me mis donc à tambouriner, criant de plus en plus fort – et puis, n'ayant rien à perdre, j'essayai d'enfoncer la porte, qui s'ouvrit d'un coup à ma seconde tentative, malgré le loquet. Sur le visage de Mr. H, la stupeur avait remplacé l'agacement. Elle resta là à me regarder tandis que je prenais des papiers sur son bureau, cherchant des indices. Dans l'une des piles, je découvris un rapport de sécurité sur Dallas. Il contenait tous les détails explicites de notre relation intime, ce qui ne me surprit pas,

mais me dérangea néanmoins.

En regardant l'une des pages, je vis le nom de son auditeur, Tessa, de l'OSA. Toujours sous le nez de Mr. H, je courus à l'étage de l'OSA, à la recherche de Tessa. Dans ce service, personne ne voulut me dire où elle était ; je l'attendis donc à l'extérieur du bâtiment.

Quelques minutes plus tard, Tessa et une autre femme sortirent par la porte principale du HGB et se dirigèrent vers une voiture. Je les suivis, en exigeant qu'elles me disent où se trouvait Dallas, mais elles refusèrent de me parler. Elles partirent, en me conseillant de cesser de m'inquiéter pour Dallas, et de faire attention à moi.

Les deux semaines suivantes, je continuai à chercher Dallas : des journées harassantes à passer au peigne fin les bâtiments du Sea Org à Los Angeles, dans l'espoir de le découvrir. Vêtue de mon uniforme réglementaire, je parcourais les couloirs, menant discrètement mon travail de détective pour voir ce que je trouverais. Je n'enfonçais pas des portes, je ne courais pas dans les rues, mais au fil des jours, ma résolution se renforçait, et j'étais de plus en plus nerveuse.

Je ne m'y prenais pas de manière très efficace, mais mes recherches me donnaient le temps de réfléchir aux dernières semaines et au traitement qu'on m'avait réservé – de bien des manières, il était inhabituel. Autrefois, une explosion comme celle que j'avais eue avec Sylvia m'aurait facilement valu une sanction sévère, sans aucun doute le RPF. Au lieu de cela, on me menaçait sans cesse de m'y envoyer, mais il semblait que c'était une simple intimidation. S'ils avaient dû me punir, cela aurait été après la session avec Sylvia. Et voilà que j'arpentais les couloirs de la base PAC. Quelqu'un me suivait, mais sans essayer de m'arrêter.

Cette déconnexion entre le discours et la réalité était difficile à comprendre, et je me demandais ce qui se passait en coulisses. Il y avait manifestement un conflit de leur côté ; ils semblaient vouloir me punir, mais quelque chose les en empêchait. Mes parents jouaient très certainement un rôle dans cette affaire. Après tout, si l'Église m'envoyait au RPF, elle devrait expliquer cette mesure à mes parents, qui seraient certainement contrariés, sans parler de tous ceux qui se demanderaient comment une Miscavige était assez désobéissante pour recevoir le châtiment le plus sévère.

Ma famille jouait sûrement un rôle, mais l'histoire ne s'arrêtait pas là. Après tout, j'avais refusé mon châtiment pour mon hors 2D ; tout le monde savait que j'avais gravement enfreint les règles du groupe et que je n'avais pas fait acte de contrition, mais montré du dépit. Pourtant, les mesures de l'Église témoignaient d'une grande ambivalence, comme s'ils n'arrivaient pas à décider comment gérer la situation.

Peut-être qu'au bout du compte, la hiérarchie connaissait la réalité aussi bien que moi : je n'accepterais pas d'être envoyée au RPF. Ils avaient déjà eu Dallas, je n'avais plus grand-chose à perdre. J'aurais appelé la police et signalé la disparition de Dallas plutôt que de me soumettre à une autre sanction que je ne méritais pas. Ils n'avaient sans doute aucun remords d'avoir empêché notre mariage, mais ils ne savaient plus quoi faire. S'ils permettaient notre union, cela reviendrait à approuver notre comportement ; ils ne pouvaient pas nous punir de notre hors 2D en nous laissant ensemble. Ils semblaient donc décidés à nous séparer, en attendant que je me décourage ; comme mon insistance le montrait clairement, cela ne risquait pas d'arriver.

Pour finir, je devins si désespérée et déprimée que je retournai voir Mr. H pour demander son aide. Il ne fallut pas longtemps avant que notre conversation dégénère en hurlements, et qu'elle me claque la porte au nez une fois encore. Sans me laisser abattre, j'enfonçai de nouveau la porte, alors qu'elle venait d'être réparée. En quelques minutes, trois types de la sécurité me saisirent, me traînèrent dans une petite pièce et me clouèrent au sol. Même alors, je fis tout ce que je pus pour me libérer ; j'en cognais un dans l'entrejambe et je réussis presque à m'échapper.

Mon comportement répréhensible avait sans doute été signalé à la hiérarchie, car deux jours plus tard, je reçus un appel de Greg Wilhere, un dirigeant du RTC. Il me dit qu'il avait quitté son bureau de l'Int et qu'il était déjà en route pour me voir. Il passa un accord avec moi : si j'arrêtais de péter les plombs, il me laisserait parler à Dallas. Il tint parole, et quelques minutes plus tard, j'avais Dallas au bout du fil.

Je fondis bientôt en larmes, d'émotion et d'épuisement. Dallas était lui-même au bord des larmes, mais sa voix avait une tonalité bizarre. Il tenait des propos très étranges et péremptoirs, entrecoupés de longs silences. Je savais que quelqu'un se tenait à côté de lui et lui dictait ses paroles : une pratique très courante pour les gens qui avaient des ennuis. Cela ne fit qu'accroître ma colère. Je voulais le voir en tête à tête. J'étais furieuse qu'ils nous traitent comme leurs choses.

— Dis-moi où tu es, exigeai-je.

— Je ne peux pas, Jenna, répondit-il après un long silence. Je suis le programme. J'avance petit à petit. Si je le finis, on dit que nous pourrons de nouveau être ensemble.

— Tu y crois ? lui demandai-je.

— Je pense que nous avons une chance, et c'est tout ce que j'ai pour l'instant, fit-il, d'un ton assez désespéré.

— Dis-moi juste où tu es, le suppliai-je.

Après ce que j'avais subi, je ne voulais pas m'en remettre à la chance, mais Dallas était inflexible.

— Je ne peux pas te le dire.

La colère me prit. J'avais pris tous ces risques pour le retrouver, et

voilà que sa loyauté allait plutôt à l'Église qu'à moi. Malgré tous mes efforts, l'Église avait vaincu. Elle manipulait Dallas, et semblait prendre plaisir à me l'agiter sous le nez telle une marionnette.

Hystérique et au désespoir, j'emportai le téléphone et sortis à moitié par la fenêtre.

— Écoute, Dallas – et celui qui écoute aussi – si on ne me dit pas où tu es, je vais sauter par la fenêtre du quatrième. Je ne plaisante pas.

— Jenna, je ne peux pas te le dire !

Je me trouvais en équilibre instable à une fenêtre du quatrième étage, regardant filer les voitures en contrebas : comment en étais-je arrivée là ? Il commençait à faire sombre et le vent se prenait dans mon sweater ; les lumières de la ville se fondaient en une tache floue. Je ne contrôlais plus rien, mais l'idée de me tuer changeait la situation. Je savais que l'Église craignait beaucoup les conséquences d'un décès ou d'un suicide dans ses locaux. Elle n'avait vraiment pas besoin d'un nouveau scandale, et ferait sans doute tout son possible pour l'empêcher, en particulier après Lisa McPherson. C'était mon ultime effort pour reprendre ce que l'Église m'avait pris, en utilisant le dernier moyen à ma disposition : ma propre vie, et leur peur du scandale.

Pourtant, Dallas refusait de révéler où il se trouvait. Je raccrochai au moment où Mr. Wilhere appelait quelqu'un d'autre au bureau pour avoir des nouvelles. Il me fit dire que Dallas arrivait et que je le verrais. Je retournai donc à l'intérieur. Enfin, quelqu'un m'avait pris suffisamment au sérieux pour me laisser voir Dallas.

Une heure plus tard, Dallas sortit de l'ascenseur, l'air malheureux et inquiet. Je voulus le prendre dans mes bras, mais tout à coup, ma colère revint.

— Où étais-tu ? lui demandai-je en pleurs. Pourquoi ne m'as-tu pas cherchée ?

— Je suis désolé, Jenna, je ne peux pas te le dire.

En entendant ces mots, le soulagement que j'avais éprouvé à son arrivée s'évanouit. Il ne resta plus qu'une réalité douloureuse, celle des choix que Dallas avait faits. Il pouvait toujours dire qu'il voulait être avec moi, mais il devrait choisir entre moi et l'Église, entre ma sécurité et l'obéissance aux ordres, et nous savions tous deux qu'il avait choisi l'Église. Je l'avais enfin retrouvé, mais il était déjà perdu. C'en était trop. Je me mis à le frapper. Il était plus grand et plus fort, c'était donc futile, mais cela ne fit qu'accroître ma colère.

Et c'est ainsi que, pour la seconde fois de la soirée, je me penchai au-dessus du vide.

Je sais à présent que les gens abandonnés éprouvent la nécessité de pousser à bout leur entourage pour voir ce qu'il va faire, s'il va les laisser tomber comme tous les autres l'ont fait. En y repensant, j'ai du mal à dire si c'était Dallas que je mettais à l'épreuve, l'Église, ou moi-même. Je ne

sais toujours pas si j'étais vraiment prête à sauter du quatrième, mais ce que je sais c'est qu'à cet instant, je revécus la perte douloureuse de tous ceux que l'Église m'avait arrachés : mes parents, mon frère, mes amis. Si l'Église me prenait aussi Dallas, sauter par la fenêtre ne serait pas une si mauvaise idée, après tout.

Le ciel s'assombrissait, mais j'essayais de regarder vers le haut, en réfléchissant à ce que j'allais faire. Je me demandais si cela ferait mal, ou si je mourrais sur le coup. J'écartai l'idée de la douleur, et pensai au thétan en moi, auquel je croyais encore. Et pourtant, au lieu de me donner la force de vivre, ce concept de thétan agissait dans le sens inverse : je me disais en effet que si je mourais, je reviendrais tout simplement dans un autre corps. C'était une idée réconfortante, tout reprendre à zéro, peut-être avec une nouvelle famille. Après tout, j'en avais pour un milliard d'années. Où était le mal de perdre une vie, puisque, apparemment, j'en avais des milliers à perdre ?

Dallas comprit enfin à quel point j'étais sérieuse quand je lui demandai si j'allais mourir. Les yeux pleins de larmes, il me prit la main et jura de me révéler où il avait été et ce qui s'était passé. Sur cette promesse, je le laissai me ramener dans la pièce, et le pris dans mes bras. Peut-être ma vie comptait-elle pour lui, après tout.

Il m'expliqua qu'il était détenu au sous-sol de la base PAC sous surveillance permanente, à faire des travaux manuels comme de la démolition ou de la pose de tuiles, et qu'il subissait des contrôles de sécurité tout le temps. Dans les lettres qu'il m'avait envoyées, on lui avait indiqué ce qu'il devait écrire, en gardant son style naturel. Comme je le soupçonnais, notre rapide coup de téléphone avait été supervisé par Linda, qui lui avait expliqué ce qu'il avait le droit de dire, ou pas. La menace que l'Église brandissait était que s'il ne coopérait pas, il serait déclaré Personne suppressive et ne verrait plus jamais sa famille ou moi. Dallas essayait juste de contenter tout le monde.

J'aurais voulu éprouver du soulagement, en voyant que Dallas accordait assez d'importance à ma vie pour enfreindre au moins une règle. Je voyais qu'il était vraiment blessé, qu'il vivait un dilemme terrible et qu'il ne savait pas quoi faire. Cela me donna l'impression d'être la pire personne au monde, comme on me l'avait déjà dit. Pourtant, je luttais pour surmonter mes propres épreuves. J'avais tout risqué par amour pour Dallas et par crainte qu'on nous sépare, mais, pour autant que je pouvais en juger, ce n'était pas réciproque. Il avait bien plus à perdre que ma simple personne.

Nous n'étions pas ensemble depuis longtemps lorsque Mr. Wilhere arriva pour me parler en privé. Il demanda à Dallas d'attendre dans une autre pièce.

— Jenna, si vous suivez votre programme, tout ira bien pour vous, commença-t-il. Après ce que vous avez fait, la plupart des gens iraient au

RPF, mais vous avez de la chance. Il semble que cela vous sera épargné.

— Et Dallas ? demandai-je.

— Je ne m'intéresse pas vraiment à lui. Il sera sans doute jeté aux reamins.

Ainsi, Dallas avait choisi l'Église, et c'était sa récompense : il était jetable. Ce n'était qu'un outil pour que je fasse ce qu'ils voulaient – pour éviter que je crée un scandale. Ils ne savaient pas quoi faire d'autre de moi.

Peu après, Linda vint ramener Dallas. Épuisée physiquement et moralement, j'avais honte de l'avoir traité ainsi. J'acceptai de rentrer chez moi, pour réfléchir à la manière d'aborder la suite des événements. Je n'étais pas plus tôt revenue dans ma chambre que je compris l'erreur que j'avais commise en laissant Dallas partir ; en particulier après les propos de Mr. Wilhere. Maintenant que je savais où se trouvait Dallas, je devais le retrouver avant qu'on le déplace ailleurs.

Désireuse de ne pas refaire les mêmes erreurs, je me rendis en vitesse à la base PAC et le trouvai dans une chambre, avec un vigile de garde devant sa porte.

Je passai cette nuit-là dans sa chambre. C'était la première fois que nous dormions dans le même lit, et cela me réconforta de vivre enfin cette intimité.

Chapitre vingt-huit

Un nouveau nom

Le lendemain matin, Mr. Wilhere m'annonça que l'Église allait nous envoyer quelque part, Dallas et moi, pour nous calmer et nous « déstimuler », une méthode scientologue pour les personnes devenues folles. Je me moquais de ce qu'il disait. Le seul mot que j'entendais, c'était « partir ». Je savais que cela ne pouvait plus continuer ainsi. Mon corps ne tenait plus. Je ne pesais plus que quarante-trois kilos, et j'étais à bout de forces.

Ce jour-là, Mr. Wilhere nous amena à Big Bear Lake, Dallas, nos deux gardiens et moi. On nous conduisit à un bungalow avec deux chambres, l'une équipée de couchettes et l'autre d'un lit double. Ma gardienne et moi étions dans celle avec le lit double, et Dallas et son surveillant dans l'autre. Un endroit confortable, avec deux gardes : je me demandais pourquoi l'Église dépensait autant d'argent pour nous. J'avais connu diverses sortes de châtements dans ma vie, mais jamais rien de tel. Deux jours plus tôt, ils semblaient décidés à me persécuter ; à présent, je vivais dans une retraite agréable. Cet arrangement me parut étrange, mais étant donné ce qu'avait été ma vie, je n'allais pas me plaindre.

Au cours du mois suivant, nous passâmes du temps tous les quatre à traîner, faire la cuisine, nous promener, nager dans le lac et nous faire la lecture à haute voix. Une fois par semaine, quelqu'un venait nous apporter le courrier, les vêtements dont nous avions besoin et de la nourriture. Je me sentais coupable que l'on dépense tout cet argent et ces ressources pour moi. Au bout d'une semaine, Sylvia Pearl arriva pour continuer mon contrôle de sécurité. Elle habitait dans un bungalow voisin. Cependant, cela ne se passa pas bien, je refusai toujours le contrôle de sécurité, et là encore, je quittai tout bonnement la session. Au même moment, Dallas subissait le même traitement, sauf que les questions portaient sur moi, ce qui me rendit encore plus furieuse. Sylvia fut finalement remplacée par un auditeur du RTC, et enfin, avec difficulté, nous achevâmes mon contrôle de sécurité.

Mr. Wilhere venait me voir une fois par semaine, en m'apportant les nouvelles qu'il désirait me communiquer. Il me dit par exemple que l'affaire Lisa McPherson avait évolué. Bob Minton, le principal financier du procès au civil intenté par la famille, avait changé de camp. Il ne soutenait plus la cause de Lisa McPherson, mais celle de l'Église. Je me rappelai que Bob Minton avait été le directeur du fonds Lisa McPherson à l'origine. L'OSA faisait souvent allusion à lui en parlant de nos ennemis qui manifestaient pour détruire l'Église. Bob Minton et sa femme avaient été les adversaires les plus acharnés de la Flag Land Base. Minton avait témoigné devant un tribunal que l'avocat représentant les McPherson l'avait obligé à mentir, à changer des documents officiels, et à mener une campagne anti-Scientologie. L'avocat de la famille McPherson avait répliqué en déclarant que Minton était manipulé par l'Église. Les chefs d'inculpation pénale visant la Scientologie avaient déjà été abandonnés en 2000, lorsque l'expert médical avait modifié la cause du décès : d'« inconnue », elle était devenue « accidentelle ».

Hormis ces quelques nouvelles de l'extérieur, notre séjour à Big Bear était incroyablement paisible et reclus. Je n'ai jamais su exactement pourquoi on m'y avait envoyée. Peut-être pour contenter mes parents. Peut-être parce que je menaçais de me suicider, ce qui signifiait que j'étais folle et Source potentielle d'ennuis. Peut-être encore parce que j'étais une Miscavige, et qu'à ce stade, la seule alternative aurait été de m'obliger à quitter l'Église, ce qui aurait fait une mauvaise publicité. Ils devaient penser qu'en m'isolant à Big Bear, ils me calmeraient, en prenant assez de temps pour que toute cette histoire soit oubliée. Il fallait éviter que d'autres adeptes remarquent l'indulgence de ma punition.

Quelles qu'aient été les intentions de l'Église, je retrouvai effectivement une certaine sérénité. Avant Big Bear, j'étais au bord de l'explosion, mais après plusieurs semaines sans crainte de perdre Dallas ou qu'on me l'enlève, en dormant et m'alimentant suffisamment, j'avais enfin retrouvé un équilibre.

Cependant, cela ne mit pas fin aux doutes que l'Église suscitait en moi ; en fait, je quittai Big Bear plus décidée que jamais à ne pas céder à leurs exigences. Je savais que j'étais en désaccord avec certains aspects de la Scientologie – les questions inquisitrices, les auditions absurdes, les contrôles de sécurité interminables ; je savais que, même si cela pouvait aider certaines personnes, je n'en avais retiré que des contrariétés. En outre, je trouvais totalement injuste et déraisonnable d'être punie sans cesse pour des choses qui n'étaient pas de ma faute. En repensant à ce que j'avais subi, une vérité m'apparaissait clairement : le seul moyen pour que l'Église arrête de profiter de moi, c'était de lui dire *non*, même si cela impliquait de pousser les gens dans leurs retranchements.

Parfois, cette attitude me mettait en conflit avec Dallas. Lui aussi

éprouvait des difficultés avec l'Église et trouvait que beaucoup de traitements étaient douteux, mais il avait du mal à comprendre pourquoi je refusais de coopérer et d'endurer les diverses punitions que l'on m'infligeait. À son avis, nous devons les tolérer, en passer par là, puis aller de l'avant ; pour moi, cela n'aurait eu pour résultat que de subir de nouvelles pressions. Plus nous leur donnions de pouvoir sur nous, plus ils en réclameraient.

Tant que nous n'étions pas mariés, rien n'avait vraiment changé. Tout ce qui était arrivé pouvait se reproduire, et nous courions toujours un risque. Et bien entendu, ce risque apparut clairement à notre retour, six semaines plus tard.

Avant que nous retournions tous à Los Angeles, Mr. Wilhere vint me parler de notre sort. Dallas et moi quitterions nos postes au bureau de liaison avec la Flag (FLO), rétrogradés, et nous serions affectés à la base PAC pour effectuer des travaux manuels à l'usine, comme de la menuiserie. L'ultime avertissement, c'était que nous étions au bord de l'envoi au RPF.

L'idée d'effectuer des tâches manuelles à la base PAC n'était pas si terrible. J'aurais aimé avoir moins de responsabilités. Nous ferions de la menuiserie. Ce que je refusais, c'était qu'on nous ramène au même point que six semaines plus tôt, toujours punis pour les mêmes « crimes » : notre hors 2D, ma tentative de suicide, mon insubordination, et ainsi de suite. Ils nous avaient payé un séjour à Big Bear, pour nous refaire vivre exactement la même chose ; nous subissions un châtiment injuste que nous devons tout simplement accepter. Coupables à leurs yeux, nous devons payer le prix.

Dallas accepta de travailler à l'usine, mais je refusai. Après plusieurs semaines confuses, notre sort fut enfin décidé. Je resterais au bureau des affaires immobilières du CMO, au FLO (Flag Liaison Office, bureau de liaison avec la Flag), en tant que « conceptrice » : pour concevoir et dessiner des plans. Dallas fut retransféré à la PAC, considérée comme une organisation subalterne. Même si nous n'étions qu'à quelques kilomètres, nous ne pouvions ni déjeuner ensemble ni nous voir le soir.

Le mariage ne garantissait pas que les époux restaient ensemble, mais cette séparation était exactement ce que je craignais. Pire encore, lorsque j'arrivai à voir Dallas, il m'apprit qu'il était encore interrogé par Jessica Feshbach, qui se rendrait bientôt célèbre comme auditrice de Katie Holmes. Comme pour Sylvia à Big Bear, les sessions visaient à découvrir des choses sur moi, pas sur lui. Cela me rendit de nouveau furieuse. Dallas aussi en était troublé, et nous écrivîmes des lettres conjointes à Mr. Rathbun et Mr. Wilhere, pour demander d'être ensemble au FLO. Mr. Rathbun ne répondit jamais, et Mr. Wilhere me répondit que je m'intéressais seulement à ma première et seconde dynamique, à Dallas et

à moi-même – et à rien d'autre, comme le groupe ou notre mission de sauver l'humanité. Lorsque je reçus ce courrier, je le déchirai et le lui renvoyai ; cela ne fit que m'attirer de nouveaux ennuis.

Malgré ma rébellion, on ne m'avait toujours pas envoyée au RPF. J'en profitais pour cultiver ma capacité à dire non. À Big Bear, j'avais compris qu'ils pouvaient seulement me contrôler si j'acceptais leur traitement. Pour une raison inconnue, ils voulaient que je reste, ce qui signifiait que l'Église était dans une position difficile : elle essayait à la fois de me punir de mes actes, tout en cherchant à m'amadouer. Je refusai donc tout ce avec quoi j'étais en désaccord, et à ce stade, c'était beaucoup.

Même si je n'étais pas heureuse, je n'arrivais pas à franchir l'étape suivante et quitter l'Église. Tous les ingrédients étaient réunis, mais tant que Dallas resterait dans la Scientologie, je ne pouvais songer à partir sans lui. Ils avaient failli nous séparer quand nous étions tous deux dans l'Église, je ne pouvais donc qu'imaginer ce qui arriverait si je partais et qu'il restait. Ma fidélité à la Scientologie tenait principalement à Dallas. Malgré mon exaspération, je tolérais l'Église parce qu'elle nous permettait de rester ensemble. Notre relation en valait la peine. Je me limitai donc à des critiques et de l'insubordination, plutôt que de me livrer à une mutinerie totale.

Nous espérions encore que notre mariage deviendrait une réalité. Dallas et moi n'étions pas toujours d'accord sur la façon de nous tirer de cette situation, mais nous voulions toujours la même chose : vivre ensemble. Nous étions meilleurs amis et nous nous aimions. Toutes nos épreuves n'avaient fait que nous rapprocher, et d'une manière ou d'une autre, nous étions décidés à sortir mariés de cette histoire.

Plusieurs semaines après notre retour de Big Bear, j'appris que je devais prendre la navette quotidienne pour l'Int, ce qui était étrange, car je ne m'y étais pas rendue depuis des années. Je passai deux heures de trajet à me demander qui j'allais rencontrer, et pourquoi. C'était Mr. Wilhere, pour me parler de mon mariage avec Dallas. Il voulait que nous attendions encore un peu, prétendant qu'ils n'avaient pas encore résolu le problème de l'oncle Larry. Bien entendu, c'était une question sans fin.

Je lui répondis que j'étais prête à coopérer et attendre encore un peu s'il affectait Dallas au FLO, pour que nous puissions au moins être ensemble. Mr. Wilhere accepta si vite que j'en fus étonnée.

Une fois ce problème réglé, je me dis qu'ils s'inquiétaient seulement d'oncle Larry parce qu'il risquait de rencontrer mes parents au mariage et de comploter avec eux. J'expliquai donc à Mr. Wilhere qu'ils étaient certainement prêts à ne pas venir, si c'était cela le souci. Je n'avais qu'à leur écrire une lettre à cet effet. À mon étonnement, après y avoir réfléchi, il m'en fit écrire une, me surveillant tandis que je rédigeais des phrases

mensongères évoquant mon bonheur ; j'expliquai à mes parents que j'avais rencontré quelqu'un que j'aimais, et qu'ils aimeraient sûrement aussi. Je menais ma vie désormais, et j'espérais qu'ils comprendraient. Je ne leur demandai pas de ne pas assister au mariage, mais j'attendais d'eux qu'ils le déduisent, sans que j'aie besoin de leur mettre les points sur les i.

Mr. Wilhere tint parole. Le lendemain, Dallas fut affecté comme typographe au service de diffusion au FLO. Cette division s'occupait de matériel promotionnel pour la Scientologie, magazines et autres publications. Nous pouvions désormais prendre nos repas ensemble, nous voir de temps en temps pendant la journée, et même rentrer ensemble en bus.

Quelques semaines plus tard, Mr. Wilhere arriva sans prévenir au bureau. Il voulait me parler. Il me tendit une lettre de mes parents, déjà ouverte. Ils écrivaient qu'ils ne vivaient plus au Mexique, mais en Virginie. Ils étaient ravis pour moi, et ils comprenaient pour le mariage.

J'étais contente de les lire, mais un peu étonnée de la manière dont tout s'était passé. Ce que j'ignorais, c'était que mon oncle Dave s'était rendu sur la côte est pour les affaires de l'Église, et qu'il leur avait remis ma lettre en mains propres. Cela prouvait qu'oncle Dave se rendait bien compte de ce qui m'arrivait. D'après ce que mes parents me racontèrent, mon oncle et son entourage les avaient retrouvés à un hôtel chic de Washington où oncle Dave était descendu. Non seulement il leur remit ma lettre, mais il mit mon père en contact d'affaires avec un agent immobilier local, et trouva à ma mère un travail dans un cabinet juridique. Il apprit aussi à mes parents qu'ils n'étaient plus SP ; ils avaient vécu au Mexique comme l'Église le leur avait demandé, et ils avaient donc accompli les étapes A-E nécessaires pour devenir « non déclarés », ou quitter le statut de SP.

Lors de cette réunion, oncle Dave dit que mon père avait désormais la permission de parler à leur mère, ce que mon père voulait faire depuis longtemps. En ce qui concernait mon mariage, ma mère s'attendait à cette nouvelle, car j'étais dans la Sea Org, et donc elle n'était pas surprise. Oncle Dave leur avait dit qu'il avait entendu de bons échos sur Dallas, mais qu'il ne le connaissait pas.

Bien sûr, je ne savais rien de tout cela à cette époque. Je fus simplement soulagée qu'ils ne viennent pas à mon mariage ; ce n'est qu'après avoir quitté l'Église que ma mère m'apprit toute l'histoire.

— Alors, me demanda ironiquement Mr. Wilhere, vous allez vous marier demain ?

Je voyais bien à quel point il était contrarié que j'aie obtenu presque tout ce que je voulais, y compris un poste sur la base pour Dallas.

— Sans doute, répondis-je fermement.

— Eh bien, bonne chance, conclut-il, avant de marmonner quelques conseils obligatoires pour un bon mariage.

J'entendis à peine ce qu'il disait. J'allais me marier.

Le lendemain matin, Dallas et moi partîmes de bonne heure au tribunal pour obtenir notre certificat de mariage. Nous étions trop nerveux et excités pour remarquer que nous étions presque à sec, et nous dûmes descendre une pente en roue libre pour arriver à une station-service. Le bouchon du réservoir était fermé à clé ; Dallas tremblait tellement qu'il la brisa dans la serrure en essayant de l'ouvrir. Il emprunta des tenailles à la station-service et tenta de récupérer la partie cassée, ce qui prit presque une heure. Enfin il mit le contact et je priai pour que ça marche – ce qui fut le cas, sous nos acclamations extatiques. Dallas paya avec cinq dollars de petite monnaie que nous avions économisée sur notre paye. J'imagine ce que dut penser le gérant en recevant nos tas de pièces de cinq et dix cents. Il nous fallut encore rouler au point mort sur une bonne partie du trajet, parce que nous n'avions pas forcément assez d'essence malgré tout. À l'arrivée, Dallas dut laisser la voiture ouverte parce que la clé était restée coincée dans l'allumage. Mais on nous donna notre certificat.

Le père de Dallas était aussi ministre de la Scientologie, et il avait accepté de venir à Los Angeles pour diriger une petite cérémonie. Nous devons le retrouver à minuit au Celebrity Center, car c'était le moment où il cessait le travail.

À mon grand étonnement, la mère de Dallas, sa sœur et son petit ami, ainsi que son frère, sa femme et leur petite fille étaient tous là aussi. Le seul qui n'était pas scientologue public était le petit ami de sa sœur. Deux de mes amis, Phil et Clare, étaient mes témoins. Il n'y avait ni Bitty ni Ronnie Miscavige, ni oncle Dave ni tante Shelly, ni oncle Larry. En voyant toute la famille de Dallas réunie pour cette grande occasion, je fus très émue. Je ne les connaissais pas bien, mais c'était suffisamment important à leurs yeux pour qu'ils fassent les deux heures de route depuis San Diego.

Ce ne fut pas exactement le mariage de mes rêves. Dallas et moi étions tous deux en uniforme. Je n'avais même pas retouché mon maquillage, et mes chaussures étaient tachées de colle à dessin. La cérémonie dura cinq minutes, ni fleurs ni banquet, ni champagne ni musique, mais rien de cela n'avait d'importance. Nous étions désormais mari et femme.

Je savoure encore le moment où Dallas me passa la bague au doigt. Je me promis que je le protégerais et m'occuperais de lui, quel qu'en soit le prix, et que je ne serais plus jamais séparée de lui. Je savais que c'était mal de lui accorder plus d'importance qu'à l'Église, mais cela m'était égal. Nous y étions enfin arrivés. Le 20 septembre 2002, je devins Jenna Hill.

Chapitre vingt-neuf

L'Australie

On ne nous donna pas le temps de profiter de ce précieux moment. Je dus retourner au travail, où je restai toute la nuit pour finir des plans. Le lendemain matin, je pris le petit déjeuner en ville chez Denny's avec Dallas et ses parents. Nous n'étions pas censés manger à l'extérieur, sauf le dimanche matin, mais cela ne nous arrêta pas. Ce jour-là, je déclarai fièrement à qui voulait m'entendre que Dallas et moi étions mariés, et que j'étais à présent Jenna Hill. J'étais ravie de m'éloigner ainsi des Miscavige – pourtant, tôt ou tard, Dallas devrait faire la connaissance de ma famille.

En décembre 2002, Dallas et moi reçûmes la permission de fêter notre premier Noël ensemble, lors d'un voyage à San Diego pour passer les vacances avec sa famille, suivi d'un voyage à Clearwater pour voir grand-mère Loretta et tante Denise, puis mes parents en Virginie. Tous les gens de la famille de Dallas furent incroyablement gentils, sans doute les gens les plus adorables que j'aie rencontrés. Ses parents vivaient dans une maison en rondins, la plus confortable qui soit, avec une cheminée de pierre. Les draps en flanelle sur les lits et les lumières douces rendaient l'intérieur chaleureux et accueillant. On se sentait chez soi ; ce décor familial était tout le contraire de la collectivité où j'avais grandi.

Après San Diego, je pris l'avion pour Clearwater avec Dallas, puis pour la Virginie, par une merveilleuse journée enneigée. C'était vraiment étrange de voir mes parents dans leur petite maison, avec un feu pétillant dans la cheminée, tout comme chez les parents de Dallas. Ma mère nous avait même préparé un repas, ce qui m'étonna vraiment. C'était une impression à la fois bizarre et familière ; j'avais l'impression d'avoir un foyer qui m'attendait, au moins pour les vacances.

Lors des deux jours suivants, mes parents nous présentèrent à leurs amis et nous parlèrent de leur vie. Ils semblaient s'en sortir très bien. Je craignais des tensions, mais ce ne fut pas le cas. Ma mère adorait décorer sa nouvelle maison, et cela avait l'air amusant. Bizarrement, mon père

nous offrit une télévision et un lecteur de vidéos/DVD pour Noël, ce qui était fabuleux, mais interdit par l'Église. Il faudrait qu'on les cache soigneusement. Au moment de partir, j'avais presque l'impression d'avoir une famille, des parents qui se préoccupaient de moi, et que nous n'étions peut-être pas seuls, Dallas et moi. Pour la première fois depuis que j'étais petite, je sentais que j'avais bien un père et une mère vers qui me tourner en cas de besoin.

À notre retour en Californie, notre petite chambre de la base nous parut plus triste que jamais, mais au moins c'était la nôtre. L'un des avantages d'être mariés était que nous disposions de notre propre chambre, aussi petite soit-elle. Dans cet espace privé, j'avais désormais l'impression d'avoir ma propre famille, même si nous n'étions que tous les deux. Nous pouvions aussi manger ensemble, et, dans le cas peu probable où nous aurions du temps libre, nous pouvions le passer ensemble. Nous avions reçu quelques cadeaux de Noël qui rendirent les lieux plus accueillants. Tante Denise nous avait donné des rideaux, et ma grand-mère un dessus-de-lit. J'obtins la permission de parler à mes parents au téléphone, ce qui était considérable, après deux années d'interdiction.

Le mariage m'apporta un immense soulagement ; il ne régla aucun des problèmes que j'avais avec l'Église, mais il m'encouragea à garder mon calme plus longtemps, assez longtemps pour m'habituer du mieux possible à ma routine. Il m'était impossible d'oublier le passé, mais je n'avais pas à l'affronter tous les jours.

Dallas et moi étions mariés depuis un peu plus d'un an lorsque mon supérieur du service immobilier m'apprit que j'avais été choisie pour une mission à Canberra, en Australie. Il y avait là une petite église de la Scientologie en grande difficulté, et je devais partir pour lui trouver un nouveau bâtiment et des financements pour l'acquérir.

Lorsque j'appris que cette mission durerait au moins six mois, je paniquai un peu. Je ne voulais pas être séparée si longtemps de Dallas. D'après mon expérience, il était très courant que des époux soient séparés à cause de leur travail pour l'Église. Outre mes parents et d'autres personnes qui s'étaient trouvés dans une situation semblable, je connaissais une femme du service immobilier qui avait été éloignée de son mari pendant neuf ans. Deux de mes amis avaient été affectés loin de leur conjoint pendant deux ans ; ils étaient à présent divorcés.

Dallas et moi ferions tout notre possible pour que cela ne nous arrive pas. Je proposai donc que Dallas parte en mission avec moi. J'envoyai un télex au service immobilier de l'Int, avec les qualifications de mon mari ; j'appris bientôt qu'il avait également été accepté. C'était étrange qu'ils aient donné si facilement leur accord, mais je n'allais pas m'en plaindre.

Ni Dallas ni moi n'avions effectué de mission à l'extérieur, ce qui rendait toute cette affaire encore plus étrange. Notre processus d'accréditation fut tout aussi surprenant. Les gens qui portaient pour

longtemps devaient passer des entretiens de motivation – mais pas Dallas et moi. Nous étions censés recevoir et lire des ordres de mission complets avec des objectifs détaillés, approuvés par le RTC, minutieusement annotés pour que nous comprenions tout ; enfin, nous devons faire une démonstration de chaque objectif dans l'argile. Rien de tout cela n'arriva. On nous remit des ordres de mission qui semblaient avoir été rédigés deux minutes avant notre départ à l'aéroport. Ils étaient copiés collés à la hâte sur les formulaires d'une mission précédente. On pouvait encore lire : « Trouvez un bâtiment au Kentucky. »

Toute cette affaire était très bizarre. Pourquoi cette mission, et pourquoi nous ? On aurait dit une espèce de plan pour nous « déconnecter », nous escamoter. Ni Dallas ni moi ne savions qui était derrière tout cela, mais je ne posai pas trop de questions. Nous étions juste contents de partir en Australie ensemble.

En janvier 2004, j'embarquai avec Dallas pour un vol de dix-huit heures à destination de Sydney. Dès l'instant où je descendis de l'avion, je sus que l'Australie allait être une véritable expérience.

Dès le début, nous avions bien plus de liberté à Canberra. Nous pouvions aller où nous voulions. Nous nous achetâmes même des vélos pour nous déplacer, car la location d'une voiture était trop chère. C'était la première fois que je devais me débrouiller seule dans le monde réel. À Clearwater, il y avait beaucoup plus de scientologues ; à Canberra, nous n'étions qu'une poignée. Partout autour de nous, c'étaient des Wogs. Au début, j'étais un peu inquiète, mais à mesure que j'en rencontrais, je me sentais plus à l'aise avec eux.

L'Église assurait notre subsistance, nous payant le gîte et le couvert, même si c'était souvent difficile d'avoir l'argent à temps. Je dus apprendre à cuisiner, moi qui m'étais nourrie toute ma vie à la cantine ; d'ailleurs, c'était vraiment étrange de ne plus avoir de réfectoire. J'avais l'impression de passer mon temps à m'occuper de nourriture, qu'il s'agisse des courses ou de la cuisine. Au début, j'avais peur du four, et c'était donc surtout Dallas qui cuisinait. On allait aussi au restaurant de temps en temps. Finalement, j'essayai quelques recettes et je trouvai cela amusant, mais mes expériences culinaires tournaient toujours au désastre. Tout ce que je faisais était immangeable.

Encore ne s'agissait-il là que de la partie émergée de l'iceberg. La plus grande difficulté était sans doute la mission proprement dite. Nous devons trouver un nouveau bâtiment pour la Scientologie à Canberra, recueillir l'argent nécessaire, l'acheter, et le faire rénover. Comme la Scientologie essayait de standardiser le plan de toutes ses nouvelles églises, le bâtiment devait faire au moins 2 500 mètres carrés, sinon il ne serait pas accepté. En outre, il devait se trouver sur une rue passante, pas

trop industrielle ; il devait aussi présenter un aspect agréable et plutôt traditionnel, pour ressembler à une vraie église. Après quelques recherches, il apparut clairement qu'un bâtiment répondant à ces critères coûterait plusieurs millions de dollars australiens.

Et c'était cela, le problème. Dans tout Canberra, on ne comptait qu'une quinzaine ou une vingtaine de scientologues pratiquants. Toute cette opération était bien différente de ce que décrivaient nos ordres de mission. En fait, l'organisation locale ne comptait pas plus de dix personnes, qui ne donnaient que des cours d'introduction. Il n'y avait même pas d'audition – le service fondamental de toute organisation de Scientologie. En outre, ils étaient en cours d'expulsion, car ils n'avaient pas payé le loyer depuis six mois.

La liste de donateurs potentiels de l'Église comprenait tous ceux qui avaient donné au moins une fois leur nom pour un cours, un test ou n'importe quoi d'autre – et qui, en majorité, n'étaient jamais revenus. Pour compliquer les choses, Dallas et moi n'avions jamais récolté un sou de notre vie. Notre coéquipière possédait une expérience dans ce domaine, et avait participé à de nombreuses autres missions, mais elle fut rapidement rappelée chez elle, nous laissant à nous-mêmes. Notre tâche était impossible. L'idée de recueillir plusieurs millions de dollars auprès d'un groupe d'une quinzaine de scientologues, dont aucun ne gagnait plus de 80 000 dollars par an, était ridicule. En outre, beaucoup d'entre eux avaient déjà payé des services que l'église de Canberra ne pouvait pas leur fournir : cela semblait donc mal venu de leur demander de l'argent. Nous transmettions ces observations dans nos rapports quotidiens, mais on nous poussait quand même à demander des dons. En outre, nous n'étions pas autorisés à recueillir de l'argent auprès d'autres églises australiennes, car elles organisaient leur propre collecte. Nous réunîmes finalement 75 000 dollars, après beaucoup de publicité et de nombreux petits événements comme des tombolas, des jeux ou des spectacles.

Rétrospectivement, ce n'était pas mal du tout pour des gens qui n'avaient jamais collecté un sou de leur vie. Nous avons été grandement aidés par quelques amis sur place, qui connaissaient beaucoup de gens et nous aidèrent à créer un réseau et à trouver de l'argent. Pourtant, on nous dit que cette somme n'était pas acceptable, et pour finir, je me retrouvai à court d'idées et de ressources, comme Dallas. Nous avons fait tout ce que nous pouvions, à moins que l'Église ne change les objectifs de mission ou ses exigences pour le bâtiment. Nous avons demandé plusieurs fois à rentrer chez nous, mais on ne nous le permit pas.

Dallas et moi avons du mal à réclamer sans cesse de l'argent aux mêmes personnes. Je voyais comment elles vivaient, et je savais qu'elles ne pouvaient pas vraiment se le permettre. Nous n'avions jamais connu

cette situation, et nous étions en désaccord avec ce que l'Église nous demandait. Il ne s'agissait pas de construire une église pour gagner de l'argent en enseignant la Scientologie ; il fallait plutôt gagner de l'argent pour avoir un beau bâtiment. Ils voulaient que ces nouveaux locaux soient remplis de gadgets et d'écrans vidéo high-tech, mais cela semblait plus important que l'enseignement scientologue lui-même. J'avais l'impression que l'essentiel ici était la question matérielle, au lieu de la Scientologie, qui était la raison de notre présence à Canberra. Réclamer de l'argent à des gens sans rien donner en échange, en particulier à des gens qui avaient déjà tant donné, cela me semblait de la pure avidité.

Plus nous essayions de gagner de l'argent, plus nous avions affaire au grand public, avec des résultats mitigés. Lors d'un événement destiné à la collecte des fonds, nous avons rédigé du matériel promotionnel et l'avons envoyé aux scientologues publics de notre liste. Parfois ces documents nous étaient renvoyés, accompagnés de commentaires désobligeants. Je me rappelle qu'une personne avait traité L. Ron Hubbard d'imposteur, ajoutant que nous étions tous des crétins. J'étais étonnée, d'autant plus que nous avions reçu une dizaine de témoignages de ce genre. Après ce que j'avais entendu de la part d'oncle Dave et de cadres de l'Église toute ma vie, je croyais que tout le monde vénérât L. Ron Hubbard, et que la Scientologie était florissante et en expansion dans le monde entier. Pourtant, la plupart des gens en Australie ne semblaient même pas savoir qui il était, et ceux qui le savaient se montraient souvent sceptiques.

Grâce à la liberté dont nous bénéficions, nous commençâmes à entendre des idées radicalement opposées aux enseignements de la Scientologie. Même si c'était contraire aux règles, nous regardions la télévision, une ou deux heures par jour. J'appréciais en particulier « Queer Eye for the Straight Guy », une émission de relooking avec cinq experts gays sur la décoration intérieure, la nourriture, la culture, la mode, etc. J'aimais bien ces personnages et j'appréciais l'émission ; j'étais un peu étonnée que le programme ne corresponde pas à ce que j'avais appris à l'Église. On nous enseignait que les homosexuels étaient des pervers, d'une hostilité sournoise, ce qui les rendait proches des SP. Cependant, en regardant ces gens à la télévision, rien de tout cela ne me venait à l'esprit. Cela me paraissait contradictoire, et je n'arrivais pas à voir comment cela pouvait être vrai.

Nous avions aussi accès à Internet, même si je ne savais pas très bien m'en servir. Une fois, Dallas attira mon attention sur un site appelé « Opération Clambake », qui était très critique vis-à-vis de l'Église. En comprenant de quoi il s'agissait, j'échangeai un regard incrédule avec Dallas. Nous savions que nous étions tombés sur quelque chose d'interdit, mais c'était indéniablement intéressant. Je fis un effort pour ne pas continuer ma lecture, mais ce que nous avons vu était très révélateur.

Le site affirmait en particulier qu'oncle Dave avait usurpé le pouvoir en prenant le contrôle de l'Église. C'était le premier commentaire négatif que j'entendais sur sa direction. Ce site avait un peu éveillé ma curiosité, mais je ne comprenais pas exactement comment le Web fonctionnait. Je savais aussi que des gens avaient eu des ennuis pour avoir regardé ce genre de chose. Je vis qu'Operation Clambake mentionnait des documents OT III sur son site ; on m'avait mis en garde contre l'accès à des informations d'un niveau que l'on n'avait pas encore atteint. J'évitai donc ce site par la suite, parce que je ne voulais pas devenir folle.

Pourtant, je n'arrivais pas à contrecarrer les allégations du site concernant mon oncle. Je savais que la Scientologie avait ses détracteurs, à cause des manifestants devant la Flag Land Base, mais j'ignorais jusque-là qu'il existait des sites entiers consacrés à la lutte contre la Scientologie ; je ne savais pas non plus le rôle que jouait Internet dans la vie quotidienne. J'étais étonnée que Dallas soit tombé si facilement sur ce site, mais c'était également une pensée réconfortante, même si je ne savais pas trop pourquoi. C'était presque comme le moment au Ranch, bien des années plus tôt, où j'avais vu tous ces entrepreneurs venus de l'extérieur, en souhaitant en secret qu'ils prennent notre défense. C'était rassurant que d'autres gens sachent ce que nous vivions au sein de la Scientologie, même si cette prise de conscience ne changerait sans doute rien à notre situation.

En appelant mes parents ce soir-là, je leur demandai si l'article sur oncle Dave pouvait être vrai. Ils répondirent qu'ils n'en savaient pas grand-chose, mais qu'ils n'étaient pas sûrs qu'Internet soit une source d'information fiable. Je mis donc cette histoire de côté un moment.

Ce n'était pas seulement ce que nous voyions et lisions qui nous permettait d'approfondir notre réflexion sur l'Église ; c'étaient aussi les gens que nous rencontrions, et le mode de vie très différent que nous menions. L'enrégimentement et les contrôles permanents n'existaient plus ; nous pouvions bel et bien mener notre vie, en tout cas plus qu'avant. À Canberra, nous devînmes amis avec la plupart des scientologues publics locaux, d'autant plus qu'ils étaient notre seule source de collecte de fonds. En passant du temps avec eux, je vis à quoi ressemblerait notre vie si Dallas et moi étions de simples adeptes, vivant indépendamment. Je n'avais jamais rencontré d'adeptes qui travaillaient pour l'Église tout en exerçant des métiers normaux.

Ce n'était pas seulement le mode de vie ; c'était aussi la présence de l'Église qui était différente. Je commençais à comprendre que des endroits comme la Flag et l'Int étaient l'exception, et non la règle. J'avais toujours entendu qu'il y avait cinq cents églises de Scientologie dans le monde, et je croyais qu'elles étaient toutes d'une importance comparable à la Flag, ou du moins approchante. Manifestement, je m'étais trompée. En voyant cette petite église en difficulté de Canberra, en fréquentant

cette poignée de scientologues décontractés, je compris que la Scientologie ne dirigeait pas le monde comme on nous l'avait toujours dit.

De toutes ces expériences, la plus révélatrice peut-être n'avait rien de subversif ou d'illicite : ce fut mon amitié avec une dame prénommée Janette. Quand je la rencontrai, elle avait deux petites filles, et elle attendait un garçon. Nous passions beaucoup de temps avec elle, nous venions aux anniversaires de ses enfants ou juste pour la voir. Eden, sa fille de deux ans, était adorable, rigolote et malicieuse, et je restais souvent avec elle. Quand je me rendais à l'organisation, je la prenais parfois avec moi et jouais avec elle là-bas, alors que j'étais censée être membre de la Sea Org en mission. J'étais consciente de l'influence qu'Eden avait sur moi, mais cela me semblait naturel – je ne pouvais pas m'en empêcher. Pourtant, ce comportement était considéré comme inapproprié pour un missionnaire de la Sea Org.

Janette était enceinte : j'avais rarement vu des gens dans cet état. Elle m'en parlait, et cela me semblait être extraordinaire qu'un « corps de viande » en soit capable. J'avais l'impression de pouvoir aborder n'importe quel sujet avec Janette. Nous lui rendîmes visite quelques jours après la naissance de son fils, et cela me parut un événement incroyable.

Tout ce temps passé avec Janette et Eden m'avait fait envisager pour la première fois l'idée d'avoir une famille. Dallas était aussi très gentil avec Eden. Il aimait jouer avec elle et la faire éclater de rire. Il adorait les enfants, et remarquait toujours comme ils étaient mignons et intéressants. Mais, sachant que les membres de la Sea Org n'avaient pas le droit d'en avoir, la pensée d'être mère ne m'était pas vraiment venue. Pour la toute première fois, je me demandais si cela n'allait pas me manquer.

Une année passa, et notre mission ne semblait pas toucher à sa fin. Nous étions contents de notre séjour, nous efforçant de suivre les règles sans trop dérailler. Malgré nos innovations, nous étions encore très attachés à l'Église et à nos responsabilités. Rétrospectivement, je regrette d'avoir été aussi timorée et de ne pas être allée à la plage ou d'autres endroits encore ; cependant, nous aurions été mal à l'aise d'enfreindre si ouvertement les diktats de l'Église.

Dans l'ensemble, cette année avait été rafraîchissante. Je n'étais plus tourmentée comme avant par mon ressentiment envers l'Église. Comme nous étions bien moins surveillés, c'était plus facile d'oublier les problèmes auxquels j'avais fait face. J'étais toujours en désaccord avec certains aspects de l'Église, mais cela faisait des années que je n'avais pas été aussi détendue – sans oublier que j'étais bien nourrie, reposée, et que je m'amusais.

Noël 2003 arriva. On nous donna la permission de rentrer chez nous pour les vacances, mais les parents de Dallas durent payer notre vol aller-

retour. Mon père nous offrit ensuite le voyage pour la Virginie, où ma grand-mère Loretta devait nous retrouver ; mais au dernier moment, elle annula sa visite pour raisons de santé. J'étais triste, car c'était la personne que j'étais la plus impatiente de voir.

Sur le chemin du retour, je m'arrêtai avec Dallas au service de l'immobilier à Los Angeles, pour recevoir nos soi-disant ordres de mission révisés. Au service, qui avait changé, on nous annonça de but en blanc que nous allions être affectés à la base Sea Org de Sydney. Nous étions abasourdis. Lorsque je demandai quand nous retournerions en Californie, on me répondit que cela n'arriverait jamais, et que Sydney serait notre nouvelle affectation.

C'était une décision tout à fait extraordinaire. Surtout, elle allait à l'encontre des règles de l'Église. Nous n'avions même pas mené à bien notre mission à Canberra. Personne n'avait trouvé d'affectation ni effectué de transfert pour notre travail à Sydney. J'étais scandalisée, mais finalement, nous partîmes à Sydney avec la promesse que ce n'était pas définitif, qu'il s'agissait d'une simple mission et que nous recevions rapidement des instructions. Elles n'arrivèrent jamais.

Nous étions à Sydney depuis deux semaines et exigeions de recevoir nos ordres de mission. Sans réponse, je demandai à rentrer chez moi. C'est à ce moment que j'appris le décès de ma grand-mère. Elle avait été retrouvée inanimée dans sa voiture, sur un parking de centre commercial. Elle se trouvait dans le coma et ne se réveilla jamais. On me dit que sa mort était due à son emphysème.

Je pleurai toutes les larmes de mon corps ce jour-là. C'était affreux de savoir que je ne pourrais plus jamais la voir, l'embrasser ou lui parler. J'aurais aimé avoir passé plus de temps avec elle quand c'était possible. J'essayais de me raisonner en me disant qu'elle aurait un autre corps, plus jeune, ailleurs, qu'elle ne connaîtrait plus la souffrance et serait plus heureuse.

Je demandai à l'Église de nous réserver un vol pour les États-Unis afin d'assister à l'enterrement, mais cela aurait été trop tard. Mes parents, en revanche, eurent la permission d'aller en Floride à cette occasion. J'étais effondrée. Parfois, je lui parlais quand j'étais seule, juste pour lui dire adieu. Mais je ne crois pas qu'elle m'entendait.

Chapitre trente

Condition basse

Une semaine après les funérailles de ma grand-mère, on nous apprit que nous pouvions mettre fin à notre mission en Australie. Nous prîmes l'avion pour rentrer, et découvrîmes que notre chambre de la base était revenue à quelqu'un d'autre. Nous avions peint, carrelé et moqueté cette pièce à nos frais, mais on l'avait donnée à quelqu'un d'autre. Notre nouvelle chambre, au sixième étage, avait un vieux lino décollé et sentait le moisi. Il y avait des petits tas de sciure partout, et une commode minuscule pour deux. La baignoire engorgée avait débordé, et n'avait pas été réparée. Le lit devait avoir au moins vingt-cinq ans, parce qu'il grinçait quand on passait à côté. Malgré tout, nous étions heureux d'être rentrés. Aussi étonnante et inattendue qu'elle avait été notre année en Australie, c'était agréable de reprendre notre vie ici. Nous savions que ce serait difficile de renoncer à la liberté dont nous avions profité, mais nous pensions que l'ajustement se ferait rapidement. Ce ne fut pas le cas. Notre réadaptation fut bien plus difficile que prévu, pas seulement à cause de notre expérience à l'étranger, mais aussi parce que la situation à la base était pire qu'avant.

Le lendemain, nous devions nous trouver à la base à onze heures du matin et, dès que j'y mis le pied, je compris que la discipline était plus stricte que jamais. J'appris rapidement que l'emploi du temps avait changé. Il n'y avait plus de périodes consacrées aux exercices personnels ; les pauses déjeuner étaient réduites à quinze minutes ; le projet Nettoyage du Navire – le seul moment de la semaine où nous pouvions faire notre lessive et notre ménage – ne durait plus que deux heures ; les privilèges de « cantinage » avaient été supprimés : nous n'avions plus le droit d'acheter quoi que ce soit à la cafétéria, y compris de la nourriture. Depuis trois mois, la base entière était punie, rétrogradée à une condition basse.

Cette fois-ci, ce n'était pas seulement moi qui avait un problème avec ces traitements : Dallas était également perturbé. Nous étions du même

avis sur l'Église, bien plus qu'avant de partir en Australie. Au moment de subir notre débriefing standard d'après-mission, je fus un peu étonnée que Dallas avoue avoir regardé des films et diverses émissions ; cela tombait mal. J'avais décidé d'en dire le moins possible, en particulier sur les sujets dont l'Église n'aurait rien pu savoir, mais la soumission de Dallas rendait cette décision inutile. Pendant mon propre interrogatoire, on me demanda d'estimer quelle quantité d'argent j'avais gaspillée en étant improdutive et en gaspillant nos fonds ; je l'estimai donc à trois mois de loyer, plus les tickets de bus et la nourriture. C'est ainsi que se passaient les confessions. Si j'avais émis l'opinion que c'était l'Église qui gaspillait son argent et que nous lui avions bel et bien rapporté 75 000 dollars, j'aurais encore eu des ennuis.

La situation sur la base était déjà inquiétante, mais le 13 mars, anniversaire de L. Ron Hubbard, nous vîmes clairement l'ampleur des dégâts. Pour des événements de cette importance, nous devions vendre des éditions nouvelles ou révisées des livres ou des conférences de Hubbard, en baratinant les gens comme des camelots. Il nous fallait absolument atteindre notre objectif de ventes, ce qui était toujours impossible. Cette année-là, l'ensemble du personnel, soit cinq cents personnes, resta toute la nuit au Sanctuaire à appeler les gens pour qu'ils nous achètent nos livres. Si nous n'étions pas au téléphone, on nous disait de nous mettre au travail. Il n'y avait ni eau ni nourriture, et nous n'avions pas le droit d'aller en chercher. La sécurité surveillait la porte pour que personne ne sorte avant sept heures et demie du matin.

Certaines personnes réussirent à sortir plus tôt, comme une femme de soixante-dix ans souffrant d'emphysème, qui partit à trois heures du matin. Cependant, ces gens étaient traités durement au rassemblement du lendemain. Ils étaient appelés à sortir du rang et réprimandés ; on leur disait qu'ils étaient méprisables et que leur comportement était répugnant. En guise de punition, ils devaient nettoyer une benne à ordures pendant une heure. La semaine suivante, on nous avertit que si l'un d'entre nous essayait de sortir des rails, le groupe tout entier se retrouverait puni, à nettoyer des bennes.

Après la publication de la nouvelle conférence, chaque soir à onze heures, toute la base se rassemblait au réfectoire pour écouter des cassettes audio. Chaque cassette durait au moins une heure et était précédée d'un sermon sur notre absence d'éthique et la nécessité d'écouter ces conférences, pour apprendre ce qu'était la Scientologie.

Les surveillants se déplaçaient parmi nous pendant ces lectures, pour noter ceux qui s'endormaient. Le lendemain, leurs noms étaient rendus publics et ils étaient affectés au nettoyage des bennes. Dallas, mes amis et moi luttions constamment contre le sommeil pour éviter les ennuis.

En voyant tous ces gens privés de sommeil et épuisés, je repensai à notre expérience de collecte de fonds en Australie ; je vis que là-bas,

comme ici, il était bien plus question de récolter de l'argent que d'aider les gens ou de partager la Scientologie. En fait, le bien-être des membres de la Sea Org semblait le dernier souci de l'Église. Je m'étais déjà fait cette remarque, dans une certaine mesure, mais l'Australie m'avait prouvé à quel point cette quête d'argent était devenue essentielle pour la Sea Org.

Notre légère prise de conscience en Australie avait joué un rôle important. Soudain, ce n'étaient plus des règles que nous avions à respecter, mais des libertés auxquelles nous devions renoncer. Peu après notre arrivée, on commença à nous demander dans des questionnaires si l'un d'entre nous possédait un téléphone portable, avait parlé à des anciens membres de la Sea Org, ou disposait d'une connexion Internet permettant de consulter des sites anti-Scientologie. À la base, les ordinateurs étaient entreposés dans une pièce verrouillée et il fallait une autorisation spéciale de l'OSA pour avoir les clés. L'Église avait installé sur tous les ordinateurs des logiciels bloquant les sites connus pour leur opposition à la Scientologie. On nous disait très clairement que si nous dissimulions quelque chose, les sanctions seraient sévères.

J'avouai donc que je possédais un téléphone, cadeau des parents de Dallas, et que nous utilisions une fois par semaine pour appeler nos familles. Avant de garder cet appareil, j'avais obtenu une autorisation, mais on me déclara que c'était une erreur et que je devais le rendre. Entre-temps, toute une série de nouvelles règles étaient entrées en vigueur : pas de nourriture dans nos tiroirs de bureau, même si nous étions debout à n'importe quelle heure de la nuit et n'avions que quinze minutes pour manger ; pas de musique sur le bureau ; pas plus d'un jour par semaine en tenue civile ; interdiction de rentrer chez soi avant minuit. Les réunions de travail n'étaient qu'une longue suite d'insultes et d'humiliations publiques visant ceux qui commettaient une faute.

Je refusai pourtant de rendre mon portable. Cinq personnes me confièrent qu'elles ne rendraient pas le leur non plus, et je me dis donc que nous pourrions unir nos forces pour résister. Je me retrouvai à être la dernière sur la base à posséder un téléphone. On me dit que cette nouvelle règle interdisant les téléphones et ordinateurs portables était due aux gens qui essayaient d'infiltrer l'Église, et qui pouvaient écouter nos conversations sur les ondes. C'était donc pour notre propre sécurité. Je répondis que c'était ridicule et paranoïaque. Ensuite, on m'expliqua que certaines personnes regardaient de la pornographie sur leurs appareils. Je répondis que c'était tout aussi ridicule, et que d'ailleurs cela ne regardait pas nos supérieurs. Enfin, on me dit qu'il fallait éviter que les familles appellent pour propager des nouvelles négatives. Rien de tout cela ne me persuada de rendre mon téléphone.

Toutes ces excuses étaient de parfaits exemples de punitions et de privations gratuites. L'Église ne s'intéressait pas à mon téléphone en tant

que tel – et à ce stade, moi non plus. Je ne me battais plus pour un téléphone, mais pour le principe. Ils essayaient de me prendre quelque chose qui nous appartenait, à Dallas et à moi. C'était notre propriété, et pourtant ils se croyaient le droit de nous le retirer. Ils nous avaient déjà repris notre chambre, confisqué notre télévision, et enlevé la nourriture de nos tiroirs. C'était d'autant plus hypocrite que, par définition, l'une des principales caractéristiques d'une personne suppressive était qu'elle n'avait aucun respect pour la propriété d'autrui.

Ce genre de situation nous faisait réfléchir, Dallas et moi. Nous repensions à notre expérience en Australie, et tout ce à quoi nous renoncions en vivant dans la Sea Org. S'ils pouvaient nous prendre jusqu'à un téléphone insignifiant ou traiter nos objets comme s'ils leur appartenaient, qu'arriverait-il aux choses plus importantes ? Et notre relation ? Ils avaient déjà essayé de nous séparer. Dallas se raccrochait encore à l'espoir qu'un jour, ils lèveraient l'interdiction d'avoir des enfants. Et ensuite ? Nous avions découvert qu'il existait un vaste monde de gens sceptiques vis-à-vis de la Scientologie, et, de plus en plus, nous les imitations. Peut-être voulait-on nous prendre notre téléphone pour nous couper du monde extérieur, et contrôler les informations que nous recevions.

Peu de temps après notre retour d'Australie, on m'apprit que je ne pourrais pas rester aux services immobiliers. Le service entier déménageait à l'Int Base, mais, comme mes parents avaient quitté la Sea Org, je n'avais pas le droit d'y travailler. Quand on me demanda quelle affectation je souhaitais en remplacement, je choisis l'audition.

Rétrospectivement, c'était une décision un peu bizarre, mais, sur le moment, elle paraissait tout à fait logique. Ces dernières années, je m'étais trouvée en lutte constante contre la Sea Org, avec ses règles et les traitements qu'elle m'infligeait. J'avais l'impression que la Scientologie s'éloignait de sa mission d'aider les gens, qu'elle s'intéressait davantage à leur argent. Le personnel était traité de manière dégradante, alors qu'il consacrait sa vie à l'Église. Quelques mois plus tôt, oncle Dave avait nommé Tom Cruise « le scientologue le plus fervent du monde », alors que le personnel et les membres de la Sea Org avaient tout sacrifié pour l'Église. Il nous fallait en outre regarder des interviews de Tom Cruise pendant nos pauses déjeuner d'un quart d'heure, écoutant l'acteur vanter la fabuleuse Scientologie. Tout était à l'envers. Rien n'était plus consacré au « bien ultime du plus grand nombre de dynamiques ». La base était un endroit tellement sinistre que plusieurs personnes avaient sérieusement songé au suicide, et avaient été expulsées de la Sea Org pour cette raison.

Cependant, malgré toutes ces inquiétudes sur la gestion de l'Église, je conservais au fond de moi une idée positive de la pratique scientologue en elle-même. Dans mes moments de découragement et d'interrogation,

j'étais toujours réconfortée en repensant à toutes les victoires dont on m'avait parlé au fil des ans, à toute l'aide que la Scientologie aurait apportée aux gens. Ces souvenirs étaient la seule bonne chose qui me restait de l'Église. Et ce n'était possible que grâce à l'audition. L'audition représentait la seule croyance qui me restait.

Je décidai donc qu'en étant auditrice, je serais enfin en position d'aider les gens le plus directement possible. Contrairement aux interrogatoires de sécurité, l'auditeur était censé être sympathique avec les gens, sans jamais se fâcher contre les pré-Clairs. L'objectif de l'audition était d'écouter et de guider, tandis que les interrogatoires étaient nettement plus indiscrets et désagréables. En auditant, je contribuerais à clarifier la planète, à mon échelle, et j'aiderais aussi des gens à s'aider eux-mêmes.

J'éprouvai une bouffée d'enthousiasme lorsque mon affectation d'auditrice fut approuvée. Je dus suivre une formation avant de commencer, et passer mes grades en deux mois. Pour la première fois depuis longtemps, je prenais plaisir à mes études, parce qu'elles avaient un but. Je suivis des auditions pour ma propre amélioration. Cependant, je remarquai peu à peu que ces sessions me rendaient très anxieuse. Elles étaient trop personnelles, et me donnaient l'impression de devenir folle. Si une audition ne se passait pas bien, l'auditrice me dressait une liste interminable de tout ce qui n'allait pas, et cela commençait à me donner le vertige. Ce n'était pas le but de l'audition, normalement.

À partir de là, la situation ne fit qu'empirer. Nous commençons une session, elle me demandait si quelque chose me troublait, et j'éclatais en sanglots en lui disant à quel point les règles et les restrictions de la base étaient excessives. Mon auditrice me demandait alors si mon bavardage ne nous avait pas empêchées de découvrir un secret. Cette réaction m'agaçait toujours, et en général, j'inventais des secrets, mais au bout de plusieurs sessions, je décidai que j'en avais assez d'être aussi accommodante. J'en avais fini avec leurs intimidations. Je restai pendant une heure à répondre « non », tandis que ses questions se faisaient de plus en plus pressantes.

— Nous irons au fond des choses, m'avertit-elle.

Je m'en moquais.

Je me levai pour partir, mais elle me retint. J'essayai de la pousser, mais elle s'obstina à me faire rasseoir. Au bout de deux heures, je jetai les cylindres de l'appareil par terre et les écrasai sous mon pied. Elle ne voulait toujours pas me laisser sortir. Elle me tendit deux autres boîtes, mais je les écrasai aussi. Je jetai mon dossier sur la table, projetant des papiers partout. Elle ne me lâchait pas le bras, et ne me laissait toujours pas sortir. Je la poussai, lui donnai des coups de pied, essayai de m'en débarrasser par tous les moyens. Je l'injuriai, la suppliai, mais elle se contentait de répéter : « Nous irons au fond des choses. Quel est cet acte que vous avez commis, et dont vous refusez de me parler ? » Elle ne me

laissa pas non plus aller aux toilettes. J'étais sûre que dans le couloir, les gens pouvaient entendre l'incident, mais personne ne vint voir ce qui se passait. Après plusieurs heures, elle me dit que nous allions faire une promenade. Nous passâmes le reste de la journée à marcher et à décompresser.

Le lendemain, je me réveillai moulue, épuisée et les nerfs en pelote. On me dit qu'au vu de mon comportement, je n'aurais pas l'autorisation d'auditer. J'étais rétrogradée. On m'expliqua que j'avais perturbé les sessions d'autres personnes dans les salles d'audition voisines, en essayant de sortir ; il s'agissait là d'un acte suppressif. Je répétais que c'était contraire aux règles de me refuser le droit d'auditer, mais ils s'en moquaient visiblement.

Entre-temps, comme je n'avais jamais voulu rendre mon téléphone, des gens venaient voir Dallas plusieurs fois par jour, en lui disant qu'il devait donner cet appareil. Il leur répondait que cela ne dépendait pas de lui et qu'il ne se disputerait pas avec moi à cause de cela. Cela n'empêchait pas ces personnes de le harceler.

Finalement, quelqu'un vint me réclamer mon téléphone. Je lui dis que je ne le lui donnerais pas, et il m'avertit qu'il le prendrait de force. Je répondis que j'appellerais la police. Menacer d'appeler une autorité extérieure pour un problème interne : c'était un tel tabou que j'allais sûrement en entendre parler. Après des jours de négociations avec le département d'éthique, ils me forcèrent à faire amende honorable en payant les dégâts, en rangeant la pièce, et m'excusant auprès de l'auditrice et des autres auditeurs. Même ainsi, on me dit que je ne pourrais toujours pas auditer.

À cet instant, je décidai que j'en avais fini avec la Sea Org. J'étais arrivée au stade d'auditrice, pour découvrir que les mêmes règles abusives s'appliquaient. Tout ce qui couvait depuis plusieurs années déborda d'un coup. Je voulais partir.

La première chose que je fis fut de courir au bureau de Dallas pour lui dire ce que je pensais. Comme je m'y attendais, il était d'accord ; et il semblait presque soulagé que ce soit moi qui l'exprime. J'étais prête à partir, mais Dallas voulait sortir dans les règles et coopérer avec l'Église. C'était le seul moyen de rester en contact avec les membres scientologues de notre famille et de continuer à être des scientologues publics, payant pour des services à notre convenance. J'acceptai pour Dallas, et il me dit que dans ces conditions, il s'en irait avec moi.

Plusieurs personnes s'entretenirent avec moi dans les semaines qui suivirent. Je subis des sessions à plusieurs reprises, avec des gens qui essayaient de me faire rester. Ils décidèrent même de nous affecter à la base PAC, Dallas et moi, parce que nous aurions plus de temps libre là-bas, la discipline y étant un peu moins stricte. En vain. Je savais que je devais partir.

J'appelai mes parents en secret, et ils me soutenaient à fond. Ils m'expliquèrent qu'ils avaient connu la même désillusion vis-à-vis de la Sea Org. Ils ne voulaient pas entrer dans les détails, restant dans un flou prudent ; ils savaient que s'ils attaquaient directement l'Église, cela pourrait me couper d'eux et me faire revenir sur ma décision. Ils me dirent que je pouvais les appeler n'importe quand.

Lors des deux semaines suivantes, je conversai plus régulièrement avec eux ; ils me parlèrent de gens qui avaient été déclarés SP, comme ma vieille amie Claire Headley et son mari Marc, qui avaient tous deux quitté la Sea Org. Teddy Blackman, l'ami de mon frère, en était également sorti. Je savais que Marc, Claire et Teddy n'étaient pas des personnes suppressives. Leur « déclaration » était ridicule. Comme ma tante Sarah avait été récemment déclarée elle aussi, j'avais l'impression que l'Église usait de ce procédé avec les gens qu'elle ne pouvait plus contrôler, qu'il s'agisse ou non de suppressifs.

Mes parents commencèrent aussi à me parler davantage de leur sortie de l'Église. Depuis qu'ils étaient partis, je m'étais demandé pourquoi. Au vu de leur engagement passé, j'avais supposé que les choses avaient mal tourné, mais je n'avais jamais su le rôle qu'oncle Dave y avait joué. Après son départ de la Scientologie, Marc Headley avait révélé à mes parents que mon oncle s'en prenait physiquement à des membres du personnel. Ma mère savait que c'était vrai, parce qu'elle aussi l'avait vu frapper quelqu'un ; cela avait été l'un des événements marquants qui l'avait conduite à quitter la Sea Org.

C'était la première fois qu'une source de confiance me faisait un tel récit sur mon oncle Dave. C'était moins choquant que dérangent. Les gens que je côtoyais ne disaient jamais de mal d'oncle Dave, mais ils avaient peur de lui. Je savais que mon oncle avait mauvais caractère, mais parfois, dans la Scientologie, cela montrait qu'on s'intéressait aux gens. Pourtant, quand bien même je savais que les gens le craignaient et qu'il avait une personnalité dominatrice, je ne l'aurais pas cru capable d'avoir recours à la violence physique. D'après mes parents, il n'avait pas peur non plus de se servir de l'argent pour obtenir ce qu'il voulait. Selon mon père, lorsqu'ils avaient quitté la Sea Org, oncle Dave avait offert cent mille dollars à ma mère pour qu'elle parte mais que mon père reste. Il n'avait même pas fait cette proposition à ma mère, d'ailleurs, mais à mon père, qui devait être le plus influençable des deux à ses yeux. Bien sûr, mon père avait refusé, mais ils avaient été écoeurés par le culot de mon oncle, qui s'imaginait acheter les gens.

Lors des semaines et des mois suivants, j'en apprendrais encore davantage sur la raison du départ de mes parents. Ma mère me parla d'une fille, Stacy Moxon, qui était morte quelques années plus tôt. Son décès était considéré comme accidentel, mais les circonstances laissaient à penser que c'était un suicide. La sœur de Stacy était inconsolable ; je

me demande si elle savait à quel point Stacy était déprimée et désespérée. C'était très dur d'entendre ce genre de témoignage, parce que l'environnement de la Sea Org, avec toutes ses règles et restrictions, était forcément déprimant, voire désespérant. Pourtant, tout trouble d'ordre psychologique était ignoré et nié ; les victimes n'avaient aucune ressource.

Ma mère me rapporta d'autres cas de couples mariés depuis longtemps, parents d'enfants que j'avais connus au Ranch, obligés de divorcer parce qu'ils étaient mariés à quelqu'un appartenant à une branche inférieure de l'organisation. Ma mère me parla enfin de plusieurs personnes qui avaient dû faire un choix entre un avortement ou la Sea Org. Pendant cette conversation téléphonique, mon père m'apprit qu'oncle Dave avait personnellement supervisé l'audition de Lisa McPherson, en ordonnant qu'elle obtienne le statut de Clair peu de temps avant sa mort. Toutes ces nouvelles ne firent que renforcer mes soupçons. Je croyais mes parents, parce qu'ils n'avaient aucune raison de me mentir, et que ces histoires auraient été difficiles à inventer.

Plus ils m'en disaient, plus cela confirmait ce que je savais ou soupçonnais. Ce genre de comportement coercitif était monnaie courante dans l'Église. J'avais connu le Ranch, l'Australie, PAC et la Flag Land Base, et je savais quelles étaient les conditions de vie et comment les gens étaient traités. J'étais heureuse d'avoir pris ma décision. Même Justin, à qui je n'avais pas parlé depuis longtemps, se mit à m'appeler aussi, en m'offrant son aide si j'en avais besoin pour sortir de l'Église.

La pression pour que je reste était quotidienne. Linda, qui était un cadre supérieur de l'OSA, essayait de me convaincre que j'étais importante pour la Sea Org, et que je traversais juste quelques moments difficiles. Quand je lui rapportai certains récits de mes parents, sa réaction fut simplement : « Les gens inventent des mensonges pour parvenir à leurs fins. »

L'Église m'envoya aussi des amis pour me convaincre de coopérer, mais je les avertis de rester en dehors de tout cela : je ne voulais pas gâcher notre amitié. C'était avec l'Église que je voulais en découdre, pas avec eux. Au bout de quelques jours de ces visites, je sus que je ne pourrais plus coopérer. Tout ce que je voulais, c'était partir, et emmener Dallas avec moi. Ainsi, je me terrai dans ma chambre jusqu'à ce qu'ils décident de me faire passer le contrôle de sécurité de départ.

Chapitre trente et un

Le départ

Je passai plusieurs jours en isolement dans ma chambre, à attendre qu'un membre de l'OSA me donne les papiers et m'indique les sessions à suivre pour que mon départ ait lieu dans les formes. Le règlement édictait qu'avant de pouvoir partir, je subisse un contrôle de sécurité. Il me fallait donc d'abord terminer l'audition qui était en cours quand toute cette histoire avait commencé, mais, physiquement et émotionnellement, je ne m'en sentais plus capable, et je le dis à Dallas. Il n'avait pas encore prévenu Linda qu'il partait avec moi, car il attendait que je commence mon contrôle de sécurité, et espérait ainsi éviter les travaux physiques pénibles qui faisaient généralement partie du processus de départ. De cette façon, il pourrait rester à son poste jusqu'à la toute fin.

Nous discutâmes du problème de mon audition pendant des jours et des jours. Dallas souhaitait que je la termine, et m'en voulait de faire autant de difficultés. J'avais beau essayer de lui expliquer que j'étais complètement à bout, il ne le comprenait pas. Plus que tout au monde, il voulait que je parte dans les règles ; sinon, il serait forcé de choisir entre moi ou l'Église, et par conséquent, sa famille. Sa famille était tout pour lui. Il ne voulait perdre ni l'une ni l'autre, et la seule solution, à ses yeux, était que je ne me retrouve pas déclarée SP. Et pour moi, le seul moyen de l'éviter était de terminer mes auditions, subir mon contrôle de sécurité et signer quelques documents.

Je sentais que Dallas se renfermait de plus en plus, aussi essayai-je de ne pas lui mettre la pression. C'était une période stressante. Il rentrait de plus en plus tard de son travail, et n'était plus aussi content de me voir qu'auparavant.

— Qu'est-ce qui se passe ? lui demandais-je.

— Rien, c'est le travail, c'est tout, répondait-il sans plus d'explications.

Mais je savais bien qu'il se passait quelque chose ; Dallas n'était pas fâché après moi, mais il ne répondait pas à mes questions, même les plus

simples. J'appelai mes parents. Selon eux, il était évident qu'on cherchait à l'influencer. C'était la première chose à laquelle j'avais pensé, moi aussi. Pourtant, quand je lui avais posé la question, il avait répondu que non. Mais, compte tenu de ce qu'ils avaient vécu eux-mêmes quand ils avaient quitté l'Église, je me dis qu'ils devaient avoir raison. Quand Dallas rentra, je lui demandai sans tourner autour du pot avec qui il était en contact. Il répondit qu'il ne parlait à personne, et nous en restâmes là, dans un silence rempli de questions informulées. Nous étions tous les deux paranoïaques, soupçonneux, et ne savions pas comment avancer. Jamais, au cours de nos trois années de mariage, nous n'avions vécu une telle période cruciale.

Un matin, en partant travailler, Dallas m'avait dit qu'il reviendrait à l'heure du déjeuner, mais il n'arrivait pas. Inquiète, je sortis mon portable clandestin et j'appelai à son travail. Là-bas non plus, on ne savait pas où il était. Je commençai à m'affoler. L'avaient-ils séquestré quelque part, une fois de plus ? L'angoisse était insupportable. Ne sachant que faire d'autre pour le retrouver, je m'allongeai et je finis par m'endormir.

Quelques heures plus tard, je fus réveillée par quelques coups frappés à la porte. J'ouvris : c'était Linda. Je lui demandai où était Dallas. Elle me répondit qu'elle l'ignorait, mais son ton forcé me convainquit qu'elle me cachait quelque chose. Elle ouvrit sa serviette et en sortit un petit paquet de feuilles grand format agrafées ensemble.

— Tiens, dit-elle, voilà la liste de contrôle pour le départ d'un staff.

Je sursautai en entendant les mots « départ d'un staff ». C'était signe que j'arrivais au bout de mes peines, mais l'entendre formuler à haute voix, c'était autre chose. Jamais, au grand jamais, je n'avais pensé que *moi*, je devrais subir le contrôle de « départ d'un staff ». J'essayai de me rassurer en me disant que j'avais fait l'impossible pour que cela marche.

Linda me montra les différentes étapes de la liste. La première, comme je ne le savais que trop bien, était de passer un contrôle de sécurité. Rien qu'à cette idée, j'en eus encore le frisson. Selon LRH, quand les gens quittaient le staff, ce pouvait être seulement parce qu'ils avaient commis des choses répréhensibles et voulaient le cacher aux autres. Il pensait que le fait de se confesser et d'avouer leurs actes avant de partir les aiderait à vivre avec eux-mêmes, et peut-être même les convaincrait de rester. Voilà pourquoi le confessionnal était obligatoire pour partir dans les règles. Quand on refusait, on était déclaré personne suppressive.

Ensuite, Linda m'expliqua que la prochaine étape consistait à signer un engagement. C'était un document dans lequel je jurais de ne jamais m'exprimer contre l'Église. Si je devais violer cet engagement, j'aurais à payer dix mille dollars pour chaque violation. Elle ajouta que si je ne signalais pas, je serais déclarée SP. Cela me mit en rogne. LRH n'avait jamais édicté une règle pareille, et je le lui dis. L'un de mes principaux reproches vis-à-vis de la direction actuelle de la Sea Org était justement

ce genre de choses : elle inventait des règles qui ne provenaient pas de l'évangile de LRH. Linda s'énerva et m'intima de signer.

Son ton et son attitude ne me plurent pas. Je lui répondis que je ferais ma confession, que j'attendais depuis déjà plusieurs semaines, mais que je ne signerais rien. Elle se mit à crier que j'avais un comportement non-éthique et que j'étais une personne suppressive puisque je refusais de signer l'engagement. Elle jeta les papiers sur le lit en me disant de les lire moi-même.

— Tu veux dire comme ça ? répliquai-je d'un ton moqueur.

J'attrapai les formulaires et les déchirai en mille morceaux en lui ordonnant de sortir de ma chambre.

Elle n'avait pas l'habitude de l'insubordination. Elle me jeta un regard dégoûté et se rua dehors en hurlant que je ne m'en sortirais pas comme ça. Je claquai la porte derrière elle, rouge de colère et de crainte devant les conséquences de ce que je venais de faire. Sans compter que je n'avais toujours aucune nouvelle de Dallas, ce qui était vraiment inquiétant.

Enfin, à une heure et demie du matin, il arriva, l'air fatigué et pas particulièrement content de me voir ce qui, à une heure pareille, n'était pas bon signe. Pour moi, cela ne pouvait signifier qu'une seule chose : il avait eu des réunions prolongées avec des gens de l'Église. Je n'étais pas d'humeur à me disputer, mais je lui demandai quand même s'il comptait toujours partir avec moi.

— Je ne sais pas, répondit-il.

S'il n'y avait pas eu auparavant ses silences embarrassés et ses mystérieuses disparitions, cela m'aurait causé un choc. Malgré tout, je n'arrivais pas à croire qu'il s'apprêtait à me tourner le dos, à me laisser affronter ça toute seule, sans avoir pris la peine de m'informer de ses véritables intentions avant que je les lui extorque.

— Non, je ne sais pas, poursuivit-il. Tu ne coopères pas vraiment et tu ne veux pas faire ta confession comme tu l'as promis.

En entendant cela, je compris pour de bon que quelqu'un lui racontait des mensonges. Il savait parfaitement que j'étais là, à attendre sagement qu'ils viennent jusqu'à moi.

— Tu sais aussi bien que moi que je moisissais ici depuis quinze jours, et que j'attends toujours qu'ils viennent me faire passer ma confession.

— Oui, mais c'est uniquement parce que tu n'acceptes pas de terminer ton audition avant, répondit-il.

— Je ne veux plus d'audition. Tout ce que je veux, c'est ma confession et ficher le camp d'ici !

— Si tu voulais bien coopérer, tu pourrais le faire ! répliqua-t-il avec entêtement.

— Est-ce que ça veut dire que tu ne partiras pas avec moi, sauf si j'accepte l'audition ? demandai-je.

Je n'étais pas préparée à ce que Dallas m'annonça alors.

— Eh bien, je n'ai pas envie de partir.

— Donc tu es en train de me dire que tu ne veux pas partir avec moi, quel que soit le cas de figure ? insistai-je, incrédule, pour m'assurer que j'avais bien compris.

Il arbora un air honteux. Mes pires craintes se virent confirmées.

— Qui est en train de te baratiner en ce moment ?

Il eut l'air de s'être attendu à cette question.

— Personne. Je n'ai pas envie de partir, c'est tout.

— Tu mens. Avec qui es-tu en contact ?

— Avec personne, je te le jure.

En le regardant, je compris que c'était terminé pour moi. Il me voyait comme Linda me voyait : une SP rebelle, non-coopérative.

Nous passâmes les heures suivantes à discuter, sans qu'aucun des deux ne cède un pouce de terrain. Tout ce que je voulais, c'était partir et tourner le dos à tout ça, tandis que Dallas refusait obstinément d'accepter mon refus de coopérer. J'avais beau le lui expliquer, il se contentait de répéter qu'il « ne comprenait pas ». Il était convaincu que je faisais passer mon propre bien-être avant lui, que je me moquais qu'il ait de bonnes relations avec sa famille ou non. Il me disait que si j'avais vraiment tenu à lui, j'aurais fait ce qu'on me demandait. De mon côté, il m'était tout simplement impossible d'envisager une nouvelle session d'auditions, et la règle, dans l'Église, était de ne jamais auditionner quelqu'un contre son gré. De mon point de vue, s'il ne partait pas avec moi, j'aurais vécu cet enfer pour rien.

Enfin, à quatre heures du matin, notre débat aboutit à une décision : j'allais partir, et il allait rester. Il n'y avait pas d'autre solution. Nous étions tous les deux dévastés, en pleurs, mais je savais que je perdrais la raison si je restais plus longtemps à la Sea Org. Et il n'y avait plus de discussion possible pour moi.

Je passai le reste de la nuit à boucler mes valises avec son aide. Tout en préparant mes affaires, nous tentions tous les deux d'imaginer comment nous pourrions appliquer cette résolution. Nous avions prononcé les mots disant que je partirais sans lui, mais nos cœurs s'y refusaient. J'écrivis une lettre aux parents de Dallas pour leur dire que je les aimais et leur demander de prendre soin de leur fils. Dallas me donna deux de ses sweaters pour me faire penser à lui.

Au matin, j'appelai mon père, lui fis part de notre décision, et demandai si je pouvais aller vivre avec lui et maman en Virginie. Il me répondit qu'il était désolé de la manière dont les choses avaient tourné, mais que je pouvais évidemment vivre avec eux.

Dallas partit travailler mais me promit de revenir pour m'amener à l'aéroport. J'étais mal en point, mais déterminée à poursuivre mon projet.

Je ne pouvais tout simplement plus continuer à vivre dans un lieu où l'on contrôlait la moindre de mes pensées et le moindre de mes gestes. Vers huit heures, ce soir-là, Dallas rentra du travail. Il avait l'air fatigué et perdu. Au moment où il me prenait dans ses bras, j'aperçus Linda dans l'encadrement de la porte, derrière lui.

— Qu'est-ce qu'elle fout là ? m'indignai-je.

Dallas lui demanda d'attendre sur le seuil pendant qu'il me parlerait. Il s'assit sur le lit et prit ma main dans la sienne.

— D'accord, ils vont te laisser partir sans confession, dit-il.

Je ne comprenais pas pourquoi il disait qu'ils « me laisseraient partir », alors que j'avais déjà décidé de partir, qu'ils me « laissent » ou non.

Il me dit que l'Église m'avait réservé un vol vers la Virginie la nuit même.

— Tu viens avec moi ? lui demandai-je pleine d'espoir, même si je connaissais sa réponse d'avance.

— Non, répondit-il en baissant les yeux pour éviter mon regard.

Je ne pouvais rien faire de plus. J'avais tout essayé pour le convaincre, mais c'était impossible. C'était mon plus grand échec. Je fondis en larmes.

Je pris mes bagages et lui demandai s'il m'emmènerait au moins à l'aéroport. Il me promit de le faire.

— Tu es prête ? demanda Linda depuis le seuil.

Il n'y avait pas de mots pour dire à quel point je haïssais cette femme.

— Dallas était avec toi aujourd'hui ? lui demandai-je.

Linda répondit que non, et Dallas leva les yeux au ciel, ce qui me conforta dans ma conviction qu'ils avaient été ensemble. Furieuse, je me mis à incendier Linda, et ma rage fut à son comble quand elle tenta de persuader Dallas de me mettre dans un taxi au lieu de me conduire lui-même à l'aéroport. J'étais sa femme, bonté divine ! Ce serait la dernière fois que nous nous verrions ! Mais cette créature était tellement vindicative qu'elle voulait même nous refuser cela.

Dallas finit par décréter qu'il m'emmènerait en dépit de ses objections. Elle fut obligée de passer quelques coups de fil, mais elle obtint la permission, à la condition qu'elle nous accompagne. Je compris que l'Église ne voulait pas nous laisser seuls, de peur que je n'utilise mon pouvoir de persuasion sur mon mari. Pendant le trajet, une grande tension régna dans la voiture. Dallas et moi essayâmes de profiter de nos dernières heures ensemble, malgré la présence de Linda, qui nous envahissait, posée au milieu du siège arrière, en se penchant vers l'avant pour nous empêcher de trop nous rapprocher ou de trop parler ensemble. Nous arrivâmes à l'aéroport deux heures avant mon départ. J'enregistrai mes bagages et il me restait encore beaucoup de temps pour profiter de mes derniers moments avec mon mari. Mais Linda rôdait à côté et nous pressait d'en finir. Je lui demandai de fiche le camp, en la menaçant de

faire une scène si elle n’obtempérait pas. Sachant que ce ne serait pas une bonne publicité pour l’Église, elle s’éloigna de mauvaise grâce.

Nous étions assis ensemble dans la salle d’attente depuis vingt minutes à peine lorsqu’elle revint. Elle dit à Dallas qu’elle devait rentrer travailler et lui demanda de me laisser attendre mon vol toute seule. Je sentis Dallas se crispier, visiblement outré devant le peu de respect qu’avait cette femme pour la peine évidente que nous éprouvions tous les deux. Mais il parvint à se retenir, une qualité que j’avais toujours admirée chez lui.

— OK, dit-il, laisse-nous encore quelques minutes.

Quant à moi, je me mis à incendier Linda. Celle-ci se dépêcha de tourner les talons, sans doute pour téléphoner à quelqu’un, mais cela m’était égal.

Je restai plantée là, à regarder Dallas, incapable d’imaginer que je ne le reverrais jamais. Il y avait si longtemps que j’avais envie de partir, mais soudain, devant cette femme qui nous traitait avec un tel manque de respect pour nous-mêmes et notre couple, je sus qu’il m’était impossible de prendre l’avion sans lui. Je savais que son cœur était contre cette décision, autant que le mien. Non, je ne pouvais pas laisser Dallas avec des gens pareils. L’Église comprenait une quantité d’autres Linda et, quand la poussière serait retombée, leur colère s’abattrait sur lui avec une brutalité pareille à la sienne. Je n’allais pas permettre cela. Je quitterais l’Église, mais je la quitterais avec mon mari.

Sans rien en dévoiler à Dallas – du moins, pas encore –, je m’éclipsai pendant quelques minutes pour aller téléphoner à mon père, et le prévenir que je ne rentrerais pas tout de suite. Papa comprit et me dit qu’il serait là pour moi si j’en avais besoin.

Quand je retournai dans la salle d’attente, j’informai Dallas de mon revirement.

— Je ne peux pas te quitter, dis-je. Je ne veux pas vivre sans toi. Je vais rester, et essayer d’arranger les choses.

En réalité, je n’avais aucune intention de rendre les armes, mais je n’allais pas le lui révéler. Il me fallait juste le temps que cela prendrait pour le convaincre de partir avec moi.

Son visage s’éclaira et il me serra contre lui à m’étouffer. Dans ses bras, je sentis sa tension s’apaiser.

— Je ferai tout ce que je pourrai pour t’aider à surmonter tout ça, dit-il, plein d’enthousiasme.

Je lui souris, soulagée devant la rapidité avec laquelle les choses avaient pris une nouvelle tournure, même si je ne savais pas exactement comment je ferais.

Alors que nous nous dirigeons vers le comptoir de la compagnie aérienne pour récupérer mes bagages, le portable de Dallas sonna. C’était Linda qui voulait savoir où nous étions. Il lui dit avec excitation qu’il

m'avait convaincue de rester, et que nous étions en train d'aller récupérer mes bagages.

— Non, elle ne peut pas rester ! entendis-je crier Linda.

Dallas en fut abasourdi.

— Je croyais que nous voulions qu'elle reste ! objecta-t-il.

— Elle ne peut pas rester ! répéta-t-elle.

Mon mari n'y comprenait plus rien. Les contradictions de l'Église apparaissaient au grand jour. Peut-être plus clairement que jamais, il pouvait constater à présent que ces gens disaient une chose en en pensant une autre.

Le fait que j'accepte de rester aurait dû être une bonne chose ; cela voulait dire que j'avais vu mon erreur de jugement et que je réintégrais le navire. Le but n'était-il pas là ? Et pourtant Linda maintenant, inflexible, que je ne pouvais pas rentrer.

Dallas m'entraîna vite à l'extérieur, dans un coin où elle ne pouvait pas nous entendre.

— Il faut que je t'avoue quelque chose, dit-il. Ces deux derniers jours, j'ai passé pas mal de temps avec Linda et Mr. Rinder. Ils m'ont raconté toutes sortes de choses horribles sur toi et ta famille. Ils m'ont même dit que si je partais avec toi, je ne reverrais jamais ma propre famille. La seule raison pour laquelle ils ne nous ont pas séparés plus tôt est que j'avais promis de ne pas te dire qu'ils m'avaient parlé.

J'en restai muette. Je le savais. Mon père m'avait prévenue, et je savais moi-même de quoi l'Église était capable, mais je ne voyais pas ce qui leur permettait de croire qu'ils auraient le dessus. J'avais été bien naïve. J'essayai de contenir ma rage quand Dallas me dit qu'ils l'avaient empêché de venir me rejoindre à l'heure du déjeuner en lui faisant subir un contrôle de sécurité, et l'avaient forcé à rentrer tard presque tous les soirs. Ils l'avaient aussi enfermé dans une salle de conférences, et là, Mike Rinder lui avait raconté que je ne coopérais pas, que je n'étais pas quelqu'un de bien, mes parents non plus, et qu'il devait me quitter.

Dallas me regarda, attendant que je dise quelque chose. C'était un moment terrifiant. J'étais sous le choc, en colère et soulagée en même temps, choquée que l'Église aille jusque-là pour briser un mariage, en colère contre Dallas parce qu'il ne m'avait rien dit, mais, en définitive, soulagée qu'il revienne à mes côtés. Le simple fait de m'en parler lui faisait prendre un gros risque, j'en étais consciente, et j'appréciais cela à sa juste valeur. J'espérais avoir fait le bon choix en décidant de rester.

Pendant ce temps, Linda n'arrêtait pas de nous appeler depuis son portable, et nous talonnait pour savoir où nous étions. J'étais si fatiguée de son harcèlement, si furieuse contre elle que je balançais le téléphone par terre, et l'appareil finit par se casser. La Scientologie avait enfin obtenu le portable qu'elle voulait tellement nous prendre.

Notre bourreau nous retrouva quelques minutes plus tard, alors que

nous étions en train de reprendre mes bagages. J'étais déjà à cran après les révélations de Dallas, mais je l'étais encore plus maintenant parce que j'avais accepté de rester. Je me doutais que mon mari avait compris que je voulais simplement avoir du temps devant moi pour le persuader de partir avec moi, mais le plus dur serait de convaincre tous les autres que je voulais rester pour servir le bien public. Je me demandais comment j'allais pouvoir supporter mon retour parmi eux, mais j'avais déjà forgé un plan, en espérant que sa réalisation ne prendrait pas trop longtemps.

Nous sortîmes de l'aérogare, et, sur le trajet qui nous conduisait à la voiture, Linda s'entêta à vouloir nous séparer pour pouvoir dire deux mots à Dallas en privé. Je la menaçai d'appeler la police si elle ne nous fichait pas la paix. Ces mots firent leur effet. Elle s'éloigna de peur que je ne crée un nouvel esclandre.

Enfin, nous pûmes rejoindre le parking et rentrer à la base. Nous étions épuisés tous les deux et je n'avais qu'une envie, c'était de regagner notre chambre, mais Linda dit que nous n'avions pas le droit.

— On n'est pas membre de la Sea Org de droit divin, nous dit-elle.

Elle nous escorta au Blue Building. Là-bas, un officier de sécurité nous conduisit dans une chambre et nous remit une liste de conditions qui me permettraient de rester à la Sea Org. Linda monta la garde pendant toute la discussion, folle de rage à l'idée que j'aie remporté la partie. Comme d'habitude, on nous dit que nous aurions à accomplir un programme de travaux pénibles et que nous serions séparés. Nous étions parfaitement conscients, Dallas et moi, qu'en nous séparant, l'Église serait en bien meilleure position pour exercer le contrôle sur nous.

— Vous essayez de nous séparer, dit Dallas à l'officier, mais il n'en est pas question, c'est tout. Nous ferons le travail physique, mais nous ne nous séparerons pas. Vous êtes complètement à côté de la plaque. Nous ferons tout ce que vous nous demanderez, mais ça, non, nous ne le ferons pas.

J'étais vraiment heureuse que Dallas m'appuie. Pour la première fois, il leur tenait tête, et sa voix était celle de quelqu'un qui s'approchait du point de non-retour. La tension monta. Quelqu'un demanda à Dallas de passer à côté, dans la pièce voisine, parce qu'on avait à lui parler, mais seul à seul. Il commença par refuser, puis s'avisa qu'il valait mieux écouter ce qu'ils avaient à dire. Il me promit que ce ne serait pas long, et cette fois, je le crus. Le revirement était complet.

Quand il revint, quelques minutes plus tard, il me dit qu'ils avaient essayé de le faire monter dans une voiture pour qu'il s'entretienne avec Linda et Mr. Rinder, mais il avait résisté. Son ton et son regard trahissaient qu'il avait de moins en moins envie de rester.

Quand il fut clair que nous n'allions pas accepter leurs exigences et que nous offrions un front uni, ils nous donnèrent un ultimatum : soit

nous séparer, soit quitter la Sea Org. Dallas leur dit que si nous partions, ils en porteraient la responsabilité. Sur ce, nous annonçâmes que nous retournions dans notre chambre pour prendre nos affaires, mais ils nous répondirent que nous n'étions plus autorisés à rester dans la base.

— Si vous partez, dit l'officier de sécurité, vous « blowez », vous quittez sans autorisation.

À ces mots, Dallas vit rouge :

— Comment pouvez-vous nous accuser de « blower » ? C'est vous qui nous interdisez de rester !

J'essayai de le calmer, ce qui avait un côté anormal, car d'ordinaire, c'était lui qui cherchait à m'apaiser. Je lui dis de ne pas gaspiller son énergie avec ces gens.

Nous fîmes une nouvelle tentative pour nous rendre dans notre chambre, mais les officiers de sécurité nous en empêchèrent.

Frustrés, nous retournâmes à la voiture. Nous n'avions d'argent ni l'un ni l'autre, aussi utilisâmes-nous la carte de crédit que mon père m'avait offerte en cas de besoin. Nous passâmes la nuit dans un *Travelodge* situé non loin de la base en essayant de réfléchir à ce que nous allions faire.

Le lendemain, nous retournâmes à la base, mais sans résultat. Nous avions peur, tous les deux, nous étions traumatisés, et nous ne savions pas si nous avions fait le bon choix. Quand j'avais pris cette décision pour moi-même, les choses se présentaient d'une manière plus simple, malgré tout. Maintenant que j'étais responsable également du départ de Dallas, c'était plus risqué. J'étais sûre qu'il craignait la suite des événements. J'espérais ardemment qu'il ne changerait pas d'avis une nouvelle fois.

Le lendemain matin, on frappa à notre porte. Je me demandai qui ce pouvait bien être, étant donné que personne ne connaissait notre présence à l'hôtel. C'était l'officier de sécurité, habillé en civil. Il nous remit une enveloppe et désigna une camionnette de déménagement garée sur le parking. L'enveloppe contenait des photos de toutes nos affaires, avec les numéros correspondant aux cartons dans lesquels elles se trouvaient. Tous avaient été méthodiquement chargés dans le véhicule. Il y avait une liste de tout ce que nous possédions, jusqu'au nombre de pièces de monnaies et de Coton-Tige.

L'agent nous conduisit jusqu'au parking, pendant qu'un autre garde faisait des cercles autour de nous à vélo.

— Juste pour que vous sachiez où vous en êtes : vous partez sans autorisation et vous êtes donc des SP, nous dit-il.

En pointant le doigt sous le nez de Dallas, il le prévint :

— Je vais faire tout mon possible pour que tu ne sois plus jamais en relation avec ta famille.

Je ne savais pas ce que l'Église prévoyait pour appliquer cette menace, mais ces mots me mirent très mal à l'aise et rendirent Dallas fou furieux.

Ce matin-là, nous prîmes la route en direction de San Diego, où habitaient mes beaux-parents. Dallas les avait déjà appelés, et ils nous attendaient. Chaque kilomètre qui nous éloignait de la base nous donnait un sentiment croissant de sécurité. C'était comme si nous sentions les cordes qui nous attachaient se rompre une par une. Nous n'aurions plus à porter d'uniforme. Nous étions libres de nous réveiller à l'heure que nous voulions, ou de décider d'aller voir un film. Nous pouvions parcourir notre propre chemin dans le monde, suivant nos propres règles. Ce serait réellement pour le plus grand bien du plus grand nombre de dynamiques, sauf que maintenant, pour la première fois de notre vie, les chiffres travailleraient en notre faveur.

Chapitre trente-deux

Le monde réel

À notre arrivée, nous fûmes accueillis avec chaleur par les parents de Dallas. Ils étaient heureux de retrouver leur fils, mais leurs sentiments concernant son départ de la Sea Org étaient mélangés. Ils s'inquiétaient de leur avenir au sein de la Scientologie, ainsi que des répercussions possibles pour ses frères et sœurs et leurs familles. Je leur étais certes reconnaissante de nous recevoir, mais négocier la situation se révéla un véritable casse-tête. Dès lors qu'il s'agissait de l'Église, chacun tirait la couverture à soi et voulait que nous nous comportions de manière à préserver ses intérêts personnels. Je ne demandais qu'à faire plaisir à tout le monde, mais ce qui paraissait primordial était de former avec mon mari un couple au sein duquel nous serions les seuls à prendre les décisions qui nous concernaient.

Les parents de Dallas offrirent de nous héberger, et nous procurèrent du travail à la bijouterie, qui avait des liens avec l'Église. Tous les nouveaux employés étaient tenus de suivre un parcours d'initiation à la Scientologie, qu'ils soient membres ou non. Bien qu'ayant embauché beaucoup d'adeptes affichés, le père de Dallas s'était promis de ne jamais employer d'ex-membres de la Sea-Org, car cela amenait généralement des ennuis. Mais il avait fait une exception pour nous.

Quand je pris mes fonctions, le premier jour, j'étais terrifiée. On m'avait attribué un poste au département des Ressources humaines. J'étais très intimidée, mais je trouvai les gens extrêmement accueillants. Ils étaient aimables, honnêtes, attentionnés, et prêts à rendre service, beaucoup plus que toutes les personnes que j'avais rencontrées au sein de l'Église. Cependant, je constatai avec malaise qu'à ce poste, on appliquait la Scientologie aux problèmes qui surgissaient. Moi, j'essayais justement de m'en éloigner ; j'y croyais toujours, mais j'avais besoin de prendre mes distances avec elle, et il ne me plaisait pas qu'on soumette les non-scientologues à ses techniques.

M'adapter à la vie du dehors était un processus beaucoup plus difficile

pour moi que pour Dallas. Je n'avais pas le permis de conduire et n'étais pas habituée à parler aux Wogs. Je faisais également toutes les nuits des cauchemars dans lesquels j'étais pourchassée par des gens de l'Église qui essayaient de me faire revenir, ou qui tentaient de convaincre Dallas de les suivre. Et moi, je devais le sauver.

Nous étions à San Diego depuis quelques jours à peine lorsque Linda se mit à appeler le père de Dallas. Elle voulait qu'il essaie de savoir où nous en étions vis-à-vis de l'Église et quels étaient nos projets. Ces appels créèrent une grande tension entre nous. Mes beaux-parents essayèrent de nous convaincre de nous réconcilier avec l'Église, et comme nous vivions et travaillions avec eux, nous ne pouvions ni souffler ni avoir un peu d'intimité. Un jour, ils se rendirent même à Los Angeles pour rencontrer Linda. Elle leur montra nos fiches, négatives bien entendu. La manière sournoise dont les membres de l'Église manipulaient mes beaux-parents me déplut fortement. D'abord, ils voulurent s'assurer que nous ne leur causerions pas d'ennuis, maintenant que nous n'appartenions plus à la Sea Org. Ensuite, et c'était pire, ils se servirent d'une audition pour leur montrer que j'avais une mauvaise influence sur leur fils. Ils lui montrèrent des rapports prouvant que la modification de son comportement coïncidait avec le moment où nous nous étions rencontrés.

En dépit de tout cela, Dallas et moi profitons de notre liberté nouvellement acquise. Quand nous commençâmes à gagner un peu d'argent, nous pûmes nous installer dans notre propre appartement au centre-ville de San Diego. Nous prîmes même deux chiens. Nous pûmes aller rendre visite à mes parents en Virginie, où nous vîmes également Justin et Sterling, qui, lui aussi, avait quitté la Sea Org.

À mon travail, j'avais souvent l'occasion de parler avec des gens qui voulaient connaître le fonctionnement de l'Église. Ils me posaient des questions sur mon enfance et étaient horrifiés de mes réponses. Ils me disaient que ces choses n'étaient pas normales et proposaient même leur soutien. À travers leurs yeux, je compris peu à peu à quel point mon éducation avait été hors normes.

Nous avons quitté l'Église depuis moins d'un an lorsque nous reçûmes, Dallas et moi, une convocation à nous présenter devant un Committee of Evidence, un Comité des preuves, pour établir notre « standing », c'est-à-dire notre position. Dans un Comm Ev, les actes des accusés sont mis en jugement, et les quatre juges qui siègent les décrètent coupables ou non des crimes contre l'Église qui sont listés. Je voulus leur retourner leur convocation avec quelques crottes de mes chiens dans l'enveloppe, mais le père de Dallas convainquit son fils d'aller s'expliquer. Mes beaux-parents voulaient être tranquilles, et pour cela, il devait être en « bon standing » avec l'Église, et il fallait éviter que l'un

de nous soit déclaré SP.

À l'issue de longues discussions, je finis par accepter de me rendre devant le Committee pour les apaiser, sachant que ce serait horriblement dur et humiliant.

L'Église m'accusait de cinq crimes et de quatre crimes graves en citant divers incidents survenus en août 2005, et d'autres qui remontaient au mois d'octobre 2003. Entre autres crimes graves, je n'avais pas appliqué les technologies de la Scientologie que j'avais apprises aux difficultés que je rencontrais dans ma vie : j'avais menacé d'appeler la police durant les semaines précédant mon départ de la Sea Org ; refusé de suivre la procédure standard pour quitter la Sea Org ; et révélé à Dallas que j'avais l'intention de partir, ce qui était considéré comme un « acte suppressif ». J'avais aussi détérioré la salle d'audition quand j'avais essayé de quitter la session, je m'étais engagée dans une altercation avec Linda à l'aéroport, m'étais disputée plusieurs fois avec mes supérieurs à mon travail, et ce, en élevant la voix. Tous ces actes étaient considérés comme des crimes contre l'Église.

On opposait également à Dallas un certain nombre de crimes et de crimes graves, mais la majorité d'entre eux concernait son échec à se « charger de moi » quand je violais les règles à appliquer pour le départ d'un staff, en refusant de passer mon audition, et quand je menaçais d'appeler la police. Il était aussi cité pour n'avoir pas su se charger de moi au moment où j'avais « explosé » quand on nous avait demandé de retourner à la base après que j'eus changé d'avis et décidé de rester à la Sea Org.

Maintenant que j'en étais enfin sortie, je n'avais aucune envie d'entendre énoncer un ramassis de preuves idiotes contre moi, ou, pis, de donner à l'Église le sentiment qu'elle détenait le pouvoir de me convoquer selon son bon plaisir. C'était une pilule très amère à avaler, mais je décidai de le faire pour Dallas, car cela pourrait clarifier notre « standing » dans l'Église. Il gardait toujours l'espoir de pouvoir maintenir les relations avec elle, ce qui rendrait la vie beaucoup plus facile à sa famille.

Un beau matin, nous nous rendîmes tous ensemble à la Base PAC de Los Angeles. Je savais que toute la procédure serait enregistrée, aussi prévins-je que je l'enregistrerais de mon côté, et je posai mon magnétophone sur la table.

On nous informa que Dallas et moi passerions devant le comité individuellement, et que je serais la première. On m'énonça les différentes charges qui pesaient contre moi et on me demanda si je plaçais coupable ou non coupable. Je répondis « non coupable » pour tout. Je leur dis que je désapprouvais tout ce qui se passait et que c'était eux qui en prenaient la responsabilité. Quand ils me demandèrent si je

prendrais une responsabilité quelconque, je répondis que non. Ils me demandèrent si j'acceptais de quitter la Sea Org en observant la procédure standard au cas où cela me permettrait de pouvoir continuer à fréquenter la famille de Dallas. Je répondis que j'y réfléchirais.

Ensuite, ce fut au tour de Dallas. Il plaida lui aussi non coupable pour toutes les charges, sauf une. Cependant, concernant celle pour laquelle il plaida coupable, il leur dit qu'ils en étaient eux-mêmes les responsables.

Nous attendîmes ensuite nos « Conclusions et Recommandations », mais il se passa quatre mois avant qu'elles finissent par arriver. Dans les conclusions, j'étais déclarée coupable de « Mutinerie », d'avoir causé des « Troubles », et d'avoir révélé à Dallas mon intention de quitter le staff. Le comité avait recommandé que nous soyons déclarés SP. Mais, sur l'intervention du Chef international de la justice, on nous informa que si nous désirions retrouver le bon standing dans l'Église, il nous fallait simplement accomplir deux cent cinquante heures d'amende chacun, subir un contrôle de sécurité, payer notre facture de rupture de contrat, et subir des conditions basses.

Les conclusions étaient sévères et ne comportaient pas la moindre allusion à la reconnaissance d'une quelconque injustice. Elles l'étaient plus que ne l'avaient envisagé Dallas et ses parents, mais, pour ma part, elles ne me surprenaient pas. Bien entendu, il n'était pas question pour moi de me plier à une seule de ces mesures. Cette décision allait beaucoup trop dans le sens de l'Église, mais, au moins pour l'instant, les parents de Dallas ne seraient pas forcés de rompre avec nous.

Le fait d'être en dehors nous permit de considérer davantage l'Église d'un point de vue extérieur. Cela ne nous vint pas d'un seul coup, sous la forme d'une grande somme d'informations issues d'une seule source. Le plus souvent, nous apprîmes de petites choses ici et là, mais, avec le temps, ces petites choses s'additionnèrent.

Mon père nous envoya quelques posts écrits par une personne utilisant le pseudonyme « Blown for Good » « Blowé pour de bon ». Ils illustraient à quel point les choses avaient empiré à l'Int Base, et relataient quelques cas de maltraitance physique, de privation de sommeil, de séparation entre les époux, tout cela étant apparemment orchestré par mon oncle. Par bien des côtés, ces histoires se recoupaient avec d'autres faits que j'avais entendu raconter par les membres de ma famille qui avaient quitté l'Église.

« Blown for Good » envoyait également des posts sur le site Web Operation Clambake, aussi lisais-je ses articles. Il y avait un lien vers un épisode de *South Park* dont j'avais beaucoup entendu parler et qui évoquait la Scientologie sur le mode satirique. Les moqueries visaient les plus hauts niveaux de l'Église, les niveaux OT (thétans opérants), situés au-delà du niveau de Clair. La cible spécifique était le niveau OT III, le

« Mur de Feu », qui exposait la théorie de l'évolution défendue par LRH.

Les niveaux évoqués étaient bien supérieurs à ceux que nous connaissions, Dallas et moi, et nous débattîmes longtemps pour savoir si, oui ou non, nous devions regarder l'épisode. On nous avait toujours dit que l'acquisition prématurée de cette connaissance pouvait provoquer de graves blessures corporelles et mentales. Je savais que c'était ridicule, mais, à vrai dire, j'avais un peu peur. J'avais beau avoir quitté la Sea Org, c'était là une chose qu'on m'avait répétée toute ma vie. J'étais désormais hors de l'Église, mais je conservais cette hésitation intégrée en moi. Toutefois je me dis que c'était irrationnel. Visiblement, des milliers de gens regardaient cet épisode de *South Park*, et ils étaient toujours vivants, aussi décidâmes-nous de prendre le risque.

L'histoire était drôle et un peu farfelue. C'était comme de la science-fiction. Nous croyions déjà que nous étions des thétans, et je ne fus pas surprise de constater que la théorie de l'évolution de LRH incluait d'autres planètes. Néanmoins, nous découvrîmes une chose nouvelle, celle de l'existence supposée d'un chef galactique et d'une planète nommée Xenu.

Nous apprîmes que l'OT III prétendait que, il y a soixante-quinze millions d'années, un chef galactique nommé Xenu exila les thétans sur la Terre pour résoudre un problème de surpopulation sur sa planète extraterrestre. L'exil des thétans aurait eu des répercussions qui furent à la source de tous les problèmes de l'humanité. Cette théorie était ignorée d'un grand nombre de scientologues : seuls ceux qui étaient montés très haut dans la hiérarchie du Pont la connaissaient. Du fait de ce concept fantaisiste, l'OT niveau III est souvent cité par les sceptiques de la Scientologie pour démontrer l'absurdité de cette religion.

Cette révélation sur l'OT III m'ouvrit les yeux. Je découvris à la fois ce précepte de la foi des scientologues et ce que cela me disait sur mon propre scepticisme concernant l'Église. Il était déjà difficile d'imaginer que les niveaux les plus élevés de l'Église se concentraient sur ce qui ressemblait à de la science-fiction, mais ce qui me frappa le plus n'était pas l'histoire en elle-même : je compris que si je l'avais entendue à l'époque où ma foi était au point culminant, j'y aurais probablement cru moi-même.

Étant maintenant à l'extérieur, je voyais pleinement que cela soulevait de sérieuses questions. Cependant, c'était seulement parce que j'avais quitté l'Église que j'étais en mesure de prendre les choses pour ce qu'elles étaient : un tissu de contes qui avaient peu de rapport avec la réalité. Après avoir appris ce qu'était l'OT niveau III, Dallas et moi comprîmes, plus que jamais, que toute cette affaire était le produit de l'imagination fertile de LRH, qui n'avait cessé de raconter des histoires inventées au fur et à mesure. Le niveau OT III n'avait rien à voir avec la foi. C'était de la pure fiction.

À la suite de cette découverte, je me pris à penser à tous les scientologues non appointés que j'avais rencontrés à l'époque où nous levions des fonds en Australie. Je me dis qu'il leur faudrait dépenser beaucoup d'argent et donner beaucoup de leur temps pour atteindre l'OT III. Et je songeai à ce qu'ils ressentiraient lorsque cette vérité leur serait enfin révélée. Ils éprouveraient un scepticisme bien naturel, mais il leur serait difficile de s'abandonner à ce scepticisme après avoir consacré une si grande partie de leur existence à cette recherche. Je me dis qu'un scientologue non appointé devait investir des milliers d'heures et dépenser environ cent mille dollars pour y parvenir ; qu'il arriverait là après s'être entièrement investi, financièrement et socialement. Qu'il aurait déjà converti tous ses amis et sa famille à la Scientologie, et se serait attiré le respect de tous pour avoir accompli tout ce chemin. Par conséquent, il lui serait difficile de ne pas embrasser la révélation.

Je pensai aussi à la réaction des membres de la Sea Org, comme mes parents et mes grands-parents, qui n'avaient pas seulement investi de l'argent, mais des années, des décennies, de leur vie.

Cet épisode, et notre propre curiosité, nous donna envie d'en savoir plus sur l'opinion des gens qui n'appartenaient pas à l'Église. Dallas décida de lire *Le Messie démasqué* de Russell Miller, un journaliste britannique. La lecture de ce livre lui ouvrit les yeux. J'en lus des passages, moi aussi, et je compris la supercherie du personnage de LRH. Si la moitié seulement de ce que je lisais était vraie, cela voulait dire qu'il avait menti à peu près sur tout. Je m'étais souvent demandé comment il pouvait avoir fait tout ce qu'il prétendait avoir accompli, et à présent je m'apercevais qu'en réalité il n'avait rien accompli du tout. Ce livre présentait le fondateur de la Scientologie comme un menteur assoiffé de pouvoir, égomaniaque, fou et charismatique. Cela me forçait à examiner mes pensées et mes sentiments vis-à-vis de la Scientologie. Étais-je vraiment d'accord avec sa politique et son enseignement ? Avais-je jamais fait l'expérience de l'un de ses pouvoirs ?

Petit à petit, je commençai à mettre en doute tout ce que qu'on m'avait enseigné. J'avais toujours cru que j'étais un thétan, et qu'un jour je pourrais réussir à sortir de mon corps : je n'en avais aucune preuve réelle ; cela ne m'était jamais arrivé. Je n'étais pas non plus convaincue d'avoir vécu un million de vies passées, et je me demandai si les souvenirs que j'en avais n'étaient autres que mon subconscient, et non de véritables expériences du passé. Je me demandai aussi si les méthodes d'organisation de la Scientologie, tels que les Rapports de connaissance, fonctionnaient vraiment. Nous les utilisions à la bijouterie, et je me mis à douter de leur efficacité. Selon moi, le concept « Big Brother » de surveillance interne rendait les gens plus paranoïaques que productifs, et les éloignait les uns des autres.

Mon plus grand problème concernant la Scientologie était constitué

par les « overts », les fautes. Ayant grandi au sein de l'Église, je n'avais jamais complètement compris l'importance de ma propre individualité, ni combien elle était précieuse. Chaque fois que vous aviez une pensée ou une opinion individuelle contraire à l'enseignement scientologique, on vous disait que c'était une faute ou un mot mal compris. Je comprenais à présent que c'était juste une manière de vous empêcher de remettre le pouvoir en question, à quelque niveau que ce soit. Ce n'était rien d'autre que la suppression complète du libre arbitre.

À présent que je ne faisais plus partie de l'Église, je m'irritais quand je sentais qu'elle avait encore une influence sur mes choix personnels, même les plus mineurs. Sur Myspace, on faisait pression pour que je refuse d'avoir pour amis des SP comme Marc et Claire Headley, et Teddy Blackman. Claire avait été une bonne amie au sein de l'Église, et je voulais rester en contact avec elle. Non seulement je refusai de les bloquer, mais j'envoyai un post disant que je ne le ferais pas, que ces gens étaient mes amis, et que si quelqu'un avait un problème avec eux, eh bien, c'était dommage. Lentement, tous mes amis de la Scientologie commencèrent à me refuser comme amie, y compris un grand nombre de ceux qui avaient prétendu qu'il leur était égal que je n'appartienne plus à l'Église. Beaucoup d'entre eux me contactèrent en me disant qu'ils y avaient été obligés par les gens de l'OSA, sous peine de ne plus pouvoir avoir de relations avec leurs familles.

Après cela, Dallas et moi rejoignîmes les communautés online d'ex-scientologues en utilisant des noms différents. Nous pûmes lire les histoires des autres et raconter la nôtre. Elles étaient extraordinairement similaires ; nous avions tous vécu l'enfer. Je fus particulièrement surprise d'apprendre que beaucoup d'entre eux souffraient de cauchemars récurrents, comme moi. Le sentiment d'appartenance que je ressentais vis-à-vis d'autres anciens membres alla grandissant. En janvier 2008 parut la *Biographie non autorisée de Tom Cruise*, par Andrew Morton. Il y eut une publicité énorme, et, évidemment, le livre se retrouva numéro un sur la liste des best-sellers du *New York Times* trois jours après sa parution. Mon mari et moi ne connaissions pas grand-chose de la vie de Tom Cruise, mais nous savions que c'était la plus connue des célébrités adeptes de la Scientologie. Nous lûmes tous deux le livre avec une grande curiosité, et nous vîmes qu'il révélait une quantité de faits concernant le RPF, la déconnexion des familles et d'autres pratiques de la Scientologie.

La sortie de ce livre et sa publicité mirent de nombreux abus en lumière. Nous étions tous les deux heureux que ces informations parviennent à des milliers de personnes. Comme il fallait s'y attendre, l'Église réagit immédiatement et se mit en mode « limitation des dégâts ». Elle démentit en bloc. Dans un communiqué de quinze pages,

elle traita le livre de « charge sectaire, diffamatoire, truffée de mensonges », et établit une liste de chacune des affirmations en fournissant une réponse. En lisant qu'elle niait effrontément sa politique de déconnexion des familles, je fus hors de moi. « La Scientologie encourage-t-elle ses membres à ne pas fréquenter leurs familles si celles-ci ne connaissent pas la religion ? Non seulement c'est faux, mais c'est contraire à la doctrine de l'Église et à ses pratiques », disait le communiqué.

Soudain, je ressentis un besoin impérieux de faire quelque chose. Leurs mensonges éhontés étaient une véritable gifle pour tous ceux qui avaient vécu l'enfer à cause de ces gens. Cela montrait aussi qu'ils n'étaient pas prêts de changer. Avec l'approbation de Dallas qui, comme moi, n'en pouvait plus de leurs pressions continues sur ses parents, j'écrivis une lettre à Karin Pouw, la porte-parole de l'Église et l'auteur du démenti. Je citai des dizaines d'exemples de déconnexions forcées dans ma famille et chez d'autres. Je terminai la lettre sur un défi personnel : « Si je me trompe, et si vous désirez me le prouver, alors permettez-moi, ainsi qu'à ma famille, de fréquenter les membres de notre famille qui font toujours partie de l'Église, comme mon grand-père, Ron Miscavige, et sa femme Becky. Permettez la même chose à mes amis. »

Je lui écrivis que le nombre de familles détruites était trop important pour que l'Église puisse continuer à nier. Je lui conseillai de passer moins de temps à écrire des démentis et plus de temps à réparer les destructions que l'Église a infligées aux familles, « à commencer par la famille de David Miscavige lui-même. Si la Scientologie ne peut pas garder sa propre famille intacte, comment voulez-vous faire croire que l'Église aide les familles à s'unir » ?

En relisant ma lettre aujourd'hui, je regrette de ne pas avoir été un peu plus claire et un peu moins en colère. Néanmoins, j'avais pris position. Je la transmis à quelques amis, qui la répercutèrent aux médias, lesquels la rendirent publique. Aussitôt, je reçus un soutien massif de personnes de toutes les catégories : des anciens scientologues, des gens qui avaient été en contact avec la Scientologie, d'anciens membres d'autres cultes, et des gens ordinaires. Il était incroyable, et éclairant, de recevoir des témoignages de tant de gens partageant un vécu similaire.

Il ne s'agissait pas de quelques incidents isolés, comme l'Église aimait à le faire croire ; c'était systématique, largement répandu, et l'information devait être diffusée.

Chapitre trente-trois

Diffuser la vérité

La publication de ma lettre à Karin Pouw déclencha en moi le désir de me faire l'avocate des victimes de l'Église. Dans les mois suivants, je pris la parole dans les médias et je participai à ma première manifestation contre l'Église. Cela commença à cause d'une vidéo de Tom Cruise qui fit le buzz sur Internet. Il discutait de la fameuse feuille de route de LRH « Keep Scientology Working » – « Faire en sorte que la Scientologie continue à fonctionner », dans une langue de bois entièrement « scientologue ». Il disait des choses absurdes, affirmant par exemple que lorsque des scientologues étaient témoins d'un accident de la circulation, ils étaient les seuls à pouvoir venir en aide aux blessés. Il se livrait à toutes sortes de commentaires égocentristes ponctués de rires forcés et terminés par un salut maladroit à l'adresse de mon oncle. J'entendais les gens en parler partout où j'allais.

Sans tarder, l'Église mit en branle le plan « limitation des dégâts » et tenta de retirer la vidéo de l'Internet en envoyant des injonctions au propriétaire du site Web. Utiliser la loi sur le copyright était une tactique habituelle pour l'Église, mais, cette fois, cela ne marcha pas.

Le 21 janvier, peu après la diffusion de la vidéo, un groupe de hackers qui agissait sous le nom des « Anonymes » posta sur YouTube une vidéo destinée à l'Église pour l'avertir que, en réponse à sa censure, la Scientologie serait « expulsée » d'Internet. Et c'est ce qui se passa. Pendant trois jours, ses serveurs furent bloqués. Très vite, les messages des Anonymes ne se contentèrent plus de cibler la censure sur Internet, mais appelèrent à se lever contre l'Église et attirèrent l'attention sur ses violations des droits de l'homme.

Il m'est tout simplement impossible d'exprimer ce que cela signifia pour moi. Jusqu'alors, j'avais eu l'impression que nous n'étions qu'une petite poignée à nous battre, le dos au mur. On me disait que j'étais folle, que je me trompais, et que j'étais suppressive. Voir un groupe de personnes s'élever ainsi pour défendre les innombrables victimes de

l'Église était une énorme manifestation de l'altruisme de la race humaine. La plupart de ces Anonymes n'avaient jamais été en contact avec la Scientologie auparavant. Contrairement aux médias, ce groupe ne craignait pas les menaces de l'Église. À présent, j'avais l'impression qu'une armée entière était avec nous.

Les Anonymes organisèrent une manifestation mondiale le 10 février 2008 ; ce fut la première d'une longue série. Dans le monde entier, ses membres se rassemblèrent devant les bâtiments de la Scientologie, le visage recouvert de masques de Guy Fawkes pour protéger leur identité, et éviter ainsi d'être harcelés par la suite. Ils attirèrent largement l'attention sur le sujet et mirent l'Église dans l'embarras.

Dans l'intervalle, de nombreux anciens scientologues qui étaient restés anonymes jusqu'alors s'étaient mis à parler, y compris Marc et Claire Headley. Il s'avéra que Marc était le blogueur qui signait ses articles sous le nom de « Blown for Good ».

Inspirés par tout cet activisme, nous eûmes l'idée, Dallas et moi, de créer notre propre site Web. Nous prévoyions qu'il comprendrait une sorte de centre d'information et même une association sans but lucratif pour les gens qui avaient quitté l'Église et avaient besoin d'aide. Sur ces entrefaites, je fus contactée par une ex-scientologue, Kendra Wiseman. Son père était le président de la Commission des citoyens pour les droits de l'homme créée par la Scientologie, un groupe de chiens de garde anti-psychiatrie. Kendra avait subi, elle aussi, les agissements de l'Église et désirait créer un site Web qu'elle voulait appeler *exscientologykids.com*. Elle me dit qu'elle avait déjà pris contact avec Astra Woodcraft, une autre ex-scientologue célèbre. Astra, qui avait été membre depuis son enfance, avait quitté la Sea Org parce qu'elle refusait d'avorter.

Toutes deux me demandèrent de monter à bord, et j'acceptai instantanément. Kendra me montra le site avec tout ce qu'elle avait déjà mis sur pied, et je le trouvai extraordinaire. Les informations sur l'Église étaient parfaites, et pouvaient être comprises par tout le monde. On proposait de l'aide à ceux qui l'avaient quittée, ainsi qu'une plateforme qui permettait aux gens d'échanger leurs points de vue. Le site fut lancé le 1^{er} mars 2008. Il fut aussitôt l'objet de nombreuses émissions d'information, d'articles dans les magazines, d'interviews à la radio. De nombreux ex-scientologues participèrent aux forums en ligne, racontant leur histoire, proposant de l'aide et échangeant sur leur vécu.

Entre-temps, à la suite de ma lettre, Astra, Kendra et moi fûmes approchées par les médias. Je reçus des demandes de *Glamour*, du *Los Angeles Times* et d'ABC pour *Nightline*. Peu après le lancement de notre site, je fus interviewée par Lisa Fletcher pour *Nightline*. À la fin de l'interview, elle était en larmes. C'était la première fois que je racontais publiquement toute mon histoire. Juste avant la diffusion de l'émission, ses producteurs contactèrent l'Église pour avoir ses commentaires.

Quelques jours plus tard, ils obtinrent sa réponse, sous la forme de menaces qui conduisirent ABC à surseoir à la diffusion. Le même jour, à onze heures du soir, Dallas recevait un coup de fil de son père. Celui-ci annonçait qu'il se trouvait à vingt minutes de chez nous et arrivait avec deux cadres très hauts placés de l'OSA (Bureau des affaires spéciales) qui voulaient nous parler. Je sus plus tard qu'ils étaient allés jusqu'à affréter un hélicoptère pour venir de Los Angeles, tant cette affaire leur paraissait urgente. Ces messieurs avaient l'intention d'empêcher la diffusion de l'interview.

Je répondis au père de Dallas que nous n'avions pas envie de les voir, sauf s'ils venaient pour s'excuser. Deux minutes plus tard, le téléphone sonna de nouveau : c'était l'un des cadres de l'OSA qui insistait.

Au bout d'un moment, nous acceptâmes de rencontrer les parents de Dallas et les deux hommes dans un restaurant voisin, ouvert tard la nuit. La rencontre débuta par des commentaires injurieux de la part des deux envoyés de l'OSA sur nos manières, nos familles et notre attitude. L'un d'eux traita ma mère de putain. L'autre dit que j'utilisais le nom de mon oncle pour avoir mon quart d'heure de célébrité. Il était clair qu'ils vivaient dans leur propre monde, et nous ne jugeâmes pas utile, Dallas et moi, d'argumenter avec des gens qui étaient si peu en prise avec la réalité. Mais mes beaux-parents insistèrent pour que nous restions afin de parvenir à la résolution du conflit, aussi nous efforçâmes-nous de leur être agréables. Finalement, nous en arrivâmes à la vraie raison de cette visite. Les émissaires voulurent me convaincre de retirer mon autorisation de diffusion à ABC et de ne plus accorder d'autres interviews. Ils essayèrent de marchander avec moi. Si j'acceptais, ils lèveraient la « déclaration » pesant sur ma tante Sarah et plusieurs de mes amis, et leur permettraient de reprendre les relations avec leurs familles.

Les parents de Dallas, eux aussi, nous prièrent de coopérer. Dans le cas contraire, ils se verraient obligés de choisir entre la Scientologie et nous. Tous les quatre tentèrent de nous forcer à prendre notre décision séance tenante, mais nous répondîmes que nous y réfléchirions. Avant de partir, les émissaires nous demandèrent de ne parler à personne de cette rencontre et de ne pas la dévoiler sur Internet.

Il n'était pas question que j'annule mon accord avec *Nightline*, mais Dallas et moi étions partagés sur la question des interviews. De toute façon, nous hésitions déjà à poursuivre dans cette voie. Nous nous disions que grâce au site Web, nous disposerions d'un moyen de diffusion conséquent.

Mais nous savions tous deux ce que cette décision impliquerait. Cela signifierait que, une fois de plus, l'Église aurait la satisfaction d'exercer son pouvoir sur notre vie. Cela reviendrait à l'inciter à aller encore plus loin, avec nous et avec d'autres. À la fin, nous nous déclarâmes contre.

Le lendemain matin, nous sortîmes déjeuner et faire quelques courses.

Alors que nous nous engagions sur l'autoroute, Dallas remarqua une voiture blanche qui faisait de même, mais il ne m'en dit rien. Nous changeâmes de direction et roulâmes encore sur quelques kilomètres. La voiture était toujours derrière nous. Nous arrivâmes au centre-ville de San Diego, avec ses nombreux feux rouges et ses rues à sens unique. La même voiture resta dans notre sillage, tout en manœuvrant pour ne pas être directement dans le rétroviseur de Dallas. Je m'arrêtai à mon bureau pour prendre quelques objets et en ressortis un quart d'heure plus tard. La même voiture était garée dans une rue adjacente. Quand j'eus fermé ma portière, Dallas démarra en trombe et se faufila dans la circulation.

— Oh là, ralentis ! protestai-je, en me mêlant de sa conduite comme d'habitude.

— Jenna, je crois qu'on est suivis. Tu vois cette Ford blanche sur la troisième file de droite ? Je vais prendre la prochaine à gauche, et tu vas voir, il va couper et va nous suivre.

La voiture fit exactement ce que Dallas avait prévu. Nous étions suivis.

Dallas contourna plusieurs fois le même groupe d'immeubles pour voir combien de temps ce type mettrait à comprendre que nous l'avions repéré. Nous réussîmes à prendre une photo de sa plaque d'immatriculation. Quand nous entrâmes dans un parking, il nous suivit, mais déguerpit en nous voyant sortir et nous diriger vers lui.

Comme si la mystérieuse voiture ne suffisait pas, l'Église cherchait toujours à nous atteindre par l'intermédiaire de mes beaux-parents. En avril 2008, nous décidâmes, Dallas et moi, de participer à une manifestation organisée par les Anonymes, avec rassemblement devant tous les sites de la Scientologie à Los Angeles, et différents sites à travers le monde. Là encore, le thème des manifestations était la question de la déconnexion des familles. À la veille du jour prévu, le nouveau porte-parole de l'Église, Tommy Davis, appela le père de Dallas pour lui dire que nous allions participer à un rassemblement avec des terroristes. Bouleversés, mes beaux-parents demandèrent à rencontrer leur fils seul. Dallas refusa et nous sortîmes dîner. Comme d'habitude, nous étions suivis, cette fois par un individu dont la voiture n'avait pas de plaque d'immatriculation. Il s'enfuit quand il s'aperçut que nous prenions des photos de la voiture.

J'appelai Tommy Davis moi-même, mais en vain. Malgré plusieurs messages, il ne me rappela pas. Ce type-là était visiblement un lâche, comme tant d'autres à l'OSA. Ils faisaient tout pour nous dénigrer auprès de nos familles mais ne se risquaient jamais à nous affronter de face.

Ce comportement ne m'étonnait plus, mais, en même temps, il était tout de même stupéfiant de voir jusqu'où ils étaient prêts à aller pour détruire nos vies. Ils agissaient depuis leur propre petit monde, où ils pouvaient faire ce qu'ils voulaient à qui ils voulaient. Et en même temps, ils n'avaient aucune notion de ce qui se passait derrière les frontières de

ce petit monde. Ils prenaient des photos à la sauvette, juchés sur le sommet des murs, et se dépêchaient d'aller ensuite se planquer derrière eux, de sorte qu'il leur était impossible de comprendre à quel point ils étaient éloignés de la réalité.

J'étais furieuse contre les voitures suiveuses et les tentatives de pression par l'intermédiaire des parents de Dallas, mais ce qui me perturbait le plus était ce que ces actes révélaient sur l'Église. La distance qui la séparait du monde réel était pleinement exposée. Il ne s'agissait plus d'avoir le contrôle sur les adeptes de l'Église, il s'agissait de contrôler tout ce qui les entourait, et cela, à n'importe quel prix.

Le matin de la manifestation, nous partîmes pour Los Angeles, où nous rejoignîmes Astra et plusieurs autres amis. Nous n'étions pas très à l'aise car nous n'avions jamais manifesté avant. Mais quand, en arrivant, nous vîmes la foule rassemblée, cela nous remonta le moral et nous nous sentîmes soutenus. Il faisait une chaleur écrasante, et il y avait au moins deux cents manifestants. Nous portions tous des masques, postés devant le Blue Building de Fountain Avenue. Il y avait des quantités d'ex-scientologues, dont un grand nombre avait déjà beaucoup agi pour attirer l'attention.

Les Headley étaient là, eux aussi. Nous commençâmes par la Pacific Command Base, mais des agents de sécurité bloquaient leur rue, le L. Ron Hubbard Way. Nous manifestâmes sur le Sunset Boulevard à la place. Les gens klaxonnaient pour nous soutenir. Certains manifestants utilisaient des mégaphones pour délivrer leur message anti-Scientologie. Différents médias étaient là pour couvrir l'événement, et nous ne nous fîmes pas prier pour parler dans les micros qu'ils nous tendaient.

J'eus la surprise de reconnaître deux manifestants en particulier, Mark Bunker et Tory Christman, qui avaient manifesté à la Flag Land Base de Clearwater. Ils faisaient partie de l'association Lisa McPherson, et avaient fréquemment bloqué la base. Je me rappelai les briefings qu'on nous faisait sur la manière de traiter le problème de ces gens. Je fus troublée en y repensant. Oui, ils étaient encore là, à manifester contre l'Église.

Ce fut une journée importante et un grand succès. J'étais extrêmement reconnaissante aux Anonymes de l'avoir organisée. Beaucoup d'entre eux n'ont jamais subi eux-mêmes les méfaits de l'Église, et les voir se battre pour des gens qu'ils ne connaissent même pas en dit long sur leur altruisme. J'avais eu pendant tant d'années le sentiment d'être la seule à sentir qu'il y avait quelque chose d'anormal dans la manière dont on traitait les gens à la Sea Org ! À présent, j'avais l'impression que nous étions toute une armée.

En rentrant chez nous ce soir-là, Dallas et moi, nous nous aperçûmes que nous étions de nouveau suivis, et, cette fois, par deux voitures. J'appelai l'OSA le lendemain en demandant Tommy Davis mais, bien

entendu, il n'était pas joignable et ne me rappela jamais.

Plus tard, le même jour, les parents de Dallas téléphonèrent en demandant à parler à leur fils. Il accepta d'aller les voir chez eux, et apprit qu'ils rentraient d'une réunion avec plusieurs dirigeants de l'Église. On leur avait montré des photos de nous brandissant des pancartes à la manifestation, et dit que nous fréquentions les Anonymes, qu'ils avaient décrits comme une organisation criminelle. Mes beaux-parents confièrent à leur fils que ce n'était pas la première fois qu'ils rencontraient des dirigeants de l'Église. Au cours de ces réunions, on leur avait raconté que nous étions des malfaiteurs. On était allé jusqu'à prétendre que si Dallas m'avait épousée, c'était dans le seul et unique but de prendre la place de mon oncle au sein de l'Église. Ces réunions secrètes avaient souvent entraîné des tensions et de violentes disputes entre les parents de Dallas et nous, mais nous, de notre côté, nous savions que ce que nous faisions était bien. Il ne s'agissait pas seulement de Dallas et sa famille, il s'agissait des dizaines d'autres personnes auxquelles nous viendrions en aide.

Il s'écoula environ une semaine avant que la mère de Dallas rappelle. L'Église l'avait contactée pour lui annoncer qu'ABC allait diffuser l'interview, et ils lui avaient demandé d'écrire aux producteurs pour les prier de ne pas le faire. Ils exigeaient qu'elle leur dise que nous étions des menteurs et que son mari et son fils fassent de même. Elle avait refusé en répondant qu'elle ne voulait pas s'en mêler. À ce jour, j'ignore s'il est arrivé à l'un d'entre eux d'écrire des lettres contre nous au nom de la Scientologie.

Finalement, en dépit de tous les efforts de l'Église, l'interview fut diffusée, et malgré toutes les histoires qu'elle avait déclenchées, j'en ressentis un vif soulagement. Les quelques semaines tumultueuses passées à l'affronter m'avaient renforcée dans ma conviction que la seule façon d'attirer l'attention sur ces violations des droits de l'homme était de le faire de l'extérieur. Le monde de la Scientologie était un monde si dévorant que les choses ne changeraient que si les gens qui vivaient dans le monde réel prenaient conscience du danger qu'elle représentait. Et c'était à nous tous, qui l'avions quittée, de révéler la vérité sur ce que nous avions vécu, parce que c'était la seule façon de montrer son vrai visage à la face de l'univers.

Après l'interview, le nombre de visites sur notre site Web monta en flèche. Nous avions tant de succès que nous passâmes en tête des entrées sur la page Google avec le mot-clé « Scientologie ».

Nous reçûmes des quantités de messages de gens nous demandant de les aider à retrouver leurs enfants, ou les autres membres de leur famille adeptes de l'Église, et dans bien des cas, nous pûmes leur rendre service. Plus que tout, ce genre de demande me prouvait que nous étions dans le bon chemin. Le volume des messages était incroyable.

Le site continue au rythme de plus de deux cent mille visites par mois. La plus grande des récompenses est le nombre de remerciements que nous recevons du monde entier. Je suis fier que ce site soit devenu un outil précieux qui sert à alerter sur les dangers de la Scientologie, à aider ceux qui ont perdu des êtres chers à cause d'elle à les retrouver, à soutenir ceux qui sont dans le besoin, et à diffuser le message par l'intermédiaire des programmes scolaires et des médias.

Chapitre trente-quatre

Une seule vie

Plus je vivais à l'extérieur, plus je m'apercevais que ma vie d'avant avait entièrement appartenu à l'Église. Pendant des années, j'avais senti que quelque chose clochait, et le fait de connaître la vérité sur ce qui s'était passé en coulisses jetait une nouvelle lumière sur mes doutes.

J'avais ignoré à quel point l'Église avait exercé un contrôle sur ma vie pendant mes années à la Sea Org avant ce jour de l'automne 2007 où mes parents m'appelèrent pour me dire que Mike Rinder était dans leur salon. En recevant leur coup de fil, je me dis aussitôt qu'il était allé les voir soit pour les manipuler, soit pour recueillir des informations sur moi.

Mais j'appris à ma surprise qu'il n'en était rien : Mike Rinder s'était querellé avec mon oncle à propos d'une émission de la BBC sur la Scientologie, et à la suite de cela, il avait quitté l'Église. Cela me causa un choc : j'avais vu Mike à la télévision quelques semaines plus tôt, dans un rôle de défenseur de l'Église. Son départ était quelque chose d'énorme. Je demandai à mes parents ce qu'il était advenu de Cathy, BJ et Taryn, et ils me répondirent que le reste de la famille de Mike l'avait désavoué.

Quelques mois plus tard, quand Mike eut repris du poil de la bête, il nous raconta en détail comment s'étaient passées les choses au moment du départ de mes parents, et du mien. Lui-même et Marty Rathbun avaient été désignés pour se charger de mes parents quand ils avaient décidé de quitter la Sea Org en 2000. Mon père et ma mère avaient annoncé officiellement leur décision, puis s'étaient enfermés dans leur chambre à l'Int Base en refusant d'ouvrir la porte. Mike et Marty étaient à Clearwater à l'époque, mais oncle Dave avait considéré que c'était un problème assez important pour qu'ils rentrent immédiatement à l'Int pour s'en occuper. Mike dit que mon oncle supervisait l'affaire dans ses moindres détails. Il exigeait des rapports sur tout ce qui transpirait et multipliait les ordres. Voici ce que Mike me raconta :

Au commencement, mon père refusait de parler à quiconque,

particulièrement à son frère. Oncle Dave ordonna alors à Mike et Marty de séparer mes parents, même si cela impliquait d'employer la force pour traîner mon père hors de la pièce. Puis il leur ordonna de faire subir un contrôle de sécurité à chacun de mes parents. Leurs moindres paroles devaient lui être transmises en détail. Quelques jours plus tard, mes parents n'ayant toujours pas changé d'avis, oncle Dave déversa sa colère sur Mike et Marty en les traitant d'incompétents, puis décida de s'occuper lui-même de son frère. Ils se rencontrèrent tous les deux à bord du *Star of California*, la réplique du bateau qui se trouvait sur l'Int Base, et oncle Dave proposa à mon père de lui verser cent mille dollars si ma mère partait seule. Sa tentative échoua.

Quand il devint évident qu'il était impossible de convaincre mes parents, mon oncle exigea qu'ils quittent le pays, et mon père choisit au hasard d'aller s'installer à Cabo San Lucas, au Mexique. Cela arrangeait l'Église, car un investisseur privé adepte de la Scientologie y possédait un magasin de location de véhicules tout-terrain, et il pourrait les surveiller. Oncle Dave craignait qu'ils ne soient assignés à comparaître dans l'affaire Lisa McPherson s'ils restaient sur le territoire des États-Unis. C'est seulement plus tard que Mike apprit pourquoi oncle Dave avait si peur : il avait dit à mes parents qu'il avait supervisé son audition dans la période précédant sa mort. Mes parents n'avaient aucune intention de nuire à l'Église, mais il exigeait leur départ malgré tout. Ils acceptèrent finalement de partir parce qu'on leur assura que je pourrais les rejoindre là-bas. Mon oncle Dave leur avait affirmé qu'il se chargerait de moi lui-même.

Évidemment, ce fut Anne Rathbun qui se chargea de moi, mais il apparut qu'elle était supervisée directement par oncle Dave. Je m'étais toujours demandé ce que savait ce dernier sur ce qui m'était arrivé quand mes parents étaient partis. Mike dit qu'après mon départ de la Flag pour Los Angeles, il avait projeté de m'envoyer chez mes parents au Mexique, que je sois d'accord ou non. Il avait répété plusieurs fois à Mike que j'étais une enfant gâtée qui n'apportait aucune contribution à la Sea Org, que je ne serais pas une grande perte, et que comme cela mes parents seraient contents. Mais je refusai, et le plan fut chamboulé.

Tout cela signifiait que mon oncle tirait les ficelles en permanence, sans jamais se montrer. Pendant toutes ces heures où Marty et Mike m'avaient laissée seule dans la salle de conférences en prétendant m'avoir oubliée, ils se trouvaient dans le bureau d'oncle Dave, au onzième étage, à subir ses foudres. Il était furieux de les voir incapables de mater une gamine qui, selon lui, n'était pas seulement paresseuse et incompétente, mais aussi trop stupide pour penser par elle-même. Je ne fus pas surprise de l'apprendre. Le fait de le dire derrière mon dos était une manière de se rendre inattaquable. D'après tout ce que j'avais appris sur lui, il était convaincu d'être le seul à savoir bien faire.

Mike dit que c'était la première fois qu'on lui avait demandé de persuader quelqu'un de *quitter* la Sea Org, et qu'il n'était pas très à l'aise. Mon oncle n'avait pas prévu à quel point j'étais endoctrinée. Quand ils l'informèrent que je voulais rester, il se fâcha. Il continua à exiger mon départ, puis il finit par capituler en déclarant à Mike et Marty que j'étais un meilleur membre qu'eux, ce qui fut sa façon de signaler que je pouvais rester.

Quand ils me demandèrent d'appeler mes parents pour leur dire que j'avais décidé de moi-même de rester, j'ignorais que ce coup de fil avait lieu après maintes discussions. Apparemment, mon père avait exigé de me parler, mais mon oncle avait refusé. Il n'était pas allé lui-même au téléphone, et avait écouté la conversation via le haut-parleur pendant que Mike et Marty parlaient à sa place. Ce n'est que lorsque ma mère s'était faite menaçante qu'il avait décidé que mes parents pourraient m'avoir directement.

Après avoir appris le rôle qu'avait joué mon oncle dans le départ de mes parents, je ne fus pas étonnée d'entendre que c'était également lui qui tirait les ficelles lors de mon départ avec Dallas. Non seulement il était au courant de ce qui se passait, mais c'était lui qui dirigeait toute l'action. Toutes les manigances pour tenter d'empêcher Dallas de me suivre avaient été inspirées par lui. Il avait encouragé les gens à retenir mon mari et à me pousser dehors. Mais cela n'avait sans doute rien à voir avec la personne de Dallas. Alors que nous étions mariés depuis trois ans, mon oncle ne l'avait jamais rencontré. Le but semblait simplement de me pourrir la vie et de créer autant d'obstacles que possible. Le mot « famille » n'avait aucun sens pour lui.

Oncle Dave m'avait eue à l'œil, bien plus que je ne l'imaginais. Je savais que j'étais contrôlée et qu'un système était en place, mais je n'avais jamais su qu'il se réduisait à une seule personne. Ce qui me frappa, une fois de plus, fut la manière dont il avait fait porter le chapeau à d'autres. Toujours, il se mettait à l'abri de ses actes et des conséquences humaines qu'ils entraînaient. Ainsi, il n'avait pas à affronter les questions embarrassantes que soulevaient ses décisions, par exemple en quoi le fait de déconnecter les gens de leur famille pouvait servir l'intérêt supérieur, et quel était le rapport avec la Scientologie.

Peut-être le plus surprenant de tout était-il de constater que je n'étais pas surprise. Avant la visite de Mike Rinder, j'avais entendu tant de témoignages accablants sur le comportement de mon oncle que plus grand-chose ne pouvait me choquer. Tous ceux qui avaient quitté l'Église avaient quelque chose à raconter sur lui et ses agissements. Mon histoire n'était pas très différente de la leur. En définitive, mon nom de famille lui-même n'avait pas pu me préserver de l'œil vigilant de mon oncle.

Je ne suis plus croyante. Je n'ai aucune religion. Je crois en ce que je

vois. Dallas croit en la possibilité de l'existence de Dieu, des vies passées, de la réincarnation et du karma. C'est peut-être une *possibilité*, mais je ne compte pas dessus, et je ne les intègre pas dans mon mode de pensée.

Comprendre que la vie que je vis serait ma seule et unique vie fut pour moi un gros changement de perspective. Tous les gens de ma connaissance encore adeptes de l'Église gâchent peut-être la seule vie qu'ils ont. Toutefois, le fait d'avoir une seule vie me permet aussi d'en voir la beauté, le miracle et l'importance d'être une personne unique. Nul être au monde n'est né pour être le même qu'un autre. Transformer des gens en robots, particulièrement des enfants, est un crime contre la nature elle-même.

Il y a une grande beauté dans l'humanité, et je n'ai pu l'apprécier que dans les dernières années. Je suis émue par les familles qui se sentent assez concernées pour mener des actions contre la Scientologie afin de protéger leurs enfants contre elle ; par les gens qui m'ont laissée pleurer contre leur épaule et soutenue quand j'ai pris la parole pour dénoncer l'Église ; par la famille non-scientologue de Dallas, si gentille envers nous ; et par les figures d'autorité que j'ai dans ma nouvelle vie, qui sont attentionnées et compassionnelles malgré le pouvoir qu'elles détiennent.

Ma mère vient de s'installer en Californie pour être plus près de ses petits-enfants. C'est une grand-mère dévouée, soucieuse de rattraper tout ce qu'elle a laissé passer avec moi. Mon père vit toujours en Virginie. Justin et son amie vivent là-bas, eux aussi. Sterling vit à l'étranger. Oncle Dave est toujours à la tête de l'Église. Pour autant que je sache, mes parents ne lui ont plus jamais parlé depuis mon départ. Pour ma part, je n'ai jamais eu de contact avec lui. J'ai essayé d'appeler tante Shelly il y a quelques années, mais je n'ai jamais eu de retour. Elle n'a pas été vue en public depuis 2007, mais, récemment, un avocat a donné de ses nouvelles en disant qu'elle allait bien. Il l'a fait pour répondre à un article paru dans un journal, ou un blog, disant qu'elle avait disparu.

En 2012, mon grand-père Ron – le père de mon père, celui qui a embarqué toute la famille Miscavige dans la religion – a fait sensation quand la rumeur s'est répandue qu'il avait quitté l'Église. Compte tenu de son engagement de longue date, ce fut une jolie surprise que de l'entendre dire à la fin qu'il en avait simplement assez de tout ça et qu'il fallait qu'il parte ! Selon ses propres termes, il « s'est échappé ». Lui et sa femme Becky vivent maintenant avec mon père en Virginie. Mon grand-père n'est qu'un exemple parmi les gens haut placés qui ont quitté l'Église dans les dernières années, liste à laquelle s'est ajouté Marty Rathbun, rejoignant Mike Rinder. Ann Rathbun, pour sa part, est encore adepte.

Le jour de la signature du contrat pour mon livre, les parents de Dallas furent déclarés SP pour avoir refusé de rompre les contacts avec nous.

Les frères et sœurs de Dallas nous restent fidèles, nous les aimons et les voyons tout le temps. Mes beaux-parents continuent à croire en la Scientologie elle-même, mais la corruption qui règne au sein de l'Église ne leur échappe pas, et ils ne sont pas d'accord avec la manière dont elle est dirigée. Du point de vue de l'Église, nous sommes évidemment des SP, même s'il n'y a pas eu de déclaration dans ce sens, à notre connaissance. Nous n'avons pas entendu parler de l'Église depuis des années, et il semble que nous ne soyons plus suivis.

Bien que j'avance dans la vie, certaines choses du passé sont difficiles à pardonner. Pour moi, l'Église est une organisation dangereuse dont les croyances autorisent à commettre des crimes contre l'humanité, et à violer les droits de l'homme fondamentaux. Le fait que, dans notre société actuelle, elle puisse continuer ses agissements en toute impunité, est un mystère pour moi. Avec ses avocats célèbres et ses groupes affiliés, tels Narconon, Applied Scholastics et la Commission des citoyens pour les droits de l'homme, elle représente un danger particulièrement insidieux. Je pense que le public devrait être averti, savoir ce qu'est réellement l'Église, qui était réellement son fondateur, ce qui s'y passe vraiment, jusqu'où elle est prête à aller, et ce que ces gens sont prêts à sacrifier pour parvenir à leurs fins. Ces fins elles-mêmes sont enfermées dans le secret et les informations contradictoires. La Scientologie a toujours été un jeu de pouvoir et de contrôle. L. Ron Hubbard était un roi de l'arnaque, et il est difficile d'évaluer s'il n'a conçu la Scientologie que comme une expérimentation du lavage de cerveau, ou si son but était vraiment d'aider les gens.

Alors que j'ai toutes les raisons de détester mon oncle, j'essaie malgré tout de le considérer comme ce qu'il a été un jour : un enfant qui, comme tant d'autres, a été dupé par le système et était trop jeune, trop peu responsable, pour faire les bons choix. À l'âge de seize ans, quand il est entré à la Sea Org, il était déjà trop profondément influencé. Il a fait son choix. Je ne sais pas ce qu'il aurait été s'il n'avait pas rencontré la Scientologie, ni quelle est la part de sa personnalité qui a été formée par elle.

Pourtant, il est difficile de concilier l'idée de l'enfant qu'il a été avec l'adulte qu'il est maintenant. Beaucoup d'anciens membres de la Sea Org et de l'Église sont prompts à blâmer Dave, et lui seul, pour ce qu'ils ont vécu. La vérité, je crois, est un peu plus compliquée. Indubitablement, il a joué un rôle central dans la définition du fonctionnement actuel l'Église. Mais rejeter l'entière responsabilité sur lui, c'est ignorer le point le plus important. Le problème n'est pas celui d'un homme seul, mon oncle ou LRH. Le problème est la Scientologie elle-même. Le problème est que la Scientologie est un système qui rend ses adeptes quasi incapables de penser par eux-mêmes. Les gens comme mon oncle sont des vecteurs créant un environnement de crainte qui décourage la pensée

individuelle. Les éliminer ne supprimerait pas ce système qui, presque par définition, restreint la liberté individuelle.

Aujourd'hui, quand nous allons rendre visite à des amis à Los Angeles, nous passons près de la base qui s'y trouve. Nous voyons les drones de la Sea Org se déplacer entre les immeubles et marcher le long des trottoirs. Ils sont reconnaissables à leurs uniformes et à leurs expressions vides. Ils sont dans un autre monde. En les regardant, je retourne en arrière, à l'époque pas si lointaine où, moi aussi, je me promenais, la tête vide, d'immeuble en immeuble. Je me souviens que ces marches d'un immeuble à l'autre faisaient partie des seules rencontres avec le monde extérieur, et que, durant ces brefs moments, les gens qui passaient en voiture nous criaient que nous avions eu un lavage de cerveau.

À l'époque, notre réaction au mot « lavage de cerveau » était l'incrédulité. Nous nous regardions, choqués à l'idée que nous, qui recherchions la vérité ultime de l'univers, pouvions avoir le cerveau lavé. Nous nous récitons mutuellement des slogans scientologues, tels que « Pensez par vous-même », et nous puisions du réconfort dans l'idée que nous seuls pouvions faire en sorte que le monde fasse ce qui est juste. Après tout, si nous étions le bien suprême, qui étaient-ils, eux ?

En voyant les adeptes marcher autour de nous, maintenant, je suis tentée de crier aussi, surtout à la vue de quelques-uns de mes anciens amis. Tentée de les aider à comprendre ce qui se passe et à franchir la distance entre leur monde et le mien. J'ouvre la bouche pour parler, mais, à chaque fois, les mots restent coincés dans ma gorge. Ce qui m'arrête n'est pas la peur ; c'est la conviction que je ne peux pas les forcer à croire quelque chose qu'ils ne sont pas prêts à croire.

En définitive, les scientologues font le choix de croire en ce qu'ils croient, et choisissent d'ignorer la voix en eux, petite mais persistante, qui leur dit que quelque chose ne va pas. Le lavage de cerveau de l'Église enseigne aux gens d'aller contre leur instinct, et il est trop puissant, trop profondément ancré pour que le monde extérieur seul puisse y remédier. Le désir de changement doit venir de l'intérieur. Leurs yeux doivent s'ouvrir par eux-mêmes pour leur permettre de voir clair.

J'ai fait le choix de ne pas vouloir être contrôlée, et en m'éloignant de tout cela, j'ai appris à écouter la précieuse voix, dans ma tête, qui me disait que je me trompais et que je devais m'élever contre l'oppression. Il est difficile d'être la seule voix discordante ; c'est presque toujours dérangeant, et il n'y a généralement pas de satisfaction instantanée. Mais quand on ne prend pas la parole, on finit par le regretter et devoir vivre avec les conséquences. Selon moi, dans bien des cas, la seule raison pour laquelle l'Église a pu poursuivre impunément ses pratiques abusives est que les gens n'ont pas su dire non. Dire non est difficile, et même brutal parfois. Mais à terme, le courage peut servir d'exemple et donner aux autres la force de lutter pour eux-mêmes.

La liberté m'a fait beaucoup de cadeaux, mais le plus magnifique de tous fut peut-être la possibilité de fonder une famille. Dès le moment où, en Australie, j'ai commencé à fréquenter Janette et sa fille Eden, j'ai su que je voulais devenir mère. Mais en restant à la Sea Org, je n'y aurais jamais été autorisée. Quitter l'Église m'a permis de découvrir par moi-même la joie d'avoir un enfant, et, aujourd'hui, nous sommes heureux, Dallas et moi, de nous être échappés suffisamment jeunes pour pouvoir fonder une famille. Nos deux magnifiques enfants sont une bénédiction que nous n'aurions pas connue autrement.

J'ai eu la révélation de la beauté ultime de l'humanité le jour où j'ai eu mon premier enfant. Notre corps est capable de créer des miracles indépendamment de notre esprit. Finalement, j'ai appris qu'être tout simplement mon corps me suffisait. Mon corps m'a permis d'être une mère, ce qui est de loin la meilleure chose pour moi.

Glossaire

Audition : Les scientologues prétendent que cela équivaut à une aide psychologique. Il y a souvent, mais pas toujours, utilisation d'un électromètre. Dans les premiers grades, l'auditeur guide le PC (Pré-Clair) en lui posant différentes questions censées provoquer un certain résultat.

Blow : « Quitter sans permission » ou « quitter avant d'avoir accompli quelque chose ». On peut « blower le staff », « blower un cours », « blower une session », ou « blower l'org ». Blower est un crime très, très grave en Scientologie. Les gens qui quittent sans permission sont généralement « déclarés ».

Cadet Org : La Sea Org pour les enfants, et les enfants des membres de la Sea Org.

Checksheet : Une liste d'étapes obligatoires pour accomplir une formation de Scientologie. Les étapes doivent être effectuées dans l'ordre ; elles indiquent les règles qui doivent être lues, les cours qui doivent être suivis, les textes à écrire, la pratique ou les exercices qui doivent être faits, etc. À la fin de la liste, l'élève et son superviseur de cours doivent établir un certificat attestant qu'il a accompli toutes les étapes et les a assimilées. Il y a toujours un test à la fin de chaque liste.

CMO (Commodore's Messenger Organization) : Organisation des Messagers du Commodore. L. Ron Hubbard se faisait appeler le « Commodore ». Elle a été créée à l'origine comme une unité d'élite composée principalement de jeunes enfants qui transmettaient les messages de L. Ron Hubbard, appliquaient ses ordres, et prenaient soin de ses affaires personnelles et de son ménage. Tout ce qu'on disait à un messenger était considéré comme ayant été dit au Commodore en personne. Le CMO était l'organe de direction supérieur dans l'Église. Seul le RTC (Religious Technology Center – Le Centre de Technologie Religieuse) était au-dessus du CMO, mais il n'était pas considéré techniquement comme un organe de direction.

Comm Ev (Committee of Evidence) : Comité des Preuves. C'est la version scientologue du procès. Pendant un Comité des Preuves, l'accusé doit comparaître devant un panel de membres de la Sea Org qui évalue ses « crimes ».

Conditions, appliquer les conditions : Une série de formules appliquées à la manière dont l'adepte conduit sa vie. Par exemple, s'il a une conduite particulièrement exemplaire, on lui applique la condition « affluence ». S'il a mal agi, on peut lui appliquer la condition « trahison ». Les différentes conditions, de la pire à la meilleure, sont : Confusion, Trahison, Ennemi, Doute, Endettement, Non-existence, Danger, Urgence, Normale, Richesse, Changement de pouvoir et Pouvoir. Il y a des formules spécifiques pour chacune de ces conditions. Les conditions basses (en dessous de « normales ») sont souvent utilisées comme châtiment.

Contrôle de sécurité (Sec-check) : Une confession sous électromètre. Les sec-checks peuvent durer de trois semaines à un an ou plus.

Hors 2D : (Out) 2D. Hors de la deuxième dynamique. En Scientologie, la deuxième dynamique concerne la famille, les enfants, les relations personnelles et le sexe. L'expression peut être utilisée de différentes manières, y compris : « C'était ma 2D », pour dire que c'était ma petite amie. « Aller hors 2D » signifie tromper son partenaire quand on est marié, ou aller au-delà du baiser quand on est célibataire. « Il faut que je m'occupe de mon 2D » peut, selon le contexte, signifier « Il faut que j'arrange les choses avec mon/ma partenaire », ou « Il faut que je trouve un/une petit/petite amie ».

Déclaré, être déclaré (Declared) : Être désigné personne suppressive (nuisible), et chassé de la Scientologie. Les gens qui sont déclarés ne doivent avoir aucun contact avec les scientologues, et ces derniers peuvent être « déclarés » pour le simple fait d'avoir parlé à une personne déclarée.

E/O ou EO (Ethics Officer) : Officier d'Éthique. Un responsable de la division « crime et châtiment » de chaque église.

EPF (Estates Project Force), Projet de Force Educative. Quand on rejoint la Sea Org, on doit subir une sorte de « camp d'entraînement » pendant plusieurs semaines ou mois. Ce camp d'entraînement est appelé l'EPF.

Flap : Problème grave ou un incident sérieux. « Il y a eu un énorme flap à l'org. »

Formation (Course) : L'un des nombreux programmes d'études au cours desquels le scientologue étudie les textes de L. Ron Hubbard et les exercices pratiques utilisant différents aspects des textes. Quand on se rend régulièrement à l'église pour étudier la doctrine, on est « en formation ».

Jumeau (Twin) : Un partenaire de cours. Les jumeaux étudient tout ensemble lors d'une formation donnée, et s'aident mutuellement. On peut aussi dire qu'on est « jumelé » à quelqu'un.

MEST : Matière, Énergie, Espace et Temps. L'univers physique.

OSA (Office of Special Affairs) : Bureau des affaires spéciales. Souvent évoqué par les détracteurs comme étant les services secrets de la Scientologie.

OT (Operating Thetan) : Thétan opérant. C'est quelqu'un qui, selon la Scientologie, a atteint un haut niveau spirituel. Il y a actuellement huit niveaux OT. On atteint le niveau OT après avoir atteint celui de Clair. Un OT est censé être capable de contrôler la Matière, l'Énergie, l'Espace et le Temps.

Overt : Un péché ou un crime.

O/Ws (Overts and withholds) : Pêchés et secrets.

(Le) Pont : Raccourci pour « Le Pont vers la liberté totale ». L'ensemble des doctrines de la Scientologie constitue « le Pont ». Quand on progresse au cours de ses études et ses sessions, on « avance sur le Pont ».

PTS (Potential Trouble Source) : Source potentielle d'ennuis : Quelqu'un qui est en relation avec une personne suppressive (SP). Selon la Scientologie, un PTS tombe souvent malade (ses membres croient que le fait d'être PTS est la seule raison pour laquelle la personne tombe malade), est cyclothymique, et ne peut pas aller très loin dans la vie.

PTS/SP (course) : Une formation importante en Scientologie, où l'on apprend les idées de Hubbard sur les gens malfaisants et la manière de les combattre, et ce qui se passe quand on est en relation avec une personne suppressive. Voir aussi : Source potentielle d'ennuis, Personne suppressive.

RPF (Rehabilitation Project Force) : Programme de Réhabilitation. Quand un membre de la Sea Org a commis un acte considéré comme particulièrement grave, il est isolé des autres membres et suit un programme de redressement. Au RPF, il est interdit aux gens de marcher (ils doivent courir), de parler à un autre membre de la Sea Org sauf quand on leur adresse la parole, et ils passent la plupart de leurs temps à effectuer des travaux physiques pénibles. C'est un programme très controversé. Les scientologues l'appellent « réhabilitation », ses détracteurs le nomment « travail forcé ».

RTC (Religious Technology Center) : Cette organisation est dirigée par l'état-major de la Sea Org. Il possède tous les copyrights des écrits de L. Ron Hubbard.

Sea Org (ou SO) : Le cœur de la paroisse. Les membres de la Sea Org dirigent et font fonctionner les églises, lèvent les fonds, font les auditions, et accomplissent toutes sortes d'autres tâches. Ils signent un contrat d'un milliard d'années et promettent de revenir servir durant leur vie d'après.

SP (Suppressive Person) : Personne Suppressive. Une personne qui ne soutient pas la Scientologie. Si elle est désignée comme

telle par l'Église, elle est « déclarée », ce qui signifie qu'elle ne peut avoir aucun contact d'aucune sorte avec un scientologue.

TR (Training Routine) : Programme d'entraînement.

Exercices de base destinés à améliorer les dons de communication. Cela inclut les TR 0, au cours desquels deux élèves sont assis face à face les yeux clos dans le but d'apprendre à « se sentir à l'aise ainsi », et les TR 0 « Bullbait », ce dernier exercice consiste pour l'adepte à rester parfaitement immobile pendant qu'un autre hurle, raconte des blagues ou essaie de le faire réagir d'une manière quelconque.

Travaux MEST (MEST Work) : Travaux physiques pénibles.

Wog : Terme méprisant pour désigner les non-scientologues.

Remerciements

Un merci spécial à Lisa Pulitzer, qui a cru à mon histoire depuis le tout début, et sans qui ce livre n'aurait pas été possible. Merci infiniment pour votre attention, votre soutien, votre travail acharné, et vos constants témoignages de sympathie.

Ma reconnaissance à Lisa Sharkey, qui a cru à mon histoire et m'a donné la possibilité de la faire connaître.

Merci, Madeleine Morel, d'avoir une telle énergie, et d'avoir toujours été là pour moi.

Un merci spécial à mon éditeur, qui a travaillé avec acharnement à ce livre. Vous avez pris la peine de comprendre mon histoire et de faire en sorte qu'elle soit transmise comme elle doit l'être.

Vous êtes tous les quatre des gens extraordinaires, et j'ai beaucoup de chance de vous connaître et de vous avoir dans ma vie.

J'aimerais remercier tous ceux dont le travail, chez William Morrow et HarperCollins, ont rendu mon livre aussi bon que possible.

Je voudrais aussi dire ma reconnaissance à Martha Smith pour les longues heures qu'elle a passées à soigner les détails.

Merci à ma famille, et en premier Dallas, mon mari, d'avoir lutté avec moi, de m'avoir enseigné le monde, la conduite et la cuisine, d'être quelqu'un d'aussi bien et de m'avoir aidée à réaliser mes rêves, d'être là pour moi, de m'avoir supportée au cours des années et pendant l'écriture de ce livre. À mes deux anges, qui sont le centre de ma vie, qui m'apportent tant de joie et rendent ce monde encore plus beau. Je vous aime, je vous aime.

Mes sincères remerciements à tous les Pavlick pour votre affection et votre soutien, pour m'avoir adoptée et pour être les personnes bonnes et attentionnées que vous êtes. Je n'aurais pas pu rêver meilleure famille. Je vous aime tous.

Un merci spécial à mes parents et à mon frère Justin, qui m'ont aidée quand j'ai quitté l'Église, et se sont battus pour moi, m'ont soutenue et

aidée à voir la lumière.

Mon affection et mes remerciements à la famille Hill, pour avoir respecté nos choix, pour avoir résisté malgré l'intense pression, et pour avoir préféré notre famille à la religion.

Merci à Astra et Kendra, mes compagnes de l'ESK, mes incroyables amies, fortes, belles, intelligentes et éloquentes, d'avoir fait tout ce que vous avez fait, et continuez à faire quotidiennement. Vous avez été fortes en des temps où j'ai été faible, et je suis tout simplement honorée qu'on m'associe à vous deux dans une même phrase.

Je voudrais dire ma reconnaissance à tous les ex-scientologues et aux scientologues indépendants qui ont témoigné au cours des années sur les abus, les négligences et violations des droits de l'homme perpétrées par la Scientologie, en prenant des risques personnels pour faire entendre la vérité, et en persévérant en dépit de tout : Tory Christman, Mark Bunker, Marc et Claire Headley, Mike et Christie, Marthy Rathbun, Tom Devocht, Jeff Hawkins, Amy Scobee, Matt Pesch, Lawrence Woodcraft, Chuck Beatty, Paul Haggis, et tant d'autres que je n'ai pas mentionnés. Merci.

Merci aux Anonymes, surtout à ceux que j'ai rencontrés, de votre soutien continu et de l'attention que vous portez à cette importante cause.

Merci beaucoup également à mes amis australiens qui se sont exprimés contre l'Église : les Anderson, Janette, Anna et Dean.

J'aimerais remercier tous les amis qui ont cru en moi tout le long du chemin et m'ont soutenue ou, tout simplement, dont la gentillesse a vraiment contribué à me montrer à quel point le monde est beau : Ana, Jane, Lucy, Aimee, Liz, Laurette et Gus, pour nommer quelques-uns de ceux qui se sont vraiment distingués, ainsi que tous les autres amis que j'ai rencontrés à HK et LHC.

Enfin, je ne peux oublier les nombreux journalistes qui ont beaucoup travaillé au cours des années, en recueillant d'importants témoignages et en attirant l'attention sur un problème grave avec intégrité, comme Jonny Jacobsen, Lawrence Wright, Tony Ortega, John Sweeney, Tobin et Childs, Anderson Cooper et tant d'autres.